


FIDE ET FORTITUDINE



CONTINUATION

DES

MILLE ET UNE NUITS.

TOME TROISIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

La ſuite des MILLE ET UNE NUITS, Contes Arabes, traduits par don CHAVIS & M. CAZOTTE.

TOME TROISIEME.

De cette ſuite, & le 40me. du Cabinet des Fées.

CONTINUATION
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES;

Traduits littéralement en François par Dom Denis CHAVIS, *Arabe de nation, Prêtre de la Congrégation de St. Bazile, & rédigés par* M. CAZOTTE, *Membre de l'Académie de Dijon, &c.*

TOME TROISIÈME.



A GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.
Et se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXIX.

LA SUITE

DES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

SCHEHERAZADE ayant fini l'hiſtoire du Schebandad de Surate attendoit les ordres du ſultan Schahriar. « Quoi ! dit-il, votre hiſtoire eſt finie ? —— Invincible ſultan ! répondit-elle, je voudrois varier vos plaiſirs par un nouveau récit plus intéreſſant, & d'un genre fort différent de celui-ci, mais celui-ci eſt fort long, le jour eſt prêt à paroître, & j'ai beſoin de repos ; ainſi, ſi mon ſeigneur & maître me le permet, je lui réſerverai pour ce ſoir l'hiſtoire de Bohetzad & de ſes dix viſirs. C'eſt juſte, dit le ſultan, auſſi bien j'ai la tête un peu embarraſſée, & je ne ſerois pas fâché de me repoſer auſſi ». Sur un ſigne de ſa main, les bougies furent éteintes, l'aſſemblée ſe ſépara, & le ſérail fut plongé dans le ſilence.

Le ſoir étant venu, & tout étant diſpoſé pour écouter le récit de la belle ſultane, elle s'adreſſa ainſi à Schahriar : « Je préviens votre grandeur, lui dit-elle, qu'elle n'entendra dans cette hiſtoire aucun de ces faits extraordinaires qui m'ont paru du goût de votre majeſté ; mais.... Comment ! dit le ſultan, point d'oiſeaux ? plus de magie ? — Non, ſire, la moralité de cette hiſtoire eſt tirée de la prédeſtination de l'homme, & je prouverai à votre majeſté, que rien ſur la terre ne peut changer les décrets de notre deſtinée. – S'il eſt ainſi, dit le ſultan, il eſt écrit que je dois écouter votre hiſtoire ; vous pouvez la commencer.

Après une inclination de tête, Scheherazade parla en ces termes :

HISTOIRE

De Bohetzad, & de ſes dix viſirs.

Le royaume de Dineroux embraſſoit la Syrie entière, & les iſles des Indes, ſituées à l'entrée du golfe Perſique. Anciennement cet état puiſſant étoit ſoumis à la domination du roi Bohetzad, qui réſidoit dans la ville d'Iſſeſſara.

Rien n'égaloit la puiſſance de ce monarque ; ſes troupes étoient innombrables, ſes tréſors inépuiſables, & la population de ſes états étoit égale à leur fertilité ; ſon royaume entier, partagé en dix grands départemens, étoit confié à l'adminiſtration de dix viſirs, dont ſon divan étoit composé. Ce prince ſe délaſſoit ſouvent à la chaſſe des ſoins du gouvernement.

Un jour qu'il ſe livroit à cet exercice avec ſa paſſion ordinaire, il ſe laiſſa tellement entraîner à la pourſuite d'un cerf, qu'il avoit lancé dans les bois, qu'il s'éloigna de ſa ſuite au point qu'au ſortir de la forêt, il n'apperçut plus aucun de ſes gens ; il avoit perdu de vue ſa proie, & tandis qu'il cherchoit à s'orienter, il apperçut de loin une troupe aſſez conſidérable ; il s'en approche, & à meſure qu'il avance, il parvient à diſtinguer un gros de quarante chevaliers (1), environnant une litière brillante, dont les rayons du ſoleil rele-

(1) *Chevaliers.* La chevalerie très-ancienne dans les Indes, y ſubſiſte encore aujourd'hui. Les perſonnages dévoués à cet état, viennent armés de pied en cap, offrir leurs ſervices aux différens ſouverains. Voy. les mémoires ſur Hyder-Ali-kan.

voient encore l'éclat. Cette voiture étoit de criſtal de roche ; les moulures & les charnières étoient d'or ciſelé ; l'impériale en forme de couronne étoit de bois d'aloës, chantournée de lames d'argent. Cette litière (1) avoit la forme d'un petit temple à l'antique ; mais ſi reſplendiſſant, que la vue en étoit éblouie. Un prodige de cette nature, au milieu d'un déſert, étonnoit autant le monarque qu'il excitoit ſa curioſité. Il aborde l'eſcorte, la ſalue, & adreſſant la parole au chevalier qui tenoit les rênes des mulets : « mes amis, leur dit-il, faites-moi la grâce de me dire ce que c'eſt que cet équipage, & le nom de la perſonne à qui il appartient. »

Malgré le ton civil & honnête du monarque, comme ſon habit de chaſſe n'annonçoit point la dignité de celui qui le portoit : « Que vous importe, lui répondit-on ? » Une réponſe auſſi sèche ne rebuta point Bohetzad ; il inſiſta encore plus honnêtement & même avec prière, pour en obtenir une plus ſatisfaiſante. Alors le chef appa-

---

(1) Ces ſortes de voitures ſe nomment en arabe, tarterouannes.

rent de cette troupe lui présentant la pointe de sa lance, lui dit : « Passe ton chemin, téméraire ! ou si ta curiosité devient plus importune, apprends qu'il va t'en coûter la vie. »

L'insolence de ce procédé indigna le roi : il s'approcha du chevalier qui le menaçoit ainsi, avec cet air d'assurance & ce ton imposant dont il a contracté l'habitude dans l'exercice du pouvoir absolu. « Esclave de mon trône, lui dit-il, méconnois-tu Bohetzad ? & n'eussai-je été qu'un homme ordinaire, quand je t'ai parlé d'un ton modeste & amical, devois-tu me menacer de la mort ? »

Au seul nom de Bohetzad, les chevaliers ont mis pied à terre, & se prosternent. « Sire, dit un des plus anciens, pardonnez une réponse qu'on ne croyoit point adresser au plus grand monarque de la terre ; mais votre majesté en habit de chasse & sans suite pouvoit bien n'être pas reconnue.

« Levez-vous, dit le roi, & satisfaites ma curiosité. Quelle est la personne qui est dans cette litière ? où la conduisez-vous ?

« Sire, répondit le chevalier, c'est la fille de votre grand visir Asphand. Elle est

deſtinée pour épouſe au prince de Babylone, auprès duquel nous la conduiſons. »

Pendant ce temps-là, la fille du viſir, inquiète du ſujet qui retardoit ſa marche, préſente ſa tête à la portière pour s'en informer; Bohetzad l'apperçoit. Quelque précaution qu'elle eût priſe pour n'être pas vue, ſon exceſſive beauté étonne les regards du ſouverain; ſon cœur eſt auſſitôt bleſſé d'un trait vainqueur: ſa paſſion, parvenue à ſon comble, aſpire dès le moment même de ſa naiſſance à ſe ſatisfaire; & Bohetzad, déterminé à s'en aſſurer l'objet, uſe de ſa toute-puiſſance, en parlant ainſi au conducteur de la litière. « Je vous ordonne de prendre la route d'Aſſeſſara, & de conduire à mon palais la fille de mon premier viſir. »

Le commandant de la troupe crut devoir répondre à ſa majeſté: « Sire, lui dit-il, votre viſir eſt votre eſclave comme nous, & ſi nous remettons ſa fille dans ſon palais, elle n'y demeurera pas moins ſoumiſe à vos volontés. — Mon viſir a diſpoſé de ſa fille ſans mon agrément, & je ne lui dois pas les égards que vous me propoſez d'avoir pour lui. — Sire, répliqua le chevalier,

votre grand visir Asphand a toujours joui de la plus haute considération, & de l'honneur de la confiance de votre majesté. Une violence exercée contre lui peut influer sur sa réputation, & lui faire perdre dans l'opinion publique le crédit dont il est de votre intérêt qu'il jouisse. — Son crédit ne dépend que de moi, & je l'augmente beaucoup en lui faisant l'honneur d'épouser sa fille. »

Le plus vieux, & en même temps le plus instruit des chevaliers, osa encore prendre la parole : « Sire, dit-il, la précipitation est dangereuse ; elle entraîne souvent le repentir. Vos esclaves prient votre majesté d'y réfléchir mûrement. — Les rois veulent être obéis. Mes réflexions sont faites, téméraire vieillard, reprit le prince avec humeur, quel ménagement aurois-je à observer avec mon esclave ? Obéissez. » Alors ne pouvant plus contenir son impatience, il saisit lui-même la bride des mulets, & dirige leurs pas vers l'endroit de la forêt où il présumoit que ses gens devoient être rassemblés pour le ralliement indiqué. Il se trouve bientôt auprès de la tente qu'ils avoient établie, & il ordonne

à tout son équipage d'accompagner jusqu'à son palais la princesse qui est dans la litière. Le cortège y arrive : le roi ordonne au chef de ses eunuques de faire venir le cadi ; ce juge se présente, & dresse sur le champ le contrat de mariage de Bohetzad avec la princesse Baherjoa, fille du visir Asphand.

Tandis que le roi s'occupe des cérémonies de son mariage, les quarante chevaliers sont retournés au palais du grand visir, forcés d'abandonner la litière & la princesse, qu'ils devoient conduire à Babylone ; le ministre est troublé d'un si prompt retour : partis la veille d'Issessara, comment pouvoient-ils être revenus si vîte de Babylone ? Il craignoit des accidens extraordinaires. Un des chevaliers vient lui faire le récit de cette aventure ; il exagère la violence & le ton despotique de Bohetzad, & remplit le cœur du ministre de craintes & de ressentimens, quoiqu'il lui ait assuré que le monarque a dû épouser sa fille dans la nuit même.

« S'opposer à mes arrangemens de famille ! m'enlever ma fille ! l'épouser malgré moi ! reconnoître ainsi mes services ! disoit ce ministre irrité. »

Alors, le cœur rempli du désir de la vengeance, il mande aussitôt des exprès pour rassembler chez lui ses amis, les princes & les grands de sa famille : ils arrivent. Il leur fait le tableau de l'attentat commis par le roi contre sa fille, contre le prince de Babylone, & contre lui-même. L'affront & le ressentiment passent dans tous les cœurs ; Asphand s'apperçoit, par l'effet du récit qu'il vient de faire, qu'il lui sera facile de les associer à ses projets de vengeance.

« Princes & seigneurs, leur dit-il ; le roi occupé de ses plaisirs n'est point délicat sur les moyens de les satisfaire ; & pour récompense de mes travaux, il ne craint pas de m'exposer aux affronts d'une insulte irréparable : je ne suis plus qu'un vil esclave à ses yeux. Pense-t-il que ma fille doive partager ses goûts volages, & assouvir ses désirs effrénés ? Vous ne serez pas vous-mêmes à l'abri de ce déshonneur ; vos femmes & vos filles ne seront point épargnées. Ce torrent d'iniquité va se déborder sur vous-même, si nous ne cherchons à en arrêter le cours.

Les parens & les amis du visir entrent

dans ſes intérêts ; on délibère ſur les moyens : un d'entr'eux, conſommé dans la politique, expoſe ainſi ſon avis.

« Viſir, écrivez au roi ; témoignez-lui combien vous êtes ſenſible à l'honneur imprévu qu'il vous a fait, & auquel vous n'euſſiez jamais oſé prétendre. A cette lettre, vous en joindrez une autre pour votre fille, où vous lui paroîtrez enchanté de ſon bonheur : implorez le ciel avec elle pour qu'il comble de félicités le monarque ſi cher à ſon peuple. Vous ferez accompagner ces dépêches de preſens magnifiques ; & Bohetzad, aveuglé par ſa paſſion, ſe perſuadera tout ce qui peut la flatter. Vous profiterez de cette ſécurité pour vous éloigner de lui à la première occaſion, ſous le prétexte du bien de ſes affaires ; & vous étant mis à l'abri d'un coup de main de ſa part, vous ferez paſſer à tous les princes, les gouverneurs, & les gens chargés du département des finances, des détails allarmans ſur la ſituation du royaume ; vous ferez preſſentir les dangers de l'état entre les mains d'un jeune ſouverain, abandonné à ſes paſſions, & incapable de récompenſer des ſervices, qu'il ne reconnoît que par des violences & des af-

fronts, en ne ſuivant d'autre règle que le déſordre d'une volonté auſſi abſolue que dépravée. »

Le grand-viſir & le reſte de l'aſſemblée adoptèrent ce plan ; tous convinrent qu'ils profiteroient des occaſions qu'ils pourroient avoir pour diſpoſer les eſprits ſans ſe compromettre, & qu'ils demeureroient à Iſſeſſara dès qu'Aſphand s'en ſeroit éloigné, afin de le tenir ſur les avis, & de diriger ſa conduite. Ces réſolutions arrêtées, l'aſſemblée ſe ſépara promptement pour ne pas donner priſe aux ſoupçons, & Aſphand écrivit au roi en ces termes :

« Puiſſant roi, monarque des deux mers, votre eſclave déjà élevé par vous à la place de grand-viſir, décoré du titre de prince, ne s'attendoit pas à l'honneur diſtingué de devenir votre allié. Infiniment comblé de cette nouvelle faveur, je fais au ciel les vœux les plus ardens pour qu'il accumule ſans-ceſſe de nouvelles grâces ſur la tête de votre majeſté ; qu'il en prolonge les jours, & lui accorde toutes les proſpérités d'un règne qui ne puiſſe jamais être troublé juſques dans votre poſtérité la plus reculée. Mon devoir juſqu'à préſent a été de faire

régner, par mon travail, la paix intérieure & extérieure dans vos états, en y faisant administrer sagement la justice, en repoussant & écartant l'ennemi de vos frontières. Je remplissois, sire, la charge de votre premier visir : aujourd'hui les fonctions m'en deviennent plus sacrées, l'honneur de votre alliance m'en rend les succès comme personnels ; & ma fille & moi n'en serons que des esclaves plus fidellement attachés à votre personne & à vos intérêts. »

La lettre pour Baherjoa contenoit des félicitations sur son bonheur, & étoit aussi adroitement tournée que celle adressée à son époux. Asphand fait remettre ces lettres par le premier officier de sa maison, en les accompagnant d'un présent magnifique. Le jeune fils du visir se joint à l'envoyé, ils se rendent ensemble au palais du roi, & se prosternent devant lui.

Bohetzad, enivré du bonheur dont il jouissoit, est sans défiance sur les fausses protestations du visir : il fait revêtir son fils de la plus riche pelisse, & fait donner mille pièces d'or à l'officier chargé du message. A peine sont-ils sortis, que le plus ancien des visirs se présente au roi

pour lui faire sa cour ; le souverain l'accueille avec cette bonté qui lui étoit ordinaire ; il le fait asseoir, & lui fait part du bonheur dont il se flatte de jouir dans la possession de son aimable épouse ; & malgré qu'il soit la suite d'un petit acte de violence, il n'imagine pas qu'aucun nuage puisse le troubler. « L'attachement, dit-il, qu'Asphand me montre, me rassure sur l'espèce de ressentiment que je pouvois lui supposer : voilà ses lettres : lisez-les, vous verrez combien il est satisfait de cette alliance ; & d'ailleurs, la magnificence de ses présens enchérit encore sur l'énergie de ses expressions. »

Le vieux ministre, après avoir lu ces lettres, demeure pensif & les yeux baissés. « N'êtes-vous pas content de ce que vous venez de lire ? dit le roi. — Quand le dangereux reptile veut s'introduire quelque part, répond le ministre, il ne cherche point à effrayer par ses odieux sifflemens ; il se glisse adroitement sous les replis de son corps souple & délié ; son écaille est luisante & lisse ; son regard est doux & caressant : il se garde bien de montrer au-dehors le dard perfide &

venimeux. Les lettres d'Aſphand ſont étudiées : vous l'avez offenſé, n'en doutez pas ; & la feinte douceur de ſes expreſſions cache un projet de vengeance, dont votre majeſté devroit appréhender & prévenir les effets. »

Bohetzad, uniquement occupé de ſes amours, ſuppoſant des motifs de jalouſie au miniſtre qui lui parloit ainſi, n'ajouta pas foi à des avis dictés par l'attachement, le zèle & la prudence, & s'aveugla ſur la conduite d'Aſphand. Celui-ci, ſuivant ſon projet, & ſous le prétexte d'appaiſer des murmures dans quelques contrées du royaume, s'éloigne quelques mois après de la capitale avec toute ſa ſuite. Dès qu'il ſe voit hors du pouvoir, il fait part aux gouverneurs des provinces de l'affront qu'il a reçu ; il les excite à la révolte, en leur faiſant craindre à tous un traitement pareil au ſien : & pour les y déterminer, il calomnie ſur tous les points la perſonne & le gouvernement de Bohetzad.

A la réception des couriers du grand-viſir, les grands du royaume, indignés contre un prince dont l'adminiſtration eſt peinte ſous des couleurs ſi odieuſes, ſe

concertent d'une province à l'autre, & aſſurent Aſphand qu'ils ſe mettront en campagne avec les troupes qui ſont ſous leur commandement, au premier ſignal de ſa part. Le viſir avertit en même temps les princes qui ſont reſtés dans Iſſeſſara, de ſe tenir prêts pour le jour où il doit venir conſommer ſa vengeance, & délivrer l'état d'un tiran plongé dans la moleſſe.

Le complot s'exécute ſans que Bohetzad en ait le moindre ſoupçon ; la ville d'Iſſeſſara eſt inveſtie de toutes parts par des armées que commande Aſphand. A cette nouvelle, le roi s'arme en diligence ; il ordonne aux troupes qui ſont autour de lui de le ſuivre, mais elles ont été gagnées, & ſont dévouées à ſon ennemi : il ne voit plus ſon ſalut que dans la fuite. Il ſelle lui-même le plus beau de ſes courſiers ; & prenant en croupe Baherjoa, il tente de gagner les déſerts, & ſe fait un paſſage au milieu des mutins qu'il écraſe ſur ſes pas. Ce jeune héros, dont l'amour ſemble augmenter le courage, traverſe comme un torrent la foule de ceux qui veulent embarraſſer ſa route ; ſa lance redoutable n'épargne aucun des rebelles : & ſon cheval, auſſi

vigoureux que léger, l'a bientôt transporté hors de la vue de ses ennemis.

Il est au milieu du désert. La nuit le forçant d'accorder du repos à son épouse, qu'une course aussi violente avoit fatiguée, il s'arrête aux pieds d'une montagne affreuse : cette reine épuisée de lassitude se trouvoit aux termes de sa grossesse, les douleurs de l'enfantement s'annoncent rapidement ; & peu de temps après, le prince reçoit dans ses bras un gage précieux de leur amour : c'étoit un jeune enfant aussi beau que sa mère.

Ces tendres époux le comblent de caresses ; ils oublient bientôt, dans leurs doux épanchemens, les fatigues, les inquiétudes, & l'horreur de leur situation : on l'enveloppe dans une partie des habillemens de la reine, & ils s'endorment tranquillement dans cette solitude dans les bras l'un de l'autre. Le jour renaissant les invite cependant à poursuivre leur voyage. La tendre mère allaite son nourrisson ; mais ne vivant que de fruits sauvages, son sein cesse de fournir un aliment convenable. L'enfant dépérit, Baherjoa elle-même est en danger ; alors Bohetzad se voit dans la cruelle nécef-

ſité de ſacrifier la nature au devoir. Il apperçoit une ſource limpide, ſur les bords de laquelle eſt un gaſon que des ſaules voiſins garantiſſent de l'ardeur du ſoleil; c'eſt-là que ces parens malheureux abandonnent à la providence l'objet de leur tendreſſe, après l'avoir arroſé de leurs larmes: « Grand Dieu! dit la mère affligée; vous qui veillâtes jadis ſur le jeune Iſmaël, prenez ſoin de cette innocente créature! Envoyez l'ange conſervateur auprès de lui; nous n'eſpérons plus d'autre ſecours que le vôtre».... Les ſanglots l'empêchent d'achever; ils s'arrachent l'un & l'autre à cet affreux ſacrifice, & livrent ce dépôt ſacré entre les mains de ſon créateur.

Le bruit qu'ils avoient fait en arrivant avoit écarté de ces bords une biche qui ſe déſaltéroit avec ces fans à cette ſource bienfaiſante: dès qu'ils ſe ſont éloignés elle y revient, & s'approche de la languiſſante créature, qui ſembloit perdre pour toujours le peu de force qui lui reſtoit. Un inſtinct impérieux porte cet animal à donner à cet enfant une nourriture qui n'étoit réſervée qu'à ſes petits; elle paît tranquillement autour de ſon nourriſſon, elle ne quitte plus

ce ſéjour. Il ſemble que les monſtres des forêts lui aient abandonné la jouiſſance de ce canton fortuné, & ſi néceſſaire à leurs beſoins, au milieu des ſables brûlans & des déſerts arides qui les environnent: cependant des hommes viennent troubler ce repos.

C'étoit une bande de voleurs que la ſoif attiroit dans ces lieux : ils voient un enfant richement emmaillotté, & plus admirable encore par la beauté de ſes traits. Le chef des bandits s'en approche, le prend, & l'envoie tout de ſuite à ſa femme pour lui donner les ſoins néceſſaires, & l'élever comme s'il étoit le fruit de leur union. En le voyant, elle fut touchée des charmes de ſa figure, partage les vues bienfaiſantes de ſon mari, & procure ſur le champ à leur fils adoptif la meilleure nourrice de la horde. Un peu plus raſſurés maintenant ſur le fruit des amours de Bohetzad, ſuivons les traces de ces illuſtres voyageurs.

Le cœur rempli d'amertume du ſacrifice qu'ils avoient été forcés de faire, le roi & la reine avoient continué triſtement leur route juſqu'à la capitale du royaume

de Perſe, qui en étoit le terme : Kaſſera y régnoit.

Ce puiſſant monarque reçoit le prince fugitif & ſa charmante épouſe avec les égards dûs par une tête couronnée à un grand ſouverain ſon allié, contre lequel des ſujets rebelles ſe ſont révoltés ſous les étandarts d'un coupable uſurpateur. Il donne à Bohetzad un appartement de ſon palais, égal en magnificence à celui qu'il occupe lui-même ; & à Baherjoa un ſemblable à celui de la ſultane favorite. Telle étoit la richeſſe & la ſomptuoſité du palais où ſe trouvoient alors le roi de Dineroux & ſon épouſe, qu'outre les appartemens magnifiques dans leſquels ils étoient logés, on en comptoit vingt-quatre autres occupés par autant de femmes du ſultan, dont chacune étoit ſervice par cinquante eſclaves de leur ſexe de la première jeuneſſe & de la plus grande beauté.

Il ſembloit qu'on eût épuiſé les tréſors de l'Orient pour embellir ces ſuperbes demeures ; des jardins remplis des fleurs les plus rares & les plus brillantes ; des eaux dont le cours, diſtribué avec art,

préſentoit un coup-d'œil magnifique ; des arbres qui, par la beauté de leurs fruits & l'épaiſſeur de leurs feuillages, offroient en même temps l'image de l'abondance & le charme du repos. Des oiſeaux dont la variété des plumes & du ramage enchantoient ces heureuſes contrées : tout concouroit à annoncer les richeſſes du grand monarque de la Perſe, dont le pouvoir immenſe ſe démontroit encore par une armée de deux cent mille hommes, qui formoit ſa garde particulière. On voit qu'un prince auſſi puiſſant, auſſi magnifique ne dut rien ménager pour traiter convenablement à ſa propre grandeur les hôtes illuſtres qu'il avoit reçus dans ſon palais.

En même temps qu'il ordonnoit qu'on raſſemblât ſur les frontières une armée formidable avec les machines de guerre & les munitions néceſſaires, il s'étudia à diſſiper la mélancolie des deux époux par les fêtes les plus brillantes & les mieux variées : mais la généroſité & la grandeur d'ame n'étoient pas les ſeuls motifs de ſes ſoins, un ſentiment moins noble & plus impérieux s'étoit emparé de ſon cœur ; il

étoit

étoit devenu l'esclave de Baherjoa, dont la beauté effaçoit toutes celles de son serrail : sa passion pour elle se déguisoit alors sous le voile de l'amitié ; mais à la profusion étalée dans toutes les occasions, à la délicatesse & à la prévenance de ses soins, il eût été facile de reconnoître l'amour. La triste Baherjoa, uniquement occupée de la perte de son fils & du malheur de son époux, étoit bien loin d'attribuer tant de prévenances à ce motif : son ame, douloureusement affectée, ne pouvoit goûter aucun des plaisirs qui lui étoient offerts ; & son cœur, véritablement touché, étoit inaccessible à tout autre sentiment qu'à celui dont il étoit préoccupé. Son fils abandonné dans un désert aux soins de la providence ; son époux réduit par son père à mandier les secours d'un souverain étranger, étoient les seules réflexions qui l'agitoient.

Cependant l'armée que doit commander Bohetzad est assemblée ; il prend congé de Kassera pour se mettre à la tête de ce redoutable corps, & pénètre bientôt dans la Syrie. Asphand, l'usurpateur, instruit du danger qui le menace, en fait part à ses

complices, les raſſemble auſſitôt, & vient au-devant de ſon ennemi à la tête de deux cent mille hommes.

Les armées ſont en préſence. Un viſir du roi de Perſe expérimenté commande le centre de l'armée de Bohetzad; lui, à la tête de quelques chevaliers d'élite, donne ſes ordres partout : il engage tout-à-coup le combat par ſa droite, en fondant ſur l'aîle oppoſée des ennemis avec tant d'ardeur, qu'elle eſt forcée de ſe replier ſur le centre, & y jette la confuſion & le déſordre. Le roi de Dineroux ne perd pas un inſtant, il fait avancer alors ſon corps d'armée vers celui de l'ennemi comme s'il eût voulu l'attaquer; mais avare du ſang de ſes ſujets, dont il veut épargner le maſſacre, il ménage ce mouvement, & ordonne à ſon aîle gauche d'attaquer la droite de l'ennemi : celle-ci plie, & ſe retire en déſordre, & les trois quarts de l'armée d'Aſphand demeure enveloppée. Cet uſurpateur cherche en vain de rallier au combat des troupes déconcertées par une attaque auſſi vigoureuſe que prudente; la crainte, & ſurtout le remords, les ont déſarmées. On leur offre le pardon; elles

l'acceptent : & pour en paroître moins indignes, elles livrent de concert les chefs de la rebellion. Aſphand, ſa famille, & ſes principaux complices ſont maſſacrés ſur le champ de bataille.

Cette victoire décida de nouveau du ſort du royaume de Dineroux, qui rentra ſous les lois de ſon légitime ſouverain : ce monarque ſe rend dans ſa capitale, rétablit l'ordre dans tout ſon empire, & s'occupe des moyens de témoigner ſa reconnoiſſance au ſouverain qui lui a fourni d'auſſi puiſſans ſecours.

Le plus intelligent de ſes viſirs doit partir pour la Perſe, à la tête de douze mille hommes; il fera conduire à ſa ſuite vingt éléphans, chargés de préſens magnifiques : mais il eſt chargé en même temps d'une commiſſion plus délicate. Il doit paſſer par le déſert où le fils de Baherjoa fut abandonné, & chercher l'endroit près de la ſource qui lui ſervit de berceau; interroger tous les êtres vivans qu'il pourroit rencontrer ſur cette route; s'informer du ſort de ce dépôt précieux, & l'ayant trouvé, le rapporter dans les bras de ſa tendre mère, qu'il devra ramener à Iſſeſſara. Mais

des obſtacles vont s'oppoſer à ces démarches : le prudent envoyé ſera parcourir vainement le déſert ; il ne réuſſira pas mieux à trouver cet enfant qu'à ramener ſa mère.

Kaſſera, éperdument amoureux de cette princeſſe, n'imaginoit pas qu'il pût jamais s'en ſéparer. A l'arrivée de l'ambaſſadeur chargé des préſens du roi de Dineroux, & des ordres pour le retour de la reine, le monarque éprouve quelques combats dans ſon cœur ; mais l'amour en triomphe. Cette paſſion tyrannique lui fait exagérer ſes bienfaits ; la ceſſion d'une femme n'en ſauroit être qu'une foible récompenſe. Il renonce, en un mot, au titre glorieux de protecteur généreux, pour mériter celui de lâche raviſſeur de l'épouſe de ſon allié.

Cependant il a paru recevoir avec reconnoiſſance la dépêche de Bohetzad, & les préſens qui l'accompagnoient. On l'inſtruit en même temps que les troupes auxiliaires qu'il avoit données à ce prince ſont rentrées en Perſe ; les officiers qui les commandent élèvent juſqu'aux nues le courage, les talens & la magnificence de Bohetzad : ils reviennent de ſes états, enchantés de ſa

personne, comblés de ses bienfaits, étonnés de la puissance dont ils l'ont vu environné, & des ressources du pays qui lui est soumis. Ces rapports unanimes livrent d'étranges combats dans l'âme passionnée de Kassera; il n'est point dans l'habitude de se vaincre, il a cédé jusqu'à ce jour à ses moindres penchans : il s'agit à présent de renoncer à une passion violente, ou au titre de bienfaiteur d'un souverain égal à lui en dignité & en puissance; au risque d'attirer sur la Perse le fléau d'une cruelle guerre, & de se voir en horreur à l'Asie. « Rougis, Kassera! se dit-il à lui-même, des vœux criminels que tu as formés. Rends grâces à la fortune de la faveur que tu en reçois, lorsqu'elle vient t'ouvrir les yeux sur une démarche insensée. Que le roi de Dineroux ignore à jamais, qu'oubliant tout ce que tu devois à toi-même & à lui, tu osas convoiter un bien qui lui étoit si cher : souviens-toi que tu as eu besoin de rencontrer des obstacles qui te rappelassent à ton devoir. Oh! puissance absolue! que tu es à redouter pour celui qui ne sait pas se commander à lui-même! En me laissant entraîner par mes désirs, j'allois devenir cri-

minel, & me montrer indigne de régner ! mais je ſaurai réprimer mes paſſions, & renverſer mes projets. »

Le roi de Perſe ayant pris ſa réſolution, mande ſur le champ ſon grand tréſorier; il ordonne qu'on faſſe préparer pour le retour de Baherjoa dans les états de ſon époux, une litière d'une magnificence à laquelle on n'eût rien vu d'égal; elle devoit être revêtue de pierres précieuſes. Une ambaſſade conſidérable devoit la ſuivre, & porter des préſens magnifiques. C'eſt ainſi que Baherjoa reprit le chemin de la Syrie, après avoir été comblée de toutes les aſſurances de reſpect & d'attachement par le ſouverain qui s'étoit déterminé à ſe ſéparer d'elle. Bohetzad vint au-devant de ſon épouſe avant qu'elle fit ſon entrée à Iſſeſſara : on ne ſauroit peindre le charme & les tranſports de cette entrevue; mais les tendres inquiétudes de cette mère, ſur le ſort de ſon fils, troublèrent bientôt les douceurs dont ces époux s'enivroient. Baherjoa demande à tout prix des nouvelles de ſon fils, & Bohetzad ordonne qu'on faſſe des perquiſitions plus exactes. Il y avoit bien apparence que ce tendre fruit de

leurs amours n'avoit pas été dévoré par des bêtes féroces, on eût trouvé dès les premières recherches quelques débris des vêtemens dans lesquels il avoit été enveloppé. Mille cavaliers sont dépêchés pour retourner au désert, & se répandre dans tous les alentours de la source : mais leurs recherches sont vaines. Bohetzad en dissimule l'inutilité à son épouse inconsolable, en cherchant à calmer ses peines & son chagrin. « Rien n'est encore désespéré, lui dit-il, la faveur du ciel, qui ne nous a pas abandonné au milieu des dangers que nous avons courus, qui nous a rendu le trône sur lequel nous sommes assis, aura conservé cette créature si chère à notre cœur : elle se réserve à nous la montrer quand nous l'aurons méritée par notre soumission à ses volontés ; cette privation est douloureuse, mais nous sommes encore d'un âge à attendre des consolations. Séchez vos pleurs, ma chère Baherjoa, ils sont le tourment de ma vie ! » La reine parut plus tranquille, mais la plaie faite à son cœur ne pouvoit pas sitôt se fermer.

Cependant, ce tendre objet de leurs inquiétudes, arraché des bras de la mort

par le chef des voleurs, élevé par son épouse avec tous les soins de la plus tendre mère, croissoit en force comme en beauté. On occupoit ses premiers loisirs par la lecture & l'étude; bientôt il put se livrer à des exercices qui fortifièrent son corps. Il dévançoit tous les enfans de la horde par un talent prématuré, par une adresse, une force, une intrépidité surprenante à son âge; par une application à l'étude, dont il recueilloit les plus heureux fruits; & par l'exactitude des devoirs qu'exigeoit une société peu faite pour lui, mais dont le hasard l'avoit rendu membre. Bientôt le chef des brigands le voyant aussi adroit à manier les armes qu'à monter à cheval, l'associe à ses entreprises contre les voyageurs que leurs affaires conduisoient dans ces contrées infestées par ses déprédations: & le jeune Aladin (c'est ainsi qu'on l'avoit nommé) se montre aussi habile que courageux.

Un jour la troupe attaqua une caravane revenant des Indes, & qui étoit chargée des effets les plus précieux, qu'une escorte formidable garantissoit de tout danger. L'avidité du butin ne permit pas aux bri-

gands de juger du péril qu'ils alloient courir ; ils attaquèrent ce convoi avec une audace extraordinaire, mais ils furent bientôt repoussés ; les deux tiers de la troupe resta sur le champ de bataille, & le reste prit la fuite. Aladin, jeune encore & sans expérience, entraîné par sa valeur, fut bientôt enveloppé & fait prisonnier.

Dans le cas où un voleur étoit pris les armes à la main, on devoit lui trancher la tête. L'air prévenant, les grâces & la beauté du jeune prince intéressèrent toute la caravane en sa faveur, & le dérobèrent au sort commun. On n'en croyoit pas même la naïveté de ses réponses, quand, interrogé sur sa naissance & sa profession, il s'avoua le fils du chef des voleurs. On ne pouvoit imaginer comment cet enfant réunissoit tant d'avantages naturels à un air aussi distingué. Il fut conduit avec la caravane, qui arriva bientôt à Issessara, où son père Bohetzad tenoit sa cour.

L'arrivée de la caravane fournissant une occasion de distraction à la reine, encore affligée de la perte d'un fils qu'elle ne pouvoit éloigner de sa mémoire, le souverain envoie le chef des eunuques pour choisir

les étoffes & les effets précieux qui pourroient être les plus agréables à Baherjoa. Les marchands s'empressèrent de les étaler à ses yeux; mais la figure d'Aladin, qui se trouvoit là comme esclave, lui sembla d'une beauté si ravissante, qu'elle fixa plus particulièrement son attention : il voulut le conduire au palais, dans l'espérance que ses services pourroient agréer au monarque; ainsi, après avoir fait les emplettes convenables, ils retournèrent ensemble au palais, où le roi parut satisfait de ses achats.

« Sire, dit l'eunuque, votre majesté paroit contente de mon marché; mais le plus bel effet qui fût dans le Kane (1) est un jeune homme d'une beauté si achevée, que je le crois la parfaite image de celui dont il est dit dans l'alcoran : que les onze étoiles se prosternoient devant lui comme devant le soleil & la lune. » Le roi curieux de le voir, ordonne qu'on le fasse venir avec son maître, & bientôt ils sont tous deux présentés au roi.

La vue du jeune étranger ne démentit

(1) *Le Kane* est un endroit assigné aux marchands étrangers pour y établir leurs boutiques, & mettre en vente leurs marchandises.

point l'opinion avantageuſe qu'en avoit donnée le chef des eunuques : le monarque ne peut croire que ce bel eſclave doive ſon origine aux hommes de la claſſe vulgaire dont la caravane eſt compoſée. Il en interroge le chef, auquel il fait part de ſes doutes à cet égard.

« Sire, lui répond le marchand, ce jeune homme n'appartient en effet à aucun de nous ; & nous ne connoiſſons ni ſa famille, ni ſon origine. Nous avons été aſſaillis dans le déſert par une bande de voleurs ; nous nous ſommes défendus avec courage, une partie eſt reſtée ſur le champ de bataille, le reſte a pris la fuite, & a laiſſé dans nos mains celui qui devient à préſent l'objet de votre curioſité. L'uſage le condamnoit à la mort, nous n'avons pu nous réſoudre à la lui donner ; nous l'avons interrogé ſur ſon état & ſur ſa famille, il nous a répondu qu'il étoit le fils du chef de ces brigands ; nous n'en ſavons pas davantage, & ne pouvons rien dire de plus poſitif à votre majeſté. — Qu'on le laiſſe ici, dit le roi ; je veux qu'il entre à mon ſervice. — Votre majeſté, reprit le chef, peut diſpoſer de ce qui appartient aux eſ-

claves de ſon trône. » Au même inſtant Aladin tombe aux pieds du monarque, met le front à terre, & baiſe ſa robe. Le roi donna ordre au chef des eunuques de l'admettre au rang des eſclaves qui approchoient le plus ſouvent de ſa perſonne.

La nature parloit dans le cœur du monarque en faveur de ſon nouveau page, il ne le voyoit pas ſans éprouver des émotions dont il ne pouvoit ſe rendre compte, il vouloit ſans ceſſe l'avoir auprès de lui; & ce qui ne paroiſſoit d'abord qu'une inclination naiſſante, devint bientôt un attachement des plus vifs. Un intérêt ſenſible lui faiſoit enviſager avec plaiſir les progrès de l'eſprit du jeune Aladin, ainſi que ceux du corps. Il admiroit ſon application; ſa prudence, ſa réſerve, ſa fidélité; & comptoit déjà ſes rares qualités comme le fruit de ſes ſoins.

Après une longue expérience de ſes talens & de ſon activité, il en vint juſqu'à lui confier la ſurintendance de ſes finances, & dépouilla ſes viſirs d'une adminiſtration qui les lui avoit rendu ſuſpects. Il finit enfin par ſoumettre à la ſagacité du jeune Aladin la déciſion des affaires les plus importantes.

La confiance du ſouverain ne fut point trompée ; plus il ſe repoſoit ſur les lumières de ſon favori, plus ſes revenus augmentoient ainſi que le bonheur de ſon peuple & la proſpérité du royaume ; ſa confiance n'eut bientôt plus de bornes. Aladin devint auſſi cher à ſon père que s'il eût été reconnu pour tel, & l'autorité des viſirs diſparut devant celle de ce jeune adminiſtrateur.

Jaloux d'un pouvoir qu'ils perdoient, les dix viſirs ſe raſſemblèrent ſecrètement pour concerter entr'eux les moyens de ſatisfaire leur ambition & leur avarice ; il falloit, à quelque prix que ce fût, hâter la perte d'un rival odieux, & malheureuſement il parut en fournir lui-même une occaſion favorable.

On avoit donné un grand feſtin dans le palais. Aladin étoit naturellement ſobre ; mais ne cherchant qu'à partager les plaiſirs des convives, il ſe livra aux boiſſons ſpiritueuſes avec d'autant plus de ſécurité, qu'il n'en avoit pas l'habitude & n'en connoiſſoit pas les effets. A la fin du repas, il veut ſe retirer dans ſon appartement, ſes pieds chancellent, les vapeurs ont obſcurci ſes yeux, il perd bientôt l'uſage de ſes ſens ; le premier appartement qui ſe préſente ſur

ſon chemin ſemble préparé pour lui ; il eſt de la plus grande richeſſe ; pluſieurs bougies placées ſur des luſtres l'éclairent : mais Aladin n'a rien vu, il ne cherche que le repos; il trouve un ſopha, il s'y jette, & s'endort.

Il n'y avoit point là d'eſclaves pour l'avertir de ſon erreur ; ils ont été jouir de la fête, & ne reviennent dans l'appartement, qu'ils avoient laiſſé ouvert & abandonné, que pour remplir les caſſolettes de parfums, & préparer, ſelon la coutume des Orientaux, une collation de différens ſorbets & de confitures sèches. Des rideaux cachoient le ſopha ſur lequel Aladin s'étoit couché.

Tous ces préparatifs achevés, le roi & la reine viennent ſe rendre dans leur appartement. Bohetzad s'approche du ſopha, entr'ouvre les rideaux, & voit ſon ſurintendant couché & endormi : une fureur jalouſe s'empare auſſitôt de ſes ſens : « Quelle affreuſe conduite eſt la vôtre ! dit-il à Baherjoa ; cet eſclave n'a pu s'introduire dans votre appartement, & ſe placer ainſi ſans votre aveu? — Sire, reprit la reine étonnée, mais ſans confuſion ; je jure, au nom du grand prophête, que je n'eus jamais la moindre relation avec ce jeune homme ; je le vois pour

la première fois, & je n'ai contribué en rien à ſa témérité. »

Au bruit qui ſe fit autour du ſopha, Aladin ſe réveille, ſurpris & confus de la ſituation où il ſe trouve; il ſe lève précipitamment. « Traître! lui dit le roi hors de lui-même; ingrat! Eſt-ce ainſi que tu reconnois mes bontés? Tu oſes pénétrer dans l'appartement de mes femmes, ſcélérat! Tu ne tarderas pas à recevoir le châtiment de tant d'audace. » Après ces mots, Bohetzad, enflammé de colère, ordonne au chef de ſes eunuques d'enfermer la reine & le ſurintendant dans des priſons ſéparées. Ce monarque, dans l'agitation des paſſions les plus violentes & les plus oppoſées, voit la nuit s'écouler ſans qu'il puiſſe fermer l'œil. Au point du jour, il fait appeler le premier de ſes viſirs, qui, depuis long-temps, n'avoit pas été admis en ſa préſence. Il lui fait le récit de l'affront qu'il ſuppoſe avoir reçu, & duquel il croit la reine complice.

A ce récit, le viſir cache une joie ſecrète: l'envie, la haine, le reſſentiment vont triompher. Ce n'eſt point une foible victime qui ſe préſente; c'eſt un rival tout-puiſſant qu'il faut écraſer. Le vieux courtiſan recueille

ſes ſens ; il cherche à aigrir davantage ſon ſouverain en le déterminant à une vengeance éclatante, & d'un air contrit prend ainſi la parole.

« Sire, vos fidelles ſujets furent conſternés lorſqu'ils virent accorder votre confiance au fils avoué pour tel d'un chef de brigands ; la bonté de votre majeſté fut trop grande, lorſqu'elle admit auprès de ſa perſonne ſacrée le rejeton d'une tige auſſi criminelle. Vous ne pouviez en attendre que des trahiſons & des forfaits. Il eſt encore heureux que l'emportement de ſa paſſion l'ait tellement aveuglé, qu'il ait porté l'inſolence de ſes deſirs juſqu'au plus haut point de témérité. Mais me préſerve le ciel de ſoupçonner la reine de les avoir encouragés ! Sa conduite ſans reproches, ſa ſageſſe, ſes vertus, la mettent à l'abri du plus léger doute à cet égard. Permettez-moi, ſire, d'avoir un entretien avec elle, & j'oſe promettre à votre majeſté des éclairciſſemens qui diminueront les chagrins dont cette fâcheuſe aventure eſt pour vous l'occaſion. »

Le roi conſentit à ſa demande, & le vieux viſir ſe rendit à la priſon de Baherjoar : il trouva cette princeſſe dans les pleurs.

« Non, visir, lui dit-elle, dès la première question qu'il lui fit, je n'ai pas encouragé ce jeune homme à me faire cette insulte : j'ai ouï parler de lui, mais je ne le connus jamais. S'il s'est mis dans le cas de se faire appercevoir de moi, je ne laissai jamais tomber sur lui mes regards; pas même dans le moment fatal où nous l'avons surpris chez moi. »

A cette déclaration, qui portoit avec elle le caractère de l'innocence la plus pure, le visir connut aisément que la reine ne participoit nullement à l'affront dont le roi avoit à se plaindre, & se crut autorisé d'en assurer le monarque. Mais cela pouvoit affoiblir le crime de l'ennemi qu'il vouloit perdre; & le courtisan vouloit montrer sa faute sous un point de vue qui lui donnât l'apparence d'un crime irrémissible. « Madame, dit-il à Baherjoa; c'est sans doute un excès de folie qui a porté ce jeune téméraire à la démarche qu'il a faite; mais on aura de la peine à se le persuader : il faut envisager Aladin comme perdu par l'excès & la publicité de son imprudence. Il y a toute apparence que le roi, sur mon rapport, vous fera paroître devant lui; il vous fera plu-

ſieurs queſtions auxquelles, ſi vous me le permettez, vous ferez les réponſes que mon reſpectueux attachement pour votre majeſté me ſuggèrent dans ce moment : elles pourront rendre au roi le calme & le repos. Vous ſuppoſerez que le jeune homme vous aura fait propoſer par une eſclave inconnue de le recevoir dans votre appartement, avec promeſſe de reconnoître cette faveur par un préſent de cent diamans, d'une valeur inappréciable ; vous aurez rejeté la propoſition avec mépris, & l'eſclave aura diſparu. Par un ſecond meſſage, il vous aura fait dire que ſi vous perſiſtez dans vos refus, déterminé à mourir par l'excès de ſa paſſion, il eſt réſolu à vous envelopper dans ſon danger, en trouvant les moyens de s'introduire chez vous, & de vous faire paroître auſſi coupable que lui. » La reine ne ſuſpectant point les motifs de ce conſeil, témoigna ſa reconnoiſſance au viſir, & il ſe retira pour rendre compte à Bohetzad de ſon entrevue.

« Sire, lui dit-il, en rapportant toute la converſation qu'il venoit d'avoir avec la reine, & en ſuppoſant ſes réponſes analogues à celles qu'il avoit ſuggérées : vous

voyez quelle vipère votre majeſté avoit nourrie dans ſon ſein! Mais la tige de l'Aconit ne porta jamais des graines ſalutaires! le fils d'un brigand pourroit-il être un homme irréprochable ? »

A ce rapport du viſir, les yeux du monarque étincellent de rage; il ordonne à l'inſtant, & ſans attendre les aveux de la reine, que le jeune homme, chargé de chaînes, ſoit amené devant lui.

« Scélérat, lui dit-il dès qu'il le vit, rappelle-toi l'excès de mes bontés & celui de ton ingratitude! Que leur ſouvenir & tes remords ſoient les avant-coureurs du ſupplice qui t'attend! Ta tête va tomber ſur l'échafaud. »

La colère & les menaces du roi n'ont pu faire changer de contenance à l'innocent & malheureux Aladin; aucun trouble n'altère la beauté de ſes traits : il conſerve cet air doux, modeſte & aſſuré, qui lui avoit concilié juſqu'alors la bienveillance du monarque. Il va parler, & la candeur ingénue va ſortir de ſa bouche.

« Sire, l'évidence d'un crime paroît m'accabler; mais la faute que j'ai commiſe fut involontaire. Si une indiſcrétion de ma part

m'a mis dans le cas d'être privé pendant quelques inſtans de l'uſage de ma raiſon, au point qu'elle n'ait pu me conduire, & qu'elle m'ait fait tomber dans la plus groſſière équivoque ; le reſte fut l'ouvrage de la fatalité du ſort. Mon cœur vaincu par vos bienfaits, entièrement dévoué à votre majeſté, n'éprouva juſqu'ici de ſatisfaction que dans le bonheur de vous ſervir. Mais hélas ! que ſervent les meilleures intentions, & tous les efforts du zèle, ſi une loi ſupérieure, dominant ſur nos deſtinées, peut donner le change à la pureté des motifs qui nous dirigent ! ſi une ſeule de nos actions, néceſſitée par le déſordre momentané de nos organes, peut nous expoſer à paroître coupables d'un crime quand tous nos penchans ſont vertueux ! Précipité du faîte du bonheur dans les horreurs de la diſgrace, je dois me ſoumettre au décret qui me frappe, comme fit ce marchand, dont l'hiſtoire mémorable eſt connue dans le palais même de votre majeſté. »

De quel marchand veux-tu parler ? dit le roi. Qu'a de commun ſon hiſtoire & ton crime ? Je te permets de la réciter.

Hiſtoire de Kaskas, ou de l'Obſtiné.

SIRE, il y avoit à Bagdad un marchand très-riche, digne par ſes mœurs & ſon intelligence de la confiance du public : il ſe nommoit Kaskas. La fortune juſqu'alors avoit tellement ſecondé ſes travaux, qu'il avoit à ſe glorifier de toutes ſes entrepriſes; mais le ſort tout-à-coup ſe déclara contre lui : il ne faiſoit plus d'envois, & ne recevoit plus de retours, ſans qu'il ne fût forcé à des ſacrifices conſidérables. Il ſe détermina enfin à échanger la nature de ſon commerce. Il vendit ſes fonds, & employa la moitié de leur produit à acheter du grain, dans l'eſpoir que cette denrée augmenteroit de prix pendant l'hiver. Les circonſtances dérangèrent ſa ſpéculation, les grains diminuèrent de valeur. Pour éviter cette perte, il ferma ſes magaſins, en attendant une conjonƈture plus favorable.

Sur ces entrefaites, un de ſes amis l'étant venu voir, voulut le déterminer à renoncer au nouveau genre de commerce qu'il avoit entrepris ; mais il ne déféra point à ce conſeil, & s'obſtina à garder ſon grain une troiſième année. Il ſurvint bientôt des ora-

ges si violens que les rues & les maisons de Bagdad souffrirent des inondations. Quand les eaux se furent écoulées, Kaskas voulut voir si son bled n'avoit pas souffert, mais il le trouva tout germé & tombant en pourriture. Il lui en coûta cinq cent pièces pour éviter l'amende, en faisant jeter dans le fleuve ce qu'il avoit accumulé à grands frais dans ses magasins.

Son ami revint à lui : « Vous avez négligé, lui dit-il, le conseil que je vous avois donné. Défiez-vous de la fortune, elle semble conjurée contre vous ; ne faites plus aucune entreprise sans l'avis d'un habile astrologue. » Il n'en manquoit pas à Bagdad, & Kaskas, instruit par ses mauvais succès, crut devoir déférer au conseil de son ami. Le devin tira son horoscope, & lui assura que son étoile étoit si maligne, qu'il ne pourroit jamais éviter la perte des fonds qu'il hasarderoit dans le commerce. Kaskas révolté d'une prophétie entièrement contraire à son goût, essaya de faire mentir l'astrologie. Il employa l'argent qui lui restoit au chargement d'un vaisseau, & s'y embarqua avec toutes ses ressources.

Après quatre jours d'une paisible navi-

gation, il s'éleva une tempête affreuſe, qui briſa les mats & les voiles, emporta le gouvernail, & finit par ſubmerger le vaiſſeau & ſon équipage. Kaskas, après avoir vu périr le reſte de ſa fortune, échappa ſeul du naufrage ſur un débris du vaiſſeau, qui le porta vers une plage ſablonneuſe, où il put aborder enfin après bien des fatigues & des peines.

Nud & fatigué, il prit terre aux environs d'un village ſitué au bord de la mer. Il ſe hâta de s'y rendre pour implorer du ſecours, & remercier le ciel de l'avoir préſervé de la mort que ſes malheureux compagnons n'avoient pas évitée.

A l'entrée de cette petite peuplade, il rencontre un vieillard dont les traits & le vêtement inſpiroient le reſpect & la confiance. Cet homme, touché de la ſituation de Kaskas, le couvrit de ſon manteau, le conduiſit à ſa maiſon; où, après lui avoir donné les ſecours que ſes forces épuiſées néceſſitoient, il le fit habiller convenablement.

Il étoit naturel que Kaskas ſatisfit la curioſité de ſon hôte par le récit de ſes aventures : il s'en acquitta avec cet air de

candeur qui ne laiſſoit aucun doute ſur leur réalité. Comme ce vieillard venoit de perdre ſon intendant, il jugea Kaskas digne de le remplacer, & lui offrit cette nouvelle condition avec un appointement de deux pièces d'or par jour. L'état étoit laborieux, il falloit faire enſemencer une quantité de terrain conſidérable, diriger les ouvrages & les ouvriers, ramaſſer des récoltes immenſes, veiller ſur les troupeaux, & rendre ſur tout des comptes clairs & fidelles au bout de l'année. Le pauvre Kaskas rendit grâces à la providence de lui avoir ainſi fourni les moyens de ſubſiſter de ſon travail, lorſqu'il ne lui reſtoit au monde aucune autre reſſource, & il entra auſſitôt dans les fonctions de ſa nouvelle place.

Il les remplit avec aſſiduité, avec zèle & intelligence, juſqu'au moment où il devoit mettre en magaſin les différentes récoltes. Comme ſon maître juſqu'alors ne lui avoit rien donné ſur ſes gages, il douta de ſa bonne foi à remplir ſes engagemens, & pour s'aſſurer du ſalaire qu'il lui avoit promis, il mit à part autant de grains qu'il en falloit pour répondre de cette ſomme, & fit enfermer tout le reſte, dont il donna

compte

compte à ſon maître. Celui-ci, plein de confiance ſur ſon adminiſtrateur, reçut ce compte; lui paya la totalité des gages qu'il lui devoit, en l'aſſurant de la même exactitude chaque année : Kaskas fut bien honteux des précautions qu'il avoit priſes, & des ſoupçons auxquels il s'étoit abandonné.

Il retourne auſſitôt au petit magaſin qu'il avoit fait, pour réparer ſon injuſtice s'il en étoit temps encore. Mais quelle fut ſa ſurpriſe ! lorſqu'il n'y trouva plus la proviſion qu'il s'y étoit réſervée. Il crut entrevoir dans ce larcin une punition du ciel, & il ſe décida à faire un aveu de la faute dont il s'étoit rendu coupable : le cœur rempli d'amertume, il revient à ſon maître.

« Vous paroiſſez dans le chagrin ? lui dit le vieillard. Quel en pourroit être le ſujet ? » Alors Kaskas ſe flattant d'obtenir par ſa ſincérité le pardon de ſa faute, en confeſſa humblement le motif & toutes les circonſtances, juſqu'à l'enlèvement du grain qu'il avoit mis en réſerve, dont il lui avoit été impoſſible de découvrir les voleurs.

Le vieillard reconnoiſſant l'effet marqué de la mauvaiſe étoile de ſon intendant, crut qu'il feroit imprudent de le garder da-

vantage ; il ſe détermina à lui donner ſur le champ ſon congé. « Nous ne nous convenons pas, lui dit-il ; ſéparons-nous : mais comme il n'eſt pas juſte que je ſupporte la perte de ce que vous avez mal-à-propos mis en ſequeſtre, rendez-moi l'or que je vous ai donné, & cherchez dans la vente du grain que vous avez mis de côté, la récompenſe de vos peines : je vous l'abandonne. » L'infortuné Kaskas reconnut la juſtice de cet ordre, il y déféra ſans murmurer, & ſortit de chez ſon bienfaiteur un peu moins nud qu'il n'y étoit entré, mais ſans une ſeule pièce de monnoie, & plongé dans une profonde triſteſſe.

Ce triſte jouet du ſort ſuivoit ſans réflexion le rivage de la mer, lorſqu'il apperçut une tente dont il s'approcha. Il y trouva quatre perſonnes qui, démêlant ſur ſa phyſionomie, prévenante d'ailleurs, l'empreinte d'un violent chagrin, s'empreſsèrent de lui en demander le ſujet ; il ſatisfit leur curioſité, en faiſant le récit de ſes malheurs. A meſure qu'il parloit, il s'attiroit une attention plus marquée de la part de celui des quatre perſonnages

qui paroiſſoit avoir une ſorte d'autorité ſur les autres : bientôt celui-ci le reconnut pour un de ſes correſpondans de Bagdad, avec lequel il avoit fait jadis des affaires de conſéquence & lucratives. Le commerçant fut ému de compaſſion ; il s'occupoit alors d'une entrepriſe pour la pêche des perles, il étoit le chef des trois plongeurs qui étoient avec lui. « Jetez-vous à la mer, leur dit-il, & la première pêche de perles que vous ferez, ſera pour ce voyageur infortuné. »

Les trois plongeurs, touchés comme leur maître des diſgraces de Kaskas, ſe jettent à la mer, & ramaſſent, dans les coquilles qu'ils rapportent, dix perles d'une valeur ineſtimable par leur groſſeur & leur beauté. Le commerçant fut enchanté de la petite fortune qu'il pouvoit procurer à ſon ancien correſpondant. « Prenez ces perles, lui dit-il, vous en vendrez deux lorſque vous ſerez dans la capitale, & leur produit ſuffira à quelqu'entrepriſe que vous vouliez faire : ſoignez précieuſement les huit autres pour vous en ſervir au beſoin, & les vendre ſur des places où vous en puiſſiez tirer un parti avantageux. »

Kaskas, après avoir rendu grâces à ſon bienfaiteur, s'en ſépara, & prit la route qu'il lui avoit indiquée pour ſe rendre à la capitale. Il étoit en marche depuis trois jours, lorſqu'il apperçut de loin des gens à cheval ; dans la crainte que ce ne fuſſent des voleurs, il prit le parti de coudre huit de ſes perles entre les deux toiles de ſa veſte, & mit les deux autres dans ſa bouche : c'étoit celles-ci qu'il ſe propoſoit de mettre en vente. Sa conjecture ſur les perſonnes qu'il avoit vues n'étoit pas fauſſe ; c'étoient effectivement des voleurs : ils l'abordent, l'environnent, le dépouillent, & l'abandonnent ainſi ſur le chemin, n'ayant qu'un ſimple caleçon.

L'infortuné voyageur reconnoît à ce nouveau trait de la fortune l'effet du malheur dont il eſt pourſuivi. Cependant il s'applaudit d'avoir pu ſauver des mains des brigands les deux plus belles perles, ſuffiſantes pour le rétabliſſement de ſes affaires, & pour l'aider dans des entrepriſes lucratives. La capitale n'étoit pas éloignée, il y arrive & confie au Dellal (1), les deux perles qui lui

(1) *Le Dellal* eſt un crieur public.

reſtent, pour en faire la vente. Le Dellal annonce ces bijoux à haute voix au marché, & invite les curieux à miſer à l'enchère. Malheureuſement, depuis quelques jours, on avoit fait un vol de perles à un des plus riches joailliers de la ville : il crut reconnoître une partie des ſiennes dans celles qu'on expoſoit en vente ; & il demande qu'on faſſe venir le propriétaire prétendu de ces bijoux : en le voyant auſſi mal vêtu il ſe perſuade qu'il a trouvé le voleur. » Voilà deux perles, lui dit-il, vous deviez en avoir dix : qu'avez-vous fait des huit autres ? » Kaskas, croyant que ce joaillier a été informé du préſent que lui a fait le pêcheur, répond ingénument : « J'en avois dix, il eſt vrai. Mais des voleurs que j'ai rencontrés en chemin m'ont enlevé les huit autres dans la doublure de ma veſte où je les avois cachées. »

A cet aveu, qui parut au joaillier une conviction, il prend Kaskas par la main, & le conduit devant le juge de police, en l'accuſant de lui avoir volé ſes perles. Ce juge, entraîné par les apparences, & ſur la dénonciation du riche citadin, con-

damne le pauvre Kaskas à la bastonnade, & à garder la prison autant de temps qu'il plairoit à son accusateur de l'y retenir. Ce malheureux, jouet du sort & de l'injustice des hommes, subit son châtiment, & fut contraint de gémir pendant un an dans la rigueur d'une dure détention, lorsqu'enfin le hasard conduisit sous les mêmes verroux un homme de sa connoissance : c'étoit un des trois plongeurs du golfe Persique, dont les travaux sembloient lui avoir été si avantageux.

Le plongeur, étonné de le voir dans cette situation, lui en demande la cause : Kaskas lui raconte tout ce qui lui est arrivé depuis leur séparation. Ce nouveau confident adresse sur le champ un placet au roi, en implorant la grâce d'être admis en sa présence pour lui confier un secret de la plus grande importance. Le roi fait amener le plongeur devant lui ; celui-ci se prosterne, & le monarque l'ayant fait relever, lui ordonne de découvrir le secret qu'il doit révéler.

« Grand roi, dit le plongeur, la grandeur d'ame de votre majesté, son amour pour la justice sont connus de tous ses

ſujets : j'oſe réclamer aujourd'hui ces ſublimes vertus en faveur d'un malheureux étranger innocent, qui a ſouffert un châtiment injuſte pour une faute qu'il n'a pas commiſe, & qui eſt encore détenu dans le même cachot où j'ai été renfermé pour une faute légère : vous aimez, ſire, à punir les méchans ; mais c'eſt par un eſprit d'équité, & pour maintenir le bon ordre. Votre majeſté voudroit que le loup & l'agneau marchaſſent enſemble en toute confiance ; votre eſclave ſe fait un devoir de coopérer à vos vues bienfaiſantes, en vous mettant dans le cas de réparer une injuſtice commiſe contre un homme perſécuté par ſa mauvaiſe étoile, & digne de votre compaſſion. » Après cela, il entra dans le détail de l'aventure de Kaskas ſur la côte des perles ; il démontra comment la circonſtance avoit pu faire tomber le joaillier dans l'erreur, & le juge dans l'ignorance : il ajouta enfin. « Si votre majeſté doute encore de la vérité de mon récit, elle peut faire interroger le chef de la pêche & les plongeurs mes camarades. »

Le plongeur, déſintéreſſé dans une affaire qui ne concernoit qu'un homme mal-

heureux & ſans reſſource, parloit avec cette aſſurance & cette franchiſe que donne la vérité. Il vint à bout de perſuader le monarque de l'innocence de l'infortuné Kaskas; il ordonna auſſitôt au chef de ſes eunuques de le faire ſortir de ſa priſon, de le conduire au bain, & de l'amener devant lui, après l'avoir fait vêtir décemment.

L'eunuque obéit. On ramène Kaskas aux pieds du ſouverain; il confirme le rapport du plongeur, il fait le récit des vains efforts qu'il a faits pour déſabuſer le joaillier, & détruire la prévention du juge: il inſpira enfin tant d'intérêt au roi par le détail de toutes ſes aventures, qu'il en obtint ſur le même inſtant un logement au palais, & une place de confiance auprès de ſa perſonne avec de gros appointemens.

Quant au joaillier, après avoir été contraint de rendre les perles, il fut condamné à recevoir deux cent coups de baſtonnade: le juge en reçut le double, & fut deſtitué de ſa charge. Kaskas, comblé de bienfaits, ſe crut réconcilié pour jamais avec le ſort: il ſe ſut bon gré de s'être roidi contre ſa mauvaiſe fortune, & arrangeoit déjà les plans de celle qu'il comp-

toit faire dans le nouvel emploi qu'il occupoit, quand ſa curioſité lui tendit un nouveau piège.

Il découvre un jour, dans l'appartement qu'on lui avoit deſtiné, une porte murée par un léger maſtic, que le temps faiſoit tomber en pouſſière au moindre effort; il n'en met aucun à forcer cette communication, la porte s'ouvre; il entre ſans réfléchir dans un riche appartement qui lui étoit abſolument inconnu, & ſe trouve ſans le ſavoir dans l'intérieur du palais.

A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il eſt apperçu par le chef des eunuques, qui en fait incontinent ſon rapport au roi. Le monarque arrive auſſitôt; les débris du maſtic encore ſur le terrain ſemblent prouver que la porte a été forcée; le ſtupide étonnement de Kaskas achève de démontrer qu'il s'eſt rendu coupable. « Malheureux! lui dit le roi, eſt-ce ainſi que tu reconnois mes bontés & tes obligations? Ma juſtice te ſauva quand je te crus innocent; coupable aujourd'hui, elle te condamne à perdre la vue. L'imprudent, ſans même avoir oſé chercher à ſe juſtifier, eſt livré tout de ſuite au bourreau, en

demandant pour toute faveur, qu'on lui mît dans la main les yeux qui devoient lui être arrachés.

Il les y portoit en parcourant à tâtons les rues de la capitale. « Voyez ! disoit-il, ô vous qui m'écoutez, ce qu'a gagné le malheureux Kaskas en se roidissant mal à propos contre les arrêts du destin, & en méprisant les conseils de ses amis : voilà le sort de l'obstiné. »



Aladin ayant ainsi fini l'histoire du marchand, adressa directement la parole à Bohetzad.

« Sire, vous avez vu l'effet de l'influence du sort sur l'homme dont je viens de conter les aventures. Tant que son étoile lui fut favorable, il réussit à tout : lorsqu'elle vint à changer, il employa de vains efforts pour en corriger la malignité. Les instans passagers de bonheur, qui sembloient arrêter le cours de ses infortunes, le plongeoient bientôt dans des malheurs plus grands que ceux auxquels il venoit d'échapper. Des circonstances imprévues, des démarches innocentes le faisoient paroître ingrat &

criminel, lorſque tout le raſſuroit ſur la pureté de ſa conduite. Mon ſort, hélas! n'a que trop de rapport avec le ſien : la fortune m'a ſouri lorſque je jouiſſois des bontés de votre majeſté; mais ſes reſſorts cachés creuſoient en même temps l'abîme dans lequel je me vois précipité.

Le jeune homme avoit raconté ſi naturellement, & avec tant de grâces, les aventures du malheureux négociant de Bagdad; il en avoit fait une application ſi heureuſe, que Bohetzad, toujours prévenu en faveur d'un coupable qu'il avoit tant aimé, ébranlé par l'exemple qu'il venoit de lui citer d'une trop grande célérité dans les jugemens, fit encore ſuſpendre juſqu'au lendemain l'exécution qu'il avoit ordonnée, ſous le prétexte que l'heure étoit trop avancée pour la faire le même jour. « Retourne à ta priſon, lui dit-il, je te permets encore de reſpirer juſqu'à demain; je remets à ce terme le juſte châtiment qui t'eſt dû. »

Cependant le premier viſir attendoit avec impatience la nouvelle de l'exécution d'Aladin; il apprend qu'elle a été différée. Il aſſemble ſes collègues, & parla ainſi au ſecond viſir.

« Le favori a trouvé le moyen de suspendre l'ordre de sa sentence ; j'avois fait mon devoir en déterminant le roi à un acte de justice. C'est à vous maintenant à faire le vôtre, en lui représentant le tort qu'il se fait en oubliant les devoirs du trône, & en se refusant si long-temps à la punition d'un crime avéré. Je vous ai communiqué le stratagême dont je me suis servi, en faisant présumer que j'étois porteur des propres paroles de la reine : vous concevez qu'il est essentiel pour cette princesse qu'on lui prête toujours le même langage ; sa plainte lève toute espèce de doute, & l'affranchit elle-même du soupçon de connivence avec le coupable : faites vos remontrances à sa majesté, & donnez-leur toute la force qu'exige & son intérêt personnel, & le nôtre. »

Le lendemain matin, dès que Bohetzad fut accessible, Baharon (c'étoit le nom du second visir) se fait introduire auprès du roi.

« Sire, lui dit ce ministre, j'ai appris du fond de mon cabinet, & au milieu des grandes occupations qui me sont confiées, que votre majesté étoit dans l'affliction :

vos malheurs, s'il eſt permis que vous en ayez, deviennent communs à tous vos ſujets. Pardonnez au zèle qui m'anime, ſi je viens chercher à en pénétrer les motifs, & offrir à votre majeſté tous les ſervices qui pourroient dépendre de mon expérience & de mon dévouement, pour en arrêter les progrès. » Le roi crut que Baharon pouvoit ignorer en effet un événement qui s'étoit paſſé dans l'intérieur du palais, & lui fit le récit du crime dont Aladin s'étoit rendu coupable.

Le viſir ſembloit frémir en écoutant ce rapport : « Sire, dit-il au roi dès qu'il eût achevé de parler, ſi le fils d'un chef de brigands, élevé & nourri dans le crime, pouvoit être ſuſceptible de ſentimens vertueux, ce phénomène démentiroit l'expérience, & elle-même ſe trouveroit trompée. J'oſe ici rappeler à votre majeſté un apologue de nos ancêtres que la tradition nous a conſervé.

« On mit jadis un jeune loup à l'école, pour tâcher de corriger par l'inſtruction ſon penchant naturel à la voracité. Son maître, pour lui apprendre à lire, tranſcrivit en gros caractères les premières

lettres de l'alphabet, en essayant de lui donner l'intelligence de ces signes; mais au lieu de lire *A B C*, comme il étoit écrit, le féroce animal lut couramment *Agneau*, *Brebis*, *Chevreau*. L'instinct le dominoit, & la nature en lui étoit incorrigible. Le fils d'un voleur est dans le même cas: le vice est inné avec son être; c'est une masse infectée dès le principe, & qu'il est impossible de purifier. Mais ce qui m'étonne le plus, Sire, c'est qu'un criminel de cette nature ait survécu d'un seul instant à l'attentat qu'il a formé, & dans lequel on l'a surpris.»

Les remontrances du second visir ayant aigri davantage l'esprit du monarque, il ordonne que le prisonnier chargé de fers soit amené devant lui: on obéit.

Aladin se présente. Le roi faisant violence aux sentimens qui l'agitoient en sa faveur, lui adresse durement la parole: « traître! lui dit-il, rien ne peut plus désormais retarder ton supplice; & l'univers sera instruit de ton crime & de ma vengeance!» Il donne en même temps au bourreau le signal homicide...... « Sire! interrompit Aladin, dont la contenance

ferme & modeſte ne démentoit point le courage & l'innocence, ma tête eſt entre les mains de votre majeſté ; mais je la conjure encore de n'en pas précipiter la chûte ! Celui qui ne conſidère que le préſent ſans ſonder l'avenir, s'expoſe à des repentirs auſſi amers que ceux qu'éprouva le marchand dont on m'a dit l'hiſtoire. Mais au contraire, celui qui lit dans l'avenir, a droit de s'applaudir un jour de ſa prudence, comme il arriva au fils de ce même marchand.

Bohetzad ſe ſentit piqué, malgré lui, d'une nouvelle curioſité, & déſiroit d'apprendre l'hiſtoire qu'Aladin vouloit lui faire : « Je veux bien, dit le monarque, conſentir à entendre les aventures de ce marchand ; mais c'eſt de ma part un dernier effort de complaiſance.

« O Majeſté bienfaiſante ! reprit Aladin, ordonnez que l'homme qui tient le ſabre levé ſur moi, s'éloigne. Je crois voir l'ange de la mort. » Le bourreau s'étant retiré, ſur l'ordre du roi, Aladin remplit, en ces termes, l'engagement qu'il avoit contracté.

Hiſtoire d'Illage-Mahomet & de ſes fils, ou l'Imprudent.

Il y avoit, ſire, dans la ville de Naka en Tartarie, un commerçant qu'on nommoit Illage-Mahomet, qui voulant étendre ſon commerce juſqu'aux confins les plus reculés de la terre, fit conſtruire un vaiſſeau en état de ſoutenir la plus longue navigation, & de porter un chargement conſidérable. Ce bâtiment étant prêt à faire voile, il le remplit de marchandiſes, & voyant les vents favorables, il prit congé de ſon épouſe, embraſſa ſes trois enfans, s'embarqua, & cingla vers les Indes.

Une navigation heureuſe l'ayant conduit en peu de temps au port de la capitale des Indes, il ſe logea & fit placer ſes marchandiſes dans le Kane : tranquille ſur le ſort de ſes effets, il ſe répandit enſuite dans les différens quartiers, accompagné de quatre eſclaves, & ſe lia bientôt avec les marchands les plus renommés de la place. Comme ſa ſuite avoit ordre de faire connoître l'état de ſes marchandiſes, & d'en diſtribuer des échantillons, la foule

des acheteurs ne tarda pas à ſe rendre à ſes magaſins.

Le roi des Indes étoit dans l'uſage de ſortir ſouvent de ſon palais, pour parcourir la ville & s'informer de ce qui s'y paſſoit, ſous un déguiſement qui empêchoit de le faire reconnoître : le haſard ayant dirigé ſes pas aux environs du kane, il fut curieux de ſavoir quel intérêt y attiroit tant de monde. Il voit ce négociant étranger, qu'une phyſionomie heureuſe & prévenante, qu'un abord gracieux, annonçoit d'une manière avantageuſe. Il l'entend répondre avec complaiſance & avec clarté aux queſtions qu'on peut lui faire, & lui voit traiter les affaires avec une franchiſe qui gagnoit la confiance de tous : il déſiroit de s'entretenir avec lui ; mais la crainte d'être découvert lui fit renoncer pour le moment à ſon deſſein ; il retourne à ſon palais le plus vîte qu'il peut, reprend les habits convenables à ſa dignité, envoie chercher cet honnête marchand : celui-ci ſe rend auſſitôt aux volontés du monarque ; il eſt admis en ſa préſence ; le roi lui témoigne le déſir qu'il auroit de le connoître.

« Sire ! répond le commerçant, je ſuis né & établi à Naka près du Caucaſe : le commerce eſt mon état : la faveur & la liberté que votre majeſté lui accorde, ont dirigé mes ſpéculations vers vos états, & le ciel a favoriſé ma navigation. »

Le roi, ſatisfait de la réponſe ſimple & noble de cet étranger, voulut ſonder plus particulièrement le genre de ſes connoiſſances, en montrant tour-à-tour de la curioſité ſur certains objets, & de l'embarras ſur d'autres ; mais il ne fut pas moins content de toutes les réponſes qu'il reçut. Convaincu par tout ce qu'il venoit d'entendre, que ſes talens s'étendoient beaucoup au-delà de ceux qui étoient néceſſaires pour ſon trafic, il ſe détermine à l'attacher à ſon ſervice en l'élevant au poſte le plus éminent. Le but du ſouverain n'étoit pas de tenter l'étranger par l'appas des honneurs ; mais ſachant que le mérite diſtingué peut devenir inutile dans une place inférieure, & n'eſt ſouvent que l'objet de l'envie, il lui offrit la place de grand-viſir, afin qu'elle lui procurât les moyens de déployer avec un

plus grand avantage ſes connoiſſances & ſa capacité.

Illage reçut cette faveur avec les témoignages du reſpect & de la reconnoiſſance : « Je me tiendrois trop honoré, ſire ! d'être au nombre des eſclaves qui environnent votre trône : la dignité du poſte glorieux où votre majeſté m'appelle, ſurpaſſe beaucoup mon mérite & mes prétentions ; mais la haute idée que j'ai conçue de votre majeſté m'inſpire, avec un zèle ſans bornes pour ſon ſervice, la confiance de m'y dévouer entièrement. »

Le monarque, toujours plus content de ſon nouveau miniſtre, le fait revêtir d'une robe magnifique, lui aſſigne pour logement un palais dans le voiſinage du ſien, & le fait inſtaller dans ſa nouvelle dignité. Ce prince n'eut pas lieu de ſe repentir du choix, en apparence précipité, qu'il avoit fait : le nouveau viſir, aſſis au divan à la droite de ſon maître, n'étoit jamais embarraſſé dans la diſcuſſion des affaires, même les plus délicates ; il en démêloit avec ſagacité tous les rapports ; la juſtice & l'équité étoient le réſumé de ſes déciſions, enſorte que le peuple & le

monarque jouiſſoient, ſous l'adminiſtration de ce miniſtre éclairé, des douceurs d'un ſage gouvernement.

Deux années s'écoulèrent dans le travail & les plus grandes occupations; mais enfin la nature reprit ſes droits; le viſir, ſéparé depuis ſi long-temps d'une famille qu'il chériſſoit tendrement, déſira de la voir: la première demande qu'il en fit allarma le ſouverain; mais il avoit l'ame ſenſible, il ne put réſiſter long-temps à la voix de la nature, & permit à ſon miniſtre d'entreprendre un voyage dont il lui limitoit le terme, ſous la condition qu'en ramenant avec lui toute ſa famille, il ne put, en le ſervant, être expoſé à aucuns regrets. Sur cette permiſſion, le viſir s'embarqua pour Naka, ſur un vaiſſeau de guerre dont il avoit le commandement.

Depuis le départ du négociant tartare, ſa famille ignorant ſon ſort avoit été livrée à de cruelles inquiétudes: heureuſement un marchand du pays, revenant des Indes, vint leur en donner des nouvelles, & rendit le calme à cette famille, qui fut au comble de la joie,

en apprenant l'élévation & les ſuccès de celui ſur le compte duquel ils s'étoient allarmés. La femme d'Illage ſe réſout au moment même à rejoindre ſon mari, moins pour partager ſa gloire que ſon amour : elle met ordre à ſes affaires, & après avoir pris toutes les meſures néceſſaires, elle s'embarque auſſitôt avec le même marchand qui lui avoit donné des nouvelles ſi conſolantes.

Après quelques jours de navigation, le vaiſſeau qui les portoit laiſſa tomber l'ancre près d'une isle où l'on devoit débarquer & échanger des marchandiſes : les vents contraires avoient contraint Illage d'aborder au même endroit ; il avoit pris un logement aſſez près du port, & fatigué des mauvais temps qu'il avoit eſſuyés, il s'étoit jeté ſur un lit pour y prendre du repos. Son épouſe, qui habitoit dans un quartier plus éloigné, apprit bientôt qu'il étoit arrivé un vaiſſeau venant des Indes, & qui étoit parti de la capitale : elle envoie ſes enfans pour demander des nouvelles du grand-viſir, il étoit impoſſible qu'on ne leur en donnât pas.

Les jeunes gens ſortent de l'hôtellerie

où étoit leur mère, courant l'un après l'autre jufqu'à-ce qu'ils fuffent parvenus fous les fenêtres de l'appartement où repofoit le vifir : elles dominoient une éminence où l'on avoit raffemblé plufieurs ballots de marchandifes pour les tenir au fec. Cette jeuneffe imprudente vient folâtrer fur ces ballots, c'eft à qui des deux pourra réuffir à renverfer fon frère ; ces joyeux enfans, difputant d'adreffe & de malice, annonçoient leur victoire & leur défaite par des cris fi perçans, que le vifir en eft réveillé.

La patience lui échappe : il vient fe mettre à la fenêtre pour faire ceffer le bruit, & en fe penchant au dehors, trois diamans que lui avoit donnés le roi s'échappent de fes doigts. L'agitation de la mer avoit mis en mouvement la bile du miniftre ; l'habitude de commander rend l'homme impatient à fouffrir ; l'isle fur laquelle il fe trouvoit étoit encore du reffort de fon gouvernement, il ordonne qu'on arrête ces enfans importuns, & defcendit lui-même pour chercher fes diamans ; mais au milieu de tant d'embarras cette recherche fut infructueufe. Emporté par degrés

jusqu'au dépit & à la fureur, il accusa non-seulement les jeunes gens d'être la cause de la perte de ses bijoux, mais d'en être les voleurs ; leur innocence ne put les défendre du préjugé, il leur fit appliquer la bastonnade, les fit lier chacun sur une planche, & jeter à la mer : ces innocentes victimes, en attendant une mort cruelle, devinrent le jouet des vagues & des flots.

Cependant la nuit approchoit, l'épouse d'Illage ne voyoit pas revenir ses enfans ; inquiète, éplorée, elle sort de chez elle pour les chercher : les voisins ne pouvoient lui en donner des nouvelles ; elle court de rue en rue sans rencontrer personne qui pût satisfaire sa juste impatience. Cette tendre mère arrive enfin jusqu'au port ; là, sur la description qu'elle donne des trois personnes qui sont l'objet de sa recherche & celui de son trouble, un matelot lui répond : « Madame, les jeunes gens que vous demandez sont les mêmes qu'un homme puissant, arrivé des Indes depuis peu, vient de faire punir par ses esclaves pour un vol qu'il leur a imputé. On leur a donné la bastonnade, on les

a liés ſur une planche, & jetés à la mer par ſon ordre. » A ces mots, la malheureuſe mère remplit l'air de ſes cris & de ſes gémiſſemens; elle déchire ſes vêtemens; elle s'arrache les cheveux. « O mes fils, diſoit-elle, où eſt le viſir, votre père, pour qu'il me venge de l'homme qui vous aſſaſſine? » Son déſeſpoir vint frapper les oreilles de ſon mari, qui n'étoit pas éloigné; cette voix ne lui ſemble pas inconnue, il apprend que c'eſt celle de la mère inconſolable dont il a condamné les enfans à la mort. Le cri de la nature retentit dans ſon cœur, il ne doute plus que les enfans qu'il a punis ne ſoient les ſiens; il ſe précipite vers l'infortunée dont il vient de faire le malheur, & la reconnoît auſſitôt. « Ah! barbare que je ſuis, lui dit-il, je viens d'être le meurtrier de nos enfans! Fatale puiſſance dont je ſuis revêtu! tu m'as aveuglé, tu ne m'as pas laiſſé le temps d'être juſte! Je ſuis le bourreau de mes enfans! » En diſant ces mots, tous les ſignes du déſeſpoir le plus violent étoient caractériſés ſur ſon viſage, & ſe manifeſtoient au-dehors par des emportemens de toute eſpèce: ſa femme ſuccomboit

ſuccomboit à ſes pieds ſous le poids de ſa douleur. « Ne me pardonne jamais, ajouta-t-il ; je ſuis un monſtre, & d'autant plus coupable, que je me trouve placé dans ce moment au-deſſus des lois : il faut que je ſois ſans-ceſſe déchiré de mes remords, & accablé de tes reproches. Je me ſuis cru offenſé, j'ai précipité ma vengeance ſans me donner le temps d'y réfléchir ; j'ai vu le crime où il n'y en avoit pas, & j'ai frappé ſur l'innocence ſans prévoir que le coup rejailliroit ſur moi. »

« Vous voyez, ſire, ajouta Aladin, combien ce viſir eut à ſe repentir d'avoir cru des jeunes gens criminels ſur une apparence illuſoire, & d'avoir preſſé un châtiment rigoureux avant de juger ſur qui il devoit tomber. Il avoit oublié que les conſidérations de l'avenir doivent toujours régler le préſent. »

Ce malheureux miniſtre prenant en averſion & ſa gloire & ſon opulence, dédaigna la recherche des diamans, abandonna le vaiſſeau & ſon chargement, & ſoutenant les pas chancelans d'une mère éplorée, ils côtoyèrent tous les deux les bords de la mer, lui redemandant triſtement les

tréſors que le viſir avoit cruellement livrés à l'inconſtance de ſes flôts.

« Votre majeſté, continua Aladin, me pardonnera ſi je lui fais perdre de vue pour quelques momens ce couple inconſolable ; mais je dois fixer ſon attention ſur leurs malheureux enfans. »

Les vagues, aux caprices deſquelles ils furent abandonnés, étoient tellement agitées, que, quoique jetés ſouvent l'un contre l'autre, ils furent cependant bientôt ſéparés. L'un d'eux, après avoir lutté pendant deux jours contre les flots, après avoir échappé au danger d'être briſé ſur les rochers contre leſquels il étoit ſans-ceſſe pouſſé, ſe trouve à ſec tout-à-coup ſur le rivage d'un royaume voiſin. Les liens qui le tenoient aſſujettis ſur la planche ont été limés par le ſable ; & malgré la fatigue & la faim, il lui reſte encore aſſez de force pour s'en dégager & prendre terre. Il y trouve un officier, qui venoit rafraîchir ſon cheval dans les eaux d'une ſource voiſine ; cet homme, touché du ſpectacle de ce malheureux enfant, lui donne une partie de ſes habits, le prend en croupe, & le conduit chez lui. Là,

des nourritures ſucculentes & du repos achevèrent de rétablir le jeune naufragé ; après l'avoir fait habiller décemment, ſon bienfaiteur le préſente au roi, déjà prévenu de cet événement.

L'heureuſe phyſionomie du jeune homme fit de l'impreſſion ſur le monarque, ſes réponſes achevèrent bientôt de donner de lui l'opinion la plus avantageuſe : il devint commenſal du palais, il y fut diſtingué des autres officiers, ſa conduite acheva de lui gagner l'eſtime & la confiance de ſon ſouverain. Ce prince, à qui le ciel n'avoit point accordé d'enfans, crut ne pouvoir rendre un plus grand ſervice à ſes peuples qu'en adoptant celui que la fortune avoit jeté dans ſes bras : ſon choix fut applaudi par toute la cour, & confirmé par le divan. Le peuple fut heureux, & les talens de ce jeune prince le firent bientôt placer au nombre des plus vaillans rois de l'Aſie. L'âge & les infirmités ne permettoient plus au ſouverain de ſupporter le fardeau de la couronne, il abdiqua le ſceptre en faveur de ce fils adoptif ; il le maria ; & terminant ainſi ſa glorieuſe carrière, il réſigna

paiſiblement ſa vie entre les mains de ſon créateur.

Le jeune ſouverain, pleurant la perte de ſon bienfaiteur, s'abandonna aux plus juſtes regrets; il voulut ſatisfaire aux devoirs de la reconnoiſſance & de la piété; & pour honorer les cendres de ſon prédéceſſeur par des prières & des cérémonies ſolemnelles, il fit convoquer ſon divan: on ſe rendit dans les moſquées; l'Amame, le Nabib, les derviches, & tous ceux qui les deſſervoient, rendirent à ſa mémoire les hommages qui lui étoient dus. Il fit répandre d'abondantes aumônes parmi les pauvres, & dans tous les hôpitaux du royaume. Ces devoirs religieux annoncèrent de bonne heure la ſageſſe de ſon règne, & ne furent point démentis par la ſuite. Il fut toujours un roi juſte, laborieux, & gouverna ſon peuple avec la tendreſſe d'un père.

C'eſt ainſi que le ſort avoit arraché un des enfans du viſir à la fureur des flots pour l'élever au faîte des grandeurs. Mais ce père infortuné gémiſſoit toujours ſur la perte de ſes deux fils, lorſque, dans une des isles où il avoit fixé ſa réſidence, il entendit le dellal annoncer à haute voix qu'il y

avoit un jeune eſclave à vendre, & qu'on invitoit les curieux à venir l'examiner; Illage s'arrête, conſidère le jeune homme; &, entraîné par un intérêt dont il ne peut diſtinguer le motif, il ſe décide à l'acheter.

La figure de cet inconnu a pour lui des attraits auxquels il ne peut réſiſter, ſon âge répond à celui que pourroit avoir un de ſes enfans, & ſi les qualités de l'ame s'annoncent par la beauté de ſes traits, il eſpère qu'il pourra lui tenir lieu d'un de ceux qu'il a perdus : il retourne chez lui avec ſa nouvelle acquiſition.

Sa femme, qui les apperçoit de loin, reconnoît le jeune homme, & vient ſe précipiter dans ſes bras; elle ſuccombe à cette ſurpriſe imprévue : & ſa joie, en lui raviſſant l'uſage de ſes ſens, lui permet encore de laiſſer échapper le nom de ſon fils. Les ſoins de ſon mari, ceux du jeune homme, qui l'arroſe de ſes larmes, la rappellent à la vie : le père, touché du ſpectacle qu'il a ſous les yeux, reconnoît le cri de la nature; & remerciant le ciel de la faveur inattendue qu'il en reçoit, mêle ſes pleurs & ſes careſſes à ce tableau touchant, & partage les douceurs d'une recon-

noiſſance inėſpérée. Cependant une nouvelle inquiétude l'agite, la préſence de ſon fils lui rappelle ſon frère : Qu'eſt-il devenu ?

« Hélas ! répondit le jeune homme, les vagues eurent bientôt ſéparé les planches qui nous portoient, & il m'eſt impoſſible de vous rien dire ſur ſa deſtinée. » Cette réponſe redoubla l'affliction des époux ; mais l'eſpérance d'une autre faveur, ſemblable à celle dont ils venoient d'être comblés, ſembla les conſoler ; & dans cette heureuſe attente, leur tendreſſe ſe réunit ſur le fruit précieux que le ciel leur avoit enfin rendu.

Pluſieurs années s'écoulèrent : Achib, fils d'Illage, ſe fortifioit de plus en plus ; il acquéroit des connoiſſances, & ſe trouvoit en état de ſuivre le commerce, dans lequel ſon père l'avoit inſtruit. Celui-ci le voyant à même d'entreprendre un voyage utile, achète un vaiſſeau, le fait charger de marchandiſes, & le deſtine pour la capitale des isles dans leſquelles ils étoient établis, en lui en confiant la direction.

Achib étant arrivé dans la capitale, prend un magaſin dans le Kane, y dépoſe

ſes marchandiſes, & y paſſe quelques jours, occupé à placer avantageuſement ſes effets.

La fête du ramazan étoit venue, le jeune Achib, muſulman fidelle, ayant ſucé avec le lait la doctrine de l'alcoran, dont il avoit fait ſa principale occupation, poſſédoit encore à un tel point de perfection l'art du chant, qu'il étoit en état de remplir dignement les fonctions d'Amame (1). Il ſe revêtit de ſon faragi (2), & ſe rendit à la principale moſquée; le roi y aſſiſtoit avec toute ſa cour & les grands de l'état, à la prière du midi.

Le jeune homme ſe place à côté du ſouverain, & lorſque l'Athib (3) monte dans la tribune, & commence à entonner le falhea (4), Achib répondit par trois fois : *Alla-akpart.*

L'aſſemblée & le roi lui-même furent étonnés que ce jeune étranger eût pris la

---

(1) *Amame* eſt un prêtre qui fait la lecture & l'explication de l'alcoran.

(2) *Faragi.* Robe de cérémonie.

(3) *Athib.* Lecteur qui entonne la prière de plein-chant.

(4) *Falhea.* Profeſſion de foi des Muſulmans.

place qu'il occupoit auprès de sa majesté; mais l'agrément de sa voix mélodieuse & touchante occasionna une surprise si agréable, qu'on oublia bientôt la hardiesse qu'il avoit prise : on convenoit n'avoir jamais rien entendu de si beau & de si parfait. L'athib en fut jaloux, il ne supposoit pas qu'il y eût dans le monde une voix supérieure à la sienne, le désespoir qu'il éprouvoit lui en fit perdre l'usage; il la sentoit mourir sur le bord de ses lèvres. Achib ne lui donna pas le temps de la rechercher : il continua la prière avec une force & une facilité que les efforts de l'athib n'auroient pu surmonter, quand il auroit eu le courage d'en faire.

Quand le roi eût fini sa prière, & qu'il sortit de la mosquée, il ordonna à ses officiers d'attendre le nouveau chantre, de lui tenir un cheval prêt, & de le conduire au palais, où sa majesté désiroit de le voir : Achib reçut avec respect cette invitation, & se rendit aux ordres du souverain.

Le monarque l'accueille avec bonté, en faisant le plus grand éloge de ses talens, & se sentit prévenu bientôt en faveur de cet étranger, par une sympathie dont il ne

ſavoit pas découvrir les motifs ; elle ſembloit en avoir de plus intéreſſans.

Achib n'avoit que dix-ſept ans ; il étoit doué des grâces extérieures du corps : ainſi tout ſembloit ſe réunir en faveur du penchant que montroit le roi pour cet étranger. Auſſi, ſoit à ce titre, ſoit pour exercer un acte de bienfaiſance, il le fit loger dans ſon palais, & lui donna une préférence marquée ſur les pages & ſur ceux qui compoſoient ſa maiſon.

Les officiers ſe réunirent bientôt pour conjurer la perte de leur rival. Cependant le vertueux Achib, après un ſéjour aſſez long à la cour, déſiroit de revoir ſes parens, & de leur rendre compte des marchandiſes qui lui avoient été confiées : dans la crainte qu'il n'obtiendroit pas du monarque la permiſſion d'aller les rejoindre, il leur écrivit en leur faiſant part de la faveur dont il jouiſſoit. Ce motif, & l'empreſſement qu'il témoignoit à les revoir, devoient déterminer la famille à ſe rendre bien vîte auprès de lui.

Illage & ſa femme portèrent ſur leur cœur la lettre qu'ils venoient de recevoir ; & flattés l'un & l'autre d'avoir un fils qui

avoit pu si jeune se concilier les bonnes grâces d'un roi, ils se décidèrent sur le champ à accélérer leur départ, en prévenant leur fils de cette résolution. Aussitôt qu'Achib en reçoit la nouvelle, il achète une maison, la meuble convenablement, & y embrasse bientôt les auteurs de ses jours, auxquels le roi envoya des présens, dont la magnificence indiquoit qu'ils étoient destinés pour la famille de son favori.

La belle saison ayant invité le roi de se rendre dans une de ses maisons de campagne, il s'y transporta, & y fit donner des fêtes pour l'amusement de sa cour. Un soir, se livrant contre son ordinaire aux plaisirs de la table, il but d'une liqueur étrangère, dont il ne connoissoit pas la force : peu de temps après, il fut saisi d'un étourdissement qui le força de se jeter sur un sopha, où il fut bientôt endormi ; les plaisirs avoient écarté de lui tous les gens de son service. Le seul Achib, suivant par affection toutes les démarches de son maître & de son bienfaiteur, entre dans l'appartement, & le trouve endormi.

Se plaçant alors en-dedans de la porte, il tire son sabre, & s'y met en sentinelle :

un des pages étant revenu, fut ſurpris de le trouver dans cette poſture, & lui en demanda le motif. « Je veille, dit Achib, à la sûreté de mon roi : mon attachement & mon devoir me retiennent ici. » Le page courut raconter à ſes camarades ce qu'il venoit de voir ; ils jugèrent qu'ils pourroient aiſément profiter de cet événement pour le perdre, & vont en corps trouver le monarque : le témoin dépoſe qu'il a trouvé Achib dans la chambre de ſa majeſté, le ſabre nud à la main, tandis qu'elle dormoit ; il prête des intentions coupables à ce fidelle ſurveillant, & ſuppoſe que quelque frayeur ſoudaine aura ſeule détourné le coup qu'il méditoit de porter. « Si votre majeſté, ſire, ajouta-t-il, doutoit de la fidélité de mon rapport, elle n'a qu'à feindre de s'abandonner aujourd'hui ſans précaution au ſommeil, & nous ne doutons pas que le téméraire, conſommant ſon abominable projet, ne vienne renouveler ſa tentative. » Ebranlé par cette accuſation, le roi ne voulut pas cependant s'en rapporter entièrement à la dénonciation de ſes pages, il crut devoir éclaircir ſes doutes par lui-même.

Cependant les pages ont été trouver le jeune favori : « Le roi, lui dirent-ils, eſt très-ſatisfait du zèle que vous avez montré pour la ſûreté de ſa perſonne : Achib, a-t-il dit, eſt pour moi comme un bouclier ; je puis m'endormir ſans crainte ſous ſa garde. »

La nuit étant venue, après un repas pendant lequel le roi affecta beaucoup de gaieté & d'inſouciance, il ſe retira tout-à-coup, & ſe jeta ſur un ſopha, en apparence dans le même état d'abandon où il avoit été la veille. Achib, qui ne le perdoit pas de vue, le ſuppoſant endormi, entre dans l'appartement pour s'y placer en ſentinelle, le ſabre nud & levé.

Dès que le prince vit briller la lame du cimeterre, un ſentiment de frayeur le ſaiſit, un cri lui échappe, & fait accourir auprès de lui tous les officiers de ſa garde ; Achib eſt arrêté par ſon ordre, il eſt chargé de fers, & conduit en priſon.

Le lendemain matin, après la première prière, le roi fait aſſembler ſon divan, monte ſur ſon trône, & fait paroître devant lui celui que des rapports calomnieux & infidelles, & une apparence trompeuſe,

ont fait présumer si coupable : « Ingrat ! lui dit-il, est-ce en me donnant la mort que vous vouliez me prouver votre reconnoissance & me payer de mes bienfaits ? Je ne tarderai pas à tirer une vengeance éclatante de votre odieuse lâcheté. » A ces reproches, Achib n'ayant opposé que le silence, fut renvoyé en prison.

A peine fut-il sorti, que deux des courtisans les plus acharnés à sa perte s'approchèrent du roi : « Sire ! lui dirent-ils, on est surpris de voir retarder l'exécution du criminel : nul attentat n'est comparable à celui qu'il vouloit commettre, & vous devez donner le plus prompt exemple d'une justice qui importe à votre sûreté personnelle, & à la tranquillité de votre peuple.

« Ne mettons point de précipitation, répondit le roi, dans un jugement de cette nature ; le coupable est dans les fers, il ne peut échapper ; & quant à ce qui est dû à la vengeance publique, il sera toujours temps de la satisfaire. Il est aisé d'ôter la vie à un homme, & il est impossible de la lui rendre : elle est un bienfait du ciel que nous devons respecter, & nous ne devons pas en priver nos semblables

ſans les plus mûres délibérations : le mal une fois fait eſt irréparable ! Je ſuis maintenant le maître de réfléchir à ce que je dois faire, & je ne veux pas que l'avenir ait à me reprocher le mauvais uſage du préſent. » Après cela, le roi ayant congédié ſon divan, donna ordre qu'on préparât ſes équipages de chaſſe, & alla ſe livrer pendant quelques jours à cet amuſement.

A ſon retour, il fut de nouveau aſſailli par les ennemis d'Achib. Plus, ſelon eux, le ſupplice de ce criminel étoit retardé, plus le peuple étoit mécontent. La clémence & la modération ceſſoient d'être des vertus, lorſqu'elles épargnoient de pareils attentats. Ces nouvelles obſervations embarraſſoient le ſouverain, qui n'avoit plus rien à y oppoſer, dès que le délai qu'il avoit accordé ne lui avoit point apporté de lumières. Il ſe détermine au châtiment rigoureux que la juſtice paroît exiger de lui, & ordonne qu'on lui amène le coupable, accompagné des officiers de juſtice & du bourreau.

Achib eſt aux pieds du trône, le bandeau ſur les yeux ; l'exécuteur, le glaive en main, attend & demande les ordres du

roi : au même inſtant un bruit confus ſe fait entendre, un étranger perce la foule, & ſe précipite aux pieds du roi ; c'étoit le malheureux Illage !

« Miséricorde ! ſire, miséricorde ! s'écria-t-il : faites grâce au ſeul enfant que le ciel m'ait rendu ? Mon fils n'a pu vouloir attenter à vos jours, il n'a pu méditer cet affreux homicide ; votre vie lui eſt plus chère que la ſienne ! J'ai ſes lettres ; c'eſt elles qui me font voler auprès de votre majeſté, pour admirer de plus près des vertus dont je ſuis idolâtre. Mais, ô monarque ! dont la renommée publie les glorieuſes qualités juſque dans les extrémités les plus reculées de la terre ; juſtifiez l'admiration publique par un nouveau trait de ſageſſe, en ſurmontant les efforts du reſſentiment dont vous êtes animé ſur de trompeuſes apparences ! Conſidérez avec effroi les ſuites funeſtes d'un jugement trop précipité ! Voyez en moi un exemple terrible de cette conſéquence, lorſqu'entraîné par nos paſſions, nous nous livrons ſans réflexion à nos imprudentes vivacités. Le ciel m'avoit donné des enfans, ſire ! éloigné d'eux depuis leur plus tendre enfance, le

jour étoit venu où nous devions nous rejoindre ; ne les connoiſſant pas, & aveuglé par un mouvement de colère, j'abuſai de la puiſſance dont j'étois revêtu, je les fis lier ſur des planches & jeter à la mer. Celui que votre glaive menace, échappa ſeul du naufrage ; ſerois-je aujourd'hui le témoin de ſa mort ? Voilà le prix de ma coupable imprudence : mon cœur eſt rempli d'amertume, & mes yeux ne ceſſeront de répandre des pleurs, que quand la mort les aura fermés. »

Pendant ce diſcours, le roi étoit immobile d'étonnement : il vient d'entendre ſon hiſtoire. L'homme qui vient de parler eſt ſon père, celui qu'il ſuppoſe criminel eſt ſon frère.

Heureux d'avoir contracté dans l'exercice du pouvoir, l'habitude de ſe modérer & de ſe contraindre, il fait ménager par degrés les dangers d'une reconnoiſſance trop ſubite, & la nature cédant enfin ſans effort à ſon empreſſement, il embraſſe tendrement l'auteur de ſes jours : il a fait délivrer ſon frère des fers honteux que l'envie lui avoit attachés, il ſe fait connoître à lui, & après s'être mutuellement

consolés : « Voyez, dit-il à son divan, à quel affreux malheur je m'exposois, si j'eusse cru légèrement des délations calomnieuses, & si sur vos rapports artificieux j'eusse précipité le châtiment que vous sollicitiez si vivement ; allez & rougissez ! Est-il un seul d'entre vous qui ait pris le parti de l'innocence ? Après ce peu de mots, le roi se retira dans ses appartemens avec son père & son frère, il les admit au partage de toutes les jouissances de sa cour, & envoya chercher sa mère par vingt esclaves vêtus avec magnificence : ainsi cette famille heureusement réunie, reconnoissante envers le Tout-puissant, fidelle à la loi écrite par son grand prophête, vécut dans les douceurs de la plus tendre union, jusqu'au moment où l'arrêt de leur destinée les appela de cette vie dans une autre meilleure.

Aladin finit ainsi l'histoire d'Illage-Mahomet ou de l'imprudent, en y ajoutant cependant quelques réflexions capables de faire impression sur l'esprit du souverain

dont il avoit eu le bonheur de fixer l'attention.

« Sire ! dit-il, ſi le fils, devenu roi, s'étoit conduit auſſi légèrement que le père quand il étoit miniſtre, l'innocence étoit ſacrifiée à la jalouſie, à l'ambition, & toute une famille auroit été pour la vie dévouée au malheur & aux remords : c'eſt ainſi qu'on gagne toujours à temporiſer. Les apparences ſont également contre moi, l'envie en profite pour me faire paroître criminel ; mais j'ai pour moi le ciel & votre ſageſſe. »

Quand le jeune homme eut fini de parler, Bohetzad ſe tourna vers ſes miniſtres : « Je ne prétends pas, leur dit-il, que le crime demeure impuni ; mais la vérité, nous vint-elle de la bouche même de notre ennemi, doit nous être précieuſe ; ce coupable a très-bien obſervé qu'on ne court point de riſque à ſe donner le temps de réfléchir ; qu'on le faſſe reconduire en priſon. »

Les viſirs frémiſſoient de rage, les délais pouvoient faire percer la vérité des nuages dont ils l'avoient couverte. Comme ils cherchoient de concert à cacher les manœuvres qu'ils tramoient ſourdement, le

troisième d'entr'eux se présenta de bonne heure à l'audience du lendemain. Le roi s'informa si l'intervalle qui s'étoit écoulé, n'avoit donné lieu à aucun éclaircissement nouveau.

« Sire, répondit ce ministre, la police que nous exerçons sous les ordres de votre majesté maintient la paix dans votre capitale, & tout y seroit fort tranquille, si le trône & votre lit avoient été vengés de l'affront de ce fils de brigand, dont votre majesté diffère encore le châtiment : le peuple en murmure, & je croirois manquer à mon devoir si je cachois à vos yeux son inquiétude, dont les suites peuvent être dangereuses : on n'est pas toujours à temps de prévenir les révoltes, & celle qui se prépare pourroit être bien funeste. »

Entraîné par ces observations, le roi ordonna que le coupable fût amené devant lui : « Malheureux! lui dit-il, tu ne pourras jamais me citer au tribunal d'en-haut pour avoir précipité ton châtiment. Quelques foibles & détournées qu'ayent été tes défenses, je les ai toutes écoutées, j'en ai pesé la valeur; mais il y a un terme à la réserve & à la circonspection; mon

peuple murmure, sa patience & la mienne sont à bout : le ciel & la terre attendent justice de moi ; & tu touches enfin à ton dernier moment.

« Sire, répondit le modeste Aladin, le peuple attend un exemple de votre justice ? Le peuple est impatient, c'est son défaut ; mais la patience doit être assise sur le trône, au milieu des vertus qui en font la base & la sûreté. Cette vertu nécessaire à tous, & qui nous invite à la résignation que nous devons avoir pour les décrets éternels, éleva le patient Abosaber du fond d'un puits jusques sur le trône.

« Quel est cet Abosaber ? demande le roi : Abrège-moi cette histoire. »

Histoire d'Abosaber le Patient.

« SIRE, dit Aladin, Abosaber, surnommé le patient, étoit un homme riche & généreux, habitant d'un village qu'il rendoit heureux par ses charités ; il étoit hospitalier, & bienfaisant envers les pauvres & envers tous ceux qui s'adressoient à lui. Ses greniers étoient remplis, ses charrues travailloient sans cesse, ses troupeaux couvroient les campagnes, il entretenoit l'a-

bondance dans le pays. Il avoit une femme & deux enfans ; le bonheur de ce ménage n'étoit troublé que par les dévaſtations d'un lion monſtrueux, qui ravageoit les étables & les bergeries des paiſibles cultivateurs de ces heureuſes contrées, à proportion de ſes beſoins & de ceux de ſes petits.

La femme d'Aboſaber vouloit que ſon mari, à la tête de ſes gens, entreprît de donner la chaſſe à cet animal, dont les dégâts les touchoient plus particulièrement à cauſe de leurs richeſſes : « Ma femme, lui dit Aboſaber, ayons de la patience ! avec elle on vient à bout de tout : le lion auquel vous en voulez ſuit ſon inſtinct féroce ; nous ne ſommes pas les ſeuls à ſouffrir, il répand ſa voracité chez nos voiſins, il en ſera tôt ou tard la victime ſans que nous nous en mêlions ; abandonnons au ciel le ſoin de notre vengeance : il ne laiſſe jamais le crime impuni. »

Le roi du pays entendit parler des ravages cauſés par ce lion, & il ordonna une chaſſe générale : on s'arme auſſitôt, on le cherche, il eſt bientôt environné de toutes parts. Une grêle de flèches ſont décochées ſur lui, il devient furieux ; ſon poil ſe

hériſſe, ſes yeux s'enflamment, il ſe bat les flancs de ſa terrible queue, & pouſſant des rugiſſemens affreux, il ſe précipite avec fureur ſur celui d'entre les chaſſeurs qui ſe trouve le plus près de lui; c'étoit un jeune homme de dix-neuf ans, monté ſur un cheval vigoureux.

Aux cris du lion, le courſier eſt ſaiſi de terreur, les forces lui manquent à la fois; il tombe & meurt comme s'il eût été frappé de la foudre (1). L'intrépide cavalier eſt bientôt en pied, & en invoquant le nom du grand prophête, il enfonce ſon cimeterre dans l'énorme gueule qui s'ouvroit pour le dévorer. Ce trait de courage & de fermeté lui mérita, avec les applaudiſſemens de ſon ſouverain, la place de commandant général de toutes les troupes.

Aboſaber apprenant la défaite du lion, dit à ſa femme : « Voyez, ſi le châtiment n'atteint pas toujours le méchant ! Voyez combien la patience nous a été utile ! Si

(1) L'original arabe dit, que *le cheval mourut en rendant le ſang avec les urines* : nos lecteurs ne nous paſſeroient pas cette image vraie & hardie. Elle n'en eſt pas moins l'effet naturel du rugiſſement des bêtes féroces ſur les animaux privés.

j'eusse suivi vos conseils, & que je me fusse exposé à attaquer un animal contre lequel il a fallu déployer tant de forces, j'y aurois perdu la vie avec tous mes gens. »

Le lion dangereux n'infestoit pas seul la paisible retraite d'Abosaber. Les habitans de son village ne jouissoient pas tous d'une égale réputation. Un d'entr'eux fit un vol considérable dans la capitale, & s'évada, après avoir assassiné le maître de la maison qu'il avoit dépouillée. Le roi, instruit de ce double forfait, envoya chercher les parens & les esclaves de celui qui avoit été sacrifié si indignement : on ne put lui donner d'autre indice que des soupçons sur les habitans du village où demeuroit Abosaber, qui passoient pour de très-mauvais sujets, & qui fréquentoient beaucoup la maison où s'étoit commis le meurtre & le larcin dont on cherchoit à découvrir les auteurs.

Sur cette simple dénonciation, & sans recourir à d'autres preuves, le monarque irrité charge un officier à la tête d'un détachement de ravager le village, & d'en ramener les habitans chargés de fers.

Les gens préposés aux exécutions rigou-

reuſes renchériſſent ſouvent ſur les ordres qu'ils ont reçus. Des troupes aſſez mal diſciplinées étendirent leurs ravages ſur toutes les campagnes des environs : on n'épargna que la demeure d'Aboſaber, & ſix perſonnes de ſa maiſon ; mais on ſaccagea ſes récoltes & ſes moiſſons avec celles de tous les habitans.

La femme d'Aboſaber pleuroit ſur ce déſaſtre : « On nous ruine ! dit-elle à ſon mari ; vous voyez qu'on enlève nos troupeaux avec ceux des autres coupables, malgré qu'on ait donné des ordres pour épargner ce qui nous appartient ; voyez avec quelle injuſtice on nous traite : parlez aux officiers du roi. — J'ai parlé, dit Aboſaber ; mais on n'a pas le temps de m'entendre : prenons patience, le mal retombera ſur ceux qui le font : malheur à celui qui donne en même temps des ordres rigoureux & preſſans ! Malheur à celui qui agit ſans réflexion ! Je crains que les maux que le roi nous envoie ne retombent bientôt ſur lui. »

Un ennemi d'Aboſaber avoit entendu ces propos, & fut les rapporter au roi : « C'eſt ainſi lui dit-il, que parle celu que la

bonté

bonté de votre majeſté avoit épargné ! »
Auſſitôt le monarque ordonna qu'Aboſaber, ſa femme & ſes deux enfans fuſſent chaſſés du village, & bannis de ſes états.

La femme du ſage & réſigné muſulman faiſoit éclater ſes murmures, elle ſe livroit aux reproches, & portoit à l'excès ſon reſſentiment : « Prenez patience, ma femme, lui diſoit-il, cette vertu eſt le baume ſouverain contre l'adverſité, elle donne des conſeils ſalutaires, elle amène devant elle l'eſpoir & la conſolation ; marchons au déſert puiſque l'on nous perſécute ici. » Le bon Aboſaber lève ſes regards en haut, & bénit le Tout-puiſſant, en ſuivant ſa route avec ſa famille ; mais à peine ſont-ils entrés dans le déſert, qu'ils ſont aſſaillis par une bande de voleurs : on les dépouille, on enlève leurs enfans, & ils ſont abandonnés aux ſoins de la Providence, privés de toute reſſource & de ſecours humain.

A ce nouveau coup du ſort, la femme ayant perdu ce qu'elle chériſſoit le plus, laiſſa un libre cours à ſes douleurs, & pouſſant des cris plaintifs : « Homme indolent ! dit-elle à ſon mari, renoncez à votre inſouciance. Courons après ces voleurs ;

s'il leur reste encore quelque sentiment d'humanité, ils nous rendront nos enfans.

« Prenons patience ! répondit Abosaber ; c'est le seul remède aux maux qui paroissent n'en pas avoir. Ces voleurs sont bien montés ; nuds & fatigués comme nous le sommes, il n'y a pas apparence que nous puissions les rejoindre ; & lors même que nous pourrions y réussir, peut-être que ces hommes féroces, importunés de nos lamentations, nous donneroient la mort. » L'épouse se calma, parce que l'épuisement de ses forces ne lui permettoit pas de se plaindre davantage ; & tous deux arrivèrent au bord d'une rivière d'où l'on découvroit un village.

« Asseyez-vous ici, dit Abosaber à sa femme, je vais chercher un logement, & quelques hardes pour nous couvrir. » A ces mots il s'éloigne, en prenant le chemin de la peuplade dont ils n'étoient pas éloignés.

Abosaber étoit à peine hors de la vue de sa femme, qu'un cavalier, passant près d'elle, s'arrêta d'étonnement, en voyant une femme assez belle, dépouillée & abandonnée ainsi dans une route détournée : cet

objet piquant sa curiosité, éveilla ses désirs ; il lui fit plusieurs questions que cette singulière aventure sembloit autoriser ; elle y répondit avec assez de naïveté. Ces réponses augmentèrent l'espoir du jeune homme : « Madame, lui dit-il, vous semblez faite pour jouir d'un sort plus heureux, & si vous voulez vous livrer à celui que je vous prépare, suivez-moi, & je vous offre avec mon cœur & ma main, une situation digne d'envie. — J'ai un époux, lui répondit la Dame, quelque malheureux qu'il soit, je lui suis attachée pour la vie. — Je n'ai pas le temps, continua le cavalier, de vous convaincre que votre refus est une extravagance, dans la position où vous êtes : je vous aime ; montez sur mon cheval sans répliquer, ou je vais terminer d'un coup de cimeterre vos malheurs & votre vie. »

La femme d'Abosaber, forcée d'obéir à son ravisseur, écrivit avant de partir sur le sable ces paroles : « Abosaber, votre patience vous coûte la perte de vos biens, de vos enfans, & de votre femme qu'on vous enlève : fasse le ciel qu'elle ne vous soit pas encore plus funeste ! »

Pendant qu'elle traçoit ces mots, le ca-

valier remettoit la bride à ſon cheval; quand tout fut prêt, il s'empare de ſa proie & diſparoit.

Aboſaber de retour, cherche, appelle en vain ſon épouſe, il la demande à la nature entière qui reſte muette; il laiſſe tomber ſes regards ſur le ſable, qui lui apprend ſon infortune : il ne put réſiſter aux premiers accens de la douleur, il s'arracha les cheveux, déchira ſa poitrine, ſe meurtrit de coups; mais le calme ſuccédant bientôt à tant d'agitations : « Prends patience, Aboſaber! ſe dit-il à lui même, tu aimes ta femme, & tu en es aimé. Dieu a permis ſans doute qu'elle tombât dans la poſition où elle ſe trouve, pour la dérober à des maux plus affreux; te convient-il de ſonder les ſecrets de la Providence? C'eſt à toi de te ſoumettre, en ceſſant de fatiguer & d'offenſer le ciel par tes cris & tes murmures. » Ces réflexions ayant achevé de le calmer, & abandonnant le projet de retourner au village d'où il venoit, il prit le chemin d'une ville, dont les minarets avoient de loin frappé ſes regards.

Comme il en approchoit, il apperçoit une multitude d'ouvriers occupés à la conſ-

truction d'un palais pour le roi. Le conducteur de cette entreprise le prend par le bras, & l'oblige de travailler avec ses manœuvres sous peine d'être mis en prison. Abosaber est forcé de prendre patience en s'aidant de son mieux, n'ayant pour tout salaire qu'un peu de pain & de l'eau.

Il étoit depuis un mois dans cette pénible & infructueuse position, lorsqu'un ouvrier, s'étant laissé tomber d'une échelle, se cassa la jambe : ce pauvre malheureux poussoit des cris épouvantables, interrompus par des plaintes & des imprécations : Abosaber s'approche de lui : « Compagnon, lui dit-il, vous aigrissez vos maux loin de les soulager ; prenez patience ! l'effet de cette vertu est toujours salutaire, elle fait supporter l'infortune, & sa puissance est telle, qu'elle peut conduire un homme sur le trône, eut-il même été précipité dans le fond d'un puits. »

Le monarque du pays étoit dans ce moment-là à une des croisées de son palais, où les cris du malheureux ouvrier l'avoient attiré : il avoit entendu le discours d'Abosaber, & en fut irrité : « Qu'on fasse arrêter cet homme, dit-il à un de ses officiers, &

qu'on l'amène devant moi. » L'officier obéit : Abofaber eft en préfence du tyran, dont, fans le favoir, il vient de révolter l'orgueil.

« Infolent ! lui dit ce roi barbare, la patience pourroit donc conduire un homme du fond d'un puits fur le trône ? Tu vas faire l'effai de ton impertinente maxime. » Il ordonne en même temps qu'on le defcende dans un puits fec & profond, qui fe trouvoit dans l'intérieur du palais. Là, il le vifitoit régulièrement tous les jours, en lui apportant lui-même deux morceaux de pain : « Abofaber ! lui difoit-il, il me paroit que vous êtes toujours au fond du puits ; quand votre patience vous fera-t-elle monter fur le trône ? »

Plus le monarque infenfé infultoit à fon prifonnier, plus celui-ci fe réfignoit. « Prenons patience, fe difoit-il en lui-même ; ne repouffons point le mépris par le reproche, aucune efpèce de vengeance ne nous eft permife ; laiffons le crime combler la mefure, le ciel nous voit, & Dieu nous juge : prenons patience. »

Le roi avoit un frère qu'il avoit toujours

caché à tous les regards dans un endroit ſecret de ſon palais ; mais la défiance & l'inquiétude lui faiſant craindre qu'on ne l'enlevât un jour pour le placer ſur le trône, il l'avoit deſcendu depuis peu, & ſecrètement, dans le puits dont nous venons de parler. Cette malheureuſe victime de la politique eût bientôt ſuccombé à tant de maux ; il mourut, mais on ignoroit cet événement, tandis que le reſte du ſecret avoit déjà tranſpiré.

Tous les grands du royaume & la nation entière, révoltés d'une cruauté capricieuſe qui les expoſoit tous au même danger, ſe ſoulevèrent de concert contre le tyran, & l'aſſaſſinèrent ; l'aventure d'Aboſaber étoit effacée de tous les eſprits depuis fort long-temps : un des officiers du palais rapporta que le roi alloit chaque jour porter du pain & parler à un homme qui étoit dans le puits. Cette idée fit ſonger à ce frère ſi cruellement traité par le tyran ; on court au puits, on y deſcend, on y trouve le patient Aboſaber qui eſt pris pour l'héritier préſomptif de la couronne ; ſans lui donner le temps de parler & de ſe faire connoître, on lui fait prendre un bain, il eſt bientôt

revêtu de la pourpre royale, & on le place ſur le trône.

Le nouveau roi, toujours fidelle à ſes principes, laiſſe agir le ciel en ſa faveur, & prend patience. Son extérieur, ſa réſerve, ſon ſang-froid diſpoſent les eſprits à bien augurer de ſon règne, & la ſageſſe de ſa conduite juſtifie ces heureuſes préſomptions. Non content de peſer avec une patience infatigable les déciſions de ſes jugemens, il aſſiſtoit autant qu'il le pouvoit à toutes les affaires de l'état. « Viſirs, cadis, gens de juſtice, leur diſoit-il, avant de précipiter votre jugement, donnez-vous patience, & examinez. » On admiroit ſa prudence, & on ſe laiſſoit diriger par elle. Telle étoit la diſpoſition des cœurs à ſon égard, quand une ſuite d'événemens vint y apporter de l'altération.

Un monarque voiſin du royaume d'Aboſaber, chaſſé de ſes états par un ennemi puiſſant, vaincu, & accompagné d'une ſuite peu nombreuſe, vint ſe réfugier auprès de lui, & implorer à genoux l'hoſpitalité, les ſecours & les bienfaits d'Aboſaber, célèbre par ſes vertus, & ſurtout par ſa patience.

Abofaber congédie fon divan pour s'entretenir avec le prince fugitif. Dès qu'ils furent feuls il lui dit : « Reconnoiffez Abofaber, jadis votre fujet, injuftement dépouillé par vous de tous fes biens, & banni de vos états. Voyez la différence que le ciel a mis entre les traitemens qui nous étoient dus. Je fortis de mon village réduit par vous à la dernière misère ; je me réfignai cependant à mon fort, je pris patience, & la Providence m'a conduit fur le trône, tandis que votre conduite fougueufe, cruelle & précipitée vous en a fait defcendre. Il me femble, en vous voyant ainfi livré à ma difcrétion, que je fuis chargé d'accomplir fur vous les décrets du ciel pour l'inftruction des méchans. »

Après cette réprimande, & fans attendre une réponfe, Abofaber ordonne à fes officiers de dépouiller le roi fugitif & toute fa fuite, & de les chaffer hors de la ville ; les ordres furent exécutés fur le champ, mais ils occafionnèrent quelques murmures. Un roi malheureux & fuppliant pouvoit-il être traité avec autant de rigueur ? Elle fembloit contraire aux lois de l'équité, de l'humanité & de la politique.

A quelque temps de-là, Abofaber ayant été inftruit qu'une bande de voleurs infeftoit une partie de fes états, envoya des troupes à leur pourfuite; ils furent furpris, enveloppés & conduits devant lui. Le roi les reconnut pour ceux qui avoient enlevés fes enfans; il interroge le chef fans témoins: « Dans telle circonftance, lui dit-il, & dans un tel défert, vous trouvâtes un homme, une femme & deux enfans; vous dépouillâtes le père & la mère, & emportâtes leurs enfans. Qu'en avez-vous fait? que font-ils devenus?

« Sire, répondit le chef des voleurs, ces jeunes gens font parmi nous, & nous allons les rendre à votre majefté pour qu'elle en difpofe. Nous fommes prêts d'ailleurs de remettre entre vos mains tout ce que nous avons ramaffé dans le métier que nous faifons: accordez-nous la vie & le pardon, recevez-nous au nombre de vos fujets, nous voulons revenir de nos égaremens, & votre majefté n'aura point de foldats à fon fervice qui lui foient plus attachés. » Le roi fe fit rendre les jeunes gens, s'empara des richeffes des voleurs, & leur fit couper la tête à tous fur le

champ, ſans avoir égard à leur repentir & à leurs ſupplications.

Les ſujets d'Aboſaber en voyant cette prompte expédition, & ſe rappelant le traitement fait au monarque fugitif, ne reconnoiſſent bientôt plus le leur : « Quelle précipitation ! diſoient-ils ; eſt-ce ici ce roi compâtiſſant qui, lorſque le cadi vouloit infliger quelque châtiment, lui répétoit ſans ceſſe : *Attendez, examinez, ne précipitez rien ; donnez-vous patience !* Leur ſurpriſe étoit extrême ; mais un nouvel événement vint l'augmenter encore.

Un cavalier vint porter des plaintes contre ſon épouſe : Aboſaber, avant de l'entendre, lui dit : « Faites venir votre femme ; s'il eſt juſte que j'écoute vos raiſons, il ne l'eſt pas moins que j'entende les ſiennes. » Le cavalier ſortit & revint avec ſon épouſe peu d'inſtans après. A peine le roi l'a-t-il regardée, qu'il ordonne qu'on la conduiſe dans l'intérieur du palais, & qu'on tranche la tête au cavalier qui eſt venu former des plaintes contr'elle. L'ordre s'exécute. Les viſirs, les officiers, & tout le divan, murmurent aſſez haut pour qu'Aboſaber puiſſe l'entendre. « On ne vit jamais un pareil

trait de violence, se disoient-ils entr'eux; c'est une barbarie sans exemple. Le roi qu'on avoit égorgé n'avoit jamais rien fait d'aussi révoltant, & ce frère sorti du puits, annonçant d'abord la sagesse & la prudence, se porte froidement à des excès qui tiennent du délire. » Abosaber écoute & prend patience, lorsqu'enfin un geste de sa main imposant le silence, il prit ainsi la parole.

« Visirs, cadis, gens de justice, & vous tous vassaux de la couronne qui m'écoutez. Je vous ai toujours engagés à ne point précipiter vos jugemens; vous me devez les mêmes égards, & je vous prie de m'entendre. »

Parvenu à un point de bonheur, dont je n'osois pas même faire l'objet de mes vœux, tant les circonstances qui devoient le rendre complet étoient difficiles à réunir. Indifférent pour la couronne que je porte, & à laquelle je n'avois aucun droit par ma naissance, il ne me reste plus qu'à conquérir votre estime, en justifiant à vos yeux les motifs qui ont dirigé ma conduite, & me faisant connoître de vous.

Je ne suis point le frère du roi que

vous jugeâtes indigne du ſceptre; je ſuis un homme d'une naiſſance ordinaire: perſécuté, ruiné, chaſſé de ſon pays, je me ſuis réfugié dans ce royaume, après m'être vu ravir dans la route mes deux enfans & ma femme. Je fléchiſſois religieuſement la tête ſous les coups dont le ſort m'avoit accablé, quand, à l'entrée de cette ville, on s'empara de moi par force pour me faire travailler à la conſtruction du palais. Intimément convaincu que la patience eſt la vertu la plus néceſſaire à l'homme, j'exhortois un de mes compagnons de travail à ſouffrir avec réſignation le malheur affreux qui venoit de lui arriver en ſe caſſant la jambe. *La patience*, lui diſois-je, *eſt une ſi grande vertu qu'elle pourroit élever ſur le trône l'homme qu'on auroit précipité dans le fond d'un puits.*

Le roi, mon prédéceſſeur, m'entendit; cette maxime le révolta, & il me fit deſcendre au même inſtant dans le puits dont vous m'avez tiré pour me placer ſur le trône.

Quand un monarque voiſin, chaſſé de ſes états par un uſurpateur, vint implorer mes ſecours, je reconnus en lui mon propre ſouverain, qui m'avoit injuſtement banni

& dépouillé de toutes mes propriétés ; je n'avois pas été le seul objet de ses cruautés capricieuses, tous ses sujets en avoient gémi sous mes yeux.

Les voleurs que j'ai fait punir m'avoient enlevé mes enfans, & réduit à la dernière misère.

Enfin, le cavalier auquel j'ai fait trancher la tête, est celui qui m'avoit ravi mon épouse par violence.

Je n'ai point eu en vue de me venger par ces jugemens de mes offenses particulières. Roi de ces états par votre choix, instrument de Dieu sur la terre, je n'ai pas cru qu'il me fût permis de m'abandonner à une clémence arbitraire qui pouvoit affoiblir votre puissance ; j'ai dû accomplir les décrets de la Providence sur des coupables évidemment convaincus de l'être, & retrancher de la société des mortels trop dangereux pour elle.

Un roi tyran, qui ne respecte plus les lois, qui n'obéit qu'à ses passions & à ses caprices est un fléau pour ses peuples : s'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, il l'est encore moins de lui accorder des secours qui l'autoriseroient à exercer continuelle-

ment ſes vengeances, à ſe livrer à l'injuſtice & à l'atrocité de ſon caractère : il eſt même prudent de lui en ôter les moyens.

Des brigands qui ne ſont occupés qu'à attaquer les caravanes, qu'à piller les voyageurs, qui n'ont d'autres habitudes que le déſordre, ne peuvent jamais devenir des citoyens utiles & eſtimables ; ils méritent encore moins d'être admis à l'honneur de la défenſe de la patrie. En les banniſſant on ne fait que les rendre à leur premier état ; on en augmente le nombre, & on perpétue les malheurs de la terre.

Le raviſſeur d'une femme eſt un monſtre dans la ſociété ; il faut l'en délivrer : celui qui ſe permet ce crime, peut ſe permettre tous les autres.

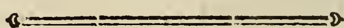
Tels ſont les motifs de ma conduite ; la rigueur me coûte plus qu'à perſonne ; mais je ſerois indigne de la confiance de mon peuple, & je manquerois aux devoirs du trône, ſi je ne l'avois pas déployée dans cette circonſtance.

Si j'ai ſurpaſſé les bornes de l'autorité, je ſuis prêt à la réſigner dans vos mains ; réuni à mon épouſe & à mes enfans, & comblé

ainſi des plus précieuſes faveurs du Tout-puiſſant, il ne me reſtera qu'à déſirer pour vous des jours heureux, ſous un gouvernement plus ſage que le mien. »

Aboſaber ayant fini ſa juſtification, l'admiration & le reſpect continrent toute l'aſſemblée dans le ſilence. Mais bientôt un cri ſuivi de mille autres retentit dans le divan : « Vive Aboſaber ! vive notre roi ! vive le monarque patient ! qu'il vive à jamais ! & puiſſe ſon règne durer éternellement !

Le roi étant rentré dans ſon appartement fit venir ſa femme & ſes enfans, & après avoir ſatisfait aux douces impulſions de la nature : « Voyez, dit-il à ſon épouſe, les fruits de la patience, & les ſuites de la précipitation ; revenez enfin de vos préjugés, gravez ces grandes vérités dans l'eſprit de nos enfans : le bien & le mal s'opèrent ſous les yeux de la Providence, & ſa divine ſageſſe diſpenſe infailliblement la récompenſe ou le châtiment. L'homme patient, qui ſe ſoumet à ſon ſort, eſt tôt ou tard couronné de gloire. »



Après avoir terminé ſon hiſtoire, Ala-

din ſe renferma dans les bornes d'un reſpectueux ſilence : Bohetzad ſembloit rêver. « Comment les maximes de la ſageſſe, diſoit-il, pouvoient-elles ſortir de la bouche d'un homme dont le cœur devoit être corrompu & l'ame criminelle. Jeune homme ! ajouta-t-il, en s'adreſſant au prétendu coupable, je veux bien remettre encore à demain votre ſupplice ; on va vous reconduire en priſon : les avis que vous m'avez donnés ne demeureront pas ſans fruit. Un voleur de profeſſion doit être retranché de la claſſe des citoyens, de celle des défenſeurs de l'état & de toute la terre ; mais comme en même temps vous m'avez mis en garde contre la précipitation des jugemens, je conſens à vous laiſſer vivre encore pendant le reſte du jour & de la nuit qui doit le ſuivre. » Après ces mots, le roi congédia l'aſſemblée.

Les viſirs s'étoient concertés pour la marche qu'ils devoient ſuivre, afin d'aſſurer la perte du favori. Voyant le ſupplice tant de fois différé, il étoit queſtion d'allarmer le roi ſur les dangereux effets de ſa clémence, ſur ſa facilité à ſe laiſſer

entraîner par des diſcours, préparés dans le deſſein de ſuſpendre un acte de juſtice abſolument néceſſaire ; il falloit écarter chez le peuple tout ſoupçon de foibleſſe de la part du gouvernement, & lui faire voir que l'équité en étoit la baſe. Le détail adroit de ces raiſonnemens fut confié aux ſoins du quatrième viſir, & ce miniſtre vint s'en acquitter le lendemain matin auprès de Bohetzad.

Le poiſon de la flatterie ſe mêle avec art à des remontrances qu'un zèle déſintéreſſé ſemble dicter, & font une vive impreſſion ſur le roi. Il ordonne que le ſurintendant ſoit amené devant lui comme les précédentes fois, avec tout l'appareil du ſupplice. « Malheureux ! lui dit-il, j'ai aſſez balancé à te punir de ton forfait. Que ta mort, s'il ſe peut, m'en faſſe perdre le ſouvenir !

Sire, reprit Aladin, avec reſpect & fermeté, j'accepte avec ſoumiſſion l'arrêt de mon trépas. Il eſt dicté par les circonſtances, & ne le fût-il pas, je ſens que le malheur d'être tombé dans votre diſgrace ſeroit pire pour moi. Une fois le ſacrifice conſommé, je ne pourrois jamais

m'en repentir : mais un jour viendra que votre majeſté, regrettant ſon injuſte précipitation, ſe repentira de n'avoir pas aſſez conſulté les règles de la prudence, ainſi qu'il arriva à Bhazad, fils du roi Cyrus, fondateur de l'empire de Syrie. »

Hiſtoire de Bhazad l'impatient.

BHAZAD étoit un prince accompli dans toutes les qualités extérieures : ſa beauté, célébrée par les poëtes, étoit paſſée en proverbe chez toutes les nations ; il faiſoit l'agrément des ſociétés, qui ne s'occupoient preſque que de lui. Un jour, ſans qu'on l'eût apperçu, on s'y entretenoit de ſa beauté ; après qu'on en eût fait l'éloge, un des témoins de la converſation, qui juſques-là avoit gardé le ſilence, ajouta : « Le prince Bhazad eſt ſans doute un des plus beaux hommes de la terre ; mais je connois une femme qui réunit dans ce genre beaucoup plus d'avantages ſur les perſonnes de ſon ſexe qu'il n'en a ſur le ſien. »

Ce diſcours piqua davantage la curioſité de Bhazad que ſon orgueil ; & s'adreſſant en ſecret à celui qui parloit ainſi:

« Pourroit-on ſavoir de vous, lui dit-il, le nom de la beauté dont vous venez de faire l'éloge ? Prince, lui répondit cet homme, elle eſt la fille d'un des plus grands vaſſaux du trône de Syrie, & ſi elle enchante les regards par ſes charmes extérieurs, les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit ajoutent encore à ſes perfections. » Ce peu de paroles firent une vive impreſſion ſur le cœur de Bhazad ; il n'eſt plus occupé que de l'objet dont il a entendu l'éloge, & il cherche à en faire la conquête ; le feu dont il eſt consumé altère bientôt ſa ſanté, le rend rêveur, ſolitaire, & le roi ſon père, surpris de ce changement, en demande & en apprend les motifs.

Bhazad, après avoir fait à Cyrus l'aveu de ſa paſſion, eſſuya de lui quelques reproches ſur la réſerve qu'il avoit gardée. « Pourquoi m'avez-vous caché l'état de votre cœur ? lui dit-il ; ignorez-vous que j'ai tout pouvoir ſur le prince dont vous déſirez d'épouſer la fille ? doutez-vous qu'il ne s'honore de notre alliance ? » Là-deſſus Cyrus envoya chercher le père de la jeune beauté, la demande pour ſon

fils, & on convint tout de ſuite de la dot, qui doit être de trois cent mille pièces d'or : mais le beau-père futur exige que la célébration du mariage ſoit retardée de neuf mois.

Neuf mois ſans la voir, ſe dit à lui-même l'impatient Bhazad ; neuf mois ſans la poſſéder ! je ne le ſupporterai pas. Il forme auſſitôt le projet de s'en approcher ; il monte le meilleur courſier de ſes écuries, ſe munit de quelques proviſions néceſſaires, ainſi que d'un arc, d'une lance & d'un cimeterre, & part incontinent. Il n'étoit pas bien éloigné de la capitale de la Syrie, lorſqu'il ſe vit aſſailli par une bande de voleurs ; ſa contenance ferme & ſon air martial leur en imposèrent, & loin de chercher à s'en défaire après l'avoir volé, comme ils avoient coutume de faire, ils lui proposèrent un arrangement d'une autre eſpèce, & lui promirent la vie, à condition qu'il s'aſſocieroit avec eux. En renonçant à la vie, Bhazad n'eut pas joui de ſon amour ; cependant le métier de voleur répugne à ſon caractère, il crut devoir faire connoître aux brigands ſon état, ſes pro-

jets, & ce fatal retard de neuf mois que ſon impatience ne lui avoit pas permis de ſupporter. Sur cet aveu, le chef des voleurs lui répondit : « Nous abrégerons ce délai; nous connoiſſons le château dans lequel demeure l'objet de votre amour, & les forces qui le défendent. Marchez à notre tête, nous l'attaquerons, & ne trouverons aucun obſtacle qui nous réſiſte : nous ne vous demandons pour cet important ſervice que le partage de la dot, votre protection pour l'avenir, & un délai de quelques jours pour nous préparer à cette entrepriſe. »

Bhazad dans ſon impatience ſe croit déjà au terme de ſon bonheur; tous les moyens lui ſemblent juſtes dès qu'ils peuvent ſervir ſa paſſion, & il ne met aucune délicateſſe dans leur choix; auſſi ne délibère-t-il plus, & il continue ſa route à la tête des voleurs.

Ils rencontrèrent bientôt une nombreuſe caravane, les brigands entraînés par leur penchant naturel l'attaquèrent en déſordre; mais ils furent repouſſés avec perte de pluſieurs hommes, & bon nombre de priſonniers, parmi leſquels Bhazad ſe

trouva enveloppé ; il fut conduit à la capitale du pays où ſe rendoit la caravane : celui qui en avoit le commandement, après avoir fait le rapport de ſon aventure, préſenta Bhazad au roi : « Voilà, ſire, un jeune homme qui nous ſemble devoir être diſtingué des autres, nous prions ſa majeſté d'en diſpoſer à ſon gré. »

Le maintien du captif attira l'attention particulière du monarque : « Qui êtes-vous, jeune homme ? lui demanda le prince ; vous ne paroiſſez pas né pour la criminelle profeſſion que vous exercez, comment êtes-vous tombé dans les mains de la caravane ? »

Dans la crainte de déshonorer ſon véritable nom, Bhazad ne voulut point ſe faire connoître : « Sire, répondit-il, mon extérieur ne doit point en impoſer à votre majeſté, je ne ſuis, & ne fus jamais qu'un voleur de profeſſion.

« Votre réponſe, dit le roi, eſt votre arrêt de mort. » Cependant, ſe diſoit-il à lui-même, je ne dois rien précipiter, il faut avoir égard à ſa jeuneſſe, aux qualités extérieures qui ſemblent le diſtinguer des gens de ſa profeſſion ; ſi ce jeune

homme n'eſt en effet qu'un voleur, il mérite le châtiment; mais s'il étoit un infortuné jouet du ſort, qui demandât la mort pour échapper aux amertumes de la vie, on deviendroit complice de ſon crime, en ne prévenant pas l'inſtant de ſa deſtruction: ainſi ſe parloit le prudent ſouverain, & il fit renfermer Bhazad dans une étroite priſon, en attendant de plus grands éclairciſſemens ſur ſon état.

Cependant Cyrus ayant fait des recherches inutiles dans ſes états pour retrouver ſon fils, adreſſa des lettres circulaires à tous les ſouverains de l'Aſie. Il en parvint une à celui dans les états duquel Bhazad étoit détenu; au ſignalement qu'elle en donnoit, il ne douta pas que le jeune aventurier qu'il gardoit en priſon ne fût le fils bien-aimé du puiſſant monarque de Syrie. Que de raiſons de s'applaudir de n'avoir point précipité ſon jugement!

Il envoie auſſitôt chercher le priſonnier, & exige de lui qu'il ſe nomme: « Je m'appelle Bhazad, répondit le jeune homme. — Vous êtes donc le fils du roi Cyrus; mais quels motifs vous ont déterminés à cacher votre naiſſance? Si je n'avois été tardif dans l'exécution

l'exécution du châtiment, il vous en eut coûté la vie, & à moi le remords de vous avoir fait traiter comme un vil aſſaſſin. — Sire, répondit Bhazad, après lui avoir découvert le ſecret de ſon évaſion, me trouvant arrêté parmi des voleurs, dont involontairement j'ai partagé les crimes, je préférois la mort à la honte, & ne voulois pas déshonorer un nom illuſtre.

« Mon fils, répondit le ſage monarque, il y a eu beaucoup d'imprudence dans votre conduite; vous étiez amoureux, & aſſuré de jouir ſous peu de mois de l'objet de votre paſſion. Voyez où vous a conduit une impatience téméraire. Au lieu d'attendre patiemment que vous puſſiez devenir le gendre d'un des nobles vaſſaux de votre père, après avoir abandonné ſans permiſſion la cour de Syrie, & vous être expoſé ſans précaution à être maſſacré par les voleurs dont ces déſerts ſont infeſtés, vous vous réuniſſez à ces brigands pour enlever à main armée celle qu'on vouloit vous donner pour épouſe; voyez dans quelle foule de crimes vous vous entraîniez; réprimez cette fougue, & calmez votre impatience. Je vais vous procurer les moyens de vous

réunir bientôt à la princeſſe dont vous déſirez d'obtenir la main ; mais tout devant être fait d'une manière convenable à ſon état & à votre rang, nous ne précipiterons rien. »

Après cela, le roi ayant fait habiller Bhazad avec magnificence, il le logea dans ſon palais, & l'admit à ſa table. Il écrivit à Cyrus, qu'il ſe tranquillisât ſur le ſort de ſon fils, dont on préparoit les équipages, pour qu'il pût paroître avec éclat à la cour du prince dont il devoit bientôt épouſer la fille.

L'impatient Bhazad voyoit avec peine ces préparatifs ; les ſoins qu'on y donnoit retardoient ſon bonheur : enfin, l'ordre eſt donné pour le départ, il peut ſe mettre en route, une petite armée lui ſert d'eſcorte ; elle ne fait point de halte dont la durée ne paroiſſe un ſiécle à ce prince amoureux.

Des couriers dépêchés vers le père de la princeſſe, l'ont prévenu de l'arrivée de ſon gendre : il vient avec ſa fille, couverte d'un voile, le recevoir à l'entrée de ſon château, & lui deſtine un appartement magnifique à côté de celui de ſa future épouſe : tous les arrangemens ont été réglés d'a-

vance par les deux pères ; dans trois jours le terme des neuf mois eſt écoulé, & on achève tous les apprêts convenables pour cette union tant déſirée.

Bhazad n'eſt ſéparé de l'objet de ſes vœux que par l'épaiſſeur d'un foible mur : dans trois jours il pourra le voir & en jouir ; mais ce mur eſt pour lui le mont Arafat ; ces trois jours lui ſemblent l'éternité. Comme il s'informe ſans ceſſe de ce qu'elle fait, il apprend qu'elle eſt à ſa toilette, ſervie par ſes femmes eſclaves ; elle n'a plus de voile ; c'eſt-là qu'il pourroit la ſurprendre & la contempler à ſon gré : il viſite auſſitôt tous les détours de ſon appartement, pour trouver quelques moyens de ſatisfaire ſon impatience & ſa curioſité. Il découvre pour ſon malheur une petite fenêtre grillée, il y applique ſes regards ; mais un eunuque placé en ſentinelle à ce poſte, appercevant le curieux, lui plonge ſans le connoître la pointe de ſon cimeterre, qui lui perce en même temps les deux yeux, & lui arrache un cri aigu, qui raſſemble bientôt autour de lui tous les gens attachés à ſon ſervice.

On environne le bleſſé, on s'informe du motif qui peut l'avoir réduit dans l'état malheureux où il ſe trouve : ſon infortune l'a éclairé ſur ſon défaut : « C'eſt mon impatience, répond-il avec douleur ; j'ai trop oublié les ſages conſeils du roi mon bienfaiteur, j'aurois vu & poſſédé dans trois jours celle qui devoit combler ma félicité, je n'ai pas pu attendre patiemment ce petit délai : mes yeux ont voulu jouir d'avance du plaiſir de la voir, ils en ſont punis par la privation de la lumière. »

C'eſt ainſi, ajouta Aladin, que Bhazad l'impatient, au moment d'être heureux, perdit pour jamais cet eſpoir, & fut condamné à la plus cruelle des privations. Il auroit dû ſe rappeler à quels dangers ſes premières imprudences l'avoient expoſé ; avec quelle maturité de conſeils, avec quelle ſage lenteur, s'étoit conduit à ſon égard le monarque auquel il avoit été redevable de la fortune & de la vie, & déférer entièrement à ſes avis ; mais ce n'eſt point en agiſſant ſans réflexion, qu'on acquiert de l'expérience, & le ſage ſeul peut profiter de celle d'autrui. »



LE jeune ſurintendant ayant fini de parler, Bohetzad, plongé dans ſes réflexions, congédia le divan, & fit reconduire le prévenu dans les priſons.

Le lendemain étoit le jour du travail du cinquième viſir, il ſe rendit au palais, déterminé de hâter enfin le dénouement de la ſcène ſanglante tant de fois ſuſpendue : « Sire, dit-il au roi, avant de parler de toute autre affaire à votre majeſté, il eſt de mon devoir de vous repréſenter les éminens dangers que vous allez courir, dans le délai du châtiment que vous deviez infliger à ce fils de chef de brigands ; la loi qui le condamne eſt poſitive : tout ſujet qui porte ſes regards ſur une femme encourt la peine de mort, & je ne puis penſer ſans frémir qu'il ait oſé lever les yeux ſur la reine elle-même ; le reſpect du trône n'en a point impoſé au téméraire ſéducteur ! Quelle loi ne ſera pas déſormais violée, ſi la tranſgreſſion de celle dont je réclame la force pouvoit demeurer impunie ? Le peuple juſtement allarmé ſur les conſéquences, attend de votre majeſté

l'exemple d'une ſévérité mémorable. La voix du peuple eſt celle de Dieu. Ce ſage précepte, connu de tout temps, acquiert, dans ce moment ſurtout, la force d'un commandement. »

Bohetzad ſent ranimer en lui le reſſentiment de l'affront qu'il croit avoir reçu, & ſe reproche d'avoir trop balancé d'en tirer vengeance; il ordonne que le coupable ſoit amené devant lui avec l'appareil du ſupplice : « Je t'ai trop écouté, lui dit-il, dès qu'il ſe préſenta; tes paroles ſont des artifices & des menſonges; ton crime eſt avéré, tu vas perdre la tête.

« Je n'ai point commis de crime, répondit Aladin, & mon innocence me garantit la protection du ciel. C'eſt aux coupables à trembler; quant à moi je ſuis tranquille : il leur eſt impoſſible d'échapper à la punition, & de quelque ſuccès que leur malice puiſſe actuellement les flatter, je leur prédis qu'ils éprouveront tôt ou tard le ſort du roi Dabdin, & de ſon viſir.

« Voilà encore de nouveaux perſonnages ſur la ſcène, reprit Bohetzad. Quelles leçons pourront-ils nous donner à ton ſujet ? »

Histoire de Ravie la résignée.

SIRE, ajouta Aladin, Dabdin, monarque puissant, avoit deux visirs, dont l'un s'appeloit Zorachan, & l'autre Caradan. Zorachan avoit une fille d'une beauté ravissante à qui il avoit donné le nom de Ravie : ses vertus égaloient ses autres perfections, & reposoient sur une base solide ; elle étoit bonne musulmane, adonnée particulièrement à l'étude du divin alcoran, religieuse & assidue aux prières. Le roi Dabdin étant devenu amoureux d'elle sur sa seule réputation, il la demanda en mariage à Zorachan son père. Ce ministre demanda le permission d'en parler à sa fille ; le roi la lui accorda, à condition que la chose se terminât promptement.

Le visir ayant fait part à sa fille des intentions du monarque : « Mon père, répondit Ravie, je n'ai aucun penchant pour le mariage. De deux alliances inégales qui se présenteroient pour moi, je préférerois toujours celle qui paroîtroit me rabaisser, sûre au moins d'avoir un mari qui n'épouseroit pas d'autre femme que moi. Au lieu qu'étant femme du roi, je ne ferois que parta-

ger ſa couche, & me verrois réduite à la condition d'eſclave de mon mari : je ne me ſens pas la force de ſupporter cette humiliation & des rivales. »

Dabdin ſourit à cette réponſe, que lui rapporta Zorachan, elle étoit conforme aux ſentimens naturels d'une femme à qui l'on peut ſuppoſer de la délicateſſe & un eſprit réfléchi ; la découverte de ces qualités ne pouvoit pas affoiblir la paſſion du monarque : « Allez dire à votre fille que je l'aime, dit-il au viſir, que mon amour & mes feux diſſiperont ſes allarmes ; mais que je la veux avoir pour femme. »

Zorachan vint auprès de Ravie, pour lui intimer l'ordre du monarque : « Mon père, répondit-elle dans l'affliction & l'épouvante, je préfère la mort au ſacrifice que vous exigez, j'aime mieux partager dans les déſerts la pâture des animaux féroces, que de fléchir ſous cette tyrannie : J'y vais chercher un aſile, le grand prophête y veillera ſur mes jours. »

Zorachan, conſidérant la fermeté de ſa fille & les ordres du roi, ne ſait quel parti prendre : cependant, entraîné par ſa tendreſſe paternelle, il ſe détermine à fuir

avec Ravie dans un pays étranger, emportant avec lui ſes effets les plus précieux. Ils montent les meilleurs chevaux des écuries, &, ſuivis de quelques eſclaves, ils prennent enſemble le chemin du déſert.

Auſſitôt que Dabdin fut inſtruit de leur évaſion, il ſe met en campagne avec une nombreuſe eſcorte : quelques officiers montés ſur de leſtes courſiers le précédoient à la découverte ; en vain le viſir & ſa fille avoient preſſé leur marche, ils ſont atteints & arrêtés : Dabdin arrive, & d'un coup de dabour (1), il écraſe la tête de Zorachan, enlève Ravie, la ramène au palais, & la force d'accepter une main ſanguinaire.

La triſte Ravie ſe réſignant à ſon ſort, cacha dans ſon cœur les chagrins qui la dévoroient, en ſe voyant l'épouſe du meurtrier de ſon père. Son attachement à ſes devoirs, ſa religion, ſa piété, furent ſes conſolations, & malgré une mélancolie habituelle, la douceur de ſon caractère,

(1) *Dabour*. Eſpèce de ſceptre oriental : maſſue d'or à tête cannelée dont il ſort des pointes ; c'eſt une arme que portent avec eux les princes de l'orient.

jointe aux charmes de ſa figure, lui concilièrent de plus en plus l'amour de ſon barbare époux, qui ne pouvoit vivre qu'auprès d'elle. Cependant il fallut s'en ſéparer.

L'ennemi ſe montroit ſur les frontières, & menaçoit d'une invaſion : Dabdin rempli d'une ardeur guerrière ſe met à la tête de ſon armée, & vient affronter les dangers ; mais avant de partir, il dépoſa les rênes du gouvernement dans les mains de ſon viſir Caradan, en qui il avoit toute ſa confiance : « Prends ſoin, lui dit-il en même temps, de mon épouſe Ravie ; elle eſt, tu le ſais, ce que j'ai de plus cher au monde : préviens ſes déſirs, & tâche de les ſatisfaire : ta tête me répondra des plus légères plaintes qu'elle pourroit faire. Je te charge de commander en mon abſence, & je ſoumets tout à ton autorité.

Caradan fut très-flatté de la confiance dont il venoit d'être honoré, & ſurtout à l'égard de Ravie : mais il fut curieux de connoître par ſes yeux ce prodige de beauté dont le roi paroiſſoit ſi jaloux. Tout étant ſous ſes ordres pendant ſon abſence, il eût bientôt trouvé l'occaſion de ſe ſatisfaire ;

mais dès qu'il eût vu l'épouſe de ſon maître, il en devint ſi éperdument amoureux, qu'il en perdit le repos & bientôt la raiſon. « Certes, ſe diſoit-il, cette reine doit être née avec le firmament ? Ses beautés ſont divines ; elle eſt plus éblouiſſante que les étoiles du ciel, il faut en jouir à tout prix : c'eſt une femme, & ſuſceptible comme une autre d'une paſſion ; eſſayons de la toucher. » Ce deſſein formé, il lui écrivit en ces termes.

« Madame, l'amour que j'ai conçu pour vous me réduit dans un état affreux : conſentez, je vous en prie, à m'accorder un moment d'entretien. Si votre compaſſion s'y refuſe, c'eſt fait de la vie du malheureux Caradan. » La reine, confondue de l'inſolence de cette lettre, la renvoya ſur le champ avec cette réponſe.

« Viſir, le roi a mis en vous toute ſa confiance, & votre cœur doit être un dépôt ſacré de fidélité & d'obéiſſance : envoyez de pareils écrits à votre épouſe ; rempliſſez à ſon égard les devoirs d'un fidelle mari, & perſuadez-vous qu'une nouvelle imprudence de votre part expoſeroit infailliblement votre tête. »

Cette réponſe fit rentrer Caradan en lui-même ; la ſage conduite de la reine, loin de le raſſurer, l'allarma vivement : « Elle eſt dévote, dit-il, un motif de religion lui fera dévoiler au roi mon imprudence ; ma tête eſt en danger. Elle m'a renvoyé ma lettre, il faut me défaire de celui qui l'a portée, & puiſqu'elle n'a point de titre contre moi, il faut la perdre pour me ſauver. »

Pendant qu'il prenoit cette réſolution, la reine, par une ſuite d'égards & de bonté, envoyoit s'informer exactement de la ſanté du viſir ; on lui répondoit qu'il étoit obligé de garder le lit. Cette princeſſe n'imaginoit pas que cette indiſpoſition fut l'effet de l'agitation du crime que ce miniſtre préméditoit.

Dabdin, ayant vaincu ſes ennemis, revenoit triomphant à ſa cour ; Caradan ſe préſente des premiers pour le féliciter de ſes ſuccès, & lui rend compte en même temps de ſa geſtion d'une manière ſatisfaiſante ; mais l'artificieux Caradan ſe tait ſur un ſeul point, qu'il ſe fait preſſer de dévoiler : il croiroit manquer à la confiance dont il a été honoré ſi, malgré ſon

respect pour la reine, il ne se voyoit forcé, disoit-il, de porter des plaintes sur sa conduite. Sous le voile d'une fausse dévotion, elle a manqué à ses devoirs & à la religion, en souillant la couche où une préférence flatteuse l'avoit uniquement admise. — « Avez-vous des témoins ? dit Dabdin en tremblant. »

Je ne voulois pas ajouter foi, répondit le ministre, au rapport qui m'en avoit été fait; mais malheureusement je l'ai vérifié de mes yeux. Peu de jours après le départ de votre majesté, je fus averti secrètement par une des femmes de la reine, qui m'introduisit par une porte dérobée dans l'intérieur du palais, & me plaça près de la fenêtre du cabinet de Ravie; je l'observai attentivement derrière la jalousie, & fus le témoin de son infidélité en vous préférant le vil Aboilkar, esclave de Zorachan son père.

A ce récit, la fureur du roi s'étoit accrue de la violente contrainte qu'il s'étoit faite à lui-même. « Visir, dit-il à Caradan, je veux qu'on ignore, s'il se peut, les circonstances de cette infâme trahison; qu'Aboilkar soit plongé dans un cachot: faites venir ici le chef de mes eunuques. »

Le visir remplit les ordres du souverain, & amène l'eunuque. « Esclave, lui dit le roi, obéis à mes volontés, qu'on m'apporte à l'instant la tête de la reine ? » A cet ordre inattendu, l'eunuque, dont la condition entièrement passive ne permet pas la replique, inspiré sur l'instant par un mouvement dont il n'est pas le maître, dit au roi. « Sire, il ne me convient pas de pénétrer les motifs d'un ordre aussi rigoureux ; je dois en supposer la justice ; mais Ravie est votre épouse favorite, elle est reine ; ce genre de mort souilleroit votre gloire, son sang réjailliroit sur vous, & vous ferez naître des soupçons déshonorans pour vous. Que votre majesté la renvoie plutôt dans les déserts, je me charge de l'y conduire ; elle n'y pourra vivre sans miracle, & le ciel n'en fait point en faveur des coupables. »

Le roi se laissa persuader par ces raisons, & intima au chef de ses eunuques cette résolution. Cet officier fit monter la reine sur un chameau qu'il conduisoit lui-même, & prit la route du désert, sans oublier cependant de se pourvoir de quelques provisions de bouche.

Cet eunuque, bon muſulman, connoiſſoit l'attachement de la reine pour les devoirs de la religion, ſon exactitude aux prières; il ne pouvoit ſe perſuader qu'elle fut coupable de la moindre faute; & convaincu de ſon innocence, il la traitoit avec tout le reſpect & les ménagemens qu'inſpiroient ſes vertus.

Après quelques jours de marche, il trouve une petite plaine aux pieds d'un rocher, d'où découloit un ruiſſeau qui avoit dépoſé de l'eau dans une cavité. Conſidérant cet endroit comme le moins mauvais de tous ceux qu'il auroit pu découvrir, pour abandonner à la providence celle que des ordres abſolus le forçoient de livrer à tant de dangers; il la fait deſcendre du chameau, lui prépare un petit domicile dans le creux du rocher, où il dépoſe le peu de proviſions dont il s'étoit précautionné; & les yeux baignés de larmes, il prend congé de cette infortunée. —— « Arrêtez, lui dit alors Ravie, qui avoit obſervé le ſilence depuis ſon départ; m'abandonnerez-vous ſans me dire les raiſons qui me conduiſent dans ces ſauvages lieux, dans ce repaire des monſtres de la terre ? » L'eunuque lui rend compte

des ordres qu'il a reçus, ne lui cachant point que les premiers avoient été bien plus rigoureux, & qu'il avoit été assez heureux pour les faire révoquer. — « Etes-vous instruit, lui dit-elle, du sujet de ma disgrace ? » Il répondit qu'il l'ignoroit.

La reine le remercia de ses attentions, de ses égards, & du soin qu'il avoit pris de ses jours. « Je les emploierai, ajouta-t-elle, à prier pour vous. Sans doute la calomnie en a imposé sur mon compte ; si jamais le voile qui couvre les yeux du roi vient à tomber, dites-lui bien, sage mortel, qu'il mette la tête dans la cendre pour avoir assassiné mon père ? S'il ne désarme la justice divine, dites-lui bien qu'elle l'accablera tôt ou tard. En me relégant dans ce séjour affreux, il n'a fait qu'arracher une victime des bras d'un parricide. Je le plains, lui & tous ceux qui l'ont entraîné dans ce dessein barbare, & dans celui qu'il vouloit exercer d'abord sur moi. Mais, dans mon malheur, je peux encore lui avoir de l'obligation ; je le remercie du moins de m'avoir mis en état de contempler à loisir les merveilles d'un Dieu, qu'on a tant de peine à voir dans le palais des

fois. » A ces mots, ayant cessé de parler, l'esclave partit, douloureusement attendri sur le sort de sa reine.

Ravie est seule au milieu d'un désert, si toutefois il est une véritable solitude pour une ame comme la sienne, que la patience & la résignation accompagnent, qui s'entretient sans cesse avec son Dieu par la prière & le recueillement. Cette pieuse beauté habitoit tour-à-tour les différentes cavités du rocher; mêlant au peu de nourriture qu'on lui avoit laissée, quelques racines & des fruits sauvages, & paroissant ne manquer de rien au milieu de toutes les privations. Si quelque bête féroce se présente, elle l'évite aisément en se réfugiant tranquillement dans le fond des souterrains, dont elle a rendu le passage étroit & difficile, & l'entrée impraticable aux monstres des forêts. Ainsi, tandis qu'ils mugissent au-dehors de leur impuissance à se saisir de leur proie, l'infortunée bénit le ciel qui donne à l'homme dans l'adversité, le courage, la force & l'industrie.

Un jour qu'à l'entrée d'une de ses cavernes, tournée vers le midi, elle offroit ses hommages & ses adorations au créateur,

elle fut apperçue de loin par le conducteur des chameaux du roi Kaſſera, qui cherchoit dans cette partie du déſert quelques-uns de ces animaux qui s'y trouvoient égarés.

Cet homme, étonné de voir une beauté ſi rare dans une ſituation ſi ſingulière, eut la curioſité de lui demander qui elle étoit, & qui l'avoit conduite dans cette ſolitude. « Muſulman, lui dit-elle, vous voyez ici l'eſclave de Dieu & du ſaint prophête; ils ont voulu que je fuſſe reléguée dans un déſert, j'accomplis leur volonté, & je les ſervirai toute ma vie. » Le conducteur des chameaux ſentit bientôt ſon cœur enflammé d'amour pour cette pieuſe beauté, & lui offrit avec ſa main le partage de ſa petite fortune, & tous les ſecours qui pourront dépendre de lui.

« Homme généreux, répondit Ravie, je veux ſervir Dieu, & non les hommes. Je ſerai cependant bien aiſe de devoir quelque choſe à votre bienfaiſance; les rochers qui m'environnent m'aſſurent des retraites sûres & commodes, mais j'y ſuis expoſée à manquer d'eau dans peu de jours, le ruiſſeau ſera bientôt à ſec. Conduiſez-moi dans un

lieu où je puiſſe trouver les mêmes reſſources pour mon habitation, & où en même temps une ſource vive & intariſſable fourniſſe à mes ablutions journalières & ſerve à me déſaltérer. — Je connois un endroit favorable à vos déſirs, reprit le conducteur; mais il eſt bien éloigné d'ici, & à moins que vous ne montiez mon chameau, vous ne pourrez réſiſter à la fatigue. » Ravie accepte ſa propoſition, ils s'acheminent tous deux au nouveau gîte, où ils arrivèrent après pluſieurs heures de marche.

Le conducteur fait mettre ſon chameau à genoux, Ravie deſcend; il lui fait voir une belle ſource, près de laquelle il ſe trouve des cavités ſouterraines dans le roc, bien plus commodes que celles qu'elle avoit abandonnées; & après lui avoir remis toutes les proviſions qu'il portoit, il lui parla ainſi:

« Madame, je ſuis le conducteur des chameaux du roi Kaſſera, le plus puiſſant monarque de l'Orient. Il aime ſes chameaux avec une telle paſſion, qu'il ne ſouffre pas que perſonne que lui leur donne à manger. J'ai eu le malheur d'en laiſſer égarer trois de ceux auxquels il eſt le plus attaché, &

je n'ose retourner auprès de lui sans les avoir retrouvés, dans la crainte d'être puni de mort. Vous, madame, dont les ferventes prières doivent être exaucées d'en haut ; priez-le ciel, je vous en supplie, qu'il me fasse retrouver ce que j'ai perdu.

« Homme de bien, répliqua la solitaire, vous venez à mon égard de remplir une œuvre de charité, vous en serez récompensé. Cherchez vos chameaux, & vous les trouverez surement. »

Le conducteur, plein de confiance, s'éloigna de cet endroit pour chercher ses chameaux ; il ne fut point trompé dans son attente, à peu de distance de-là ils se présentèrent devant lui, &, plein de joie, il reprit avec eux le chemin de la ville, en pensant au bonheur qu'il avoit eu de rencontrer la belle inconnue.

Kassera vint comme à l'ordinaire visiter ses chameaux ; leur conducteur lui fit part de son aventure, si heureusement terminée par le moyen de la jeune dévote. Le monarque, curieux de vérifier par lui-même un fait aussi extraordinaire, monte à cheval bien accompagné, & se fait guider par le

conducteur à l'endroit du désert que celui-ci lui avoit indiqué.

C'étoit l'heure du midi : Ravie, près de la source, & sur les gazons qui en tapissoient les bords, faisoit sa prière, les yeux & les mains élevés vers le ciel, ses cheveux flottant sur ses épaules; l'éclat de son teint, la beauté de ses traits la faisoient briller comme le lys au milieu des jardins. Elle étoit si absorbée dans sa méditation, que le roi eut le temps de s'approcher d'elle sans en être remarqué, & de la considérer à son aise. Il la jugea bien au-dessus des éloges qu'en avoit fait le grossier conducteur, & lui adressant respectueusement la parole : « Ma belle dame, lui dit-il, y auroit-il de l'indiscrétion à vous prier de me dire qui vous êtes, & ce que vous faites ici ? —— Vous voyez une dévote solitaire, la servante de Dieu ; & je suis en ces lieux pour le servir. —— Vous ne voulez point vous faire connoître, ajouta le monarque ; quant à moi, j'aurai moins de réserve avec vous : mais après ce trait de confiance de ma part, j'espère que vous consentirez à la proposition que je vais vous faire ? Je suis Kaffera, roi des rois de l'Orient ; &

en vous offrant mon cœur & ma main, je crois vous rendre un hommage digne de vous & de moi.

« Sire, répondit Ravie, je ne penſe pas que le plus puiſſant roi de la terre voulut s'abaiſſer juſqu'à prendre pour épouſe une femme errante dans le déſert, où tout rend témoignage de ſon indigence & de ſa baſſe origine. J'ai trop de reſpect pour les grandeurs humaines, pour porter mes regards ſur le trône. —— Ne me refuſez point, Madame, vous êtes à l'abri de toute violence de ma part; mais je ne le ſuis pas des vives impreſſions que vos vertus & votre beauté font ſur mon cœur. Vous dédaignez mes grandeurs, & dès ce moment j'en fais moi-même le ſacrifice volontaire, pour paſſer ma vie avec vous dans ce déſert, & y ſervir l'éternel & ſon divin prophête. »

Kaſſera parloit avec ſincérité; les premiers ordres qu'il donne en ſont les garans: il fait dreſſer deux tentes, l'une pour lui, & l'autre pour Ravie, & les remplit des proviſions qu'il avoit apportées.

Ravie ſentit le prix des ſacrifices de Kaſſera, ainſi que la délicateſſe de ſes ménagemens: elle réfléchit à la perte que

feroient ſes ſujets s'il renonçoit à les gouverner, à la déſolation de ſa famille, & chercha de détourner le monarque de ce deſſein funeſte, en parlant ainſi à l'eſclave qui étoit chargé de la nourrir : « Sa majeſté m'honore trop, lui dit-elle, cependant je ne puis accepter ſes offres, mon ambition eſt ſatisfaite en ſervant l'éternel; mais Kaſſera ſe doit à ſes devoirs, il eſt ſur la terre le repréſentant de celui que j'adore, le diſpenſateur de ſa juſtice & de ſa clémence, il faut qu'il ſe faſſe aimer & craindre par des ſujets dont le bonheur dépend de la ſageſſe de ſon gouvernement. Ce monarque d'ailleurs a des épouſes & une famille, qui lui impoſent des devoirs bien plus ſacrés encore, & il ne lui eſt pas permis, ſans violer les lois de la nature & de l'équité, de s'enterrer avec moi dans cette ſolitude. Vous, qui paroiſſez avoir ſa confiance, portez-lui mes regrets, & repréſentez-lui les obſtacles que la religion me force de lui faire. »

L'eſclave s'acquitta auprès du roi de la commiſſion dont il étoit chargé, & rapporta en réponſe; que ce prince ſe ſentant coupable de bien des fautes, cherchoit

d'en obtenir le pardon, en embraſſant la vie pénitente.

Ravie fut embarraſſée ſur le parti qu'elle devoit prendre, en apprenant les dernières intentions de Kaſſera : enfin, après de ſaines réflexions, elle crut devoir ſe ſacrifier à la gloire d'une nation dont la perte étoit aſſurée, ſi elle étoit privée d'un chef auſſi ſage que reſpectable. Elle fit demander au roi un entretien dans la tente qui étoit deſtinée pour elle ; il s'y rendit : « J'attends vos ordres avec ſoumiſſion, lui dit Kaſſera.

« Sire, répondit la belle inconnue, ce n'eſt point par méfiance que j'ai fait un myſtère de mon nom à votre majeſté ; mais parce que j'avois ſincèrement déſiré d'achever mes jours dans cette ſolitude : la réſolution que vous avez priſe déconcerte mes projets. Un monarque auſſi grand, auſſi renommé, un roi chéri de ſes ſujets, un père tendre & compatiſſant, ne peut ſans crime ſe dérober à ſon devoir & à ſes obligations, & j'aurois à me reprocher la perte de vos états par mon obſtination ; je dois rendre un monarque à ſon peuple ; ainſi, pour prix des offres ſincères & avantageuſes dont

dont vous avez daigné m'honorer, j'accepte votre main, dès que cette union doit assurer le bonheur de vos sujets ; mais il est temps de me faire connoître. » Alors elle fit un récit fidelle de ses infortunes, & du détail de sa vie depuis sa première fuite avec Zorachan son père, jusqu'à l'injuste prévention qui l'avoit sacrifiée dans ce désert sauvage : « Je m'inquiétois peu, ajouta-t-elle, dans ma solitude, de la réputation que je laissois après moi ; mais devenue à présent l'épouse d'un grand roi, il est important pour sa gloire de justifier son choix, il est important pour tous deux, que mon innocence éclate devant les hommes. Le roi Dabdin est vassal & tributaire de votre couronne ; ordonnez-lui de se rendre dans votre cour avec Caradan son visir & le chef de ses eunuques. Je ne dois pas m'asseoir sur votre trône avant d'avoir été pleinement justifiée des odieuses imputations qui m'ont attiré tant de malheurs. »

Kassera sentit la justice de sa demande, & approuva sa délicatesse. Il ordonna qu'on fit venir de sa capitale la litière la plus magnifique, & ils retournèrent bientôt au palais. On lui destina un appartement riche

& commode, & plus vaste qu'aucun de ceux qu'occupoient ses autres favorites; une foule d'officiers & d'esclaves des deux sexes étoient empressés à la servir.

Incontinent après son retour, Kassera dépêcha un ordre au roi Dabdin, à son visir Caradan, & au chef des eunuques pour se rendre sur le champ auprès de lui; l'officier, chargé de cette mission, commandoit un détachement considérable, & devoit se faire obéir sans délai.

Tandis que la belle Ravie avoit trouvé dans un affreux désert le repos & la paix de l'ame inséparable; le malheureux Dabdin dans le sein des plaisirs ne goûtoit plus aucun repos; la vie n'avoit plus pour lui de douceurs, depuis qu'il avoit écarté son épouse aussi cruellement: Caradan ne se livroit au sommeil que pour le voir troubler par les plus funestes songes; le temps ne pouvoit adoucir leurs regrets.

Dabdin se trouvoit dans ce triste état, lorsque les ordres de Kassera lui furent intimés. Caradan fut consterné de la manière dont ils alloient être exécutés, les remords vinrent l'accabler. Il est cependant forcé de se mettre en marche avec

le roi ſon maître, dont l'inquiétude eſt égale à la ſienne, ignorant le motif qui avoit pu provoquer contr'eux un ordre ſi rigoureux ; le chef des eunuques étoit le ſeul qui faiſoit ce voyage ſans effroi : ils arrivent enfin à la cour de Kaſſera.

Ce monarque les attendoit avec impatience dans ſon appartement, avec Ravie, qui parla ainſi à Caradan.

« Viſir ! tu dois me reconnoître ? Je ſuis Ravie, l'ancienne épouſe de ton maître, que tu as indignement calomniée par tes rapports : tu as trahi ton devoir envers Dieu, envers ton ſouverain de qui tu avois la confiance, & envers moi qui devois être pour toi un objet reſpectable, après avoir oublié la témérité de tes propoſitions. Toi ſeul as commis tous ces crimes : rends hommage à la vérité s'il t'en reſte la force & le courage, & ne cherche pas par d'inutiles détours à attirer ſur toi la colère divine. »

Caradan confondu s'écria dans l'amertume de ſon ame : « Votre innocence, Madame, eſt ſur votre front, comme le crime eſt ſur le mien : après que je vous eus ſollicitée en vain de correſpondre à

mes feux, un mauvais génie s'empara de moi, &...... Ah ! scélérat ! interrompit Dabdin, il n'est point de supplice que ton crime affreux ne mérite, & la vengeance céleste ne sauroit t'épargner. »

Kassera jouissoit du triomphe de l'innocente Ravie ; mais s'adressant à Dabdin, qui s'échauffoit contre Caradan ; « Prince, dit-il, votre visir n'est pas le seul coupable qui soit ici, vous êtes vous-même répréhensible. Ceux qui sont chargés de gouverner les autres doivent savoir se gouverner eux-mêmes. Ils ne doivent point précipiter leurs jugemens, encore moins leurs vengeances particulières ; ils doivent ménager les accusés, & ne jamais les condamner sans les entendre ; ils doivent scrupuleusement examiner les accusateurs, les témoins, & peser les preuves avec équité ; ils doivent se défier de tout, pour tout éclaircir. Vous vous êtes comporté d'une manière téméraire, & votre conduite déshonore la royauté. Mais, quoique je sois votre maître, je ne dois pas être votre juge ; il en est un ici plus éclairé & plus sage, à qui je laisse l'examen de votre cause & de celle de votre visir, & qui en prononcera le jugement.

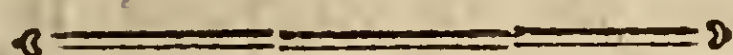
« C'eſt vous, Madame, ajouta-t-il en parlant à Ravie, qui ſérez chargée de ce miniſtère ; la loi que vous méditez ſans ceſſe, va parler par votre bouche.

« Sire, répondit-elle, le devoir que vous m'impoſez eſt pénible à remplir ; mais ſi la loi doit parler ici, voici ce qu'elle a prononcé dans le divin alcoran : *Tout meurtrier volontaire doit périr de la même manière dont il a commis le crime.* Le roi Dabdin, qui eſt en préſence de votre majeſté, a écraſé d'un coup de dabour la tête de mon père, ſon ancien & fidelle ſerviteur : me préſumant coupable, il m'a dévouée à la mort ſans ſe donner le temps de la réflexion, ainſi il eſt ſujet à l'application de la loi. Le viſir Caradan déſiroit ma mort pour ſe défaire du témoin de ſa coupable témérité ; ſur ſa calomnieuſe imputation, j'ai été conduite & abandonnée dans le déſert ; il doit y aller prendre ma place : le bras protecteur du conſervateur des hommes m'a garantie de tout danger, la grâce de Mahomet & vos bontés, ſire, ont fait triompher l'innocence ; celui qui fait le bien en obtient tôt ou tard la récompenſe ; mais le criminel ne peut jamais échapper au châtiment. Le

chef des eunuques du roi Dabdin n'a été que l'inſtrument des volontés de ſon maître ; mais il a des droits à réclamer par la loi : il fut généreux & ſenſible, il fit changer ma ſentence de mort en un exil, dans lequel, au haſard de ſa propre conſervation, il me fournit des ſecours, des alimens, & me traita avec humanité & compaſſion : ſon cœur a reconnu mon innocence, tandis que des gens plus éclairés que lui la perſécutoient. Je viens d'expoſer les faits & la loi ; mais ce n'eſt pas moi qui dois en prononcer l'arrêt. »

Kaſſera, ſur ce rapport, fit aſſommer Dabdin d'un coup de dabour. Caradan fut abandonné dans le déſert, & le chef des eunuques reçut le titre de prince ; il fut décoré d'un ordre créé en ſa faveur, ſur lequel on liſoit cette inſcription : *A l'homme bienfaiſant*. Objet des bontés du roi & de la reine, il demeura toujours au palais, & y jouit de la confiance générale. Kaſſera fit bénir auſſitôt ſon mariage avec l'aimable Ravie ; les peuples célébrèrent cet hyménée, les impôts furent diminués, & des aumônes abondantes furent répandues dans toute la Perſe. A quelque temps de-

là on apprit que le malheureux Caradan avoit été la proie des animaux féroces.



APRÈS le récit de cette hiſtoire, Aladin s'arrêta un moment : puis s'adreſſant encore à Bohetzad : « Sire, lui dit-il, votre majeſté vient de voir dans l'hiſtoire de Ravie la réſignée, la juſte rétribution des peines & des récompenſes, la néceſſité pour un roi de ſuſpendre ſon jugement, avant de prononcer un arrêt de mort, & l'impoſſibilité de pécher même en ce cas, par un excès de prudence. Maintenant, ſire, Aladin attend vos ordres en ſilence, & ſoumet ſa tête avec reſpect ſous le coup dont elle eſt menacée. »

Le monarque, toujours plus ébranlé dans ſes déterminations, & ne voulant rien haſarder ſans de plus mûres délibérations, remit encore au lendemain le châtiment du prétendu coupable, qui fut reconduit dans les priſons.

Les dix viſirs, craignant de laiſſer échapper leur victime, s'aſſemblèrent de nouveau le lendemain, & députèrent trois d'entr'eux auprès du roi, pour frapper les

derniers coups contre le jeune Aladin : ils confirmèrent à Bohetzad que les ſuites dangereuſes de ſa clémence ſe faiſoient déjà reſſentir : « Chaque jour, dirent-ils, la juſtice ordinaire eſt occupée à reprimer les déſordres téméraires de vos ſujets, contre la ſainteté du mariage ; les coupables prévaricateurs oſent s'étayer de l'exemple qu'ils ont devant les yeux, & les délais que votre majeſté apporte dans cette affaire, ſont autant de titres qu'ils allèguent en leur faveur ; nous vous conjurons, ſire, de mettre fin à cette licence, dont vos miniſtres ne pourront bientôt plus retenir le frein. » Bohetzad, honteux de ſa trop grande indulgence, fait amener devant lui le ſurintendant. « Tu parois enfin, lui dit-il, pour la dernière fois ſur la ſcène que tu vas enſanglanter. Le crime que tu as commis ne me laiſſe plus de repos ; le glaive de la loi trop long-temps ſuſpendu entraîne un exemple fatal pour mes ſujets ; toutes les voix ſe réuniſſent contre toi, & pas une ne te juſtifie. — Les hommes me pourſuivent, interrompit Aladin ſans ſe troubler, je ſuis l'objet de la haine & de la calomnie ; mais ſi l'Eternel & ſon pro-

phête sont pour moi, je n'ai rien à redouter dans ce monde : le ciel protège mon innocence, & le glaive ne peut me la ravir ; elle brillera toujours sur mon front, lors même que ma tête seroit séparée de mon corps. Ma confiance est en Dieu, j'attends tout de lui, comme fit enfin le roi Bazmant après les revers qu'il avoit essuyés. »

Histoire de Bazmant, ou le Confiant.

CE souverain, trop adonné aux plaisirs de la table, se livroit un jour à la joie immodérée d'un festin somptueux, lorsque son visir vint l'avertir que ses ennemis venoient assiéger sa capitale.

« N'ai-je pas, répondit le roi, d'excellens généraux & de bonnes troupes ? Qu'on pourvoie à tout, & qu'on ait soin de ne pas troubler mes plaisirs. — J'obéirai, sire, repliqua le visir ; mais songez que le Tout-puissant dispose des trônes, & que si vous n'invoquez pas son appui, votre puissance & vos richesses ne vous soutiendront pas sur le vôtre. »

Sans égard à ce sage conseil, Bazmant s'endormit dans les bras de la volupté, & fut contraint de prendre la fuite à son

réveil, malgré la bravoure de ses soldats; les ennemis par leur activité & leurs soins s'étoient rendus maîtres de la ville.

Le roi fugitif se retira chez un de ses alliés, son beau-père & son ami, qui lui accorda une armée puissante, avec laquelle il espéroit de rentrer bientôt dans ses états, & de se venger de son ennemi ; plein de confiance dans ces secours, il marche à la tête de ses troupes ; s'avance vers la capitale qu'il a perdue ; mais la victoire se déclara de nouveau en faveur de son usurpateur ; son armée fut mise en déroute, & il ne dut lui-même son salut qu'à la rapidité & à la vigueur de son cheval, qui, poursuivi par les vainqueurs, traversa un bras de mer qni se trouvoit sur son chemin, & se rendit bientôt sur la rive opposée.

Non loin du bord étoit située une ville fortifiée ; c'étoit Kerassin, qui étoit alors sous la domination du roi Abadid. Bazmant s'y achemine, & demande un asile dans l'hospice destiné à recevoir les pauvres étrangers. Il apprend que le roi Abadid résidoit dans Medinet-Ilahid, capitale du royaume, il en prend le chemin, y arrive, & fait

demander une audience au ſouverain, qui la lui accorde auſſitôt. Son extérieur prévient ce monarque en ſa faveur ; il l'interroge ſur ſon état, ſa patrie, & ſur les motifs qui l'ont conduit à Medinet-Ilahid.

« J'étois, répond-il, un officier diſtingué dans la cour du roi Bazmant, auquel j'étois fort attaché ; il y a toute apparence que ce prince infortuné a ſuccombé dans la dernière bataille qu'il a livrée à l'uſurpateur de ſes états, auquel mon devoir & ma reconnoiſſance ne me permettent pas de m'attacher, & dans la néceſſité où je ſuis de me choiſir un maître, je viens de préférence offrir ma perſonne & mes ſervices à votre majeſté. »

Abadid, plein de prudence & de pénétration, conçut une opinion avantageuſe de l'étranger qui venoit ſe donner à lui avec autant de franchiſe ; il le combla de préſens, & lui donna une place diſtinguée dans le nombre de ſes officiers. Bazmant ſe ſeroit glorifié de ſon nouvel état, s'il avoit pu chaſſer de ſa mémoire la fortune dont il avoit joui, & s'il n'eût été encore tout occupé de la perte de ſon royaume.

Une puiſſance voiſine menaçoit alors Abadid d'une incurſion dans ſes états ; ce ſouverain ſe mit en défenſe, & prit toutes les précautions néceſſaires pour repouſſer ſon ennemi ; il s'arme lui-même, & ſort de ſa capitale à la tête d'une armée redoutable ; Bazmant en commandoit l'avant-garde, la bataille fut bientôt engagée, Abadid & Bazmant s'y conduiſirent en chefs expérimentés, s'y diſtinguèrent par des prodiges de valeur & d'intrépidité, l'ennemi fut entièrement défait & repouſſé. Bazmant élevoit juſqu'aux cieux les hauts faits d'armes, & la ſageſſe des plans d'Abadid : « Sire, lui diſoit-il, avec une armée auſſi bien diſciplinée, & autant de conduite, vous viendrez aiſément à bout de terraſſer les nations les plus formidables. — Vous vous trompez, répondit le ſage monarque, ſans le ſecours de Dieu, je ne réſiſterois pas aux plus foibles atômes de la création ; c'eſt par notre confiance en lui ſeul, que nous avons les moyens de déployer nos forces avec avantage, de diriger nos plans avec ſageſſe, & de conſerver cette préſence d'eſprit qui eſt la règle de toutes nos opérations ; ſi je n'avois pas eu recours à lui, les plus

grands moyens s'évanouiſſoient dans mes mains.

« J'en ſuis convaincu, reprit Bazmant, & les malheurs que j'ai éprouvés en ſont la preuve. Une fauſſe prudence m'a fait cacher mon nom & mes infortunes ; mais vos vertus m'entraînent & m'arrachent mon ſecret ; vous voyez devant vous le malheureux Bazmant, que trop de confiance dans ſes propres forces n'ont pu conſerver ſur le trône. »

A cet aveu, Abadid, ſaiſi d'étonnement, voulut faire des excuſes à Bazmant ſur la réception qu'il lui avoit faite : « Comment m'euſſiez-vous reconnu, répondit le prince détrôné, quand la honte & la confuſion me forçoient au ſilence ? Pouviez-vous lire ſur mon front un caractère que la juſtice céleſte avoit effacé ? Grand roi ! ajouta-t-il en l'embraſſant, je dois à votre généroſité un récit détaillé de mes fautes ; prêtez-moi une oreille attentive » : à ces mots Bazmant raconta ſon hiſtoire.

« Mon cher frère, lui dit Abadid après l'avoir écouté, ceſſez de vous humilier devant un homme nourri dans vos mêmes

principes, & corrigé enſuite par une chaîne d'infortunes ſemblables aux vôtres : je n'ai pas été plus ſage que vous ; il ſemble que nous devons être inſtruits par le malheur ! J'avois mis autrefois ma confiance dans mes propres forces & ma capacité, & à la tête d'une nombreuſe armée je fus battu par un ennemi qui n'avoit qu'une poignée de monde à m'oppoſer. Contraint de prendre la fuite, je me retirai dans les montagnes avec cinquante hommes qui n'avoient pas voulu m'abandonner. La Providence me fit rencontrer un derviche dans ſon hermitage, où il s'étoit voué entièrement à l'exercice & aux pratiques de la religion : il m'apprit les motifs qui avoient été la cauſe de mes malheurs, il me dit que mon ennemi avoit placé ſa confiance en Dieu ſeul, & qu'ainſi il ſe trouvoit dans le cas de me porter des coups aſſurés, tandis que comptant ſur l'effort de ma lance & l'épaiſſeur de mes bataillons, plein d'un orgueil téméraire, j'avois négligé mon devoir, & je n'avois pas donné un ordre qui ne portât à faux. »
« Mettez, me dit-il, votre confiance dans celui qui règle tout ici-bas, & ſi ſon bras agit en votre faveur, cinquante hommes

vous suffiront pour reconquérir vos états. »
« Les discours de ce sage firent sur moi une vive impression, j'élevai mes regards en haut, & rempli d'une confiance salutaire, je repris le chemin de ma capitale. La prospérité y aveugloit mon ennemi; il avoit oublié, dans le sein des voluptés, les sages principes auxquels il étoit redevable de son triomphe; tout lui paroissoit tranquille dans ses états, il s'en croyoit le possesseur assuré, il négligeoit l'entretien de ses troupes : j'arrive inopinément à l'entrée de la nuit, je cours au palais avec ma foible escorte, que la curiosité avoit cependant grossie; cette foule devint une armée redoutable dans l'intérieur du palais, l'épouvante & la terreur marchoient à sa suite, l'usurpateur n'eut que le temps de s'évader pour échapper au péril qui l'environnoit, & le lendemain, je fus de nouveau rétabli sur mon trône, & paisible possesseur de mes états. »

Le récit des aventures d'Abadid acheva de changer entièrement le cœur de Bazmant : « Vous venez, lui dit ce prince, de m'inspirer une confiance égale à celle dont vous fûtes animé, & désormais je ne la

placerai pas ailleurs ; Dieu ſeul & ſon grand prophête peuvent me rendre la couronne, & je ne ſuivrai pour la reprendre que la route que vous avez tenue. » A ces mots, il prit congé d'Abadid, & s'engagea dans un déſert qu'il devoit traverſer pour parvenir dans ſes états ; guidé par la confiance qu'il avoit miſe dans l'arbitre ſouverain des deſtinées, & implorant ſon appui par ſes prières, il arriva ſur le ſommet d'une montagne ; la fatigue l'avoit accablé, il s'y endormit, & eut en ſonge une viſion.

Il lui ſembla entendre une voix qui lui diſoit : « Bazmant, Dieu a exaucé ta prière ; il accepte ta pénitence, tu peux marcher ſans crainte à ta deſtination. » Ce prince a cru entendre ſon ange tutélaire, & il précipite ſa marche vers la capitale de ſon royaume. A peine a-t-il atteint les frontières, qu'il rencontre une partie des perſonnes qui lui avoient été le plus affidées ; elles vivoient ſous une tente, prêtes à chercher un autre aſile aux moindres atteintes de la tyrannie de l'uſurpateur. Sans ſe faire connoître, il raiſonne avec eux, & leur dit qu'il s'achemine à la capi-

tale ; on cherche à le détourner de son dessein ; on lui dépeint les approches de la ville comme dangereuses ; le soupçon & la crainte sont sur le trône ; les étrangers qui en approchent sont crus des émissaires de Bazmant, & le tyran leur fait couper le tête sans distinction. — Il fait donc regretter l'ancien roi ? leur demande le prince, assuré qu'on ne pouvoit le reconnoître. — Ah ! reprirent-ils, plût au ciel que notre digne monarque fût ici ! il trouveroit un asile sûr dans tous les cœurs de ses sujets, & cent mille bras pour le venger. Le monstre qui l'a détrôné, se reposant sur ses forces, sacrifie tout à ses désirs effrénés ; & dissipe par le glaive la plus légère de ses allarmes. — Il a tort, reprit Bazmant, de se confier dans son armée ; le véritable appui des rois est la faveur d'en haut : quant à moi, que nul autre dessein n'attire ici que celui de m'instruire en voyageant, sachant que personne ne peut me nuire, aidé de la protection divine, j'aborderai sans crainte un endroit que les précautions inutiles de votre maître font envisager si dangereux. — Nous vous conjurons de n'en rien faire, reprirent ces

bonnes gens d'un ton d'intérêt, ne nous faites pas pleurer ſur un malheur de plus ; dès que vous êtes ſi bon muſulman, attendez patiemment que la juſtice céleſte ait frappé le tyran, ce moment ne tardera pas à venir, car il a comblé la meſure ; & à défaut des bras des hommes, les colonnes de ſon palais tomberont ſur lui. » A ces mots, Bazmant ſent renaître ſes eſpérances ; il renonce à tout déguiſement, & ſe déclare pour le monarque qu'ils redemandent. Au même inſtant, ces fidelles ſujets expatriés pour lui ſe précipitent à ſes pieds ; ils baiſent ſes mains qui ſont mouillées de leurs larmes : une partie des chevaliers qui ſe trouvoient-là ſe conſacrent à ſa garde particulière, le reſte ſe répand aux alentours pour annoncer cet heureux retour, & former un point de ralliement. Une armée formidable eſt bientôt en état d'avancer vers la capitale ; le tyran eſt abattu, & Bazmant reprend les rênes de l'empire aux acclamations de tout ſon peuple.



A la ſuite de cette hiſtoire, Aladin ſe permit encore de joindre ſes propres réfle-

xions. « Vous voyez, dit-il à Bohetzad, comment Bazmant remonta ſur le trône ſans autre ſecours que celui du ciel. Mon véritable trône, ſire, c'eſt mon innocence : & comme ſi j'étois inſpiré d'en haut, j'ai la certitude de croire que j'y ſerai rétabli ; je triompherai de mes ennemis. »

A meſure que le jeune ſurintendant mêloit à ſes récits de ſages vérités, le ſouverain, dont il ſe faiſoit écouter, ſentoit ralentir ſon courroux. Il ordonna de nouveau que le ſupplice fût différé, & le prévenu fut reconduit dans les priſons.

C'étoit au ſeptième viſir à répandre le lendemain ſur l'eſprit du monarque le poiſon de ces perfides inſinuations qui, juſqu'alors, avoient ſi peu réuſſi. Il arriva bien préparé ; il apportoit des placards ſéditieux, & une liſte des déſordres qu'occaſionnoient, diſoit-il, les infractions d'une loi qu'on avoit refuſé d'exécuter, en laiſſant impuni un crime que tout paroiſſoit prouver, & qui étoit préſenté d'une façon ſi ſpécieuſe.

Ces rapports, qui ſembloient être dictés par le déſintéreſſement & la fidélité, ranimèrent Bohetzad ; il reprit ſes premières

résolutions, & fit revenir le coupable en sa présence. « J'ai trop balancé, lui dit-il, ta mort importe à la sûreté de mon empire ; & tu ne peux plus espérer de moi ni délais ni miséricorde ?

« Sire, dit Aladin, toute faute mérite le pardon. J'en commis une en savourant un breuvage inconnu de moi, qui me fit perdre pour un moment la raison ; mais j'ai droit d'obtenir grâce de votre majesté. Je suis incapable du crime dont on m'accuse. Les souverains, sire, ont un beau droit qu'ils tiennent du ciel, c'est celui d'user à propos de clémence. Supposons qu'après un peu d'attente & un examen réfléchi, vous ayez arraché un innocent au supplice, votre majesté n'auroit-elle pas fait une action comparable à celle d'avoir ressuscité un mort ? Un acte peut souvent paroître de justice étroite, qui n'est dans le fond qu'une tyrannie despotique : & quelle gloire même n'y a-t-il pas à pardonner une offense ? Celui qui en a la force en obtient, comme Baharkan, la récompense tôt ou tard. »

Aladin, s'appercevant que Bohetzad paroissoit vouloir l'écouter, continua ainsi l'explication de son apologue.

Histoire de Baharkan.

BAHARKAN étoit un prince intempérant ; il sacrifioit tout à ses passions, & ne craignoit pas pour les satisfaire de tomber dans tous les excès de la tyrannie. Il ne pardonnoit jamais l'apparence même du crime ; ainsi les fautes involontaires étoient punies comme des délits avérés.

Etant un jour à la chasse, un de ses officiers laissa partir de son arc par inadvertance la flèche qu'il tenoit préparée ; elle atteignit l'oreille du roi, & l'emporta malheureusement. Baharkan, dans sa fureur, ordonna que le coupable fût amené devant lui, & qu'on lui tranchât la tête. Aussitôt que le malheureux jeune homme fut en sa présence, ayant entendu prononcer par le monarque irrité sa sentence de mort, il lui parla ainsi :

« Sire, la faute que j'ai commise n'a point été préméditée de ma part ; elle est un effet de la fatalité du sort ; j'ai recours à votre clémence ; j'implore votre pardon ; il sera méritoire devant Dieu, & vous rendra recommandable aux hommes. Au nom de la céleste puissance, qui mit le

ſceptre entre vos mains, je demande grâce, & votre majeſté en recevra quelque jour la récompenſe. » Cette prière amollit le cœur inflexible du roi, & contre l'attente générale, le jeune officier obtint ſa grâce.

Son nom étoit Tirkan; ce prince s'étoit évadé de la cour du roi ſon père pour échapper au châtiment d'une faute qu'il avoit commiſe; après avoir erré inconnu d'états en états, il s'étoit arrêté enfin à la cour de Baharkan, où il avoit obtenu du ſervice: il y reſta encore quelque temps après l'accident qui lui étoit arrivé; mais ſon père, ayant découvert le lieu de ſa retraite, lui envoya ſon pardon, & l'engagea à retourner auprès de lui: il le fit en termes ſi tendres & ſi paternels, que Tirkan, ſe confiant dans les bontés de ſon père, partit auſſitôt. Son eſpérance ne fut point déçue, & il fut rétabli dans tous ſes droits.

Le roi Baharkan, déſirant un jour s'amuſer à la pêche des perles, fit équiper un vaiſſeau ſur lequel il monta pour aller ſur les côtes de ſes états chercher des perles. Un orage inattendu entraîna bientôt le bâtiment en pleine mer; battu des vents

& des flots il en fut le jouet ; désemparé de tous ses agrêts, il échoua bientôt sur une rive étrangère, & fut brisé sur les rochers qui la bordoient. Tout l'équipage avoit été submergé ; & Baharkan seul, échappé du naufrage, s'étoit sauvé sur une planche qu'il avoit eu le bonheur de saisir ; il prit terre heureusement sur les rives des états du monarque dont le fils lui avoit emporté l'oreille, & auquel il avoit pardonné cette faute involontaire. La nuit commençoit à tomber lorsque Baharkan fut à terre ; il ne manquoit ni de courage ni de vigueur ; il prit aussitôt le premier chemin qui s'offroit à lui, qui le conduisit à une grande ville fortifiée, dont les portes venoient d'être fermées : ainsi il fut obligé d'attendre au lendemain, & de passer la nuit dans un cimetière voisin.

Le jour commençoit à pointer, & les portes furent ouvertes ; les premières personnes qui sortirent de la ville rencontrèrent à la porte du cimetière un homme qui avoit été assassiné ; Baharkan en sortoit au même instant, les efforts qu'il avoit faits pour aborder la veille sur la côte avec sa planche lui avoient fait quelques blessures

légères, dont le ſang couloit encore : cet indice parut ſuffiſant aux yeux des aſſiſtans; il fut pris pour le meurtrier, & conduit aux priſons.

Là, ce prince infortuné, livré à ſes réflexions, ſe parloit ainſi : Le ciel te châtie, Baharkan! Tu fus cruel, vindicatif, inexorable; l'humanité n'étoit pour toi d'aucun prix; tu ſacrifiois tes frères ſur le moindre ſoupçon : te voilà maintenant au rang des plus vils humains : tu n'as que ce que tu mérites! Comme il ſe rendoit à lui-même cette terrible juſtice, il apperçut dans les airs un vautour, qui planoit au-deſſus de la priſon dans la cour de laquelle il ſe promenoit; il prit machinalement un caillou, qu'il lança vigoureuſement ſur l'oiſeau, qui évite le coup, mais la pierre, en tombant, alla frapper par haſard le même prince Tirkan qui, jadis, lui avoit emporté l'oreille d'un coup de flèche. Elle le bleſſe préciſément à l'oreille, mais moins malheureuſement que Baharkan ne l'avoit été : la douleur arrache un cri au jeune prince, & raſſemble autour de lui tous les courtiſans qui l'accompagnoient.

On

On fait appeler des chirurgiens, qui portent remède à cette légère blessure.

Le roi ordonna qu'on fit des recherches pour découvrir celui qui avoit jeté la pierre; Baharkan fut accusé par ses camarades de l'avoir ramassée & lancée; on le conduisit devant le monarque, qui le condamna à avoir la tête tranchée, puisque d'ailleurs il le croyoit le meurtrier de l'homme qu'on avoit trouvé assassiné près du cimetière; l'exécuteur de la justice avoit déjà levé le turban qui le couvroit; il sortoit le glaive du fourreau, lorsque le roi examinant avec attention la tête qu'on venoit de dépouiller, s'apperçut qu'elle portoit une oreille de moins. « Il paroît, dit-il au coupable, que tu n'as pas fait ici tes premiers essais: pour quel crime as-tu été déjà condamné à perdre une oreille? »

Baharkan, devenu homme depuis ses infortunes, répondit avec assurance. « Sire, si je commis des crimes, je n'en dois compte qu'au ciel; & avant qu'il eût déterminé mon châtiment, la justice humaine n'étoit pas en droit de m'en infliger. Je fus, en un mot, votre égal; j'étois roi: l'oreille qui me manque fut emportée mal-

heureusement par une flèche échappée de l'arc d'un de mes officiers, qu'on nommoit Tirkan; entraîné par un premier mouvement de colère, je le condamnai à la mort, il me demanda grâce, & il l'obtint. Mon nom est Baharkan...... » Tirkan, sans lui donner le temps d'achever, étoit déjà venu se précipiter dans ses bras; il reconnut à la fois son ancien maître & son libérateur. Baharkan, loin d'être puni comme un malfaiteur, fut traité en roi, & en roi malheureux. Il raconta l'aventure qui l'avoit fait aborder dans les états du père de Tirkan; celui-ci fit part des siennes, & surtout de l'accident malheureux qui avoit blessé Baharkan. « Rappelez-vous, sire, ajouta-t-il, qu'en sollicitant mon pardon, j'osai vous promettre de la part de Dieu la même grâce que j'attendois de vous; il vient de vous la faire ici, dans les mêmes circonstances, par l'organe de mon père. »

Après ces éclaircissemens, les deux souverains s'embrassèrent avec des témoignages d'estime & de bienfaisance. Peu de temps après, Baharkan s'embarqua pour retourner dans ses états sur une flotte bien équipée, à la tête d'une armée de cinquante mille

hommes, commandée par le prince Tirkan.

« Ainſi, ajouta Aladin, Baharkan fut récompenſé pour s'être laiſſé fléchir quand il étoit perſonnellement offenſé; le ciel ne borna pas ſes bienfaits à lui faire éprouver le même traitement dans une circonſtance pareille, à le rendre à ſes ſujets, il lui accorda toutes les vertus néceſſaires à un bon roi; & en gouvernant ſes états, il le mit à même de ſe gouverner toujours lui-même. »



Bohetzad, ébranlé par ce diſcours, fit écarter de nouveau les apprêts de la mort, en ordonnant que le ſurintendant fût reconduit dans les priſons. Il prononça même ſi foiblement ces dernières paroles, que les viſirs, témoins, en furent allarmés.

Toute la conſpiration formée contre Aladin ſe réveilla avec plus de force; & il fut décidé que les dix viſirs ſe rendroient enſemble à l'audience du roi. Le danger devenoit pour eux ſi preſſant, ſi Aladin parvenoit à ſe juſtifier, qu'il falloit tout employer pour le perdre.

Le lendemain ils ſont tous au palais, &

celui dont l'éloquence a le plus de chaleur, porte la parole. Si le monarque veut l'en croire, le brigand conteur, dont les talens en imposent, n'en doit le succès qu'à l'art magique dans lequel il est fort instruit. Mais il faut se défier d'une illusion qui compromet à la fois les lois, la religion, les mœurs, la gloire du trône & le bien public. Il faut châtier un crime aussi révoltant, sans quoi le désordre n'aura plus de frein. Tous les autres visirs appuient de leur suffrage cette harangue insidieuse; chacun d'eux allègue son propre désintéressement, son zèle & sa fidélité. L'audace effrénée a osé se joindre à la ruse pour souiller la couche royale, & perdre une reine aussi vertueuse que belle, tout est en péril si ce forfait demeure impuni.

Bohetzad ne peut résister à l'unanimité de tant d'avis; on a réveillé sa jalousie avec sa colère, il ordonne que le coupable soit amené.

Aladin paroît enchaîné, le roi l'ayant apperçu s'écrie : « Qu'on coupe la tête de ce malheureux ! » Les dix visirs semblent se précipiter sur le fer du bourreau pour lui disputer l'exercice de sa fonction; ce

mouvement donna le temps à Aladin de prendre la parole.

Voyez, ſire, l'acharnement de vos viſirs à ſe baigner dans le ſang de l'innocence. L'équité pourſuit le crime; mais ne ſe précipite pas ſur le coupable. Le zèle, comme toute autre vertu, doit être meſuré. Arrêtez-vous, hommes avides & méchans! Je ſuis ici ſous la juſtice du roi, & non pas ſous la vôtre; vous ne pouvez rien contre ma tête: elle eſt ſacrée pour vous, n'étant ni juges ni exécuteurs. Parlez; montrez-vous à découvert tels que vous êtes? Je vous offenſai en réprimant vos rapines: vous êtes mes ennemis, & de lâches calomniateurs. — Vous récriminez contre mes viſirs, interrompit le roi; la vérité qui ſort de leur bouche vous confond. — Rien de leur part ne ſauroit me confondre, reprit Aladin; pas même la noirceur de leur calomnie. Elle eſt innée avec leur être; je la vois ſortir du fond de leur cœur, telle que l'enfer a pu l'y placer. Mais eux, qui m'ont mis dans la néceſſité de me défendre, je les interroge à mon tour; ils ſont tous ici, qu'ils répondent. La loi n'ordonne-t-elle pas que tout accu-

ſateur ou dépoſant doit avoir été le témoin du crime ? Leur atteſtation eſt donc ici récuſable, la loi la rejette ; elle n'eſt dans ce cas que l'effet de l'envie & de la jalouſe rage dont ils ſont dévorés : jetez les regards ſur eux, ſire, & ſur moi. Le glaive eſt ſur ma tête, & j'oſe la lever, tandis que leurs yeux évitent les vôtres & les miens : le ciel me ſoutient, & les condamne, notre arrêt eſt écrit ſur notre front. Oh ! grand roi ! digne d'avoir de meilleurs miniſtres, craignez d'être entraîné dans la trame criminelle qu'ils ont ourdie ! Olenſa ſe repentit toute ſa vie d'en avoir cru le rapport de ſes miniſtres ſur un de ſes favoris.

« Certes, dit Bohetzad, ceci devient extraordinaire. . . . Mais ſachons encore comment cet Olenſa ſe repentit de ſes deſſeins. »

Hiſtoire d'Abaltamant, ou le prudent.

IL y avoit en Egypte, reprit Aladin, un homme qu'on nommoit Abaltamant, prudent, modeſte, ſage & fort riche. Le canton qu'il habitoit ſe trouvoit ſoumis à l'adminiſtration d'un prince tyrannique ; les citoyens cherchoient à ſouſtraire leur vie

& leur fortune aux vexations du despote, en s'expatriant de ses états : Abaltamant fut de ce nombre. Après avoir pris les précautions nécessaires pour éloigner ses biens & sa famille, il se réfugia dans le royaume d'Olensa ; la réputation de ce monarque lui fit préférer cette retraite.

Porteur de présens considérables, il fit demander audience à ce nouveau maître, qui se prévint bientôt en faveur de l'étranger ; il lui donna du terrain pour élever une maison, & le fit revêtir d'une très-belle robe.

Abaltamant fit bâtir un palais convenable à son état ; il y vivoit noblement, & admettoit à sa table les étrangers, & toutes les personnes de distinction du pays. Il se conduisoit enfin de manière à gagner la confiance générale ; le monarque lui-même en avoit conçu une si grande, qu'il lui fit proposer d'entrer à son service.

« Sire, répondit le prudent Abaltamant, je suis trop honoré de votre confiance, & vos bontés me pénètrent de reconnoissance ; ma fortune & ma vie sont entre les mains de votre majesté : mais si elle veut bien me permettre de suivre mes penchans, je

la supplierai, en me conservant son estime, de me laisser terminer mes jours dans le repos, & loin du fracas de la cour. Je n'ai point d'ambition. La faveur de votre majesté m'auroit à peine couvert de son ombre, que mille courtisans, envieux & jaloux, chercheront à la dissiper; & sans les avoir mérités, ils sauront me donner des torts, & m'arracher votre bienveillance. — Soyez sans crainte à cet égard, lui répondit Olensa; j'ai appris à connoître la cour; on me fait en garde contre l'intrigue & les intrigans: sacrifiez-moi votre repos pour celui du trône & de mes peuples: je réponds de vos jours. »

Abaltamant se laissa gagner, & bientôt sa conduite & ses sages conseils achevèrent de lui attirer la confiance du souverain qui l'avoit fixé près de lui; il fut nommé visir, & le département des affaires les plus importantes de l'état fut remis entre ses mains; ses collègues devinrent en tout ses inférieurs, aussi ne tardèrent-ils pas d'en témoigner leur jalousie. Ils se réunirent pour perdre un rival aussi dangereux; & comme ils ne pouvoient y réussir en parlant mal contre lui, ils résolurent d'em-

ployer la voie des éloges & de la flatterie.

Le plus grand défaut du monarque étoit un penchant trop violent pour les femmes ; il s'enflammoit aisément pour elles. Ce qui n'étoit chez les autres qu'un simple désir du moment, devenoit chez lui une violente passion.

Un des visirs produit à la cour un peintre qui avoit une collection curieuse des plus rares beautés de l'Asie ; son talent lui avoit donné les moyens de se la procurer ; le roi voulut la voir, & donna de lui-même dans le piège qu'on lui avoit tendu.

Entre toutes ces belles peintures, on y distinguoit le portrait d'une princesse qui effaçoit toutes les autres en beauté, de manière que les regards étoient sans cesse dirigés sur elle. Le roi s'informa du nom de cette ravissante beauté, le peintre la nomma, & assura en même temps que son pinceau n'avoit rendu que bien foiblement des charmes qui étoient au-dessus de toute expression : « Le roi son père, ajouta-t-il, plus vain de la beauté de sa fille que de sa couronne, met tout son orgueil à lui avoir donné le jour, il prend pour des insultes les demandes qu'on ose lui faire

de ſa main, & fait trancher la tête des ambaſſadeurs aſſez hardis pour lui en faire la propoſition; il en eſt venu depuis Tauris juſqu'à Samarkand, & leurs têtes expoſées aux portes de la capitale, jettent l'épouvante & l'effroi ſur les émiſſaires qui viennent de toutes parts. »

Le récit du peintre, loin de calmer les déſirs ardens d'Olenſa, ſembloit augmenter ſa paſſion, & piquer ſa curioſité : s'il étoit moins attaché à ſes peuples, il ſe chargeroit lui-même de l'ambaſſade; mais il peut eſpérer de trouver quelqu'un dans ſa cour, qui pour le ſatisfaire haſardera cette démarche dangereuſe.

Chaque courtiſan, ſans préciſément témoigner de la crainte, ſe retranche ſur ſon inſuffiſance; les viſirs de concert préſentent la choſe au roi du côté politique : « Un homme, diſent-ils, eſt trop heureux de trouver l'occaſion de riſquer ſes jours pour la gloire de ſon ſouverain. Mais s'il échoue dans ſon entrepriſe, ce ſouverain éprouve dans la perſonne de ſon miniſtre un affront dont l'éloignement des états ôte tout eſpoir de vengeance. — Je ſuis perſuadé, dit le monarque, qu'Abalta-

mant ſauveroit ſa tête, la gloire de ſon prince, & lui amèneroit la princeſſe. — Sire, reprirent-ils, la tête d'Abaltamant nous eſt auſſi précieuſe qu'elle l'eſt à votre majeſté & à vos peuples. Il eſt notre lumière dans vos conſeils, & nous le verrions s'éloigner de nous avec regret; mais s'il peut forcer l'envie elle-même d'admirer ſes talens, nous qui l'aimons, devons convenir que jamais perſonne ne porta auſſi loin le don d'entraîner à ſon avis; la perſuaſion coule de ſes lèvres, & l'on s'apperçoit que c'eſt uniquement à la force de la raiſon, & non à la ruſe de la ſéduction que l'on a cédé; nous n'imaginons pas que le ſouverain de la Cochinchine, dont vous voulez épouſer la fille, pût lui réſiſter plus qu'un autre, lorſqu'il s'agit ſurtout d'une alliance auſſi glorieuſe pour lui. »

Ce diſcours artificieux acheva de déterminer Olenſa à charger Abaltamant de cette pénible commiſſion. Tout en pénétrant les motifs dangereux de l'intrigue des viſirs, ce ſage favori ſe tint honoré de la nouvelle confiance de ſon maître, & ſe promit en même temps de ſe conduire de manière à ne pas attirer ſur ſa tête le

traitement barbare qu'ont éprouvé tous les précédens émiſſaires.

Déjà tout ſe diſpoſe pour ſon départ, il eut ſoin que tout annonçât dans ſes équipages l'opulence, la ſageſſe, & la gloire du ſouverain qu'il repréſente; il ſe mit en marche, & fit obſerver ſur la route la diſcipline la plus exacte à ſes troupes.

Dès qu'il fût entré ſur les terres de la Cochinchine, il fit redoubler ſes précautions & ſe concilia par des largeſſes & des aumônes la bienveillance des peuples, l'eſtime des magiſtrats & des commandans des places; il arrive enfin à la capitale, où la renommée l'avoit déjà précédé.

Admis à ſa première audience, il offrit au roi avec ſes hommages, les lettres de créance, & les ſuperbes préſens dont il étoit chargé. Il en reçut l'accueil le plus flatteur & le plus diſtingué, & après avoir été revêtu de la fourrure la plus magnifique, on le conduiſit dans un palais deſtiné pour lui & toute ſa ſuite: il avoit reçu l'ordre de retourner dans trois jours auprès du monarque, pour en recevoir ſa réponſe.

La princeſſe étoit informée par les bruits publics du motif de cette nouvelle ambaſ-

ſade. Au retour de l'audience, le roi ſon père vint lui en faire part, & lui laiſſa preſſentir les diſpoſitions où il ſe trouvoit, d'examiner ſérieuſement les propoſitions qui lui étoient faites.

« Sire, lui dit la princeſſe, j'attends de la complaiſance de votre majeſté, la permiſſion d'avoir un entretien particulier avec cet ambaſſadeur : on peut juger ordinairement du caractère d'un ſouverain, par le choix qu'il fait de ſes miniſtres ; tout le monde juſqu'ici donne des éloges à cet Abaltamant, vous en paroiſſez vous-même ſatisfait ; donnez-moi le temps d'examiner ſi ſa conduite privée eſt auſſi digne de louanges que celle qu'il déploie dans les fonctions publiques dont il eſt chargé ? Je me réſerve de le mettre à quelques épreuves : la demande de la princeſſe étoit raiſonnable.

Les trois jours de délai étant écoulés, Abaltamant parut à l'audience du roi ; après les civilités d'uſage, il ſe vit engagé à paſſer chez la princeſſe, qui demandoit à lui parler ; le chef des eunuques s'offrit à le conduire : la diſtance juſqu'à ſon appartement n'étoit pas longue ; cependant, tout

en la franchiſſant, le ſage ambaſſadeur ſe recueilloit, & rappeloit à ſon eſprit les inſtructions du philoſophe Egyptien qui dirigeoit jadis ſon éducation. *Celui qui ferme les yeux, ne doit rien appréhender pour ſa vue. Celui qui retient les mouvemens de ſa langue ne s'expoſe point aux reproches d'indiſcrétion, & celui qui tient les mains croiſées ſur ſon ſein ne ſauroit les voir couper.*

A peine a-t-il fini de ſe rappeler ces maximes, qu'il ſe voit en préſence de la princeſſe : elle le reçoit ſans voile & à découvert, revêtue d'une manière fort ſimple, & environnée d'eſclaves de ſon ſexe, dont chacune pouvoit prétendre à la beauté ; mais il n'en eſt point qui ne ſoit éclipſée par celle de la princeſſe. L'ambaſſadeur, les mains croiſées ſur la poitrine, & les yeux baiſſés, lui préſente avec modeſtie ſes hommages reſpectueux ; elle le fait aſſeoir, il obéit, & ſe place ſur un ſopha à quelque diſtance : cette jeune beauté lui parla ainſi :

« Quel eſt le motif de votre ambaſſade auprès du roi mon père ? — Le roi mon maître, répond Abaltamant, aſpire à l'honneur de devenir votre époux, Ma-

dame ; il met ſa félicité à obtenir votre main, & je ſuis chargé d'en faire la demande en ſon nom. » La princeſſe baiſſa les yeux, & ordonna qu'on fit briller à ceux de l'ambaſſadeur les rares bijoux dont elle lui faiſoit le préſent : recherchant ſoigneuſement dans ſes regards & ſon maintien l'effet que pourroit faire ſur lui la magnificence de ces pierreries. L'ame avilie par la cupidité & l'avarice ſe trahit par un coup-d'œil, un ſeul mouvement : elle avoit fait ſubir la même épreuve à tous les ambaſſadeurs des ſouverains qui avoient déjà recherché ſon alliance ; tous s'étoient laiſſé éblouir.

« J'accepte vos dons, dit-il à la princeſſe, avec reſpect & reconnoiſſance ; mais ſans le tréſor inappréciable que j'ambitionne pour le roi mon maître, ils ne ſeront point à moi. Votre cœur & votre main, Madame, ſont le ſeul objet de mes vœux, & du bonheur d'Olenſa. Honorez ma miſſion d'une réponſe favorable, vous comblerez ma félicité. »

Cette réponſe reſpectueuſe & ſage enchanta la princeſſe : « Obtenez, lui dit-elle, l'aveu de mon père, je déſire qu'il vous le

donne, c'eſt m'expliquer aſſez. » Abaltamant, au comble de la joie, eut de la peine à en contenir l'expreſſion, il prit congé, & ſe retira chez lui.

Le roi vint le ſoir même rendre viſite à ſa fille: « Nous ſommes vaincus, mon père, lui dit-elle: vous vouliez me donner un époux qui me rendit heureuſe; Olenſa doit être choiſi. Un ſouverain ſans mérite n'auroit pu s'attacher un miniſtre comme Abaltamant; il en auroit été jaloux, & ne lui auroit pas accordé ſa confiance. » Après cet aveu de la princeſſe, le roi, déterminé à choiſir Olenſa pour ſon gendre, voulut cependant de nouveau entretenir ſon ambaſſadeur, & le fit inviter à ſe rendre au palais.

Abaltamant s'y rendit auſſitôt: le roi l'interrogea ſur l'effet qu'avoit produit ſur lui la vue de ſa fille.

« Sire, répondit-il, je ne ſuis point venu à la cour de votre majeſté pour voir la perſonne dont j'étois chargé de demander la main. Le roi mon maître, inſtruit par la renommée & par les éloges des poëtes qui ont célébre ſes perfections, n'a pas exigé de moi que j'élevaſſe mes regards ſur

la beauté qui fait l'objet de ſon amour. Lorſque la princeſſe m'a fait l'honneur de m'admettre en ſa préſence, je me ſuis reſſouvenu du reſpect que m'impoſoit la fille d'un grand roi, & l'épouſe future d'un monarque puiſſant, je me ſuis rappelé les maximes du ſage Abailaſſan : *Si tu fixès le ſoleil*, a-t-il dit, *l'éclat de ſes rayons fera fondre le criſtal de tes yeux.* — Mais, reprit le roi, elle vous a offert des préſens, pourquoi ne les avez-vous pas acceptés ? — Sire, je ne pourrai le faire qu'après le ſuccès de mon ambaſſade. La réponſe de votre majeſté éclairera la conduite que je dois tenir ; ſi elle doit combler les vœux du roi mon maître, je pourrai m'en attribuer le mérite, & ne me croirai pas indigne du bienfait qui m'a été offert avec tant de grâces. — J'ai juſqu'à ce jour, lui répondit le prince, refuſé dédaigneuſement à pluſieurs têtes couronnées le bien que vous allez m'enlever ; les émiſſaires, qui m'ont été envoyés, m'ont tous paru des préſomptueux, députés par des fous, ſe raſſurant ſur la prétendue dignité de leur caractère. Non contens d'avoir donné des preuves de baſſeſſe & de cupidité, ils ſe ſont oubliés

jusqu'à oser élever leurs regards sur ma fille; leur témérité m'avoit tellement indigné, que pour me garantir de semblables entreprises, & après les avoir fait châtier, j'annonçai par un édit qu'on s'exposeroit à la mort, en essayant de venir rechercher la main de ma fille, pour l'unir à des insensés qui seroient assez hardis pour m'envoyer des ministres, dont j'aurois à réprimer l'impudence, l'avarice ou la cupidité. Le choix que votre monarque a fait de vous, annonce si évidemment sa sagesse & ses lumières, que je croirois me refuser au bonheur de ma fille en rejetant une semblable alliance. Je vous la confie : conduisez-la à son époux, elle y arrivera comblée de mes bienfaits; & vous, Abaltamant, recevez un gage de mon estime, dans ce collier d'émeraudes que je vous prie de porter à votre col, en souvenir de l'amitié que j'ai vouée au sage ministre du grand Olensa. Que le saint prophête dirige vos pas ! »

Le roi fit ordonner une escorte de l'élite de ses gardes, pour accompagner la princesse, qui partit avec Abaltamant.

De retour auprès d'Olensa, l'heureux

ambaſſadeur devint de plus en plus l'organe de ſes déciſions. Une protection inébranlable ſemble le ſoutenir, il partage également la confiance du roi & de la reine, qui réunis par les ſentimens les plus vifs & les plus tendres, voyant tout des mêmes yeux, n'ont plus auſſi qu'une même volonté. D'après ces heureuſes diſpoſitions, qui ne croiroit Abaltamant à l'abri de l'orage! Cependant il gronde dans le port même, & l'aſile le plus aſſuré eſt environné de dangers.

La jalouſie eſt inſéparable de l'amour, & nous avons vu que le cœur d'Olenſa étoit fait de manière, que l'une & l'autre de ces paſſions y pouvoient être également funeſtes à ſon repos. Les viſirs, dont la haine eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle ſe couvre du poiſon de la flatterie, ſont parvenus à corrompre deux jeunes pages de la chambre du roi : ces enfans, élevés & nourris dans le palais, étoient accoutumés à reſter dans les appartemens intérieurs ; le roi n'en prenoit aucun ombrage, il leur permettoit de s'y divertir à toute heure pendant ſon travail, & même pendant les heures du repos qu'il

étoit accoutumé d'y prendre l'après - midi : habitué à entendre leur petit caquet, il n'en étoit pas importuné, il s'en amusoit souvent, & il ne lui arrivoit jamais de leur imposer silence. Tels seront les organes innocens de la calomnie & de l'intrigue des ennemis d'Abaltamant. Ces jeunes gens ont été instruits par les espions des visirs : dès qu'ils s'apperçevront que le prince sera sur le point de s'endormir, ils doivent s'entretenir de quelqu'aventure piquante & curieuse du palais, qu'on leur aura fait apprendre en cachette : « Si le roi vous écoute sans vous faire taire, avoit-on dit aux enfans, il est sûr que vous l'aurez amusé, & qu'il vous en aimera davantage. » Quand la petite scène eût été bien concertée, on abandonna les pages à leur propre talent, & dès le lendemain, ils mirent en exécution le plan proposé, & avec le plus grand succès.

Tout en faisant semblant de dormir, le roi venoit d'apprendre qu'un de ses vieux eunuques, amoureux d'une jeune esclave, au lieu de la bonne fortune qu'il espéroit, avoit passé la nuit avec la plus vieille du sérail, & comme on s'étoit entendu pour

le ſurprendre, il avoit été l'objet des railleries. Le roi ne trouva point de mal à cette aventure ; on réformoit chez lui les travers par le ridicule, & ce moyen ne ſauroit lui déplaire.

Le lendemain, dès qu'il fut ſur le ſopha ; il s'arrangea pour écouter ; mais comme on n'avoit pas fait la leçon aux pages, il n'entendit rien d'intéreſſant. Le troiſième jour le plus âgé de ces enfans rencontrant un des viſirs, lui dit naïvement : « Hier nous ne dîmes rien dans la chambre du roi, parce que nous ne ſavions rien ; mais quoiqu'il dormît, nous apperçumes bien du coin de l'œil qu'il avoit bonne envie d'écouter, apprenez-nous quelque petite hiſtoriette.— En voici une, dit le miniſtre, l'ancienne favorite a perdu ſon diamant, c'eſt l'eſclave Abdialla qui l'a pris ; mais voici comment doit être tourné votre dialogue. Ton camarade te demandera ſi tu devines qui eſt celui qui a pris le diamant ; tu diras, c'eſt ſurement Abdialla ; car il ſe fâche trop, & crie plus fort que tous les autres. » Le page content le remercie, & le lendemain le roi fut régalé de l'hiſtoire du diamant. Abdialla fut dénoncé dès le ſoir même ;

mais le visir avoit été instruit le matin par un Juif à qui le bijou avoit été offert. Olensa n'en fut pas moins surpris du discernement de ces enfans, & commençoit à ajouter de la confiance en leurs rapports.

Le moment étoit venu de mettre en jeu les ressorts qui devoient perdre Abaltamant. Les deux visirs font venir les jeunes gens, ils les félicitent d'avoir réussi à divertir sa majesté, & leur assurent que depuis ce temps-là elle les traite avec plus de bonté qu'à l'ordinaire : « Si vous voulez nous croire, ajoutèrent-ils, vous deviendrez les plus riches & les plus puissans du palais, & en récompense de ce que vous avez déjà fait, voilà une jolie bourse avec dix pièces d'or ; mais cachez-la soigneusement, car il y a ce triste Abaltamant qui ne peut souffrir qu'on devienne riche, s'il falloit le croire, on jeûneroit toute l'année dans le palais comme pour la fête du Ramadan, encore souffleroit-il toutes les lampes le jour des réjouissances pour en économiser l'huile : vous-a-t-il jamais fait la moindre caresse ? — Non, répondirent les enfans avec ingénuité. — Hé bien ! reprirent les

visirs, il faut l'éloigner de la cour, & l'envoyer faire des économies à sa campagne. Nous allons composer ensemble une petite histoire que vous réciterez devant le roi, comme vous avez fait les autres, & si vous réussissez, vous aurez cent bourses comme celle-ci. »

Une promesse semblable fit une vive impression sur les enfans ; les visirs en profitèrent pour graver dans leur mémoire tous les propos qu'ils devoient tenir, ils les firent répéter plusieurs fois, & le couple innocent, séduit par l'appas de l'or, revint au palais, bien déterminé à tout entreprendre pour être bientôt possesseur de cette fortune.

Le destin voulut qu'Olensa fut moins sobre qu'à l'ordinaire ; il rentre dans son appartement la tête troublée des vapeurs qui s'y étoient élevées, se jette sur le sopha & s'endort ; mais son sommeil inquiet fut bientôt troublé par le babil ordinaire des deux pages, il entendit le nom d'Abaltamant, & cela le rendit attentif.

« Le chef des eunuques, dit l'un des enfans, m'a promis une belle ceinture si je suis bien sage, & pour l'avoir, je veux être

auſſi ſage qu'Abaltamant. — Oui, répondit l'autre, & quand tu ſeras auſſi ſage que lui, tu partageras les careſſes de la reine. — Tu les as donc vus ? — Bon ! ſi je les ai vus. Dès que le roi eſt à la chaſſe, je vais me placer en ſentinelle près de la porte du cabinet, je les vois par le trou de la ſerrure qui s'embraſſent fort tendrement; cela dure depuis qu'ils ſont arrivés de la Cochinchine. »

Olenſa, comme nous l'avons dit, avoit la tête troublée des ſuites de ſon intempérance : il aimoit la reine avec excès. A l'ouïe de ces propos il devint jaloux, & cette jalouſie fut bientôt un accès de rage. Il ne pouvoit ſuppoſer que l'impoſture fut ſur les lèvres innocentes de ces enfans, & il en crut la naïveté. Il ſe lève du ſopha, comme feignant de ſe réveiller, entre dans l'appartement où il donnoit ordinairement ſes audiences particulières, & ordonne qu'on aille ſur le champ chercher Abaltamant.

Ce favori fut empreſſé de ſe rendre auprès du roi, il ſe proſterne, ſuivant l'uſage, en ſigne de reſpect & d'obéiſſance : le ſouverain lui donnant à peine le temps de

de ſe relever, lui dit : « Abaltamant ! quelle punition mérite un homme qui corrompt la femme de ſon prochain ? — La loi, répondit le miniſtre, veut que tout homme ſoit traité comme il aura traité ſon ſemblable. — Elle doit s'expliquer encore plus clairement, reprit Olenſa ; & que mériteroit le téméraire qui auroit violé l'honneur du roi dans la perſonne de ſon épouſe ? — Une mort ſi prompte, répondit Abaltamant, qu'elle ne put laiſſer d'intervalle entre le crime & le châtiment. — Monſtre d'ingratitude ! s'écria le roi, tu viens de prononcer ton arrêt. » Au même inſtant il lui plongea ſon canjard dans le cœur, & fit jeter ſon corps dans le puits deſtiné pour la ſépulture des criminels.

Au premier mouvement qu'avoit fait le roi, en ſe levant du ſopha, les pages furent effrayés, & abandonnèrent en fuyant la bourſe & les dix pièces d'or que les viſirs leur avoient donnés.

Olenſa ayant aſſouvi ſa vengeance ſe retiroit dans ſa chambre, les premiers objets qui s'offrirent à ſes regards furent la bourſe & les pièces d'or qui y étoient répandues ; il appelle un eſclave pour lui demander

l'explication de cet argent. On répondit avoir vu la bourſe à la ceinture de l'un des pages, & l'on croyoit qu'elle étoit un bienfait de ſa majeſté à leur égard. « Je n'ai point donné d'or à ces enfans, reprit Olenſa, qu'ils paroiſſent ſur le champ devant moi. »

Ils arrivèrent tremblans & confus. « Qui eſt-ce qui vous a donné cet or? » leur demanda le roi en colère. A cette queſtion, & ſurtout au ton qui l'accompagnoit, ces pauvres enfans, fondant en larmes, nommèrent les viſirs, & avouèrent bientôt toute l'intrigue qu'ils avoient tramée par leur organe, ainſi que la récompenſe qui leur avoit été promiſe. Ils n'avoient jamais penſé que le roi fit mourir ſi promptement Abaltamant, & étoient perſuadés que les viſirs étoient des méchans qui les avoient trompés & induits à faire le mal.

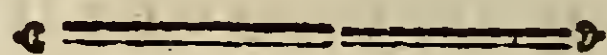
« Hélas! s'écria ce prince tourmenté de remords, qu'Abaltamant avoit bien raiſon de vouloir ſe tenir éloigné de ma cour! Je lui promis de n'écouter aucun délateur; il ſe fia à ma parole; je croyois la lui tenir exactement en fermant l'oreille aux inſinuations de ſes rivaux; on

a ſu me tromper par deux enfans : je ſuis devenu dans un inſtant parjure, ingrat & aſſaſſin. O Abaltamant ! mon regret eſt de ne pas pouvoir te faire juſtice de moi-même ; mais je calmerai du moins les remords de ma conſcience en la faiſant de tes ennemis. »

Après cela, Olenſa fit amener devant lui ſes coupables viſirs. « Abominables corrupteurs, leur dit-il ; traîtres, impoſteurs ! Vous êtes-vous flatté que le ciel laiſſeroit impuni le crime obſcur, & que l'innocent ne ſeroit pas vengé ? Celui qui creuſe la foſſe de ſon ennemi doit y tomber lui-même ; Abaltamant avoit en horreur vos rapines. Délivré des ſoucis de cette vie, il repoſe maintenant entre les bras du divin prophête. Pour vous, les ſupplices vont ſe ſuccéder ſans relâche & ſans fin ; votre ame, arrachée de votre corps, ſera précipitée dans les abîmes, où le feu la dévorera ſans la détruire. »

A l'inſtant même, il fit trancher la tête aux deux viſirs, leur corps fut livré aux animaux féroces ; celui d'Abaltamant fut inhumé dans un mauſolée conſtruit pour lui. Le roi & ſon épouſe y alloient

ſouvent faire leurs prières, & répandre leurs larmes ſur le marbre qui le couvroit. Olenſa ne ſe pardonna jamais le meurtre que trop de précipitation lui avoit fait commettre.



« Voyez, ſire, pourſuivit Aladin, quelle amertume l'oubli de ſoi-même a répandu ſur la vie d'un ſouverain, digne d'ailleurs de l'amour de ſes peuples. Voyez combien des miniſtres corrompus ſont dangereux ! Ce n'eſt point ici le danger perſonnel qui m'effraie. Mort ou vivant, mon innocence me met ſous la garde de Dieu. Mais que de regrets & de larmes il en coûteroit un jour à votre majeſté, ſi elle me faiſoit mourir ! La providence ne tarderoit plus alors de vous dévoiler les trames odieuſes de mes ennemis. Ah ! faſſe le ciel que le cœur de votre majeſté ne ſoit jamais tourmenté de ſemblables remords ! »

Bohetzad, toujours plus ému, & vivement touché des diſcours qu'il entendoit, des réflexions, & des ſentimens qui y étoient mêlés, ne put ſe déterminer à faire

exécuter une ſentence tant de fois prononcée, & fit reconduire de nouveau le ſurintendant dans les priſons.

A ce trait de bonté, que les miniſtres taxèrent de foibleſſe, ils s'aſſemblent & concertent un dernier effort ſur l'eſprit du monarque. Si Aladin peut échapper une fois à leurs complots, toutes leurs têtes ſont compromiſes. Ils demandent audience à la reine, & y furent admis. « Madame, lui dit un d'entr'eux, le roi ſe laiſſant ſéduire par les paroles magiques du téméraire, qui vous a tous deux offenſés, diffère ſon châtiment ſans raiſon. Le peuple, attribuant cette indulgence à l'effet de votre protection, s'abandonne aux conjectures les plus injurieuſes pour vous. *Aladin eſt bien coupable*, dit-il, *mais il ne ſera pas puni ; la reine le protège.* »

Cette reine, perſuadée par-là que ſon honneur eſt flétri par des délais trop réitérés, en porte elle-même ſes plaintes au roi ; & ce ſouverain, entraîné par des ſollicitations ſi puiſſantes, ſe décide enfin à terminer l'irréſolution qui l'agite par le châtiment du coupable ; il ſe rend au divan, &

commande d'un air sévère qu'on fasse venir Aladin.

A l'air froid & réservé du monarque, les visirs s'applaudissent du succès de leur démarche auprès de la reine. Dès que le prisonnier paroît, ils l'accablent à la fois des plus outrageantes invectives. « Malheureux, lui dirent-ils, la terre est altérée de ton sang; les vers attendent ton corps! Ils pensoient entraîner ici l'opinion du souverain, & diriger sa passion. Aladin sans s'émouvoir, & dédaignant de leur faire une réponse directe, prit ainsi la parole.

« On peut, mais sans passion, porter un témoignage contre le prévenu. S'il est convaincu, la justice le condamne. Mais le juge, en qualifiant le crime, & prononçant son arrêt, se renferme dans les égards qui sont dus à la créature de Dieu sur qui le châtiment va tomber. Ici, je ne vois que fureur & jalouse rage; on est dévoré de la soif du sang, & l'équité n'est plus la base des jugemens. Toutes les imputations injurieuses qui me sont adressées s'évanouissent; une main invisible imprime sur mon front le calme de l'innocence : un sentiment intérieur me dit qu'ayant vécu éloigné du crime, je ne serai

point confondu avec les coupables. Malheur à celui dont la conſcience rend un témoignage oppoſé ; c'eſt en vain qu'il s'efforce d'éviter le coup qui le menace : l'hiſtoire du ſultan Hébraïm & de ſon fils en eſt la preuve. »

Bohetzad, frappé d'étonnement ſur la fermeté intrépide d'Aladin, & la rage concentrée de ſes miniſtres ; indécis à la vue du tableau qu'il a ſous les yeux, voulut entendre encore les aventures d'Hébraïm ; & le ſurintendant ayant obtenu la permiſſion de les raconter, commença ainſi.

Hiſtoire du ſultan Hébraïm & de ſon fils, ou le Prédeſtiné.

LE ſultan Hébraïm, appelé par ſa naiſſance à régir de vaſtes états, avoit encore étendu ſa domination par le ſuccès de ſes armes. Mais la privation d'un héritier altéroit la jouiſſance de ſa gloire : c'eſt en vain qu'il avoit peuplé ſon ſerrail des plus belles eſclaves ; il n'étoit parvenu qu'à ſatisfaire ſes déſirs, ſans combler ſes eſpérances. Un jour enfin une d'entr'elles donna des marques de fécondité.

A cette nouvelle inattendue, Hébraïm,

rempli de joie, combla de préfens cette favorite, ordonna des prières dans toutes les mofquées, & fit confulter les plus favans aftrologues fur le fort du prince dont il attendoit la naiffance. En effet, le terme étant arrivé, cette mère donna le jour à un fils dont on célébra la venue par des réjouiffances publiques & des fêtes qui, pendant quarante jours, annoncèrent au peuple le bonheur de leur fouverain. Ce temps occupoit d'un autre côté les aftrologues qui, à la veille de rendre compte au fultan du fuccès de leurs travaux, fe virent embarraffés & troublés dans leurs obfervations; ils ne purent diffimuler au fultan la nature des malignes influences de l'étoile qui avoit préfidé à la naiffance de fon fils; l'orbite de fa planète, noire & teinte de fang, annonçoit des revers auxquels il feroit difficile de réfifter. Ils avouèrent enfin, d'une voix unanime, qu'avant l'âge de fept ans l'enfant feroit expofé à être dévoré par un lion; mais que s'il pouvoit éviter la fureur de cet animal, pendant cet efpace de temps déterminé, fa main deviendroit fatale à l'auteur de fes jours, dont la vie feroit en danger : il ne pouvoit d'ailleurs échapper aux

malheurs dont il étoit ménacé, qu'en devenant par les fruits de l'éducation un prince éclairé, ſage & vertueux.

L'annonce d'un préſage ſi funeſte fit évanouir la joie d'Hébraïm, & ces jours de félicité publique devinrent pour lui des jours de larmes & de douleur. Cependant, comme l'eſpérance n'abandonne jamais l'infortune, il ſe flattoit, il aimoit à penſer que l'on pouvoit, par des précautions humaines, ſouſtraire aux décrets du ſort l'héritier de ſa puiſſance. Il ne lui ſembloit pas impoſſible de le garantir des attaques du lion juſqu'au terme des ſept années ; & qu'après l'avoir ainſi dérobé aux premiers arrêts du deſtin, il ne pût, en veillant ſoigneuſement à ſon éducation, faire germer en lui les ſentimens de la ſageſſe, l'amour de la vertu, & faire démentir l'horoſcope que les aſtrologues venoient de tirer.

D'après ces réflexions, le ſultan fit conſtruire une retraite ſur le ſommet d'une montagne, dans laquelle il eſpéroit mettre ſon fils à l'abri des attaques du lion pendant les ſept ans déterminés par le ſort. Une multitude d'ouvriers furent employés à former dans le roc une excavation de cent pieds de

profondeur ſur cent cinquante de longueur & trente de largeur ; on y deſcendit les matériaux néceſſaires pour y bâtir une demeure commode : il s'y trouvoit une ſource d'eau, on lui procura un écoulement, ainſi qu'aux eaux de la pluie qui pouvoient ſe raſſembler dans ce creux ; on y porta de la terre, & on y mit des plantes qui proſpérèrent bientôt.

Après avoir bien meublé ce petit palais, on y deſcendit le prince & ſa nourrice à l'aide d'une poulie ; & avec eux, les approviſionnemens néceſſaires pour un mois. A la fin de chaque lune, Hébraïm venoit exactement viſiter ſon fils, la nourrice poſoit l'enfant ſur un panier de joncs qu'on élevoit juſqu'à l'extrêmité de l'embouchure ; & tandis que le ſultan ſe livroit aux plus doux mouvemens de la nature en careſſant ſon enfant, une garde nombreuſe écartoit au loin les animaux féroces par le ſon bruyant des inſtrumens. La viſite finie, on renouveloit les proviſions, & la corde roulant ſur la poulie, ramenoit doucement au fond du ſouterrain le panier & le nourriſſon.

Le jeune prince croiſſoit & proſpéroit dans cette habitation ſolitaire, qu'une végé-

tation très-active avoit embellie d'arbres & de plantes de toutes les espèces. Le terme fatal désigné par les astrologues, étoit presqu'entièrement écoulé ; vingt jours manquoient encore à l'accomplissement des sept années, lorsqu'une bande de chasseurs étrangers, poursuivant vigoureusement un énorme lion qu'ils avoient déjà blessé, parvint au sommet de la montagne ne perdant pas de vue leur proie. Le furieux animal, épouvanté par les cris, atteint par les flèches qu'on lui tiroit de tous côtés, trouve l'excavation sur ses pas, & soit aveuglement, terreur ou désespoir, il s'y précipite aussitôt ; il tombe sur un arbre, qui pliant sous le poids, garantit en partie l'effort d'une chûte qui l'eut écrasé dans le fond de ce gouffre.

La nourrice épouvantée cherche à se cacher ; le monstre trouve l'enfant, qu'il blesse grièvement à l'épaule ; ses cris font accourir la nourrice, qui oubliant son propre danger, vole au secours de son nourrisson ; le lion se jette sur elle, & la met en pièces ; il alloit la dévorer, quand les chasseurs, arrivant tout-à-coup sur le bord du précipice, décochent à la fois une grêle

de flèches sur l'animal vorace ; son corps en est hérissé, le sang ruisselle de toutes parts, & bientôt une pierre énorme qu'on fit tomber sur sa tête l'écrasa sur la place.

Après cet exploit, les chasseurs, curieux de connoître l'enfant dont les cris retentissoient dans cette affreuse demeure, s'empressèrent d'y descendre ; quel ne fut pas leur étonnement d'y trouver un bel enfant, richement vêtu ! mais baigné dans son sang des blessures qu'il avoit reçues, & gisant à côté d'une femme morte : leurs premiers soins furent de secourir l'innocente créature qui respiroit encore, ils lavèrent sa blessure, & l'envelopèrent avec des herbes salutaires ; dès que l'enfant parut plus tranquille, ils ensevelirent la nourrice, & firent l'examen de ce séjour bisarre. Les meubles de la petite maison paroissoient de la plus grande richesse, on y trouva une quantité de bonnes provisions qui sembloient y être descendues du ciel. Les chasseurs s'emparèrent de tout par droit de conquête, & cherchèrent les moyens de sortir de ce précipice tout ce qui y étoit enfoui.

Le panier de joncs servit d'abord à transporter le jeune enfant, qu'on sortit de cette

demeure, & ſucceſſivement tous les effets, meubles & proviſions ſe montèrent au moyen de la poulie qui étoit fixée au ſommet de l'excavation : quand tout fut dehors, le partage ſe fit ; le chef de la troupe s'empara du jeune enfant, à la conſervation duquel il ſe ſentoit vivement intéreſſé, & l'emmena avec lui dans ſa maiſon.

Le fils unique du ſultan Hébraïm étoit tombé en bonnes mains. Son bienfaiteur étoit un homme de diſtinction, riche, & n'ayant d'autre défaut qu'une paſſion démeſurée pour la chaſſe. Epris de la beauté & de la douceur de ſon jeune élève, il donna les plus grands ſoins à ſon rétabliſſement ; quand il le trouva en état de répondre à ſes queſtions, il chercha à ſavoir de lui qui il étoit, & pour quel motif on lui avoit fait occuper une habitation ſi extraordinaire.

« Je l'ignore, répondit l'enfant ; je vivois avec la femme que vous avez trouvée morte, elle me donnoit ce qui m'étoit néceſſaire. De temps à autre, un homme plus grand que vous venoit ſe placer au ſommet de la demeure où vous m'avez trouvé ; on

me faiſoit entrer dans un panier, & on me montoit vers lui; il me careſſoit beaucoup, & m'appeloit ſon cher enfant, j'appelois la femme nourrice, elle me nommoit auſſi ſon cher enfant, je ne ſais rien de plus. »

Le bienfaiteur ne pouvoit conclure de cette déclaration naïve, autre choſe ſinon que cet enfant devoit ſes jours à des parens d'un ordre diſtingué; mais que quelque raiſon très-extraordinaire, qu'il ne pouvoit découvrir, les avoit forcés de cacher ſon exiſtence par un moyen plus extraordinaire encore. En attendant que le temps pût dévoiler ce myſtère, il donna tous ſes ſoins à ſon éducation, le fit inſtruire dans les ſciences, & élever dans les exercices convenables à un ſujet de la plus haute naiſſance.

Le jeune élève répondit de bonne heure aux eſpérances de ſon ami; il excelloit particulièrement dans l'art de l'équitation, manioit avec adreſſe un cheval, ſe ſervoit fort bien de toutes ſortes d'armes, & prit en général toutes les connoiſſances néceſſaires au guerrier & au chaſſeur les plus déterminés.

Un jour qu'ils ſe trouvèrent l'un & l'autre engagés à la pourſuite de quelques tigres, tout-à-coup ils furent enveloppés par une bande de voleurs. Abaquir (c'étoit le nom du jeune homme) fit, ainſi que ſon maître, des prodiges de valeur; mais accablés par le nombre, ils furent tous les deux dépouillés; le protecteur d'Abaquir y perdit la vie, lui-même fut atteint de quelques bleſſures légères, & l'évanouiſſement qui en fut la ſuite étoit plutôt l'effet de la fatigue que celui des coups qu'il avoit reçus. Auſſitôt que les voleurs eurent diſparu, il revint à lui-même: naturellement courageux, il entreprit, quoique dépouillé de tout ſecours, de traverſer le déſert pour ſe rendre à quelqu'endroit habité, n'ayant pour toute défenſe qu'un épieu de chaſſeur qui avoit été oublié ſur le champ de bataille.

A peine eut-il marché quelques heures, qu'il apperçut dans la campagne un homme en habit de derviche, il ſe hâte de le joindre, l'aborde & le ſalue; le derviche le prévient en entamant lui-même la converſation: « Mon beau jeune homme, lui dit-il, vous êtes nud & bleſſé: qui vous

a donc réduit dans le fâcheux état où je vous vois? » Abaquir n'hésite pas de raconter son aventure à celui qu'il prenoit pour un saint personnage, & lui demanda avec confiance de quoi se nourrir & se vêtir. « Il faut, répondit le derviche, savoir se dépouiller pour habiller son frère, & partager sa nourriture pour le conserver. » En même temps il couvrit le jeune homme de son manteau, le fit asseoir, sortit d'une espèce de bissac quelques dattes, du pain paitri avec du lait de chameau, & une outre de peau de chèvre, contenant cinq à six pintes d'eau: « Tenez, lui dit-il, vous ferez le repas d'un pénitent, je porte ceci sur moi pour le besoin d'autrui & pour le mien, mais nous irons à ma grotte; vous y trouverez de quoi vous reposer & un peu plus d'abondance. »

Abaquir, avant de manger, rendit grâces au saint prophête d'un secours envoyé aussi à propos: après les premiers besoins satisfaits, le derviche l'engagea de prendre avec lui le chemin de la grotte: elle n'étoit pas fort éloignée.

Abaquir y fut reçu avec toutes les marques d'une charité bienfaisante, ses blessures

furent lavées, on les pansa, & on lui donna une nourriture plus succulente. Dans cette sauvage habitation, les tables & les siéges n'étoient composés que de pierres assemblées grossièrement, les lits n'étoient qu'un tas de mousse; mais c'étoit beaucoup pour Abaquir qui avoit été réduit à manquer de tout. D'ailleurs, les attentions de son hôte suppléoient aux commodités de ce séjour; le jeune homme prenoit la plus haute idée de la profession de derviche, puisqu'elle inspiroit des sentimens si humains.

Mon cher enfant, lui disoit l'affectueux personnage, prêtez-vous aux soins que je prends plaisir à vous rendre, ne mettez pas tout sur le compte de la religion. Vous m'inspirez beaucoup d'intérêt, & si vous voulez-vous séparer de moi, il faut attendre que vous soyez parfaitement guéri de vos blessures; car la sortie de ce désert est très-pénible. »

Le jeune homme ne pouvoit que se montrer bien reconnoissant de tant d'attentions, elles ne lui paroissoient point extraordinaires. Habitué aux tendres caresses de sa nourrice, à celles de son père, & à celles du généreux bienfaiteur qui avoit formé

depuis ſon éducation ; celles du derviche prétendu lui ſembloient affectueuſes & naturelles. Peu-à-peu celui-ci parvint à connoître toutes les aventures d'Abaquir, & paroiſſoit y prendre un intérêt toujours plus marqué.

« Ou je ſuis bien trompé, mon enfant, diſoit le ſolitaire, ou je vous vois réſervé pour les plus hautes deſtinées ; & je me dévoue à devenir votre conducteur dans cette route fortunée ; je vous ferai retrouver ce père qui prenoit tant de plaiſir à vous prodiguer ſes careſſes. — Ah ! ſi vous le pouvez, répondit Abaquir, conduiſez-moi vers lui ſur le champ. — Dans l'état où vous êtes ? non, mon enfant, vous ne connoiſſez pas les hommes ; la nature ne parle point chez les grands en faveur d'un inconnu, couvert d'un vieux manteau de derviche : avant de parvenir à vous faire entendre, vous éprouveriez les traitemens réſervés à l'impoſture, & il ſe trouveroit une quantité de gens intéreſſés à vous interdire tout accès. Mais vous êtes avec un homme qui vous aime, les reſſources avec moi ne ſauroient vous manquer ; le dégoût des richeſſes & des vanités de ce monde

m'a fait prendre le parti de la retraite ; mais demain, si je le veux, j'en posséderai plus qu'il n'en faut pour satisfaire l'ambition des plus riches potentats de la terre. Je peux vous en faire voir une partie ; la terre recèle des trésors ; je peux la forcer à me les livrer ; non loin d'ici, il y en a un très-abondant ; je vous y conduirai. Vous en ramasserez ce qui vous sera nécessaire pour arriver à la cour de votre père : précédé de cent chameaux, chargés des plus riches étoffes de l'Orient & conduits chacun par un esclave, vous serez environné d'une garde qui vous fera respecter partout où vous passerez. »

Abaquir étoit dans l'admiration ; il ne pouvoit imaginer l'effet de ces magnifiques promesses, en voyant le manteau de bure grossière dont il étoit couvert, les meubles & les ustenciles bizarres de son hôte ; celui-ci, après l'avoir abandonné quelques momens à ses réflexions, reprit ainsi la parole : « oh ! mon enfant ; que l'apparence ne vous trompe jamais ! Plus vous avancerez en âge, plus vous apprendrez à vous défier de ses illusions. Je suis derviche par inclination, mais un autre homme est caché

ſous mon manteau ; il vous a pris en amitié, & c'eſt lui qui veut accélérer votre bonheur. Tous les habillemens que je porte ne ſont pas vils ; en voici un que des hommes forts & puiſſans peuvent ſeuls revêtir. » En même temps le faux derviche entr'ouvrit ſa ſoutane, & fit voir une ceinture de ſoie rouge, jaune & verte. « Prenez confiance, jeune homme ! pourſuivit-il, demain je vous ferai voir de grandes choſes ; nous nous occuperons de votre fortune ; je ſaurai, ſans être obligé de tant courir, trouver cette ſingulière excavation dans laquelle vous fûtes élevé, j'en connoîtrai l'architecte ; & dans un mois, après avoir raſſemblé nos préparatifs ; nous partirons pour la cour de votre père, avec un cortège qui forcera tout le monde à venir au-devant de nous. »

La découverte de cette ceinture ſous des haillons a frappé d'étonnement Abaquir ; il fait fond ſur les promeſſes de ſon nouveau protecteur, & accepte ſes offres. « Au moins, ajouta encore cet homme extraordinaire, dès que vous ſerez chez votre père, & malgré ce que notre ſéparation doit vous coûter de peine, j'exige que

vous me laissiez revenir dans ma solitude.
— Volontiers, répondit Abaquir ; mais vous ne m'empêcherez pas de vous y ramener. »

Le lendemain matin, le derviche fait prendre au jeune homme un panier avec des provisions pour déjeuner, & un paquet de cordes ; & ils se rendent ensemble au pied d'une montagne escarpée. Quand ils y furent arrivés, le compagnon d'Abaquir l'engage à prendre de nouvelles forces. « Vous pourrez, lui dit-il, souffrir un peu de fatigue, mais en pensant que vous en devez recueillir le fruit, vous redoublerez de courage ; ne vous étonnez point des choses que vous allez voir. Cette montagne renferme dans son sein un trésor qu'on ne sauroit évaluer : ces richesses sont abandonnées à des mages comme moi ; mais nous dédaignons d'en faire usage pour nous-mêmes. Ne vous amusez point à ramasser l'or que vous y trouverez en quantité, ne prenez que les pierres précieuses, c'est le meilleur moyen de vous enrichir promptement. »

Après cette exhortation, le derviche se dépouille de son manteau, & paroît en

magicien : il n'eſt couvert que de ſa large ceinture bigarrée, qui lui garnit la poitrine & les reins, & dont les extrêmités pendent ſur ſes jambes ; il prend une bourſe ſuſpendue à ſa ceinture, un inſtrument propre à faire du feu, allume une bougie, fait brûler des parfums, & parcourant un livre qui couvroit ſa poitrine, il prononce à voix forte une conjuration magique. A peine l'a-t-il achevée que la terre s'ébranle ſous ſes pas, elle s'entr'ouvre devant lui, & fait appercevoir à quatre pieds de profondeur une pierre de marbre quarrée, au milieu de laquelle le magicien répand auſſitôt des parfums ; lorſqu'il préſume que l'air doit en être purifié & rafraîchi, il ceint Abaquir d'une corde ſous les bras, lui met une bougie à la main, & le deſcend dans cette ouverture.

Dès qu'Abaquir y fût arrivé, ſes yeux furent éblouis par l'éclat des richeſſes dont il ſe voyoit environné : mais fidelle aux avis du magicien, il ne ramaſſa que des pierres précieuſes, dont il remplit le panier que ſon guide lui avoit fait deſcendre avec une corde. Quand il fut rempli & remonté hors de la foſſe, le magicien le prit ; &

au même inſtant un bruit affreux ſe fit entendre, la trappe fatale ſe referme, & le jeune Abaquir ſe trouve englouti dans les entrailles de la terre, ſans eſpérance d'en jamais ſortir.

Il ſe crut trahi par le magicien, & ſans l'énergie de ſon caractère, il ſe ſeroit abandonné au déſeſpoir ; mais après avoir répandu quelques larmes, il retrace à ſa mémoire les événemens de ſa vie. Menacé dans ſa première enfance de devenir la proie d'un lion, la providence l'avoit garanti de ce danger ; attaqué depuis par des voleurs, la même protection l'avoit ſauvé : « le bras qui m'a défendu, diſoit-il, ne ſe laſſera point encore, je ſuis innocent & trompé ! » Dans cette confiance, il ſe proſterne devant celui qui tient la clef des abîmes ; & ſe repoſe avec aſſurance ſur ſon ſecours.

A la faveur de la bougie qui brûloit encore, il examine l'immenſe caverne qui lui ſert de priſon ; il croit appercevoir dans le fond un paſſage, dont le ſentier ne pouvoit ſe ſuivre debout ; il en approche avec ſa lumière, mais il en ſort un air ſi vif qu'elle s'éteint ſur le champ. Loin de

diminuer ſon eſpérance, cet accident ſemble l'avoir accrue ; un vent ſi violent lui annonce un paſſage extérieur ; il s'engage péniblement & preſqu'en rampant dans cette obſcurité ; en approchant il entend un bruit ſourd, dont le murmure lui préſage quelqu'événement ſingulier ; il s'apperçoit bientôt qu'il trempe ſes mains & ſes genoux dans une ſource d'eau vive, il lève la tête, & voyant qu'il peut prendre quelque repos, il s'aſſied ſur une pierre qu'il a rencontrée, au milieu du murmure de pluſieurs autres ſources, qui s'échappent de ces profondes cavités. Il remplit le creux de ſa main de cette eau fraîche & délicieuſe ; il en boit ; & après avoir repris des forces il continue cette route fatigante. Mais les petits ruiſſeaux, qui juſques-là ne faiſoient que courir ſur la terre, ſe ſont creuſés un lit ; il eſt forcé d'y entrer, plus il marche, & plus le riſque augmente ; il ſe met à la nage. Enfin l'obſcurité commence à ſe diſſiper autour de lui ; la caverne s'étend, s'aggrandit, & donne une foible entrée au jour, qui ſemble annoncer une prochaine iſſue : les forces du nageur augmentent avec ſon eſpoir ; & il ſe trouve bientôt

bientôt ſous la voûte des cieux, au moment où le ſoleil en abandonnoit la parure à la déeſſe des ténèbres.

Il étoit temps qu'Abaquir ſe reposât ſans crainte, ſes forces étoient épuiſées : il ſe coucha ſur la terre, & vaincu par la fatigue il s'endormit bientôt. Il n'eut pas beſoin de ſe débarraſſer du peu de vêtemens mouillés qu'il avoit reçus du magicien; les frottemens des cailloux en avoient emporté une partie, & le reſte n'étoit plus que des lambeaux.

Cependant le chant des oiſeaux annonçoit le retour de l'aurore; les premiers rayons du ſoleil réveillèrent Abaquir. Ce jeune prince en ouvrant les yeux ſe rappelle les dangers auxquels il vient d'échapper; il en retrace à ſa mémoire les plus légères circonſtances; il crut ſe reſſouvenir d'avoir apperçu dans l'affreux ſouterrain qu'il a traverſé, les cadavres des victimes de l'ambition du malheureux magicien; ce ſouvenir rempliſſoit ſon ame de terreur & d'épouvante, mais en même temps il ſentoit le prix des bienfaits de la main Toute Puiſſante qui l'avoit miraculeuſement arraché de ce tombeau; ſes yeux élevés au ciel, remplis

de larmes, exprimoient sa reconnoissance; & ses lèvres célébroient les louanges de Dieu & de son prophête.

Ces premiers devoirs étant remplis, il falloit appaiser par quelque nourriture la faim dont il étoit dévoré; en parcourant les bords du petit lac où il se trouvoit, il apperçut quelques roseaux dont il suçoit les tiges & broyoit les racines avec ses dents; il fouilloit de tous côtés la terre, qui lui procuroit les ressources dont il avoit un pressant besoin: à force de soins & de patience il a enfin repris ses forces avec le courage: alors il ramasse quelques lambeaux de ses habits déjà séchés par le soleil, les attache à une ceinture faite de feuilles de roseaux; à force de recherches, il parvient à trouver un bâton qui lui sert à-la-fois d'appui & de défense, & arrive avec beaucoup de fatigues sur une petite plaine, d'où il découvre une ville voisine; dont il suivit le chemin qui s'offroit devant lui.

Dès qu'il fut apperçu des habitans, un d'entr'eux courut au-devant de lui, & parut jaloux de lui prodiguer les secours dont son extérieur annonçoit les besoins; il le força bientôt de prendre un asile dans

ſa maiſon : il y fut reçu avec bonté, on écoute avec intérêt le récit de ſes aventures, il a trouvé des confidens de ſes malheurs. Et ſans nous inquiéter pour le moment du ſort de ce jeune prince, revenons auprès du ſultan Hebraïm ſon père, bien plus tourmenté que lui, par l'accompliſſement du préſage fatal.

Le ſurlendemain de la défaite du lion étoit le terme rigoureux aſſigné par les aſtrologues : le ſultan croyant recueillir enfin le fruit de ſes ſoins & de ſa prudence, ſe préſente au ſommet de l'ouverture ; & annonce comme à l'ordinaire ſon arrivée par le bruit du cor : mais perſonne n'ayant répondu à ce premier ſignal, Hebraïm, inquiet de ce ſilence, fait deſcendre des officiers dans la foſſe, qui après bien des perquiſitions inutiles n'y trouvèrent qu'une patte de lion ; ce malheureux père ne doute plus de la perte de ſon fils, il revient en hâte à ſon palais, & fait venir les mêmes aſtrologues qu'il avoit conſultés ci-devant ſur le ſort de ſon fils : « Infortuné que je ſuis ! leur dit-il, votre fatale prédiction eſt vérifiée, mon fils a été dévoré avant l'expiration des ſept années ; car je n'ai

retrouvé dans la retraite que je lui avois ménagée, que la patte d'un énorme lion. — Invincible ſultan! répondirent les aſtrologues, puiſque l'événement vous force à reconnoître la vérité de notre horoſcope, nous devons vous féliciter aujourd'hui d'être à l'abri d'une mort inévitable, que celui dont vous pleurez la perte vous auroit donnée : votre fils ſuccombant à ſa deſtinée eſt mort innocent, & vous êtes préſervé.

Cette réflexion apporta quelque ſoulagement à la juſte douleur du ſultan, & le temps acheva d'en effacer le ſouvenir.

Cependant Abaquir, que nous ne devons pas perdre de vue, s'ennuyoit de ſon oiſiveté dans la petite ville où on l'avoit ſi bien reçu. Son hôte avoit, avec une nombreuſe famille, peu de reſſources pour ſon entretien. Le jeune prince ne voulant pas lui être à charge, alloit ſouvent chaſſer dans la campagne; un jour qu'il avoit tué un daim, & qu'il ſe diſpoſoit à le charger ſur ſes épaules, il ſe vit environné tout-à-coup d'une troupe de cavaliers, & ſe trouva ſans s'en douter au milieu d'une bande de voleurs. « Camarade! lui dit le chef, vous chaſſez à pied & ne portez qu'un arc; il y

a cependant dans ces déſerts bien des lions & des tigres, & quelque jour vous pourriez trouver votre maître. Venez à la chaſſe avec nous, & nous vous donnerons un excellent cheval. »

Abaquir, déjà porté pour la chaſſe, crut avoir trouvé l'occaſion de ſuivre ſon inclination, & de ſoulager ſes hôtes de ſon entretien : il répondit naïvement à cette offre, en acceptant, dit-il, la grâce qu'il vouloit lui faire de l'admettre parmi eux. Le chef de la troupe comprit par cette réponſe que le jeune homme, encore novice, n'avoit pas ſaiſi le vrai ſens de ſa propoſition ; & reprit ainſi la parole : « puiſque vous voulez bien vous joindre à nous, nous déjeûnerons enſemble pour lier connoiſſance. » Là-deſſus le reſte de la troupe deſcendit de cheval, on ouvrit les havre-ſacs, & chacun ſe mit en devoir de ſatisfaire ſon appétit. « Puiſque vous êtes des nôtres, dit le chef ; il faut que je vous mette au fait des loix par leſquelles nous nous gouvernons ; nous nous aimons & nous ſecourons en frères, nous partageons nos proies également, & nous nous jurons une fidélité à la vie & à la mort. — J'ai

déjà vécu parmi des chaſſeurs, reprit Abaquir ; j'aimois cet état, & vous apprendrez de moi que ſi je ne leur dois pas le jour, je leur ſuis redevable de la vie : vos loix me paroiſſent fort équitables. — Puiſqu'il eſt ainſi, dit le chef, il ne me reſte plus à vous inſtruire que de notre police. Quoique je ne ſois que votre égal, tout ici me rend obéiſſance comme au chef ; & comme il faut qu'on me craigne & qu'on me reſpecte, je traite avec la dernière rigueur tous ceux qui n'obéiſſent pas à mes ordres. — Dès que vous marchez en troupe, dit Abaquir, il faut bien qu'il y ait de la ſubordination. — Jurez donc ſur l'alcoran, & par le nom du ſaint prophête, reprit le chef, de vous ſoumettre à toutes nos loix ſans reſtriction. » Dès qu'Abaquir eut entendu parler du divin livre, il crut être avec des ſaints ; & ſans héſiter il prit l'alcoran, le porta trois fois ſur ſon cœur, ſur ſa tête, & ſur ſes lèvres ; & promit au-de-là de ce qu'on exigeoit de lui : il s'enrôloit ainſi, ſans le ſavoir, au nombre des premiers ſcélérats des déſerts. Tous ſes nouveaux camarades l'embraſsèrent avec joie ; il monte un beau cheval, on

le couvre d'un manteau, & il eſt armé d'un ſabre, d'un arc, & d'une lance : Abaquir étoit content, & ne s'apperçut que le lendemain de la témérité des engagemens qu'il avoit contractés.

Ces brigands ſe répandent bientôt dans les déſerts, volent & pillent les voyageurs & les caravanes ; leur nombre s'augmente chaque jour par le ſuccès de leurs funeſtes expéditions ; les ravages deviennent ſi conſidérables, que le ſouverain de ces contrées ſe met lui même à la tête de quelques troupes pour les pourſuivre ; c'étoit le ſultan Hebraïm. Il parvient à envelopper de toutes parts les brigands ; Abaquir ſe trouvant à la tête de la bande, fut particulièrement l'objet de la pourſuite du ſultan ; mais le jeune homme prévenant le danger qui le menace, bleſſe ſon adverſaire d'un coup de flèche, tandis que d'un autre côté les ſujets du prince ſe ſont rendus maîtres des voleurs ; ce qui ne périt pas ſous le glaive, reſte priſonnier, & ils ont enfin purgé ces déſerts de cette troupe vagabonde & funeſte.

Cependant le ſultan étoit bleſſé aſſez grièvement ; de retour à ſa capitale, & après avoir fait apporter quelques remèdes

à ſon mal, il fit venir les aſtrologues : « Imposteurs ! leur dit-il, aviez-vous prévenu que je duſſe mourir de la main d'un brigand ? Vous qui me menaciez uniquement de celle de mon fils. — Sultan ! répondirent-ils ; tout ce que nous vous avons prédit n'eſt que trop malheureuſement vrai ; que votre hauteſſe examine le coupable, qu'elle s'informe de quelle main eſt partie la fatale flèche, & qu'elle nous juge enſuite. »

Hebraïm fait amener en ſa préſence tous les priſonniers, leur promet la vie & la liberté, s'ils lui font connoître celui qui l'a bleſſé.

« C'eſt moi, dit Abaquir avec courage : j'ai eu le malheur d'attenter ſur les jours de mon ſouverain que je ne connoiſſois pas, & je mérite la mort. — Raſſurez-vous, jeune homme ! dit le ſultan étonné : dites-moi ſeulement qui vous êtes, & quel eſt votre père ? A cette demande, Abaquir entra dans tous les détails qui étoient à ſa connoiſſance, juſqu'à celui où le lion le bleſſa & dévora ſa nourrice. Le récit fut interrompu par l'altération ſenſible qui ſe fit remarquer ſur le viſage du ſultan ; mais un peu remis de cette première émotion,

Hebraïm follicita vivement le récit de fes aventures ; le jeune prince continua de parler, & finit par dépeindre la frayeur dont il avoit été faifi en combattant le fultan...... « Arrêtez ! dit Hébraïm les larmes aux yeux ; approchez-vous de moi, faites-moi voir la morfure du lion : Abaquir obéit. » Je touche la vérité, s'écria le fultan en examinant la cicatrice : « Ne balancez plus, mon cher fils, venez dans mes bras ; que j'aie du moins la confolation avant de defcendre au tombeau de retrouver mon fils unique. » Aftrologues ! dit-il, en fe tournant de leur côté : « vous m'avez dit la vérité autant qu'il vous étoit poffible de la dire ; mais j'eus tort de vous confulter fur ma deftinée ; nous devons nous réfigner en filence au décret prononcé fur nous, en cherchant à l'éviter nous ne faifons qu'en aggraver le poids. » Puis s'adreffant à toute fa cour : « Vifirs ! & grands du royaume, leur dit-il, reconnoiffez pour votre légitime fouverain Ben-Hebraïm mon fils unique, aidez-le à remplir dignement les penibles fonctions du trône. »

Abaquir ayant été couronné fur le champ fous le nom d'Abaquir-Ben-Hebraïm, fon

père ſe réſigna à la mort ; il fit arracher de ſon corps la flèche qui y étoit entrée, & ſa vie s'échappa avec le ſang qu'il perdit de cette large bleſſure, en reſpectant le décret dont il avoit attiré ſur lui l'exécution, & béniſſant Dieu de laiſſer un digne héritier de ſa couronne.

Ben-Hebraïm, appelé de bonne heure à régir des états, mais inſtruit par l'adverſité, nourri dans l'activité, & vertueux par principe, ſe montra digne de la confiance publique. L'aventure du magicien & des brigands l'avoit mis en garde contre les apparences ; il fit grâce à ces derniers ; mais il déſiroit ardemment que le ciel fit tomber l'autre ſous ſa main, pour qu'il pût en faire un exemple de juſtice.

Un jour que ce jeune ſultan parcouroit les marchés de la ville, à la faveur d'un déguiſement, il apperçut dans le Kane un étranger autour duquel la curioſité attiroit la foule. On y admiroit des diamans & des bijoux de la plus grande beauté.

Ben-Hebraïm obſerve avec attention cet étranger, & ſous les riches vêtemens d'un Arménien, il reconnoît ſon malheureux derviche ; l'accent de ſa voix,

& ſon air emphatique le caractériſoient à ne pouvoir s'y méprendre.

Le ſultan revient auſſitôt à ſon palais, & fait venir ſecrètement le plus jeune des voleurs, qu'il avoit gardé auprès de lui, à cauſe des heureuſes diſpoſitions qu'il avoit découvertes en lui, & de l'averſion qu'il avoit témoignée pour l'état qu'il avoit jadis embraſſé par contrainte.

« Margam ! lui dit-il, j'ai beſoin de vous, pour m'aider à délivrer la terre d'un homme des plus dangereux : & il lui traça en même temps la conduite qu'il doit tenir dans le plan qu'ils ont arrêté entr'eux.

Deux jours après, Ben-Hebraïm envoya au Kane ſon premier eunuque accompagné de quatre officiers du palais, & une ſuite d'eſclaves, pour inviter le jouaillier arménien Doboul à ſe rendre au palais de la part du ſultan ; on lui menoit pour cet effet le plus beau cheval des écuries.

Le faux Arménien eſt ſurpris de tant d'honneurs, & n'imaginant d'autre motif à cette invitation que celui de la curioſité, il raſſemble ſes effets les plus précieux, & ſe propoſe d'éblouir tous les yeux par

la magnificence du présent qu'il va porter au sultan ; il en charge deux de ses propres esclaves, & se laisse conduire par le premier eunuque.

Dès qu'il arrive aux portes du palais, une députation du sultan, ayant un officier à sa tête, vint lui présenter une boite richement ornée & remplie de Bétel (1). Toutes les salles du palais qu'il traversa étoient parfumées d'aloës & de sandal ; il pénètre ainsi jusqu'au cabinet le plus reculé de l'appartement du sultan.

Margam sous les habits du sultan, assis sur un sopha élevé, bien instruit de ce qu'il devoit faire & dire, attendoit l'étranger. Avant de se concerter avec lui, Ben-Hebraim avoit acquis des lumières sur le costume magique, dont on apperçevra bientôt l'effet.

A l'aspect de Doboul, Margam descend du sopha, vient au-devant du faux Arménien sans lui donner le temps de faire les génuflexions d'usage, le fait asseoir

(1) *Bétel.* Plante qui croît dans les Indes. Elle s'attache aux arbres comme le lierre. Les Indiens en font grand cas & la croient propre à affermir les gencives & pour l'estomac.

à ſes côtés ſur le ſopha en lui cédant la droite. « Permettez cet hommage, ajouta-t-il, c'eſt celui d'un jeune magicien envers ſon maître. Doboul étonné gardoit le ſilence : » Voici mes preuves ! pourſuivit Margam, & en découvrant ſon Doliman, il fit appercevoir la ceinture rouge, jaune & verte, qui chamarroit ſa poitrine. « J'aſpirois, continua le faux ſultan, à me rapprocher d'un homme pour lequel des moyens extraordinaires m'avoient inſpiré autant de reſpect que de curioſité, le moment eſt venu, & je m'en félicite.

« Sultan ! répondit Doboul, quand la ſcience eſt réunie au pouvoir, il faut que tout fléchiſſe, & vous me voyez dans l'admiration d'être à portée de baiſer les pieds d'un autre Salomon. — Laiſſons aux hommes ordinaires, dit Margam, le goût pour les reſpects extérieurs, je déſire acquérir de nouvelles lumières ſans rechercher de vains hommages. Qu'eſt-ce, d'ailleurs, qu'une ſouveraineté terreſtre, aſſujettie à tant de travaux, expoſée à tant de périls, auprès de celle dont vous jouiſſez ? Quel bonheur de pouvoir acquérir d'immenſes richeſſes, & d'en répandre les

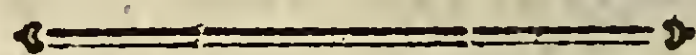
dons, ſans être à charge à perſonne! — Je ne puis, ô ſage ſultan, répartit Doboul, qu'applaudir à cette noble ambition & à ces ſentimens vertueux. Nous pouvons nous rendre maîtres de bien des choſes avec beaucoup de facilité, & ſans livrer des peuples entiers aux horreurs des combats, & à la misère; nous ne ſacrifions qu'un ſeul homme. Voilà préciſément, interrompit Margam, ce que je voudrois éviter; je voudrois pouvoir ſauver un homme, & c'eſt à ce ſujet que je deſirois vous conſulter. Le ſauver? dit Doboul. Dès qu'il y eſt prédeſtiné, on ne le préſerveroit pas même en ſe mettant à ſa place. — En ce cas, il faut l'abandonner; mais je voudrois du moins que ce ne fut qu'un eſclave: « Sultan! vous n'obtiendrez rien, il faut que la victime ſoit de prix, & d'une naiſſance diſtinguée. — Mais il me ſemble, dit Margam, qu'on s'expoſe dans un choix pareil à des reſſentimens dangereux. — On a le moyen de conſulter auparavant, répondit le magicien; c'eſt ce que je fis dans la dernière recherche, & il me fut répondu: *Pour que Margam courût quelque danger, il faudroit qu'il ſe rencon-*

trât sur terre avec sa victime. Or, lui en ayant mis plus de deux cent toises sur la tête, je ne crains plus le danger de son retour. »

Après avoir fait semblant de rêver, Margam ajouta : « Il faudra donc vaincre mes scrupules ; il ne me reste qu'une chose à désirer de vous. Nous pourrons opérer ensemble pendant votre séjour ici, je vais vous montrer le livre que j'ai sur la poitrine, communiquez-moi le vôtre. Doboul ne peut refuser, il est dans un lieu où tout est soumis au pouvoir du sultan : Margam prend le livre, il s'approche sans affectation d'une cassolette ardente, & le jette dedans : le magicien veut l'en retirer, au même instant le vrai sultan sortant de derrière un rideau, prévient son mouvement & l'arrête. « Scélérat ! lui dit-il, ton heure est venue ; tu es en présence d'Abaquir ta victime, & en même temps de Ben-Hebraïm souverain de ces lieux ; puis adressant la parole à son page : » Margam ! lui dit-il, quittez vos habillemens royaux, & faites avancer mes eunuques ! Infâme magicien ! continua-t-il en parlant à Doboul ; vois comment les fausses illusions de ton

art t'ont précipité ſous le glaive dont tu devois être frappé ; où s'enfuira le crime quand le ciel le pourſuit ? quand la vengeance divine ſort des entrailles de la terre pour le frapper ?

A ces paroles, le magicien demeuroit pétrifié, mais bientôt les remords affreux déchirant ſa conſcience, sembloient opérer chez lui l'effet du braſier ardent qui dévoroit ſon livre abominable : « Je brûle, » s'écria-t-il à diverſes repriſes, en pouſſant des cris douloureux. « Qu'il ſoit conduit hors du palais ! dit le ſultan, & qu'on lui tranche la tête en préſence de ſes eſclaves, & du peuple qui y eſt raſſemblé.



Aladin finit ainſi l'hiſtoire du ſultan Hebraïm & de ſon fils. Et après un moment de ſilence, il adreſſa de nouveau la parole à Bohetzad.

« Sire ! Je pourrois appliquer ici à mes propres aventures les juſtes réflexions qui découlent de l'hiſtoire que vous venez d'entendre ; mais ſi le décret du ciel n'a pas marqué ma délivrance, il n'eſt aucun moyen qui puiſſe me ſauver du péril où je me trouve

engagé : les caractères imprimés ſur mon front décident de mon ſalut, du ſuccès ou de la honte de mes ennemis ; mais à tout événement je demeurerai riche de mon innocence, & elle triomphera tôt ou tard.

Bohetzad, plus irréſolu que jamais, décida par un ſigne qu'on eut à reconduire le ſurintendant dans les priſons.

Le dixième jour venoit de paroître, depuis que la condamnation du jeune Aladin ſe trouvoit ainſi différée, c'étoit un temps de fête. Les grands, les courtiſans, la nobleſſe du royaume ſe raſſembloient auprès du trône, c'étoit pour eux un devoir d'obligation. Les dix viſirs avoient là toutes leurs créatures ; quelques-unes d'elles, autoriſées par les fonctions de leur état, entreprirent de parler contre le ſurintendant, en répétant tout ce qui avoit été dit de plus fort & de plus captieux, pour décider le ſouverain à armer contre ce criminel prétendu toute la ſévérité de la juſtice. On finit par inſinuer que, né de caſte de brigands, on ne devoit attendre de lui que des forfaits ; chacun paroiſſoit

appuyer ces aſſertions par les regards & les attitudes.

L'unanimité de ces avis, en apparence ſi déſintéreſſés, ébranlèrent de nouveau le monarque. Il ſe crut obligé de reconnoître ces marques de zèle par un remercîment, & de juſtifier l'indéciſion de ſa conduite. « Je ne prétends point, dit-il, que l'attentat demeure impuni ; mais je voudrois que le coupable lui-même, convaincu d'avoir mérité la mort, fût forcé de reconnoître l'équité du jugement qui l'y condanne. Après cette obſervation, il ordonna que le coupable, toujours chargé de ſes fers, fut ramené devant lui : « Audacieux jeune homme, lui dit-il ; tu vois autour de moi les repréſentans de ma nation, pour qui la durée de tes jours eſt un ſupplice ; ce n'eſt que par ta mort que les clameurs de mon peuple peuvent être appaiſées.

« Sire ! répondit Aladin avec reſpect & dignité, je rejette toujours loin de moi juſqu'à l'ombre du ſoupçon, pour le crime odieux dont tant de voix ſemblent m'accuſer & pourſuivre la vengeance. Si la nation étoit ici dignement repréſentée,

ſa voix ſeroit celle de Dieu & s'élèveroit en faveur de mon innocence ; cette voix, aux ſons de laquelle tout eſt ſourd dans ce moment, retentit cependant au fond du cœur de votre majeſté. L'oiſeleur a moins de pouvoir pour étouffer dans ſes mains le foible oiſeau qu'il y tient, que vous n'en avez pour m'ôter la vie ; votre ſeule clémence ne vous feroit pas auſſi long-temps délibérer, ſi le doigt de Dieu ne balançoit pas dans votre cœur l'atrocité des imputations dont on me charge, & ſi la force de l'étoile qui dirige mon ſort ne s'oppoſoit pas à ma chûte. Je retrouve dans les aventures de la famille de Selimansha une foule de rapports avec les miennes. Balavan ſon fils éprouva, en voulant faire mourir un de ſes neveux, que toute la puiſſance humaine ne peut avancer l'inſtant de la mort marqué par la Providence. — Je ſerois curieux de ſavoir, dit Bohetzad, ſi tu nous feras retrouver dans l'hiſtoire de cette famille, l'exemple d'une ingratitude ſemblable à la tienne ? »

Hiſtoire de Selimansha, & de ſa famille.

SIRE, reprit auſſitôt le jeune ſurinten-

dant : l'hiſtoire nous a conſervé la mémoire d'un roi de Perſe, nommé Selimansha, qui poſſédoit toutes les qualités d'un grand ſouverain : ſa famille conſiſtoit en deux princes : mais elle s'étoit augmentée d'une fille unique de Kalisla ſon frère, que celui-ci en mourant avoit confiée à ſes ſoins. Senſible à cette préférence, Selimansha n'oublia rien pour répondre à cette confiance : l'amour fraternel, joint aux vertus les plus pures, l'engagèrent à donner les plus grands ſoins à l'éducation de cette princeſſe, qu'il regardoit comme ſa fille; des attentions ſi marquées, des prévenances ſi délicates, trouvèrent dans cette jeune élève les diſpoſitions les plus heureuſes, & en firent bientôt un chef-d'œuvre de perfection.

Dès l'âge de douze ans, les agrémens du corps & les grâces de l'eſprit la faiſoient remarquer des perſonnes de ſon ſexe, ainſi que l'étoile du matin au ſein du firmament. Sa mémoire très-ornée lui fourniſſoit des reſſources continuelles pour faire briller la ſolidité de ſon jugement ; elle poſſédoit l'alcoran de manière à en réciter les chapitres à volonté, elle en expliquoit le ſens

moral avec une précision qui charmoit tous ses auditeurs.

Selimansha voyant son aimable nièce en âge d'être mariée, crut ne pouvoir mieux disposer de sa main qu'en faveur d'un de ses fils ; il en fit la proposition à la princesse, la laissant maîtresse absolue du choix. « C'est votre bonheur que je cherche, ma fille ; prononcez, & ma volonté suivra votre décision.

« A qui puis-je mieux m'en rapporter qu'à vous? répondit Chamsada, je m'abandonne à la tendresse dont le père le plus chéri me donne chaque jour des preuves si touchantes, & je me soumets avec plaisir à tout ce que votre sagesse ordonnera de moi.

Je suis flatté de votre confiance, reprit le bon monarque, & je redoublerois de tendresse pour vous, si je croyois qu'elle pût augmenter. Puisque vous me laissez le maître de disposer de votre sort, je l'attacherai à celui de mon second fils ; l'heureux rapport que j'ai remarqué dans vos caractères, semble me promettre l'union la mieux assortie ; je distingue en lui des vertus, qui se développant, deviendront

bientôt les rivales des vôtres ; vous êtes née pour régir des états, je lui crois les qualités dignes du trône ; en lui donnant votre main, & lui destinant ma couronne, je fais votre bonheur, le sien, & celui de mes peuples. »

L'aimable princesse baissa les yeux, en remerciant son oncle de l'excès de ses bontés. Selimansha fut ordonner sur le champ les préparatifs nécessaires pour la célébration du mariage.

Des réjouissances publiques la suivirent, & manifestèrent la satisfaction générale ; elles durèrent soixante jours : ce terme étant arrivé, Selimansha, jaloux de son repos, abdiqua la couronne, & plaça sur le trône celui de ses fils au bonheur duquel il venoit d'unir l'aimable Chamsada.

Balavan, l'ainé des fils de Selimansha, s'attendoit à monter sur le trône après la mort de son père. Epris des charmes de sa belle parente, il comptoit lui offrir sa main & l'associer à sa fortune : le dépit & la jalousie s'emparèrent de son cœur, lorsqu'il vit passer dans les mains de son frère le rang & le bonheur auquel il secroyoit appelé, au-moins par droit d'aînesse ;

quand ſon mérite n'auroit pas été un titre à cette préférence, il ſavoit que les ſouverains de cette partie de l'Orient étoient les maîtres de choiſir leurs ſucceſſeurs dans leur famille, ſans égard aux prérogatives de l'âge; mais l'impétueux Balavan penſoit qu'on devoit déroger en ſa faveur à l'uſage, & ſe conformer à celui des autres nations.

La naiſſance d'un fils, dont la reine accoucha heureuſement, vint augmenter la rage de ce furieux, & fut un obſtacle de plus à ſes prétentions; cet événement mit le comble à ſon déſeſpoir, il trouva le moyen de s'introduire ſecrètement dans l'appartement du roi ſon frère, & d'une main forcenée lui plongea ſon poignard dans le ſein; il pénètre avec les mêmes précautions & le même deſſein dans celui où repoſoit l'enfant; mais découvrant le voile qui cachoit ce jeune prince, plus beau que le jour, un ſentiment ſurnaturel ſembloit retenir ſon bras: « Tu ſerois mon fils, ſe diſoit-il, ſi l'injuſtice ne m'eut pas ravi le cœur & la main de Chamſada, » & reconnoiſſant en même temps dans cette innocente victime les traits de celle dont il adoroit les

charmes, une émotion involontaire lui fit porter un coup mal aſſuré, le poignard vacille dans ſa main tremblante, & frappe ſans bleſſer mortellement.

Balavan n'eut pas épargné ſa belle-ſœur, s'il ne ſe fut flatté d'obtenir ſa main; mais cet eſpoir retint ſon bras homicide : quant à Selimansha, il put échapper au monſtre par la vigilance de ſes gardes. Au moment où celui-ci s'approchoit de l'appartement de ſon père, dans l'affreux deſſein de couronner ſes forfaits par le parricide, il fut apperçu par un eſclave, qui aidé des eunuques de la garde, força le meurtrier de renoncer à l'eſpoir que ſembloit lui promettre le ſuccès du crime qu'il alloit commettre; voyant alors qu'il ne pouvoit échapper aux ſoupçons, il prit la fuite, & fut ſe cacher à l'extrémité des frontières, dans un château fortifié par la nature & par l'art.

Le jour, qui commence à paroître, va révéler bientôt les horreurs de cette nuit ſanglante. Aux premiers rayons de l'aurore, la nourrice vient allaiter ſon tendre nourriſſon, dont le ſang innonde le berceau; éperdue, elle court à l'appartement du roi

&

& de la reine annoncer cette fatale nouvelle ; le désespoir & les cris la précédent, & réveillent Chamsada. Cette malheureuse reine ouvre les yeux, l'époux qui respiroit à ses côtés ne vit plus, les cris de la nourrice lui font redouter des malheurs plus terribles encore : épouse & mère éplorée, elle court au berceau de son fils, le prend dans ses bras, il respiroit encore! Elle conçoit l'espoir de le sauver ; tout le palais est en mouvement, Selimansha arrive avec ses eunuques, les chirurgiens sont appelés, l'art & les soins vont rendre la vie à cette innocente créature ; mais ils s'épuisent en vain sur le corps du jeune monarque dont l'infortunée Chamsada pleure la perte.

Les herbes aromatiques & vulnéraires, les beaumes de l'Orient ont opéré sur la blessure de l'enfant, & ranimé les espérances de sa mère : il a repris le sein de sa nourrice, & l'héritier présomptif de Selimansha est enfin hors de tout danger.

Cependant le vieux monarque cherchoit à découvrir le meurtrier de ses enfans : la fuite précipitée de Balavan, son poignard teint de sang qu'on retrouva dans l'appar-

tement, décidèrent bientôt des ſoupçons que ſon caractère vicieux avoit fait naître d'abord. Le vieillard infortuné réſiſtoit avec peine à l'excès de ſa douleur : « Ciel! s'écrioit-il, éloignez de moi l'ange de la mort, puiſque vous voulez que je ſois encore utile ſur la terre : » après cela il fit aſſembler les grands, les viſirs, & leur annonça qu'il alloit prendre les rênes du gouvernement.

Ses premiers ſoins furent de conſoler la triſte Chamſada, & de concert ils dirigèrent leurs attentions ſur l'aimable nourriſſon que la Providence avoit préſervé ; en fortifiant ſon tempérament, on formoit auſſi ſon eſprit & ſon cœur : la mère lui expliquoit les paſſages de la loi, dont les préceptes devoient diriger ſes mœurs & ſa conduite, & le vieillard l'inſtruiſoit dans la grande connoiſſance du monde & des hommes.

Dès l'âge de huit ans, le jeune prince étoit ſi robuſte qu'il étoit en état de manier les armes, & de ſupporter les fatigues du cheval. Au bout de quelques années toutes ſes qualités morales ſe développèrent, & promirent d'effacer un jour

toutes celles dont avoit brillé le roi son père.

Alors Selimansha jugeant que son petit-fils, aidé de bons conseils, étoit en état de porter la couronne, lui remit les rênes de l'empire au milieu du divan assemblé, & le fit proclamer roi sous le nom de Shaseliman, aux acclamations du royaume, dont les peuples, consternés encore du coup affreux qui leur avoit enlevé un souverain adoré, sembloient promettre à son héritier le même attachement, & en attendre le même amour.

Le nouveau roi, dirigé par de sages conseils, ne démentit point les heureuses préventions de ses sujets en sa faveur, les cadis & les visirs remplissant dignement les devoirs de leurs charges firent aimer les lois, dont l'exécution sage & prompte assuroit le bonheur de tous. Aussi exact aux devoirs de la religion, qu'à ceux du trône, Shaseliman faisoit régulièrement ses ablutions, assistoit aux prières dans les mosquées, tenoit trois divans par semaine, travailloit journellement avec ses ministres, & se portoit sur le champ dans tous les endroits où sa présence nécessitoit le retour

de la tranquillité & du bon ordre. Les peuples heureux ſous ſon gouvernement jouiſſoient en paix de leur félicité, quand de nouveaux forfaits vinrent la troubler, & ravir l'eſpérance d'un bonheur durable.

Le ſcélérat Balavan, pourſuivi par les remords du crime affreux qu'il avoit commis, ne ſe croyant pas en ſureté chez un peuple à qui il étoit odieux, ſortit de la place forte dans laquelle il s'étoit réfugié, & tenta de ſe retirer en Egypte pour implorer la protection du ſouverain de ce vaſte empire : là, déguiſant ſes forfaits, il ſe préſente comme un prince infortuné, victime d'une femme, & ſacrifié par un père que ſon grand âge rend imbécille. Le roi d'Egypte l'accueille avec bonté, & ſe préparoit à lui donner des ſecours, lorſqu'un envoyé de Selimansha arriva & demanda audience.

Ce vieux monarque, inſtruit par ſes émiſſaires de la route qu'avoit priſe Balavan, avoit député à toutes les cours auprès deſquelles ce ſcélérat pouvoit mendier une retraite ou de l'appui; un ſignalement fort détaillé dépeignoit le fugitif, & faiſoit connoître tous ſes crimes.

Le ſoudan, en communiquant au coupable les dépêches qu'il venoit de recevoir, ordonna ſur le champ qu'il fût renfermé dans une étroite priſon, en attendant l'arrêt que prononcera contre lui un père irrité. Tel fut l'ordre intimé à Balavan, tel fut le ſens de la réponſe de celui-ci au roi Selimansha ; mais ce père trop foible & trop tendre commit à la fois deux fautes majeures en politique.

Pour armer contre ſon fils toute la colère du ſouverain d'Egypte, il lui avoit diſſimulé que le jeune Shaſeliman avoit échappé au coup mortel dont il avoit été frappé : il ne détruiſit point dans ſa ſeconde lettre cette opinion, & engagea le roi d'Egypte à rendre la liberté au coupable. « Déjà trop malheureux, diſoit-il, je ne veux pas ſouiller ma main en traçant l'ordre du trépas de mon fils : qu'il erre partout, privé de reſſources & de ſecours, n'ayant pour compagnons que ſes remords, pour ſociété que les tigres moins inhumains que lui. Qu'aſſiégé de beſoins, rongé de douleur, odieux aux autres, il ſoit lui-même l'inſtrument de ma vengeance, que j'abandonne au roi des rois. »

Sur cette résolution, le soudan fit sortir Balavan de prison, & le bannit à jamais du royaume : il en rendit compte à Selimansha, & entama avec lui une négociation moins désagréable.

La réputation des charmes & des qualités estimables de Chamsada avoit percé jusqu'en Egypte. Bensirak, ce même soudan dont nous venons de parler, voyant qu'il étoit possible d'obtenir sa main, en fit la proposition à Selimansha, dans les termes les plus pressans & les plus respectueux, le priant de lui ménager l'aveu de celle que la nature & le sang lui avoient soumise comme nièce & belle-fille.

Le vieux monarque de Perse, satisfait d'une demande qui offroit à son aimable nièce le plus avantageux des établissemens, lui en fit sur le champ l'ouverture. La sensible Chamsada ne put l'entendre sans répandre des larmes, son cœur étoit encore tout entier à l'époux qu'elle avoit perdu, & il falloit s'arracher des bras de son oncle & de son enfant, pour ouvrir son ame aux impressions d'une nouvelle tendresse : « Ah ! mon oncle, disoit-elle, quels sentimens remplaceront jamais ceux dont j'é-

prouve ici la douceur ? Où trouverois-je des devoirs plus agréables à remplir — Ma chère fille, reprit Selimansha, vous êtes recherchée par un des plus puissans monarques du monde ; on fait un grand éloge de ses vertus, on parle avantageusement de sa personne. Votre fils, que j'ai placé sur mon trône, a besoin d'une protection plus active & plus durable que la mienne ; vous saurez ménager par votre adresse une étroite alliance entre les deux monarques ; mais n'oubliez pas que pour obtenir l'expulsion de Balavan, je l'accusai du double crime d'avoir assassiné son frère & son neveu. Shaseliman règne en Perse comme un descendant de ma maison, sa mère doit être inconnue de Bensirak. Vous lui deviendrez plus chère, lorsqu'il pourra espérer de ne partager vos affections avec personne, & qu'elles ne se répandront que sur les enfans qui naîtront de votre union. Mon expérience m'apprit à connoître les foiblesses du cœur humain : l'homme puissant se défie toujours des discours de l'intérêt personnel ; vous pouvez rendre à votre fils, sur le trône de Perse, des services importans, comme à un parent éloigné, sans

qu'on vous soupçonne de sacrifier les intérêts de votre mari & de vos enfans, & si vous parliez pour un fils, vous pourriez paroître une mère aveuglée par un excès d'amour. Nous sommes d'ailleurs trop heureux que Bensirak, épris de vos charmes, attende de notre grâce ce que sa puissance pourroit nous ravir : n'attirons point par un refus le fléau de la guerre sur nos peuples, & sacrifions à leur repos & à nos intérêts le plaisir que nous aurions de vivre ensemble. »

Chamsada n'opposa rien à des raisons plus spécieuses que solides, & Selimansha répondit aussitôt au soudan, que sa nièce se trouvoit trop honorée du choix du puissant souverain de l'Egypte, & qu'elle étoit prête à s'unir à lui. A la réception de cette nouvelle, le soudan enivré de joie envoya un ambassadeur avec un superbe cortège pour aller chercher son épouse : Selimansha, instruit de l'arrivée du ministre Egyptien dans ses états, fut à sa rencontre à vingt lieues au-delà de sa capitale, le reçut dans un camp magnifique, & après l'avoir fêté pendant deux jours, il lui remit sa nièce. On abrégea

les cérémonies, autant pour ſatisfaire l'impatience du ſoudan, que pour cacher à l'ambaſſadeur le ſecret de l'exiſtence du fils de Chamſada : le vieux monarque ſe donnoit alors la qualité d'envoyé du roi de Perſe pour remplir les conditions du traité.

Dès que Chamſada fut arrivée dans la capitale de l'Egypte, le ſoudan manda le muphti & le cadi pour le contract & la cérémonie du mariage. Leur ſoumiſſion fut ſur le champ récompenſée par un préſent de peliſſes & de cinq mille pièces d'or. La princeſſe entre dans l'appartement deſtiné pour les nôces ; une foule d'eſclaves de la plus grande beauté & magnifiquement vêtues la conduit au bain, portant des caſſolettes où brûloient les plus précieux aromates : au ſortir du bain, elle eſt couverte de vêtemens dont l'éclat obſcurcit les lumières des appartemens ; mais ſa beauté éclipſe aiſément celle des objets qui l'environnent : elle eſt ainſi conduite auprès du ſoudan.

Ce monarque la reçut avec les démonſtrations de l'amour le plus tendre, la fit aſſeoir à côté de lui : on ſervit un ſouper

où la délicatesse des mets enchérissoit sur la profusion ; il présenta à sa future épouse plusieurs écrins garnis des bijoux les plus rares, & couronna enfin ce beau jour par remplir les obligations que l'hymen lui imposoit.

Cependant au milieu de ces fêtes, Chamsada, loin de partager la félicité publique & le bonheur de son époux, dévoroit en secret ses ennuis ; séparée de son fils, elle n'étoit plus occupée que du seul bien auquel son cœur fut véritablement attaché ; secondant les vues politiques & chimériques de son oncle, elle n'hasardoit rien auprès du soudan qui pût affoiblir le caractère de ce respectable vieillard ; elle n'osoit parler de son fils. Que de maux cependant n'eut-elle pas prévenus par une confiance légitime ! & que ne devoit-elle pas attendre de l'amour de Bensirak, qui s'enflammoit chaque jour davantage !

Le sort devoit justifier bientôt les tendres inquiétudes de la reine sur le compte de son fils. Balavan, informé du mariage de sa belle-sœur avec le soudan d'Egypte, instruit que Selimansha régnoit en Perse, sentit réveiller dans son cœur ses projets

de vengeance : il ſe voyoit privé du fruit de ſes attentats, du trône de Perſe, objet de ſon ambition, de la beauté dont il déſiroit la conquête ; le ſcélérat, livré à ſes penchans, infeſtoit par des excès de tout genre les états qu'il comptoit envahir après la mort de ſon père ; il vivoit de rapines & de brigandages.

Enfin Selimansha, ſuccombant ſous le poids des années, remit ſon ame à ſon créateur ; dès que Balavan fut informé de cet événement, il accourut à la tête des brigands dont il étoit le chef, ſoufflant la révolte, entraînant avec lui de nouvelles troupes, gagnant les uns par des promeſſes pompeuſes, ſéduiſant les autres par l'appas de l'or que ſes crimes avoient amaſſé ; ils concertent enſemble leurs projets ; il détrône ſon neveu, le précipite dans un cachot, & ſe fit proclamer à ſa place.

Ce cruel uſurpateur, non content de ſes ſuccès, réſolut de faire égorger l'innocente victime qui avoit jadis miraculeuſement échappé à ſon bras homicide ; mais la compaſſion qui ne pouvoit trouver d'as-

cès dans ſon ame, étoit entrée dans le cœur des ſcélérats ſes complices: « Nous ne pouvons conſentir à la mort d'un enfant qui n'a fait aucun mal, dirent-ils à Balavan; aſſurez-vous de lui, ſi vous redoutez ſon crédit; mais conſervez-lui la vie. » Il fut forcé d'acquieſcer à leur demande, & fit enfermer ſon neveu dans un caveau.

Chamſada ayant appris cette nouvelle affligeante ne pouvoit contenir l'excès de ſa douleur; mais elle ne pouvoit inſtruire ſon époux du malheur de ſon fils, ſans expoſer la mémoire de ſon oncle Selimansha, ſans le rappeler comme un impoſteur, puiſqu'il avoit écrit que le jeune Shaſeliman avoit été aſſaſſiné; elle remit à Dieu ſa confiance & ſon eſpoir. Cependant l'odieux Balavan avoit achevé la conquête de la Perſe; tous les grands du royaume étoient venus lui rendre hommage: le jeune Shaſeliman demeura quatre ans renfermé, on fourniſſoit à peine à ſa ſubſiſtance; accablé par l'infortune, il dépériſſoit à vue d'œil, & ſa beauté ne retraçoit plus l'image de ſa mère dont il étoit l'exacte reſſemblance; enfin la Providence

qui veilloit ſur lui voulut le ſouſtraire un inſtant à tant de maux.

Balavan aſſis au divan, environné d'une cour brillante, ſembloit jouir en paix d'une autorité qui paroiſſoit inébranlable : au milieu des grands dont il croyoit avoir la confiance, & des courtiſans dont il recevoit l'encens, une voix s'élève. Cette voix conſacrée à la vérité, & dévouée encore à la mémoire de Selimansha, s'exprimoit ainſi.

« Sire! le ciel vous a comblé de proſpérités; en vous donnant, avec cet empire, le cœur de vos peuples, ce trône paroit aſſis ſur une baſe inébranlable; montrez-vous digne de plus en plus de faveurs du très-haut. Jetez un regard de compaſſion ſur un foible enfant dont l'innocence eſt le ſeul ſoutien, qui n'ouvrit les yeux à la lumière que pour répandre des larmes; dont tous les inſtans de l'exiſtence ont été marqués par les ſouffrances & le malheur. L'infortuné Shaſeliman n'a pu jamais vous offenſer, rendez-lui ſa liberté. — Je conſentirois à votre demande, répondit Balavan, ſi je n'avois quelques raiſons de craindre qu'il ne formât un parti contre moi, &

ne devint le chef des mécontens qu'un roi ne manque jamais de faire malgré ſes meilleures intentions. — Hélas ! ſire, répliqua le prince qui avoit porté la parole ; qui pourroit ſuivre un jeune homme chez qui la nature eſt en partie détruite par les ſouffrances, & dont l'ame n'a plus d'énergie ? Vos ſujets vous étant tous dévoués, où trouveroit-il des inſenſés qui fomentaſſent contre vous des projets ambitieux ? » Balavan ſe rendit à ces motifs, & affectant aux yeux de ſa cour une clémence politique, il fit ſortir de priſon le jeune Shaſeliman, le fit revêtir d'une ſuperbe peliſſe, & lui donna le commandement d'une province éloignée : il penſoit moins à lui procurer un ſort avantageux, qu'à ſe défaire de lui, en l'appelant à la défenſe d'un pays expoſé aux attaques continuelles des infidelles : il préſumoit avec quelque fondement qu'il y ſacrifieroit ſa vie, puiſque jamais aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit échappé aux dangers dont cette partie de la Perſe étoit menacée.

Le jeune prince partit avec une foible eſcorte ; à peine fut-il arrivé à ſa deſtination, que les preſſentimens de ſon oncle

Balavan se vérifièrent en partie : les infidelles firent une irruption, Shaseliman n'ayant à leur opposer qu'une poignée de monde fut obligé de céder au nombre, & il tomba lui-même entre les mains de ses ennemis. Ceux-ci renonçant en faveur de son âge & de sa beauté, à l'usage cruel qu'ils pratiquoient dans ces occasions, au lieu de lui donner la mort, se contentèrent de le descendre dans un puits, où étoient déjà renfermés plusieurs prisonniers musulmans. Ce malheureux prince, victime conjurée du destin, vit s'écouler un an entier dans cette horrible captivité.

C'étoit une coutume de ces peuples infidelles, de faire monter tous les ans, à un jour fixé, les prisonniers qu'ils avoient pu faire, sur le sommet d'une tour très-élevée, pour les précipiter sur la terre.

Shaseliman fut tiré du puits, conduit au haut de la tour, & précipité avec les autres; mais la Providence, qui veilloit sur ses jours, le fit tomber sur le corps d'un de ses compagnons d'infortune : au moment même où l'on venoit de lancer celui-ci, ce corps le supportant en partie, & l'air soutenant ses habits, le pré-

ſervèrent tous deux d'une chûte meurtrière. Il fut étourdi de la rapidité du mouvement, mais il n'eſſuya ni rupture ni contuſion ; & un long évanouiſſement fut le ſeul accident qu'il éprouva.

Il fut enfin rappelé à la vie au milieu des infortunés qui l'avoient perdue ; ſon premier mouvement fut d'élever ſon ame à Dieu, & de lui témoigner ſa reconnoiſſance par l'interceſſion du grand prophête : il reconnut qu'il étoit dans une immenſe forêt ; les cadavres qui l'environnoient devoient attirer néceſſairement les bêtes féroces, il s'éloigne de cet endroit dangereux, il marche toute la nuit ; & dès qu'il ſe crut à l'abri des hommes & des animaux, il monta ſur un arbre, cherchant à ſe dérober dans ſon feuillage aux regards des voyageurs, & ſe nourriſſant de fruits ſauvages. Ce fut en s'obſervant de cette manière, qu'il parvint juſqu'aux états de Balavan ſon oncle.

Il étoit près d'entrer dans la première ville de Perſe, lorſqu'il apperçut cinq ou ſix hommes qui s'entretenoient enſemble ; les ayant reconnus pour muſulmans, il les aborda, & leur fit le récit du traitement

qu'il avoit reçu des infidelles, & de la manière miraculeuse dont il avoit été sauvé: la naïveté de son rapport n'en laissant pas suspecter la vérité, ils furent touchés de compassion en sa faveur, & le conduisirent chez eux, où il jouit des droits de l'hospitalité. Après quelques jours de repos, il prit congé de ses bienfaiteurs pour continuer sa route vers la capitale où régnoit Balavan; ses hôtes, après lui avoir fourni tout ce dont il avoit besoin, lui indiquèrent son chemin, sans se douter que le jeune homme qu'ils avoient si obligeamment accueilli fût le neveu de leur souverain.

Le jeune prince marchoit nuit & jour; fatigué, harassé, les jambes & les pieds déchirés par les ronces & les cailloux, il arrive enfin sous les murs d'Ispahan, & s'assied auprès d'un bassin qui servoit de réservoir à une source voisine: à peine a-t-il eu le temps de reprendre haleine, qu'il voit venir à lui plusieurs cavaliers; c'étoient des officiers du roi qui revenoient de la chasse; ils venoient désaltérer leurs montures. En promenant leurs regards, ils apperçurent le jeune Shaseliman; quel que fut le désordre de ses vêtemens, quel-

qu'altération que les ſouffrances & l'abattement apportaſſent aux charmes naturels de ſa phyſionomie ; ils en diſtinguoient aiſément la douceur & le beauté, & ils ne purent le voir ſans éprouver pour lui l'émotion du plus tendre intérêt.

« Que faites - vous ici, jeune homme ? lui demanda l'un des officiers : — Mon frère ! répondit le ſage Shaſeliman, vous ſavez le proverbe : *ne demandez pas à l'étranger qui eſt nud, où eſt ſon habit ? Il vous répond pour moi.* J'ai faim & ſoif, je ſuis foible & privé de tout ſecours. » A cette réponſe, un des officiers courut à un porte - manteau, en tira un morceau de gibier & du pain, & le lui apporta. Dès qu'il eut mis à profit ce bienfait, & pris en apparence aſſez de force pour pouvoir continuer la converſation : « Frère ! lui dit un des premiers officiers de la troupe, votre ſort nous intéreſſe, ſerions-nous indiſcrets en vous priant de nous donner quelques détails ſur votre ſituation ? Avant de vous ſatisfaire, répartit le malheureux prince, répondez, s'il vous plaît, à une queſtion très-importante pour moi. Le roi Balavan votre ſouverain vit-

il encore ? — Connoiſſez-vous le roi ? — Oui, & vous voyez devant vous ſon neveu Shaſeliman. — Comment pourriez-vous être Shaſeliman, répliqua l'officier, puiſque nous ſavons que ſon oncle, après l'avoir fait ſortir du cachot où il avoit été renfermé pendant quatre ans, lui a donné le commandement d'une province où il étoit preſqu'impoſſible qu'il ne mourût pas de la main des infidelles ? Nous avons appris, d'ailleurs, qu'il a été précipité par eux, avec beaucoup d'autres muſulmans. »

Alors le jeune prince, pour achever de les convaincre, entra dans le détail de toutes ſes aventures, de la manière miraculeuſe dont la Providence avoit préſervé ſes jours. A ce récit, tous les officiers furent touchés d'admiration, ils ſe proſternèrent à ſes pieds, & arrosèrent ſa main de leurs larmes : « Vous êtes roi ! Seigneur, lui dirent-ils, le fils de notre légitime ſouverain, & digne en tout d'un meilleur ſort ; mais hélas ! que venez-vous chercher dans une cour où vous ne pouvez trouver que la mort ? Rappelez-vous les cruautés dont vous avez été la victime, les traitemens que vous avez eſſuyés, le piége dangereux par

lequel, ſous l'ombre du pouvoir, vous fûtes dévoué à une mort certaine dans le poſte qu'il avoit confié à vos ſoins : fuyez ! cherchez le pays où la belle Chamſada règne en ſouveraine ſur le cœur du ſoudan d'Egypte ? C'eſt-là que vous trouverez le bonheur : — Eh ! comment pourrois-je porter mes vues ſur l'Egypte ? Selimansha mon grand père abuſa le ſouverain de cet empire par l'aſſurance de ma mort ; ma mère & lui paſſeroient pour des impoſteurs, ſi je m'expoſois à y paroître. — Vous avez raiſon, lui répliqua-t-il, mais fuſſiez-vous réduit à vivre caché en Egypte dans un état inférieur, vous y ſerez à l'abri des entrepriſes de votre oncle, dont vous n'éviterez jamais les cruautés, s'il apprend que vous ſoyez en vie. »

En conſidération de ces avis, le plus âgé des officiers joignit auſſi ſes prières : « O mon maître & mon roi ! dit-il au prince, en ſe jetant à ſes genoux, ſeul & vrai rejeton de Selimansha ! faut-il, hélas ! que l'eſclave qui fut ſoumis trente ans à ſes ordres, qui fut le témoin de ſes vertus & l'objet de ſes bienfaits, vous voie réduit à ce comble d'infortune ? Le

ſort pourſuit-il donc au de-là du tombeau ce monarque adoré ? Fuyez, cher prince ! & n'attendez pas que de plus grands malheurs vous pourſuivent.

Auſſitôt chacun d'eux s'empreſſa de ſatisfaire aux beſoins les plus preſſans de Shaſeliman ; l'un ſe dépouilla d'une partie de ſes vêtemens pour l'en habiller, l'autre partagea ſes petites proviſions, & tous enſemble formèrent une petite ſomme d'argent qui put l'aider à continuer ſon voyage ; le prince infortuné profitant de leur bienfaiſance & de leurs conſeils, prit congé d'eux ; les officiers s'en ſéparèrent non ſans lui donner des preuves de leur attachement, & Shaſeliman ſe mit en route, ſe recommandant à Dieu & à Mahomet ſon grand prophête.

Après une marche longue & pénible, il parvint enfin en Egypte, où régnoit Chamſada ſa mère : lorſqu'il fut près du grand Caire, il ne voulut pas entrer dans cette grande ville, pour ne pas s'expoſer à être découvert, & s'arrêta dans un village peu écarté de la route, dans la réſolution de s'attacher au ſervice de quelqu'un de ſes habitans : en conſéquence,

il fut se présenter chez un fermier de l'endroit pour garder ses troupeaux ; il ne fut point difficile sur son gage, & vécut dans cet état obscur & misérable, trouvant à peine de quoi subsister dans les restes qui tomboient de la table de son maître.

Mais tandis que l'héritier présomptif du trône de Perse étoit réduit dans une situation si étrange, que faisoit la reine Chamsada ? Chaque jour cette mère inconsolable sentoit augmenter son inquiétude ; combattue par sa tendresse pour son fils, & le secret qu'elle devoit garder auprès du monarque pour l'honneur de son oncle, sa situation étoit aussi pénible que celle de Shaseliman. Il se trouvoit à la cour de Bensirak un ancien esclave de Selimansha, qui avoit accompagné la reine en Egypte, & qui depuis lors étoit resté à son service : il avoit toute sa confiance, & souvent il fut le dépositaire des chagrins de de cette tendre mère : elle l'apperçut un jour qu'il étoit seul, & lui fit signe de s'approcher. « Eh quoi ! lui dit-elle, vous connoissez mon attachement pour mon fils ; vous savez mes allarmes à son sujet, & vous ne vous êtes donné aucun mouvement

pour ſavoir ce qu'il eſt devenu ? Reine ! répondit l'eſclave, ce que vous demandez eſt bien difficile à ſavoir, & je ne connois aucun moyen pour m'en informer. Vous ſavez que vous avez vous-même confirmé le bruit de ſa mort atteſté par Selimansha, & quand par un effet du haſard votre fils pourroit ſe montrer ici, comment détruiriez-vous l'opinion publique ? Comment pourriez-vous l'avouer, & le faire connoître ? — Ah ! plût à Dieu que mon fils fût dans ces contrées ! Quand même je ſerois privée du plaiſir de le voir : il me ſuffiroit de ſavoir qu'il reſpire encore, pour aſſurer mon repos & mon bonheur. — Reine ! reprit l'eſclave, je ſuis prêt à vous ſacrifier ma vie ; qu'exigez-vous de moi ? — Prenez dans mon tréſor, dit la reine, la ſomme que vous jugerez néceſſaire pour votre voyage, allez en Perſe, & amenez mon fils. — L'argent ſeul eſt encore moins néceſſaire ici que la prudence, il faut donner un prétexte plauſible au voyage que votre majeſté me propoſe : vous ſavez que le ſoudan m'honore de ſes bontés, & qu'attaché à ſon ſervice, je ne puis m'éloigner de ſa cour

ſans une permiſſion expreſſe de ſa part : il faut la demander vous-même, & l'obtenir ſous un motif ſpécieux qui éloigne de lui tout ſoupçon, en même temps qu'il aſſurera vos ſuccès : dites-lui, que pendant les troubles qui ont précédé la mort de votre époux, vous fites cacher dans un endroit connu de moi ſeul, un coffre de bijoux précieux que vous déſiriez mettre à l'abri des événemens ; ſuppliez ſa majeſté de vous accorder la permiſſion de m'envoyer en Perſe à la recherche de ce tréſor. Le ſoin du reſte me regarde. » La reine ſatisfaite du dévouement de ſon eſclave, & approuvant ſes conſeils, fut ſur le champ les mettre en exécution, & n'eut aucune peine à obtenir ce qu'elle déſiroit.

Le fidelle émiſſaire déguiſé en marchand, pour ne pas être reconnu en Perſe, partit auſſitôt. Après bien des fatigues il arrive à Iſpahan ; & s'informe en ſecret du ſort de Shaſeliman : les premières nouvelles furent affligeantes pour lui.

Quelques jours après, ſe promenant aux environs du palais, il trouva par haſard un des officiers qui avoient ſecouru le jeune prince

prince, lorſqu'il étoit aſſis auprès de la ſource dont nous avons parlé ; tous deux avoient ſervi ſous le règne de Selimansha, ils ſe reconnurent, s'embraſsèrent, & lièrent converſation enſemble. « Vous venez d'Egypte, dit l'officier, auriez-vous rencontré le prince Shaſeliman? — Shaſeliman! reprit l'eſclave, eh! ſeroit-il encore en vie, après les nouvelles affreuſes qu'on répand ici ſur ſon compte? — Oui, il vit : & je vais vous dire, ſous le ſecret, comment nous l'avons appris. » Alors il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, ainſi qu'aux autres officiers, lorſqu'il eurent fait la rencontre du prince, & comment, d'après leurs conſeils, celui-ci avoit pris la route d'Egypte.

Le faux marchand, tranſporté de joie, voulut à ſon tour répondre à la confiance de ſon ancien camarade, & lui dévoile tout le myſtère de ſa miſſion en Perſe : après cela il prit congé de lui pour retourner en Egypte. Dans tous les endroits où il s'informoit avec ſoin des nouvelles du jeune prince, en dépeignant ſon ſignalement, comme le lui avoit donné l'officier; arrivé au village où il croyoit le rencon-

trer, il fut fort surpris que personne ne put lui en donner des nouvelles : comme il se disposoit à suivre sa route, il rencontre au sortir du village un jeune homme endormi sous un arbre, auprès duquel paissoient tranquillement quelques moutons.

Il jette un regard de compassion sur cette pauvre créature, dont les vêtemens déchirés annonçoient la misère : « Hélas ! dit-il, il est impossible que ce soit ici l'homme que je cherche. C'est sans doute l'enfant de quelque malheureux pâtre, mes peines vont être perdues ; cependant que risqué-je de réveiller ce jeune homme, & de m'informer de celui que je cherche ; ne négligeons pas cette foible ressource. L'ayant aussitôt réveillé, il lui adressa les questions qu'il avoit coutume de faire à chacun.

« Je suis étranger dans ces lieux, répondit Shafeliman, qui craignoit de se faire connoître, sans avoir sondé les motifs de cette curiosité ; mais si je ne me trompe pas, à la description que vous venez de faire, vous cherchez Shafeliman, le jeune roi de Perse, petit-fils de Selimansha : son père fut tué par son barbare frère Balavan, qui

usurpa son trône ; le fils fut égorgé au berceau, mais Dieu conserva la vie de ce malheureux enfant.

« O ciel ! s'écria l'esclave, je jouis du bonheur d'entendre parler de Shaselīman ! Comment, jeune homme ! avez-vous déviné le motif qui m'a fait voyager d'Egypte en Perse ? Qui a pu vous en instruire ? Savez-vous donc ce que peut être devenu cet infortuné prince ? Recueillirois-je enfin le fruit de mes soins & de mes travaux ! où pourrois-je le trouver ? »

Quand Shaselīman fut convaincu que celui qui lui parloit ainsi étoit un émissaire de sa mère, il crut pouvoir se découvrir à lui : « Vous courriez en vain par toute la terre, lui dit-il, pour trouver Shaselīman, puisque c'est lui qui vous parle. » A ces mots, l'esclave tombe aux genoux de son souverain, il couvre ses mains de larmes & de baisers : « Ah ! s'écria-t-il, dans quelle ivresse de joie sera Chamsada ! Quelle heureuse nouvelle je vais lui porter ! Restez ici, mon prince ; je vais chercher tout ce qui vous est nécessaire pour venir avec moi. » Il court aussitôt au village, en ramène un cheval de selle & des vêtemens plus convenables à Shaseli-

man, & tous deux prennent le chemin du grand Caire.

Un événement imprévu vint interrompre le cours de ce voyage : en traverſant un déſert ils furent enveloppés par des brigands, ſaiſis, dépouillés, & deſcendus dans un puits. Renfermé dans cette affreuſe priſon, l'eſclave ſe livroit à la douleur : « Quoi ! vous vous déſolez ? dit le jeune prince ; eſt-ce l'appareil de la mort qui vous effraye ! — La mort n'a rien qui m'épouvante, répondit-il, mais puis-je être inſenſible à la rigueur du ſort qui vous pourſuit ? Puis-je enviſager la perte que va faire la triſte Chamſada ? — Raſſure-toi, lui dit Shaſeliman, il faut que j'accompliſſe les décrets de Dieu, tout ce qui m'eſt arrivé étoit écrit dans le livre de vie ; & ſi je dois finir mes jours dans cette horrible demeure, aucune puiſſance humaine ne peut m'en arracher, je dois être ſoumis & réſigné. » C'eſt dans ces ſentimens & dans cette affreuſe poſition, que ce vertueux prince & ſon eſclave paſsèrent deux jours & deux nuits.

Cependant l'œil de la Providence veilloit ſans ceſſe ſur Shaſeliman. Elle conduiſit le roi d'Egypte à la pourſuite d'un

chevreuil, jusqu'à l'endroit où ce prince étoit renfermé ; l'animal atteint d'un trait mortel vint s'abattre & mourir sur les bords de ce puits.

Un chasseur, précédant la suite du roi, vint le premier se saisir de la proie ; comme il en approchoit, il entendit du fond du puits une voix plaintive ; après avoir prêté l'oreille, & s'être assuré de la vérité, il courut en faire son rapport au monarque, qui s'étant avancé aussitôt avec sa suite, ordonna qu'on descendît dans le puits. Shaseliman & l'esclave en sont retirés sur le champ ; on coupe les liens dont ils étoient embarrassés, des liqueurs spiritueuses les rappellent à la vie, & dès qu'ils eurent ouvert les yeux à la lumière, le monarque reconnut son officier : « N'êtes-vous pas, lui dit-il, l'homme de confiance de Chamsada ? — Oui, sire, je le suis. — Eh ! qui vous a mis dans cet état ? — Je revenois, dit l'esclave, chargé du trésor que la reine m'avoit ordonné de chercher en Perse ; des brigands m'ont assailli, dépouillé & jeté vivant dans ce sépulcre. — Et qui est ce jeune homme ? — C'est le fils de la nourrice de l'auguste épouse de votre majesté ; je l'ame-

nois à votre cour, dans le dessein de lui procurer une place. »

Après qu'on eût fait prendre de la nourriture à ces deux infortunés, le roi reprit le chemin de son palais; il fut sur le champ rendre compte à Chamsada de ce qu'il avoit vu, du retour de son esclave avec un jeune homme, & de l'arrivée de son trésor. A cette nouvelle la reine sentoit son cœur enivré de joie; mais lorsqu'elle apprit qu'ils avoient été précipités dans un puits, sa gaieté disparut, la douleur s'empara de son ame, elle étoit prête à en donner des marques, quand surmontant son chagrin sous un calme apparent, elle chercha de cacher l'excès de son désordre, démenti par l'altération sensible de ses traits. Le roi, qui l'examinoit, s'appercevant des efforts qu'elle employoit pour se contraindre, voulut pénétrer les motifs de son trouble: « Qu'avez-vous donc, Chamsada? lui dit-il, la perte de votre trésor vous afflige-t-elle? Ne pouvez-vous pas disposer des miens? — Je jure par votre tête, ô glorieux sultan, répondit-elle, que je pleure bien moins la perte de mes trésors, que celle du pauvre esclave dont j'ai été la cause; j'ai

le cœur ſenſible, & vous ſavez combien les malheurs d'autrui ont de priſe ſur moi. »
Cependant à meſure que le roi continuoit de raconter l'aventure du puits, qu'elle apprit qu'on en avoit retiré l'eſclave & le jeune homme, elle revenoit à elle-même, & ſes ſens ſe calmèrent tout-à-fait, à la fin du récit de ſon époux.

« Conſolez-vous, ma chère Chamſada, lui dit-il : ſi tout ce que je poſsède ne ſuffit pas pour racheter la perte de votre tréſor, ſongez que vous en avez un inépuiſable dans la tendreſſe d'un cœur qui eſt à vous pour la vie : » ayant dit ces mots, il ſe retira.

Dès que Chamſada ſe vit ſeule, elle fit appeler ſon eſclave : il lui rendit compte de la manière dont il avoit été informé des aventures du prince, des moyens que la Providence avoit employés pour le préſerver des cruautés, des piéges de ſon oncle, de la barbarie des infidelles, & même de ſon trop de confiance, lorſqu'échappé au malheur d'être écraſé par la chûte dont aucun muſulman avant lui ne s'étoit ſauvé, il vint ſe livrer de nouveau au pouvoir du barbare Balavan : il pourſuivit

ſon récit juſqu'au moment où tiré du puits, le jeune prince avoit paru ſous les regards du monarque d'Egypte, dont il avoit excité la curioſité.

Alors la reine l'interrompit : « Ah ! lui dit-elle, qu'avez-vous répondu au roi, lorſqu'il vous a interrogé ſur le ſort de ce jeune homme ? — Hélas ! répondit l'eſclave, j'ai dit un menſonge, me le pardonnerez-vous ? J'ai dit qu'il étoit le fils de votre nourrice, & qu'il ſe deſtinoit ici au ſervice de ſa majeſté. — Sage & fidelle ami ! s'écria Chamſada les yeux baignés de larmes, & encore émue de ce qu'elle venoit d'entendre ; quelle reconnoiſſance payera jamais le ſervice que vous rendez à la plus tendre mère ! Veillez ſur mon fils ; je le confie à votre zèle & à votre prudence ; je conſerverai une éternelle obligation de ce que vous avez déjà fait pour lui, & de ce que votre attachement pourra faire encore. — Reine ! la recommandation eſt inutile, je ſais ce que je dois au ſang de mes ſouverains, & il n'eſt aucun ſacrifice que je ne ſois prêt à faire pour votre majeſté.

Ce n'étoit point là de vaines promeſſes, l'eſclave n'étoit pas courtiſan : conſidérant

combien de ſoins & de ménagemens il falloit employer pour réparer une ſanté & un tempérament épuiſés par les ſouffrances & les fatigues, il en fit ſon unique étude. Une nourriture ſaine & légère, l'uſage des bains, un exercice modéré parvinrent par degrés à ranimer les forces du jeune prince; la nature reprit ſon empire, le corps & l'eſprit leur énergie, & tous les charmes extérieurs rendirent enfin à la plus belle des reines, le plus beau prince de la terre.

Une heureuſe ſympathie lui gagna le cœur du monarque, il diſtingua ce page au-deſſus de tous les autres; il devint bientôt ſi néceſſaire à ſon ſervice, qu'il fut le ſeul admis dans l'intérieur de ſon appartement; ce monarque ne ceſſoit de vanter ſes qualités, & de louer ce nouveau favori aux grands de ſa cour, en tâchant de le leur rendre auſſi cher qu'il l'étoit à lui-même.

Au milieu des éloges flatteurs qui rétentiſſoient aux oreilles de Chamſada, quels combats de tendreſſe cette mère ſenſible n'éprouvoit-elle pas dans la privation de

ſon propre fils ! Elle l'appercevoit ſouvent, ſans haſarder ſur lui un coup-d'œil careſſant ; elle étoit forcée de concentrer la tendreſſe de ſon cœur, ſans la manifeſter par aucun ſigne apparent : chaque jour elle obſervoit ſes pas, & déſiroit en ſecret l'inſtant où elle pourroit épancher ſon ame dans ſes embraſſemens. Un jour qu'il paſſoit devant la porte de ſon appartement, & qu'elle préſumoit n'être apperçue de perſonne, elle cède tout-à-coup aux tranſports maternels, ſe jette à ſon col, & oublie dans cet heureux inſtant pluſieurs années de douleur.

Tandis que cette tendre mère ſe livroit aux plus douces impreſſions de la nature, le danger l'environnoit ; un des miniſtres du roi, ſortant par haſard de l'appartement voiſin, fut, ſans le vouloir, le témoin de cette ſcène ; il en fut interdit : comme Chamſada étoit voilée, il a pu la méconnoître ; mais s'étant informé auprès des eunuques du nom de la Dame qui habitoit l'appartement devant lequel il venoit de paſſer, il arrive tremblant auprès du monarque, jaloux de révéler le myſtère dont le haſard l'a rendu le témoin : le

charmant page l'avoit déjà précédé auprès du trône.

« Augufte majefté, dit le miniftre, vous me voyez encore tout épouvanté du crime qui vient de fe commettre, & dont mes yeux été les témoins ; pardonnez-moi, fire, fi je fuis forcé de vous dévoiler l'infidélité d'une époufe qui vous fut trop chère ; mais en paffant devant fon appartement, je l'ai vue dans les bras du vil efclave qui eft à côté de vous, en recevoir & lui rendre les careffes les plus tendres. »

On ne connoit pas l'empire des paffions, fi l'on ne fe fait pas une idée de la prompte révolution qu'occafionna ce rapport dans l'ame de l'amoureux fultan ; la confufion de Shafeliman fembloit encore l'augmenter, & ne laiffer aucun doute fur la vérité du fait. Au même inftant le fultan ordonna que le jeune homme & l'efclave qui l'avoit amené de Perfe fuffent précipités dans un cachot : « Qu'elle horrible trahifon ! s'écria-t-il ; quoi ! ce tréfor prétendu n'étoit qu'un efclave qu'on faifoit venir de Perfe pour m'offenfer, & déshonorer à-la-fois mon trône & mon lit ! » & courant auffitôt à l'appartement de Cham-

ſada : « qu'eſt devenue, lui dit-il en l'abordant, celle dont la renommée n'avoit pas aſſez de trompettes pour publier les vertus? Celle dont la prudence, la ſageſſe, & l'amour faiſoient la gloire de ma cour, & le modèle des épouſes? Comment ce miroir de perfections a-t-il pu ſe ternir dans un moment? Comment devient-elle ma honte après avoir été ma véritable couronne, & l'opprobre de l'univers après en avoir été l'admiration? Combien, hélas, les apparances m'ont trompé! Déſormais toutes les femmes ſeront déshonorées dans mon eſprit, depuis les générations paſſées & préſentes, juſqu'à celles qui doivent ſuccéder à l'avenir. » Le roi ſortit après avoir dit ces mots; & ſon ame, combattue entre l'amour & la jalouſie, la fureur & le dépit, ne pouvoit s'arrêter à aucune détermination.

Chamſada étoit conſternée des reproches qu'elle venoit d'entendre, & tourmentée des faux ſoupçons auxquels ſe livroit un époux qu'elle chériſſoit; mais comment pouvoit-elle les diſſiper? Elle avoit toujours confirmé auprès du ſultan l'impoſture de la mort de ſon fils, répandue à deſſein par Selimansha ſon père; elle n'eût

pas hasardé de le découvrir à présent, sans l'exposer aux plus grands dangers : ah ! quand on s'est écarté si long-temps de la vérité, est-il possible d'y revenir ? Peut-on regagner la confiance, alors qu'on n'a pas su la mériter par un aveu sincère fait à temps ? « Non, non, disoit-elle, j'ai voulu & j'ai dû sans doute ménager la réputation de mon oncle : aujourd'hui j'essayerois en vain de la ternir. Oh souveraine sagesse ! divine bonté ! seule ressource des innocens, j'élève vers vous mon cœur & mes mains. Vous sûtes par des voies imprévues, arracher mon malheureux fils aux piéges de la mort qui l'ont environné de tous côtés ; il y retombe encore malgré son innocence : la fatalité de son étoile nous y entraîne avec lui, mon fidelle esclave & moi, & jusqu'au sultan mon époux, que la trop juste présomption de notre crime accable ; délivrez-nous, ô Dieu ! de l'horreur des soupçons. Et toi, grand prophête ! si tu portes dans ton cœur les vrais musulmans, si toutes les prières que tu fais pour eux sont exaucées, fais parvenir les nôtres auprès du Dieu de justice ! & puisque toute la sagesse de l'univers ne

pourroit délier le nœud fatal dans lequel nous nous trouvons embarraſſés, veuille y employer le travail de tes puiſſantes mains! » Après cette invocation, elle mit en Dieu ſa confiance, & en attendit l'effet avec réſignation.

Cependant l'ame irréſolue du ſultan ſe livroit aux plus étranges incertitudes: ſa paſſion pour Chamſada ſembloit prendre de nouvelles forces à meſure qu'il eſſayoit de la détruire; il ne ſavoit à quel parti ſe vouer: Comment ſe vengera-t-il des coupables? Comment pourra-t-il diſtinguer ſi tous deux le ſont également? Comment connoîtra-t-il celui qui doit être épargné? Comment frappera-t-il deux objets qui lui ſont chers? Combattu par ces idées pénibles & affligeantes, il perd le repos & la ſanté: ſa nourrice, qui demeuroit encore dans le ſerrail, fut allarmée de ce changement. Cette femme, que l'âge & l'expérience ont rendue prudente, ayant mérité la confiance de ſes maîtres, s'eſt acquiſe le droit de les approcher quand elle le juge à propos; elle va trouver le ſultan.

« Qu'avez-vous, mon fils? lui dit-elle,

vous n'êtes point dans votre état naturel; vous vous éloignez des amuſemens qui juſques ici avoient paru flatter vos inclinations; l'exercice du cheval, la promenade, & la chaſſe ne paroiſſent plus vous faire plaiſir; vous ne raſſemblez plus votre cour autour de vous, plus de fêtes & de feſtins, je ſais même que vous ne prenez preſque plus de nourriture; quel chagrin ſecret vous dévore? Ouvrez-moi votre cœur, mon fils. Vous connoiſſez mon tendre attachement, & ne devez rien redouter de mon indiſcrétion. Souvent nous nous laiſſons préoccuper par des fantômes, & je pourrai peut-être évânouir en un moment ceux qui vous tourmentent l'imagination; confiez-moi vos peines, mon fils, & j'eſpère les ſoulager. »

Quelque confiance que ce prince eut en ſa bonne nourrice, & malgré le cas diſtingué qu'il faiſoit de ſes excellentes qualités, il ne jugea pas à-propos de s'ouvrir à elle; il falloit parler contre Chamſada, & ce ſouvenir faiſoit ſaigner la bleſſure qu'elle avoit faite à ſon cœur. La ſage vieille ne fût point dégoûtée du mauvais ſuccès de ſa première démarche, elle épioit

toutes les occaſions de ſe faire voir à ſon maître, les regards attendris qu'elle jetoit ſur lui, ſembloient lui dire: « O mon cher fils! parlez-moi, ouvrez votre cœur à votre bonne nourrice ; » mais tous ſes ſoins étoient inutiles.

Voyant qu'elle ne pouvoit réuſſir par ce moyen ; préſumant que Chamſada devoit être inſtruite des chagrins du ſultan, & prévoyant ſurtout qu'une femme ſeroit moins difficile à lui découvrir le ſecret qu'elle vouloit ſavoir, elle fut chez la reine, qu'elle trouva plongée dans un chagrin auſſi profond en apparence que celui qui conſumoit le ſultan. Elle employa tout ce que l'adreſſe & l'expérience lui fournirent de moyens pour mériter la confiance de Chamſada, & l'amener au point où elle vouloit. La ſultane obſervoit le ſilence : Mais pourquoi cette cruelle réſerve avec moi! diſoit la bonne nourrice ; ma fille, conſidérez mes cheveux blancs! Si l'âge & le temps ont ſillonné mon front de leurs rides, ils m'ont auſſi donné l'expérience ; je ne ſuis plus acceſſible aux paſſions, & mes conſeils ſeront ceux de la prudence. Chamſada ébranlée, ſans être vaincue par

ces motifs, lui répondit: « Mon ſecret eſt bien peſant, ma chère nourrice, il écraſe mon cœur, mais il eſt impoſſible qu'il en ſorte; il faudroit qu'en vous le confiant, je fuſſe certaine qu'il ſe renfermât pour toujours dans votre cœur. — Vos vœux feront remplis, dit la vieille, je ſuis diſcrète, & jamais mes lèvres ne divulgueront votre ſecret; mais qu'il n'en ſoit plus un pour celle qui s'intéreſſe ſi vivement à votre bonheur! » Enfin Chamſada ne réſiſta plus, elle lui raconta ſes aventures, & lui apprit que le jeune homme qui étoit devenu l'objet de la jalouſie du ſultan, étoit ſon fils Shaſeliman qui avoit paſſé pour mort.

« O grand prophête! je vous remercie, s'écria la nourrice. Loué ſoit Mahomet! Nous n'aurons à combattre que des chimères! Raſſurez-vous, ma fille, tout va ſe diſſiper, je vois l'orient du beau jour qui va luire. — O ma bonne mère! nous n'y touchons pas encore; on ne croira jamais que ce jeune homme ſoit mon fils; on nous taxera d'impoſture, & je préfère que lui & moi perdions la vie, au malheur d'être ſoupçonnés de cette infamie. — Je loue votre délicateſſe, dit la nourrice;

mais mes précautions sauront bien aller au-devant de tout ce qui pourroit la blesser. » Là-dessus elle sortit, & entra sur le champ dans l'appartement du sultan, qu'elle trouva dans le même état d'abattement & de chagrin où elle l'avoit laissé; elle l'embrassa, & lui prit la main.

« Mon fils, lui dit-elle, c'est trop vous affliger : si vous êtes bon musulman, je vous conjure par le nom du grand prophête, & par le divin Maiéhouarblathasarsourat (1) de me découvrir la véritable cause du chagrin qui vous afflige. » Ne pouvant résister à la puissance de cette intercession, le sultan se vit forcé à révéler toutes ses peines.

« J'aimois Chamsada de tout mon cœur, dit le sultan; ses grâces, sa sagesse, ses vertus, tous les charmes, en un mot, dont elle est parée me sembloient un jardin délicieux où mes pensées se promenoient agréablement. Tout est changé pour moi en un désert affreux, où je ne vois que

(1) *Maiéhouarblathasarsourat* : c'est le nom arabe des 114 chapitres de l'Alcoran, qui tombèrent sur la poitrine de Mahomet, lorsque Dieu les lui envoya par l'ange Gabriel.

des monſtres horribles, & des précipices épouvantables : Chamſada eſt infidelle, fauſſe en tout : Chamſada que j'adorois, & que j'aime encore, me trahit; elle a donné ſon cœur à un vil eſclave : je ſuis tombé du faîte d'un bonheur imaginaire dans un enfer où tous les maux enſemble me tourmentent ; les deux coupables doivent périr, il ne me reſte à préſent qu'à proportionner le châtiment au crime, & de chercher à diſcerner ſur lequel des deux doit tomber la plus grande ſévérité de ma juſtice : mais hélas! qu'il va m'en coûter pour rendre ce fatal arrêt ! En faiſant percer le cœur de Chamſada que j'adore, le même trait va porter au mien le coup mortel.

« Mon fils! ne précipitez rien, dit la nourrice, vous pourriez vous expoſer à des regrets éternels; ceux que vous croyez coupables ſont entre vos mains, vous aurez toujours le temps de les punir, donnez-vous celui de les examiner. Le temps, dit le proverbe, eſt le plus ſage de tous les conſeillers, c'eſt lui & la patience qui nous découvre bien des choſes. — Ah! ma bonne nourrice, quel éclairciſſement puiſ-

je attendre? En eſt-il un ſeul qui puiſſe détruire un fait avéré? Chamſada aime ce jeune homme, & en prétextant qu'elle avoit un tréſor en Perſe, elle abuſa de ma confiance & de ma tendreſſe pour obtenir de moi l'ordre d'aller chercher l'adultère qui devoit nous déshonorer. — Mon cher fils, calmez-vous, dit la vieille, j'ai le moyen de vous faire lire dans l'ame de Chamſada, comme vous le feriez dans un livre: faites enſorte que vos chaſſeurs m'apportent une aigrette (1), je ferai arracher le cœur de cet oiſeau, je vous le remettrai; dès que Chamſada ſera endormie, vous l'approcherez du ſien, & il lui ſera impoſſible de vous cacher le moindre de ſes ſecrets. »

Le roi, enchanté de pouvoir découvrir auſſi facilement le myſtère qui le tenoit dans une ſi grande perplexité, ordonne à l'inſtant à ſes officiers d'aller prendre une aigrette dans ſes jardins: on lui en apporte une, qu'il remit auſſitôt à la vieille nourrice; celle-ci lui arracha le cœur, non

(1) *Aigrette.* C'eſt un oiſeau qui porte une houpe ſur la tête.

ſans avoir accompagné cette action fort ſimple en elle-même, d'une conjuration magique, & le ſultan devint poſſeſſeur du cœur fumant de cet oiſeau.

Tandis que ce prince réfléchiſſoit ſur les vertus ſurprenantes de ce moyen, la nourrice a paſſé dans l'appartement de Chamſada : « Tout va bien, lui dit-elle, que votre cœur ſoit rempli d'eſpérances, que votre bouche ſe prépare à dévoiler la vérité ſans réſerve! Attendez-vous à recevoir cette nuit une viſite myſtérieuſe; ce ſera celle du ſultan lui-même, avec un cœur d'aigrette à la main; dès que vous appercevrez qu'il l'approchera du vôtre, tout en feignant de dormir, répondez avec préciſion à toutes les queſtions qu'il pourra vous faire, & que la vérité ſorte de votre bouche ſans être obſcurcie par le plus léger ſcrupule. » Chamſada fit à la nourrice ſes plus tendres remercîmens, & ſe diſpoſa à ſeconder ſa ruſe innocente, en demandant au ſaint prophête la grâce de perſuader celui qui cherchoit à connoître la vérité.

Dès que la nuit eut répandu ſes ombres, Chamſada, contre ſa coutume, témoigna

qu'elle avoit beſoin de repos : elle renvoya ſes eſclaves, & ſe jeta ſur un ſopha : elle y étoit à peine depuis deux heures, que le ſultan, dans l'impatience de faire l'épreuve du ſecret de ſa nourrice, ſe préſente à l'appartement de ſa favorite ; il y trouve le chef des eunuques : « Que fait Chamſada ? lui demanda-t-il. — Elle a eu beſoin de repos, répondit l'officier, & je la crois ſur ſon ſopha. » Le ſultan pénètre dans l'intérieur ſans faire le moindre bruit, & la trouve endormie ; il s'en approche de très-près pour mieux juger de la force de ſon ſommeil, & le croyant profond, il juge à propos d'haſarder ſon expérience ; il applique doucement le cœur de l'oiſeau ſur celui de Chamſada, & lui dit : « Chamſada, quel eſt ce jeune homme que vous careſſiez lorſqu'un de mes miniſtres vous a ſurpris ? — C'eſt Shaſeliman, répondit-elle ſans ſe réveiller, le fruit unique de mon premier mariage avec le fils aîné de Selimansha mon oncle. — Ce fils fut égorgé au berceau, j'en ai la certitude par les lettres de votre oncle lui-même. — Il fut bleſſé en effet, mais le coup ne fut pas mortel ; d'habiles chirurgiens le rendirent

à la vie, & le ſecret en fut gardé au meurtrier de mon mari. — Pourquoi me l'avez-vous caché, à moi qui vous aimois ſi tendrement ? Parce que mon oncle, dont je chéris & voulois faire reſpecter la mémoire, vous en avoit impoſé ſur ce fait par une raiſon politique : ſi ce que je vous dis ne vous paroît pas poſſible, interrogez le jeune homme, & ſa bouche confirmera la vérité de cet aveu. »

Eclairé par ce trait de lumière, le ſultan ceſſa ſes queſtions ; il ſe ſépara de ſon épouſe, qu'il ſuppoſoit encore endormie, ſortit de ſon appartement, & ordonna qu'on allât ſortir des cachots le jeune homme & l'eſclave qui y étoient renfermés : cet ordre fut exécuté ſur le champ.

L'infortuné Shaſeliman, qui languiſſoit dans ſa priſon, entend tout-à-coup les voûtes retentir du bruit des verroux & des clefs ; il crut ſon heure arrivée, & que l'ignominie des ſupplices alloit terminer ſon exiſtence : « Grand Dieu ! dit-il, en élevant au ciel ſes mains innocentes, ma vie eſt dans tes mains, je te l'abandonne ; mais veille ſur les jours de ma mère ! »

Shaſeliman & l'eſclave ſont en préſence du ſultan; ce prince ne laiſſe point à d'autres le ſoin de vérifier un fait ſi important à ſon honneur & à ſon repos : il court au jeune homme, & cherche ſur ſon ſein la cicatrice du poignard de Balavan, il la trouve, & dans le tranſport de ſa joie il s'écrie : « O Dieu! ſoyez à jamais béni, pour m'avoir préſervé du crime affreux que j'allois commettre! & toi, ſon grand prophête, dont les vertus de Chamſada m'ont attiré une marque de protection auſſi ſignalée, ajoute à tant de grâces celle de me rendre aſſez puiſſant, pour être en état d'effacer par mes bienfaits, les chagrins affreux que j'ai cauſés, & l'idée des injuſtices que j'allois commettre! » Puis ſe jetant dans les bras de Shaſeliman: « Venez, cher & malheureux prince, approchez-vous de mon cœur! Que votre image s'y joigne à celle de ma chère Chamſada, pour que mes plus tendres affections ne ſoient déſormais concentrées que dans un ſeul objet!.... mais daignez ſatisfaire ma curioſité! Par quelle chaine d'évènemens avez-vous été conduit ici, ignoré du monde entier? Comment avez-vous exiſté? Parlez,

Parlez, prince, il me tarde de connoître plus particulièrement celui qui me rend le bonheur ! »

Alors Shaſeliman, encouragé par les démonſtrations d'une bonté ſi touchante, ne diſſimula point le détail de ſes aventures, depuis l'inſtant où, précipité du trône dans un cachot, juſqu'à celui où réduit à l'humble condition de pâtre, il fut retrouvé par le meſſager de ſa mère, enveloppé par des brigands, retiré du puits où ils l'avoient deſcendu, & conduit à la cour du ſultan.

Tandis que ce récit fixoit l'attention de Benſirak, Chamſada ſon épouſe, quoique moins tourmentée que les jours précédens, n'étoit pas tout-à-fait dans une ſituation tranquille : les événemens étoient devenus trop importans pour elle : elle cherchoit à pénétrer à quel deſſein le ſultan, après l'avoir interrogée, s'étoit ſéparé d'elle ſi promptement : elle n'avoit pu ſavoir ce qu'il avoit fait ni ce qu'il étoit devenu depuis les aveux qu'elle avoit faits : elle ſe livroit à ſes réflexions, & demeuroit comme enſevelie dans le ſommeil où le ſultan paroiſſoit l'avoir ſurpriſe. Tout-à-coup vingt eſclaves portant des flambeaux viennent éclairer ſon appar-

tement; ils précédoient le ſultan, conduiſant par la main & careſſant des yeux le fils chéri de la mère la plus vertueuſe; il avoit fait revêtir Shaſeliman des habits les plus magnifiques, il étoit orné des plus beaux diamans dont Benſirak aimoit à ſe parer dans les jours de triomphe: « Calmez vos chagrins! adorable Chamſada, lui cria-t-il; la faveur du ciel vous rend un époux & un fils, dont les ſentimens & la tendreſſe aſſurent à jamais votre félicité. » Il ſe précipite en même temps dans les bras de ſon épouſe, Shaſeliman à genoux couvre de baiſers les mains de ſa mère, des larmes conſolantes ſont les expreſſions des ſentimens du fils & des époux.

Auſſitôt que le jour eut ſuccédé à cette heureuſe nuit, le ſultan fit raſſembler l'élite de ſes troupes, & ſe mit à leur tête accompagné de Shaſeliman: il prend le chemin de la Perſe, ſe faiſant précéder par des hérauts d'armes, qui annoncent aux peuples de ce royaume, qu'il vient rétablir ſur le trône leur roi légitime aſſaſſiné, perſécuté, & détrôné par l'uſurpateur Balavan. A peine ſont-ils ſur les frontières de Perſe, qu'une partie des fidelles ſujets de

l'ancien roi Selimansha, toujours attachés au ſang de cette famille auguſte, viennent ſe ranger ſous les étendarts du ſoudan d'Egypte, & de Shaſeliman. Le perfide Balavan apprend ces fâcheuſes nouvelles; il cherche à raſſembler ſes forces, pour diſputer le terrain au puiſſant ennemi qui vient l'accabler, mais perſonne ne veut ſe ranger ſous ſes drapeaux, & il ſe voit obligé de ſe renfermer dans ſa capitale avec ſa garde ordinaire, & le peu de ſujets ſur la fidélité deſquels il croit pouvoir compter.

Mais ſi la vertu pourſuivie par une force majeure fut ſi ſouvent abandonnée, quelle ſera la reſſource du crime! Iſpahan eſt inveſti; Balavan, trahi par ſes miniſtres, eſt livré au ſoudan Benſirak, qui détourne ſes regards d'un monſtre qui a ſouillé le trône par les crimes les plus horribles: « Mon fils! dit le ſoudan à Shaſeliman, je vous livre le bourreau de votre père & le vôtre, le fléau de vos ſujets, diſpoſez de ſon ſort, & ordonnez de ſon ſupplice.— Oh! mon bienfaiteur! oh mon père! ce n'eſt point à moi à en diſpoſer, répondit Shaſeliman, la vengeance doit venir d'en haut: qu'il aille ſur la frontière garder le

poſte dangereux dont il m'avoit chargé; s'il fut innocent, il ſera préſervé comme je le fus; s'il eſt criminel, ſon arrêt eſt prononcé & rien n'en peut ſuſpendre l'exécution. » Le ſultan approuva la déciſion de Shaſeliman, & Balavan partit pour tenir tête aux infidelles : mais la juſtice divine l'attendoit à ce terme pour le frapper : il fut pris, enchaîné, plongé dans le puits fatal, où les remords déchirans & l'affreux déſeſpoir ne l'abandonnèrent qu'au moment où les débris de ſon corps enſanglantèrent les rochers du ſommet deſquels il fut précipité.

Cependant l'héritier préſomptif de la couronne de Perſe, l'heureux Shaſeliman, aſſis ſur le trône de ſes ancêtres, reçoit le ſerment de ſon peuple; il commence un règne dont la ſageſſe & la piété jeta les premiers fondemens, & rappelle aux Perſans les ſublimes qualités du grand calife Moavie. Le ſoudan d'Egypte, après avoir vu briller ce jeune ſouverain de l'éclat des vertus les plus rares, & l'avoir tendrement embraſſé, retourne dans ſes états, & va combler de joie par ſa préſence l'aimable Chamſada : rien ne troubla déſormais le

repos de ces heureux époux, & parvenus enfin au terme des grandeurs humaines, ils s'endormirent dans la paix qui est le partage des fidelles musulmans.



« Sire ! dit Aladin au roi Bohetzad après avoir fini son récit, voyez par quelles routes secrètes & admirables la providence arracha Shaseliman des mains de la persécution ! Voyez comme elle conduisit Balavan dans l'abîme qu'il avoit creusé pour un autre ! Non, Dieu ne permettra jamais que le crime triomphe, & que l'innocent soit puni ; rien ne peut échapper à sa vigilance & à sa justice, & il déchirera tôt ou tard le voile dont le méchant se couvre. Quant à moi, sire ! rassuré par ma conscience, persuadé que l'homme ne peut rien changer aux décrets de ma destinée, je suis toujours ferme & dans l'espérance. Je ne crains votre justice que pour vos visirs mes accusateurs ! »

A ce discours également ferme, sage & modeste, le roi demeure plus irrésolu que jamais : « Qu'on suspende l'exécution de la sentence ! dit-il : qu'on remette ce jeune

homme en prison. Le silence de la nuit & les réflexions que son récit me feront faire, pourront éclairer mon jugement, & demain il me sera moins difficile de prendre un parti. »

Dès qu'Aladin eut été reconduit à son cachot, un des visirs prit la parole. « Sire ! votre majesté se laisse subjuguer par la magie des discours de ce jeune imposteur. Vous préserve le grand prophête de vous livrer à des sentimens d'indulgence à son égard ! Alors que le crime demeure impuni, l'éclat du trône est obscurci : vous n'y êtes assis que pour rendre justice, le crime de ce brigand est manifeste, la punition doit en être éclatante; le choix en doit être imposant, pour servir d'exemple à ses semblables...... Qu'on ordonne sur le champ, interrompit Bohetzad vivement, de faire préparer une croix hors des murs de la ville, sur la situation la plus élevée, & que le coupable y soit cloué ! Que la frayeur de cet appareil épouvante ceux qui seroient tentés de marcher sur ses traces ! Telle est ma dernière volonté, qu'on la fasse annoncer au peuple par les crieurs publics. »

Les dix visirs furent bien contens d'en-

tendre cette résolution ; ils espèrent enfin par leurs sourdes menées de faire succomber sous le glaive de la justice l'objet de leur envie, & s'empressent d'ordonner les apprêts du supplice.

Le lendemain matin, qui étoit le onzième jour depuis la détention d'Aladin, les dix visirs entrèrent chez le roi : « Sire ! dirent-ils, vos ordres sont remplis, vos volontés sont connues, & le peuple rassemblé auprès de la croix n'attend plus que celui qui doit y terminer sa vie. »

Bohetzad ordonna que le coupable lui fût amené. Dès qu'il parut, la voix des visirs s'éleva contre lui : « Scélérat ! race de brigands ! lui dirent-ils, la faulx de la mort est levée sur ta tête, tes ruses sont épuisées, & tu vas recevoir le prix de tes forfaits & de ta témérité. — Ministres audacieux ! leur dit Aladin, en les regardant d'un air assuré, mais modeste : ce n'est pas à vous qu'il appartient de marquer mon front du sceau de la mort ! Si le décret qui me frappe ne vient pas du ciel, à quoi peuvent servir tous les vôtres ? Le crime seul peut en être effrayé, mais dès que je n'ai rien à me reprocher, eussai-je la tête sous le glaive

fatal, je ſerois préſervé du coup, comme le fut un eſclave priſonnier, accuſé quoiqu'innocent...... Sire ! interrompirent à-la-fois les viſirs, impoſez ſilence à ce téméraire ! Il veut encore tromper votre majeſté par un nouveau conte. — Je n'en veux point impoſer au roi, répondit Aladin ; c'eſt vous qui nourriſſez le menſonge & l'impoſture. — Arrêtez ! lui dit Bohetzad, je veux bien encore mettre ma patience à un dernier effort, & conſentir à entendre l'hiſtoire de votre eſclave, & de ſa délivrance.

« O clémence de mon roi ! repartit Aladin, puiſſe le cœur de votre majeſté démêler enfin la vérité, dont l'accès eſt ſi difficile à votre cour ! Je ne veux point tromper votre majeſté par un faux récit, l'hiſtoire que je vais raconter eſt notoire dans toute la Caldée. »

Hiſtoire du roi de Haram, & de l'Eſclave.

Le roi d'Haram, inquiet de la manière dont ſes viſirs & ſes cadis adminiſtroient la juſtice dans les états de ſa domination, ſortit un ſoir de ſon palais, déguiſé, & ſous la ſeule eſcorte de deux ennuques. Le haſard le fit paſſer près d'un ſoupirail, d'où

il entendit une voix plaintive & lamentable : il apprend que cet endroit correſpond à la priſon où étoient renfermés les criminels condamnés à mort ; il s'approche de plus près du ſoupirail, pour diſtinguer les accens plaintifs qui paroiſſoient ſortir des entrailles de la terre. Ces mots frappèrent ſon oreille.

« O ſouverain puiſſant ! vous qui veillez ſans-ceſſe ſur l'infortuné accablé ſous le poids de ſa misère, permettrez-vous que l'innocence fauſſement accuſée ſuccombe ſous des préſomptions qu'un ſort fatal accumule ſur elle ! Miſéricorde infinie ! aucune de vos créatures n'eſt mépriſable à vos yeux, vous entendriez les plaintes d'un vermiſſeau, écoutez celle de votre eſclave, Dieu de bonté ; & ſi ma mort n'eſt pas un ordre de votre providence, arrêtez le coup dont je ſuis menacé. »

Un ſilence entremêlé de ſoupirs ſuccéda à cette prière. Le roi d'Haram retourne au palais, le cœur ému de ces lamentations, & l'eſprit troublé de cette rencontre ; en vain chercha-t-il le repos, l'idée de la mort d'un innocent l'agitoit, & il n'attendoit

que le retour de l'aurore pour éclaircir ce myſtère.

Auſſitôt que le ſoleil eut éclairé la terre ; il fait aſſembler ſes miniſtres, & leur déſigne le lieu d'où partoient les plaintes qui avoient ému ſa pitié. On lui apprend que le malheureux confiné dans ce cachot, eſt deſtiné à expirer dans le jour même ſur l'échafaud ; on repréſente la procédure, le crime y paroit prouvé, & deux témoins certifient que l'eſclave que ſa majeſté a entendu en eſt l'auteur. Le roi d'Haram ne peut ſe refuſer à ce que la juſtice humaine appelle l'évidence, & confirma ſur le champ l'ordre de ſon exécution.

On avoit tiré du cachot l'eſclave prévenu du crime ; il marchoit au ſupplice avec une contenance ferme & modeſte, les mains liées, & les yeux élevés au ciel, qui n'étoit plus alors que ſon unique eſpoir : il eſt au pied de la croix, les bourreaux ſe diſpoſoient à arracher ſes vêtemens, lorſqu'un bruit inattendu changea tout-à-coup l'aſpect de cette ſcène de mort. Un parti ennemi ayant formé le projet de ſe rendre maître de la ville, attendoit que le peuple, attiré par la curioſité de cette exécution en

ſortit : il quitte précipitamment l'embuſcade où il s'étoit caché, ſe jette ſur la garde & la diſſipe : tous ceux qui cherchèrent à la défendre tombèrent ſous le glaive des ennemis ou dans leurs fers, il n'y eut de libre que le malheureux qu'une mort ignominieuſe alloit frapper, mais auquel elle ne pouvoit ôter l'honneur & l'innocence.

Les ennemis redoutant l'approche du roi, s'éloignèrent pour groſſir leurs forces, emportant avec eux le butin qu'ils avoient fait, & remirent à un autre temps la conſommation de leur entrepriſe.

Cependant le pauvre eſclave, délivré de ſes fers par les mains de l'ennemi, craignant toujours qu'on ne détachât des gens à ſa pourſuite, gagnoit la campagne, il marchoit nuit & jour ſans relâche ; accablé enfin de fatigue, il s'arrête ſous l'ombrage d'un laurier, qui par ſa groſſeur & ſon élévation paroiſſoit auſſi ancien que le monde, il s'aſſied. Vis-à-vis de cet arbre, & fort près de lui, étoit l'entrée d'une ſombre caverne ; deux flambeaux y jetoient une lueur effrayante, ſans toutefois en diſſiper l'obſcurité ; ſes regards ſe fixèrent avec étonnement ſur ces objets, & en furent

bien épouvantés, lorſqu'il crut voir ces deux lumières remuer, & s'avancer près de lui. Ces feux brillans n'étoient que l'éclat d'un lion monſtrueux qui ſortoit de la caverne, & s'approchoit à pas lents du malheureux eſclave, qui n'avoit aucune défenſe à lui oppoſer. L'animal l'enveloppe avec ſa queue, ſans le bleſſer, le charge ſur ſon dos, & le porte dans ſon antre : il en reſſortit ſur le champ, pour abattre du premier coup de queue l'énorme laurier ſous lequel l'homme étoit aſſis auparavant, il le place à l'entrée de la caverne comme pour en fermer le paſſage, & l'horrible bête court dans le déſert chercher ſa femelle, que le beſoin de nourriture pour ſes lionceaux avoit écartée de leur commun repaire.

L'entrée de la caverne, exactement fermée par le tronc de l'arbre, étoit inacceſſible à toute force humaine ; cependant il reſtoit encore aſſez de jour à l'eſclave pour reconnoître l'intérieur de cette horrible demeure, en diſtinguer les habitans, & y voir les débris des os & des alimens dont le terrain étoit couvert : il y vit deux lionceaux couchés ſur un tas de mouſſe, que

ſa préſence n'avoit point effrayés ; il apperçut dans un angle oppoſé un monceau d'oſſemens humains, triſtes débris des malheureux qu'attiroit vers cet affreux ſéjour le même ſort qui l'y avoit conduit. Cependant, au milieu de ces objets, l'effroi n'a point glacé ſon courage, il ſe tourne vers le midi, &, fidelle muſulman, il adreſſe ſa prière au grand prophête, avec autant de zèle & de ferveur que s'il eût été dans la moſquée la plus brillante, & dans l'aſile le plus aſſuré.

Plein de confiance dans l'arbitre ſouverain des deſtinées, entièrement rendu à lui-même par l'effet de cet acte religieux, il continue à promener ſes regards dans les ſombres cavités de cette demeure : il y avoit pluſieurs habits, met la main dans une des poches, & y trouve une pierre & un morceau de fer propre à battre le feu, la terre étoit couverte d'une mouſſe ſéche qui ſervoit de litière aux féroces habitans de ce manoir. La poſſibilité d'en ſortir ranime ſon courage, l'entrepriſe eſt à peine conçue qu'il l'exécute ; il enflamme la mouſſe qu'il a raſſemblée à l'entrée de la caverne, la flamme pénétre dans l'écorce

humide des racines du laurier; bientôt le feu augmente, & l'arbre manquant de baſe tombe avec fracas ſur le côté, de manière à débarraſſer l'ouverture. En viſitant la caverne, il y a vu un arc, des ſabres, des poignards qui peuvent ſervir à ſa défenſe; il a découvert auſſi à la lueur du braſier de l'or monnoyé, & des morceaux de ce métal, avec des bijoux précieux de différentes eſpèces: pourvu de cette manière de tout ce qui peut aſſurer ſon évaſion, il s'arme de tout ce qui lui eſt néceſſaire, écarte avec ſon ſabre les branches encore ardentes qui s'oppoſoient à ſa ſortie, & en béniſſant Dieu il recouvre enfin ſa liberé.

A peine l'eſclave étoit-il ſorti de l'antre dangereux, qu'il apperçut le lion à quatre portées de ſon arc, & la lionne plus éloignée dans la plaine. Il place ſur ſon arc une flèche meurtrière, & lorſque le lion croit s'élancer ſur ſa proye, il accourt avec rapidité au-devant du trait qui lui eſt décoché, le fer atteint ſon cœur, & il tombe comme une maſſe.

L'eſclave débarraſſé de cet ennemi a bientôt l'autre ſur les bras, la lionne vient à lui: il lance ſa flèche, mais elle ne fait

qu'une légère bleſſure ; devenu d'autant plus furieux, l'animal s'élance ſur lui pour le terraſſer, l'eſclave lui oppoſe ſon poignard & le plonge dans ſes flancs ; la lionne rugiſſante fait un nouvel effort, mais de ſon cimeterre il lui coupe une patte de devant & la met hors de combat ; elle roule à terre en faiſant retentir les échos de ſes rugiſſemens, les lionceaux de la caverne y répondent par des cris affreux, qui rempliroient de terreur l'ame la plus aguerrie. Cependant le vainqueur aſſure ſa victoire en perçant la bête dans les parties les plus ſenſibles ; elle ſuccombe enfin à la vigueur de ſon bras : il court auſſitôt maſſacrer les lionceaux, & les tire hors de leur caverne. Après cette valeureuſe expédition, il cherche des yeux dans la campagne l'arbre dont les fruits peuvent le nourrir, le ruiſſeau dans lequel il peut ſe déſaltérer ; & toujours ſecouru par la providence, il ſemble que tout eſt ſoumis à ſes déſirs, que tout vient s'offrir ſous ſa main.

Ayant enfin rétabli ſes forces épuiſées par tant de fatigues, il rentre dans la caverne dont il a détruit les habitans, ſe rend maître des tréſors qu'elle contient, en ferme

l'entrée avec des branches d'arbre, & armé aussi avantageusement qu'il a pu l'être, muni d'or & d'argent pour satisfaire à ses besoins, il prend la route de sa patrie. Il y arrive au bout de quelques jours, & raconte son aventure à ses parens : on détache des chameaux & des esclaves pour reprendre les effets précieux qu'il avoit laissés dans le repaire des lions. Possesseur de tant de richesses, l'esclave bienfaisant les partage avec les indigens; il fait bâtir non loin de sa demeure un asile pour les caravanes, les pélerins, les voyageurs qui sont obligés de faire cette route, & d'un séjour de monstres, il en fait un temple de charité.

« Sire! ajouta Aladin après avoir fini son récit; voyez comment cet esclave condamné à périr sur la croix, sur le faux témoignage de ses ennemis, exposé à être dévoré par des lions, fut merveilleusement délivré de ces dangers : tandis que ses accusateurs & ses ennemis, curieux de repaître leurs sens du spectacle de ses tourmens, furent massacrés & punis. Le roi de Haram, privé d'une partie de ses sujets, porte la peine de sa négligence en n'examinant pas lui-même les procédures, & n'écoutant pas

assez des plaintes qui, en n'ébranlant que sa pitié, n'ont point armé sa justice. »

Bohetzad étoit étrangement combattu entre son pouvoir, les récits & les réflexions d'Aladin, & les sollicitations de ses ministres. Une voix intérieure réclamoit avec force dans son cœur contre le jugement qu'il avoit prononcé, mais cependant la publicité des ordres qu'il avoit donnés, l'appareil de la croix déjà dressée hors des murs de la ville, la foule du peuple impatient de jouir de cette exécution si long-temps différée, tout sembloit augmenter l'embarras du roi. Ses visirs le voyant balancer de nouveau, s'empressent de fixer sa résolution par de plus fortes remontrances, & en lui retraçant les motifs déjà allégués, ils finissent par l'allarmer sur la durée de sa puissance : « Eh bien! dit le roi, je sens malgré vous que mon cœur répugne à ce que je fais ; cependant, comme le crime me paroit avéré, & que la sûreté de mon règne dépend de cet arrêt, je cède à vos raisons ; que le coupable soit conduit au supplice ! »

Au même instant, la garde se saisit d'Aladin ; il est garotté, chargé de fers, & con-

duit hors de la ville, à l'endroit où les tourmens doivent finir sa vie. Le roi lui-même, monté sur un éléphant, & suivi de toute sa cour, se rendit au lieu du supplice; il s'assied sur un trône d'où il étoit le témoin de cette exécution. On dépouilloit déjà l'infortuné Aladin, quand tout-à-coup un étranger perçant la foule, & écartant les gardes & tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à son passage, se jette dans les bras d'Aladin : « O mon fils ! mon cher fils ! s'écria-t-il, en répandant un torrent de larmes : il ne put en dire davantage, la douleur étouffoit sa voix. » Cet événement imprévu émeut tout le peuple, le roi ordonne que cet étranger soit amené devant lui.

« Souverain monarque, lui dit-il, en embrassant ses genoux, sauvez la vie du jeune infortuné que votre arrêt condamne à la mort : s'il faut qu'un coupable expire, ordonnez de mon supplice, je l'attends à vos pieds.

« Qui êtes-vous ? dit le roi : quel intérêt prenez-vous à ce criminel ? – Sire ! je suis le chef d'une bande de voleurs. Un jour, cherchant dans le désert une source pour y

désaltérer ma troupe, je trouvai sur le gazon, au bord d'une fontaine, & aux pieds de cinq palmiers qui lui donnoient de l'ombrage, une étoffe de drap d'or & des langes, sur lesquels respiroit un enfant qui venoit à peine d'ouvrir les yeux à la lumière. Emu de compassion en faveur de cette innocente créature, je l'emportai chez moi, & ma femme l'a nourri. Cet enfant n'est pas à nous, sire! mais il a été pour nous un don du ciel, il nous est devenu plus précieux que les nôtres : il est doué de si belles qualités & de tant de vertus, qu'il nous faisoit regretter l'abandon de celles que l'exercice de notre profession nous a fait oublier; car enfin, je l'avoue à ma honte, sire, nous étions des voleurs, il nous suivoit dans nos expéditions, & nous donnoit dans toutes les occasions des exemples de bravoure & d'humanité; nous le perdîmes dans une circonstance où vaincus par le nombre...... » Il n'en fallut pas davantage pour apprendre au roi, que celui qu'il alloit faire périr étoit l'unique fruit de ses amours avec Baherjoa; il se précipite aussitôt de son trône, il vole vers Aladin, coupe lui-même avec son poignard les liens de son fils; le

ſerre dans ſes bras avec les marques de la plus vive tendreſſe : « Ah ! mon fils, s'écria-t-il, j'ai été ſur le point d'enfoncer à jamais dans mon cœur le glaive du repentir. Grand Dieu ! quelle n'eſt pas la profondeur de votre ſageſſe, l'immenſité de votre puiſſance ! mon cœur devoit été déchiré à la vue d'un cruel ſupplice, & vous changez cet appareil de terreur & d'effroi, en un ſpectacle de triomphe & de joie, dont mon ame peut à peine ſoutenir le raviſſant éclat ! » Il embraſſe de nouveau Aladin, le fait monter ſur un éléphant, & rentre au palais au bruit des fanfares & des acclamations de tout le peuple.

Baherjoa venoit d'être prévenue du bonheur inattendu qui lui arrivoit, en retrouvant un fils dont le ſort lui avoit cauſé tant d'allarmes : bientôt le roi lui-même lui préſente cet enfant chéri, revêtu d'habits ſi brillans, qu'ils empêchoient de diſtinguer l'altération qu'une longue détention avoit produite ſur lui. La joie de cet événement ſe communiqua bientôt dans tous les ordres de l'état ; les courtiſans, les négocians, les artiſans la partagèrent ; les moſquées furent ouvertes, la foule du peuple y ren-

dit grâces à Dieu & à ſon prophête ; des réjouiſſances publiques témoignèrent la joie univerſelle ; la ville d'Iſſeſſara fut transformée dans ce jour en un lieu de délices ; tout, juſqu'aux oiſeaux du ciel, chantèrent la gloire du monarque, & la délivrance d'Aladin.

Les dix viſirs ſeuls, loin de participer au bonheur public, furent jetés dans le fond d'un cachot obſcur, où les remords de leur conſcience anticipèrent les tourmens du ſupplice qu'ils devoient ſubir, après les trente jours de fêtes qui avoient été ordonnés : enfin l'ordre du ſouverain les traduiſit aux pieds du trône devenu pour eux ſi redoutable. Aladin y eſt aſſis à la droite de ſon père ; ils détournent leurs coupables regards, & après un ſilence qu'impoſoient le reſpect & la terreur, Bohetzad leur parla en ces termes.

« Prétendus appuis de mon trône ! leur dit-il, miniſtres ſi jaloux de ma gloire ! Voilà ce coupable que votre zèle pourſuivoit avec tant d'acharnement & un empreſſement ſi marqué ; je devois l'envoyer au ſupplice ſans l'entendre ; en l'écoutant, je compromettois ma gloire, ma ſûreté,

le repos de mes ſujets : juſtifiez-vous ſi vous le pouvez, je vous permets de parler. »

C'étoit en vain que le roi eſſayoit de faire ouvrir la bouche à ces miniſtres coupables ; un froid mortel les avoit ſaiſis, leurs regards fixés ſur la terre ne pouvoient plus s'en détacher, leurs lèvres étoient tremblantes, leurs jambes mal aſſurées plioient ſous leurs genoux & ſembloient prêtes à ſe dérober. « Parlez donc, leur dit à ſon tour Aladin ; qu'eſt devenu cet attachement pour les devoirs de la juſtice, qui vous rendoit ſi éloquens contre le fils d'un chef de voleurs coupable à vos yeux, & ſurtout par votre fait, d'un crime qu'on devoit lui faire expier par le plus infamant de tous les ſupplices ? Votre courage & votre zèle pour la gloire du royaume ſont-ils anéantis ? Produiſez les témoins du crime que j'ai commis en eſſayant de ſéduire la reine par des préſens, & de l'effrayer par des menaces ; mais le crime pèſe ſur vous, les remords vous écraſent, & la honte vous confond.

« Votre arrêt, déjà écrit dans le ciel, reprit Bohetzad, va s'exécuter ſur la terre ; qu'on faſſe élever neuf autres croix à l'en-

droit où celle de mon fils étoit dreſſée, & que ces dix ſcélérats y terminent enfin leur exiſtence ; que les crieurs publics annoncent au peuple cet arrêt ! » L'ordre fut exécuté ſur le champ.

Après cela Bohetzad ramenant ſon fils au palais, ne ceſſoit de lui réitérer les tendres preuves de ſon amour : « Ah ! mon cher fils, lui diſoit-il, comment avez-vous été aſſez peu intimidé de la mort qui vous environnoit, pour rappeler à votre mémoire tous les faits que vous m'avez racontés ? Où avez-vous donc puiſé cette foule de maximes & de réflexions judicieuſes, qui ne peuvent être que le fruit de l'expérience & de l'étude ?

« Sire, répondit Aladin, ce n'eſt pas moi qui parlois, j'étois inſpiré d'en-haut : mon enfance n'avoit pas été négligée, & je me ſuis perfectionné dans la ſageſſe depuis l'heureux inſtant que j'ai eu le bonheur d'être auprès de votre majeſté. Celle que je prenois pour ma mère fixa de bonne heure mon attention ſur le divin koran, comme devant régler par ſes ſaintes maximes la conduite de ma vie ; mais ce qui vous paroîtra le plus extraordinaire, ſire ! c'eſt que ſon mari,

emporté par la force de l'habitude, nourri dans le crime presque dès l'enfance, ne se faisant aucun scrupule de piller les caravanes, eut craint de manquer à sa parole : il étoit bon mari, bon maître avec ses esclaves, plus que tendre père à mon égard, & le moins avide de tous les hommes pour le butin. Il me chérissoit, & moins instruit alors que je ne le suis à présent, je l'honorois comme un bienfaiteur, & je l'aimois comme un père.

« C'en est assez sur son compte, mon fils, reprit le roi. Le peuple, de retour du spectacle exemplaire qu'on vient de lui donner, appelé par le signal que les Muczins font rétentir du haut des mosquées, va bientôt les remplir. Faites-vous suivre par mon trésorier ; que les plus abondantes aumônes, que la charité accompagnent partout vos pas ; annoncez dignement l'héritier que le ciel vient de me rendre, pour la prospérité de mon empire ! »

Dès que les cérémonies religieuses furent terminées, le roi ordonna que le chef des voleurs, qu'on savoit être demeuré à Issessara, fut conduit aux bains ; qu'on le fit habiller décemment, & qu'on l'amenât au palais

palais pour jouir du triomphe de son fils adoptif : loin de lui faire aucun reproche sur l'état qu'il avoit professé jusqu'alors, présumant beaucoup des principes naturels de cet homme dès qu'il ne seroit plus entraîné par l'exemple, séduit par les occasions, & provoqué par le besoin, il le nomma au commandement d'une province frontière, où il devoit nécessairement en imposer par son activité & ses talens militaires.

Bohetzad, Baherjoa & Aladin réunis par les liens du sang, de l'amour & de l'amitié passèrent de longues années dans une union inaltérable, trouvant sans cesse les moyens de resserrer les nœuds qui les attachoient l'un à l'autre. Enfin l'âge & les forces avertissant le monarque qu'il étoit temps de résigner un sceptre dans des mains plus fermes ; il assembla son divan, ses ministres, visirs, cadis, gens de loi, princes, seigneurs, & tous les grands du royaume.

« La nature, leur dit-il, avoit appelé mon fils à ma succession ; mais le ciel, en vous le conservant par des prodiges, a marqué bien plus décidément sa volonté ; en le couronnant aujourd'hui, je ne fais qu'obéir à

ſes décrets, & vous donner un maître plus digne que moi de commander. »

L'EXTRÊME tranquillité qui régnoit dans le palais du ſultan, annonçoit que tout y jouiſſoit encore du repos, lorſque la ſultane eut achevé de raconter l'hiſtoire du roi Bohetzad & de ſes dix viſirs : Dinarzade attentive à l'emploi du temps, prit la parole : « Ma ſœur, dit-elle à Scheherazade, vous avez l'art de nous intéreſſer pour les héros que vous nous montrez ; il en eſt un que vous nous faites attendre depuis long-temps, il ne vous eſt pas indifférent, car vous vous plaiſez ſouvent à chanter ſes productions : il avoit quatre eſpèces de mérite, qui ſont toujours beaucoup d'effet lorſqu'ils ſont réunis ; il étoit amoureux, vaillant, poëte & dévot. — Vous voulez parler, ma ſœur, reprit Scheherazade, du chevalier Habib ; j'entreprendrai avec plaiſir le récit de travaux & de ſes amours. »



HISTOIRE

d'Habib & de Doratil-goase, ou le Chevalier.

LA tribu de Ben-Hilac, la plus nombreuse & la plus vaillante de l'Arabie, avoit jadis pour Émir Ben-Hilac-Salamis, l'homme le plus renommé de son temps par son courage, ses talens militaires, sa religion, sa probité, en un mot, par toutes les vertus qui caractérisent l'homme d'état & le guerrier. Tant de qualités réunies l'avoient établi le chef de soixante-six tribus, qu'il gouvernoit avec sagesse, & dont il avoit mérité la confiance : le bonheur & la prospérité, qui sont souvent les fruits d'une bonne conduite, l'avoient suivi dans les combats, & ne le quittoient point dans les temps de paix. Parvenu à l'âge mûr, ce prince ne désiroit qu'un héritier pour mettre le comble à sa félicité, il n'avoit point encore obtenu du ciel cette faveur.

Pendant la fête de l'Haraphat, Salamis ne cessoit de couvrir l'autel de sacrifices ; prosterné sur les marches du tabernacle, il adressoit des prières au saint prophête, &

il attendoit avec résignation & respect une grâce si nécessaire à son bonheur. Un jour qu'il avoit rédoublé l'encens de ses sacrifices, il ressentit tout-à-coup une consolation salutaire dont il conçut la plus flatteuse espérance ; elle ne fut point trompée, & la grossesse d'Amirala son épouse s'étant déclarée au bout de quelque temps, neuf mois après cette princesse donna le jour à un enfant mâle, comparable pour la beauté à l'étoile brillante qui nous dédommage pendant les nuits d'été de l'absence du soleil. Amirala prit son enfant dans ses bras, & le caressant avec un transport mêlé d'amour & d'enthousiasme.

« Aimable enfant, dit-elle, qui représente si bien le bel arbre dont tu es le fruit ; que les baisers de ma bouche te soient aussi salutaires que les rayons du soleil le sont à la jeune plante qui vient d'éclore ! Viens sur mon sein pour y goûter les premiers fruits de ma tendresse.

« Et vous, grand prophête ! vous à qui le très-haut a remis la clef des grâces célestes ! vous, à qui nous devons ce précieux trésor ! faites tomber sur lui les influences de votre divin esprit ! Qu'à votre

voix puiſſante, la plus forte, la plus brillante, mais la plus douce des étoiles ſe charge de la conduite de ſes deſtinées !

« Heureuſes tributs des riantes campagnes de l'Arabie ! c'eſt pour vous que notre Habib nous a été donné ! Venez voir la tête de mon jeune cèdre ! Vous la diſtinguerez au-deſſus de tous les autres : glorifiez-vous, heureuſes tribus ! un jour il vous couvrira de ſon ombre. »

Tandis qu'Amirala célébroit ainſi le bienfait du Tout-Puiſſant, l'Émir ayant raſſemblé tous les mages de la nation, faiſoit interroger les aſtres ſur les deſtins de ſon fils : à l'heure annoncée, les yeux des aſtrologues ſont dirigés ſur la voûte azurée ; on diroit qu'il s'y paſſe un combat. Un aſtre paroît s'oppoſer à un autre, une étoile très-brillante ſemble obſcurcie, diſparoître ou s'éteindre, ainſi que ces météores qui ſe précipitent quelquefois du firmament ; mais cependant elle n'a point abandonné ſa place, quelques inſtans après elle brille d'un nouvel éclat, & ſe montre ſous les conjonctions les plus favorables.

Alors le plus âgé des aſtrologues prit la parole : « Prince, dit-il à Salamis, votre

fils vivra glorieux & admiré; mais jamais mortel n'éprouvera autant de dangers que lui; les hasards & les revers l'attendent, mais il aura des ressources étonnantes: l'amour & la gloire couronneront ses travaux, si son courage & la force de son ame surmontent toutes ces épreuves. — Quelle étrange destinée! reprit l'Émir, ne pourroit-on rien opposer à sa rigueur? — Prince, nous venons de nous assurer que la grande planète & les sept qui l'environnent ne sont point d'accord; elles nous ont paru déployer toutes leurs forces, pour venir au secours de l'étoile de votre fils, ou pour en contrarier les mauvais effets: l'aspect de ces combats est effrayant; mais comme l'étoile d'Habib a reparu, vous pouvez avoir quelque espérance; les dangers nous ont été montrés clairement, mais comme l'homme peut échapper en partie aux coups du sort, c'est aux vertus d'Habib à tempérer ses mauvais influences, & à forcer son étoile à lui être favorable. »

Salamis étoit l'homme le plus courageux, & en même temps le plus résigné: « Les revers qui attendent mon fils, se disoit-il, ne pourront sans doute excéder

les forces humaines : il faut en faire un homme, & faire germer en lui toutes les vertus ; Amirala secondera mes projets, & nous les ferons triompher, par notre exemple & nos leçons, des dangers qui le menacent. »

A peine Habib circoncis peut-il articuler quelques paroles, que ses tendres organes, au lieu de laisser échapper des mots vides de sens, prononcent sa profession de foi ; il benit déjà le créateur, Mahomet son apôtre, le ciel, la terre, les êtres qui les habitent, les immensités qui les séparent. Les lettres de l'alphabet deviennent ses jouets, il les assemble pour en former des mots qu'un sens a bientôt lié ; au lieu de tracer l'image d'une petite cabane en jouant avec des roseaux, il a l'idée d'une mosquée : ses jeux, ses goûts, ses penchans annoncent de bonne heure un être au-dessus du vulgaire.

Dès que son corps acquiert des forces, les heures de ses repas ne sont point réglées. Il faut qu'il se familiarise avec ces tyrans de l'humanité, les besoins ; on commence à lui en faire éprouver les premières atteintes, pour lui apprendre à les suppor-

ter une fois fans murmure. Il faut qu'il s'accoutume à tout, la natte fur laquelle il couche lui eft ôtée, & il trouve le même repos fur la terre la plus dure; on l'expofe à l'intempérie des faifons, pour que fon corps ne fouffre jamais leur rigueur.

On lui fait monter de jeunes chevaux indomptés; mais fon adreffe déjà exercée dans des jeux moins périlleux, lui fait fur le champ trouver fon équilibre; fi quelqu'accident le fait tomber, fon corps fvelte & léger reprend bientôt fa pofition.

C'eft ainfi qu'Amirala formoit le corps de fon élève : à l'âge de fept ans il furpaffoit en forces & en agilité tous les autres enfans : fon cœur & fon efprit n'étoient pas négligés ; il récitoit tous les chapitres de l'alcoran, & en expliquoit le fens. Accoutumé par fa mère à confidérer les merveilles de la nature avec une forte d'enthoufiafme, il en décrivoit de même les beautés.

Il étoit temps que Salamis fongeât à perfectionner une éducation fi heureufement commencée; mais il falloit trouver un inftituteur auffi parfait pour la jeuneffe qu'Amirala l'avoit été pour l'enfance. Il

y avoit dans ſon camp un vieillard philoſophe, nommé Ilfakis, inſtruit dans toutes les ſciences & d'une conduite irréprochable; mais il étoit atteint d'une maladie qui le conduiſoit lentement au tombeau: « Ah! ſi Dieu pouvoit me rendre le ſage Ilfakis! diſoit-il devant un de ſes miniſtres. —— A quoi le deſtineriez-vous? répondit celui-ci; je ſors de ſa tente, il m'a dit avoir pris d'un élixir dont l'effet a opéré d'une manière miraculeuſe, je l'ai trouvé debout, il a fait quelques pas devant moi d'une marche très-aſſurée, & je ne doute pas, ſi vous déſirez le voir, qu'il ne ſoit en état de ſe rendre ici. —— Allez l'en prier, dit l'Emir; je regarde ſon rappel à la vie comme une merveille, opérée plus encore pour mon avantage que pour le ſien. »

Ilfakis ſe rend aux ordres de l'Emir, il accepte la propoſition qu'il lui fait, le jeune Habib part avec ſon nouveau maître, & ils habitent enſemble ſous la même tente; les ſoins du gouverneur (1) trou-

(1) *Les ſoins du gouverneur.* Les Arabes ſont les premiers qui nous ont fait connoître & approfondir

vent un terrain si bien disposé, que tout y germe sans difficulté; Habib peut déjà nommer toutes les étoiles du ciel, décrire le cours des planètes; il sait calculer leur volume & leur distance : il distingue les différentes espèces d'arbres & de plantes, & il en indique les propriétés : s'il parle de la végétation, il sait comment la chaleur & l'humidité produisent la fécondité : s'il parle de la mer, il sait qu'elle est le produit des fleuves; il suit les vapeurs que le soleil en élève jusqu'au sommet des montagnes, pour les voir retomber en sources fécondes, & perpétuer ainsi les travaux admirables de la nature : il n'est aucun animal auquel il ne puisse assigner sa classe; s'il s'étonne des différentes merveilles qui sont le produit de leur instinct, il les voit toujours subordonnées aux prodiges que peut opérer la raison.

Tandis qu'avec l'assistance d'Ilfakis, il cherche à donner de l'ordre à cette multitude d'idées, il travaille en même temps

les merveilles de la nature; nous leur devons les traductions des philosophes grecs : dès-lors tout ce qui est dit ici sur les rapides progrès du jeune Habib, ne peut surprendre personne.

à les fixer, & il a appris l'art d'écrire avec des plumes taillées de ſept façons (1).

Salamis voulut un jour que ſon fils lui fit part de ſes connoiſſances : « Mon père, lui dit-il, c'eſt à mon maître qu'il faut les demander, c'eſt lui qui peut en parler ; quant à moi, il faut que long-temps tout yeux & tout oreilles, l'uſage de la main ait précédé de bien loin celui de la langue, il faut que les caractères que je forme ſortent de mes mains auſſi purs que les perles qui ſont dans l'eau. Salamis, enchanté de cette réponſe, demanda au ſage gouverneur s'il étoit encore quelque choſe qu'il pût enſeigner à ſon fils : « Déjà le jeune Prince, répondit Ilfakis, quand il m'interroge, pourroit prévenir toutes mes réponſes : j'ai ouvert à ſes yeux le grand livre du monde, chaque pas qu'il y fera ſeul maintenant l'avanceront d'un ſtade ; l'inſtruction, qui exclut ſouvent le grand travail de l'application, ne feroit que retar-

(1) *Des plumes taillées de ſept façons.* Les plumes dont les Arabes ſe ſervent ſont des roſeaux ; on ignore quel mérite ces peuples peuvent attacher à la ſcience de les tailler de cette manière, mais on ſait qu'ils en attachent beaucoup à bien peindre en écrivant.

der ſes progrès : il eſt temps, prince, que mon élève s'occupe des arts néceſſaires à l'homme qui doit un jour dominer ſur ſoixante ſix tributs belliqueuſes : mes ſecours dans ce genre ne pourroient plus lui être utiles, & mon corps, que la terre redemande, n'aſpire qu'à ſe rendre dans ſon lieu de repos. — Quel noir preſſentiment ! reprit l'Emir ; vous pouvez vous promettre de longues années encore, & mes tréſors vous en feront jouir dans l'abondance. — Prince ! dit le ſage, un grain de ſable & les richeſſes de la terre ſont à mes yeux la même choſe ; je ſuis mort depuis longtemps à tous les beſoins. Ce corps chétif, que je n'ambitionne plus de conſerver, ne doit la prolongation de ſon exiſtence qu'à des vues ſecrètes de la providence pour l'avantage de Salamis, les deſtins ont marqué aujourd'hui ſa deſtruction.... J'ai trouvé ma récompenſe en rempliſſant mes devoirs, & je n'en veux point d'autre ici-bas. — Adieu donc, vertueux Ilfakis ! dit l'Emir ; recevez les embraſſemens de mon fils & les miens, votre abſence nous coûtera bien des larmes ; mais nous en adoucirons l'amertume en allant ſouvent ſous

votre tente...... Vous n'y reviendrez plus, répondit-il; ma tente eſt comme une vapeur que le vent va diſſiper, & je ſuis ſemblable à la pouſſière qu'il entraîne : adieu Salamis, adieu mon cher Habib; ſouvenez-vous de moi au milieu des peines qui doivent vous aſſaillir. »

Combien le jeune Habib fut touché de cette ſéparation ! mais que ſa ſenſibilité fut miſe le lendemain à une rude épreuve ! Son ſage gouverneur mourut en rentrant ſous ſa tente; ſon corps fut enterré ſur le champ, pour préſerver le camp de l'infection qu'il avoit répandue, au moment où l'eſprit qui l'animoit l'avoit abandonné. Le jeune élève verſa ſes larmes dans le ſein de ſa mère, Amirala jouiſſoit de ſa ſenſibilité en cherchant à le conſoler : elle l'engageoit à porter ſes regards au deſſus de cette terre, inſuffiſante à notre félicité : ces idées conſolantes calmoient le jeune Habib, mais il voulut rendre les derniers devoirs à ſon bienfaiteur, répandre quelques fleurs ſur ſa tombe, & offrir ſes prières au très-haut. Il arrive ſous la tente d'Ilfakis, portant dans ſa main trois couronnes de fleurs ſymboliques; une douce mélancolie s'em-

pare de ſon ame, elle ouvre le paſſage aux larmes qui viennent ſans effort inonder ſes joues; il garde un moment le ſilence pour jouir d'une affliction qui n'a rien de pénible : enfin il élève la voix.

« Je foule la terre ſous laquelle répoſe le corps de mon cher Ilfakis : anges de la mort ! quand vous vous approchâtes de lui pour enlever ſon ame, n'étiez-vous pas auſſi émus que moi ?

« O grand prophête ! tu as reçu dans ton ſein ce vertueux muſulman ? Tu lui donnas des couronnes qui ne ſont point périſſables : rends immortelles celles que j'apporte ſur ſes cendres.

« L'ame de mon cher Ilfakis n'eſt point errante dans ces lieux; elle feroit germer ſur ces terrains arides les plantes & les fleurs, ainſi qu'un ſeul de ſes regards & un mot de ſa bouche faiſoient germer dans mon cœur les tréſors de la ſageſſe & les charmes de la vertu.

« Jouis, dors, repoſe en paix, ame bienfaiſante ! Reçois l'hommage de ma reconnoiſſance, je viens couronner tes froides dépouilles ! Tu me fis connoître la raiſon, aimer mes devoirs, ſentir les dou-

cœurs de l'amitié ; voilà le prix de la mienne.

Salamis attendoit le retour de ſon fils : « Habib ! lui dit-il, après avoir ſatisfait aux devoirs naturels de votre reconnoiſſance, il faut ſonger à acquérir maitenant des connoiſſances plus directement utiles à votre état : vous êtes mon fils, le ciel vous deſtine après moi au commandement des vaillantes tributs qui ſont ſous ma domination : vous êtes appelé à marcher à leur tête dans toutes les expéditions militaires ; mais il faut apprendre à les conduire, vous endurcir aux fatigues, & vous mettre en état de terraſſer l'ennemi qui oſeroit vous réſiſter ; la force jointe à l'adreſſe doivent faire de vous le ſoldat le plus intrépide de vos armées. Vous avez commencé à vous habituer au port des armes ; le lâche ſeul ſuccombe ſous leur poids, l'homme de courage s'y familiariſe. Ah ! que ne puis-je trouver dans le nombre de mes guerriers, l'homme auſſi propre à vous inſtruire dans ce métier, que l'étoit Ilfakis dans les ſciences qu'il vous a fait connoître ? Un guerrier parfait eſt un Phénix difficile à trouver. Le grand

prophête fit un miracle en notre faveur en nous conſervant Ilfakis ; il n'y a que lui qui pourroit m'envoyer l'homme extraordinaire que je voudrois attacher auprès de vous.— Mon père ! dit Habib, j'attaque dans mes jeux vos chevaux les plus vigoureux, la force & le courage ne m'abandonnent jamais : changez cette robe de lin qui me couvre en cuiraſſe de fer ? &, chargé du plus épais bouclier, armé de la plus forte lance, je vous offrirai un digne compagnon d'armes ! Ah ! quand pourrai-je abandonner ces habits, qui rendent preſque mon ſexe équivoque, & ne laiſſent rien préſumer des forces que la nature m'a données ? Elles ont beſoin d'être réglées, & je n'aſpire qu'à connoître l'art d'en diriger l'emploi. — Digne préſent du ciel ! dit l'Emir en embraſſant ſon fils, heureux enfant ! Eſpoir de mes tribus ! Celui qui met en vous de ſi glorieuſes diſpoſitions, nous fera trouver les moyens de les cultiver. »

A peine cette converſation étoit terminée, qu'un guerrier ſe préſente aux barrières du camp de Salamis ; il demande d'être admis à l'honneur de ſa préſence : « Qu'on le laiſſe approcher, dit l'Emir ;

mon cœur, jaloux de voir régner ſur la terre la juſtice & la paix, n'aſpire qu'à vivre parmi ceux qui en ſont les protecteurs : l'étranger arrive. »

Le ſuperbe courſier qui le porte le couvrant de ſa belle crinière, ne laiſſe diſtinguer que le cimier du caſque & le panache qui flotte au-deſſus ; il approche de la tente, & deſcend de ſa monture. Habib, qui étoit allé au devant de lui, ſaiſit la bride du cheval, qu'il remit enſuite à un des écuyers de l'Emir : « Vaillant chevalier, lui dit celui-ci, quel deſſein vous conduit-ici ? — Je viens, répond l'inconnu, rendre hommage aux vertus, au courage, & à la puiſſance du grand Emir Ben-Hilac-Salamis, & demander au jeune Habib le partage des faveurs dont il eſt comblé par l'aimable fille de l'Hyemen : le guerrier qui peut la tenir de ſes mains, oubliera bientôt les dangers qu'il a courus, en s'enivrant de ce jouiſſance.

L'Emir n'ayant rien compris à cette converſation, en demanda l'explication à ſon fils : « Mon père ! lui dit Habib, avec un tendre intérêt, ce noble chevalier demande à vous rendre le ſalut, & à partager ma

taſſe de café : » Puis ſe tournant vers l'étranger : « Guerrier ! lui dit-il, déſirer les faveurs de la fille de l'Hyemen, c'eſt ſe montrer digne de celles qu'elle ſe plaît à verſer dans le cœur des amans de la gloire ; rien ne peut vous être refuſé ici, le héros que vous voyez, eſt l'Emir Salamis, & je ſuis ſon fils Habib.

Alors les deux héros ſe ſaluèrent. Salamis ne vit jamais d'homme d'une plus belle taille, d'une figure à-la-fois plus majeſtueuſe & plus pleine de grâces ; l'acier de ſon armure réfléchiſſoit ſi vivement les rayons du ſoleil, qu'il ſembloit plutôt en dérober l'éclat que l'emprunter ; ſemblables à ces météores qui brillent au firmament, ſon caſque paroiſſoit une lumière de feu, la lame de ſon cimeterre flamboyoit au loin, l'or & les diamans ne relevoient aucune des parties de ſon armure, elle devoit tout ſon éclat à ſa ſimplicité, & aux ſoins du guerrier.

Pendant que l'inconnu prenoit le café, Salamis fut curieux d'apprendre de ſa bouche les motifs qui l'avoient attiré dans ſon camp.

« Puiſſant & glorieux Emir ! reprit le

chevalier, je ſuis Parthe d'origine & né dans le fond des Indes : j'aimai la gloire dès mon enfance, & la cherchai dans la profeſſion des armes; celle que vous aviez acquiſe en Arabie a réveillé mon émulation, j'ai déſiré connoître de plus près celui dont la renommée me ſervoit de modèle. En arrivant dans la première tribu de votre domination, j'appris que vous cherchiez un inſtituteur qui pût aider aux progrès du jeune Habib; & quoiqu'il dût tout apprendre ſous ſon père Salamis, j'ai cru qu'ayant beſoin d'être ſuivi de près dans tous ſes exercices, mes ſervices pourroient lui être utiles, & je viens vous les offrir.

« Chevalier ! reprit l'Emir, votre procédé me touche, & la loyauté de votre caractère me décide. Mais s'il faut que mon fils ſoit en état de commander un jour aux états de ma domination, & que ma valeur m'a fait conquérir; celui qui n'aura pu ſe montrer ſupérieur à moi dans un combat, ne ſauroit prétendre à être le ſien dans l'inſtruction : meſurons nos forces enſemble, diſputons la victoire de bonne foi : je ne demande qu'à être vaincu, pour trouver l'homme à qui je dois confier mon fils.—

C'eſt un honneur qu'ambitionneroient les plus fameux guerriers, répondit l'inconnu; j'accepte le défi du grand Salamis, & j'avouerai ſans honte d'avoir eu pour vainqueur, celui qui n'en a jamais reconnu. »

Les miniſtres témoins de ce défi vouloient en diſſuader Salamis, en lui diſant qu'il avoit tort de ſe compromettre avec un homme dont on ignoroit l'état & la naiſſance: « Qu'importent le rang & la naiſſance? leur répondit l'Emir, je cherche un guerrier & non pas un roi: ſi la préſomption aveugle ce chevalier, je ne ſaurois être compromis: ſi ſon courage égale ſa noble aſſurance, nous ne le ſerons ni l'un ni l'autre, & je ſerai entré en lice avec mon pareil. » Puis ſe tournant vers l'étranger: « Chevalier! prenez quelque repos, que votre courſier reprenne haleine; je ne veux pas vous mettre dans le cas de combattre avec déſavantage: ſi je déſire me meſurer avec vous, ce n'eſt pas pour vous refuſer mon eſtime, mais pour vous mettre à portée de la conquérir: après demain nous marcherons au camp.

Habib conduiſit l'inconnu dans une tente qui lui avoit été préparée: celui-ci, tou-

ché des bontés & des égards qu'on lui témoignoit, lui dit en le regardant avec intérêt.

« Le jeune cep chargé de fruits engage le voyageur qui paſſe à lui donner de l'appui ! Si le raiſin peut venir à maturité, il s'offrira de lui-même à la main du voyageur. »

Après cela ils ſe ſaluèrent, & Habib ſe retira ſous la tente de ſon père. Dès que le jour fut venu, il courut à la tente de celui qui commençoit à remplir dans ſon cœur la place qu'y tenoit Ilfakis ; il le trouve occupé à polir ſes armes, & à viſiter les harnois de ſon courſier : « Quoi ! vous-même ? lui dit le jeune ſultan : — Oui, mon prince ! Quand on eſt jaloux de ſa gloire, on ne doit négliger aucun des objets qui doivent y concourir ; un vrai chevalier n'a d'autre miroir que ſes armes. »

Cependant l'arêne dans laquelle Salamis & l'inconnu doivent entrer en lice eſt préparée, les trompettes guerrières y appellent, une foule innombrable de ſpectateurs environnent les barrières, les guerriers paroiſſent, & tous deux avec tant d'avantage, qu'il eſt impoſſible de préſumer de

quel côté pourra pencher la balance. Les lances dont ils ſont armés ſont égales pour le poids, les courſiers égaux en taille & en vigueur; ils s'élancent comme l'éclair l'un contre l'autre; malgré ce premier choc, les cavaliers reſtent immobiles ſur leurs montures, & leurs lances volent en éclats: Salamis, qui n'éprouva jamais une ſemblable réſiſtance, eſt étonné d'avoir en vain porté un coup auſſi furieux; & ſon adverſaire, par d'autres motifs qu'il n'eſt pas encore temps de développer, eſt lui-même dans une plus grande ſurpriſe. L'Emir fait ſigne à ſon adverſaire qu'il veut lui parler, l'inconnu s'arrête, deſcend de cheval, & vient à lui.

« Vaillant chevalier! dit l'Emir, vous venez de me donner une grande preuve de vos talens; ils me font eſpérer que demain, le cimeterre à la main, je trouverai un rival digne de moi. — Grand prince, répondit l'inconnu, jamais mortel n'a eu ſur moi d'avantage: je viens d'apprendre à mon grand étonnement, qu'il en eſt qui peuvent me réſiſter; je priſe trop l'honneur que vous me faites pour refuſer le nouveau défi que vous me propoſez pour

demain. » Après cela les deux guerriers s'étant ferré la main, fe féparèrent, & furent fe défarmer. Habib alla à la tente de fon père, s'acquitter des devoirs que l'amour filial lui impofoit dans cette circonftance, & cédant enfuite aux fentimens de l'amitié, il revint bientôt à celle de l'étranger, qui fe faifoit défarmer par les gens que l'on avoit attachés à fon fervice: « Enfin, lui dit Habib, vous ne dédaignez plus d'employer les perfonnes qui doivent obéir à vos ordres? — Non, mon aimable fultan! je vais vous dire un apologue dont je n'applique le fens qu'au métier que je profeffe, le premier qui foit au monde. Quand le foleil fe lève, il n'emploie d'autres mains que les fiennes pour féparer les rayons qui doivent l'environner: lorfqu'il fe couche, il laiffe aux flots de la mer le foin de les éteindre quand il s'y précipite.

« Je vais répondre par un autre apologue, dit Habib, ou plutôt par une vérité dont vous me pénétrez.

« Le héros qui, fans en être ébranlé, a foutenu le poids énorme de la lance de mon père, a ébloui mes yeux par fon éclat, &

celui dont je le vois briller encore, ne ſauroit s'éteindre jamais.

« Un jeune aiglon, reprit l'inconnu, n'étant pas encore revêtu de ſon premier duvet, ouvroit pour la première fois les yeux à la lumière ; il apperçut un ver-luiſant ſur un feuillage voiſin, il en fut ébloui ; le prince des oiſeaux ne ſe doutoit pas alors qu'il regarderoit un jour fixement le ſoleil.

« Sans-doute que le Phénix qui me parle, dit Habib, renaît tout nouvellement de ſa cendre, & méconnoit encore ſes avantages. — Je n'en ai point avec vous, charmant Habib, dit le guerrier en l'embraſſant, à moins que l'inclination que vous m'avez inſpirée ne m'en donne ſur la façon d'aimer. — Si je pouvois vous ouvrir mon cœur, dit Habib, vous vous avoueriez vaincu ; mais il ne faut pas que mon père ſoit privé plus long-temps du plaiſir de vous voir ; je ſais qu'il aime les héros, & vous en êtes un, quoique vous ne l'ayez pas dit. — Il ſe peut, répondit l'étranger, qu'un de nous deux le devienne un jour ; juſqu'à préſent je n'en vois point ici. » Tout en parlant ainſi, ils cheminoient enſemble

vers

vers la tente de Salamis en ſe tenant par la main ; l'Émir vit naître avec plaiſir un attachement réciproque, qu'il étoit réſolu de fortifier.

Dès que Salamis voit le chevalier inconnu, il l'aborde avec les démonſtrations de la plus parfaite eſtime : « Je ne vous crois plus embarraſſé de faire vos preuves, lui dit-il ; ce n'eſt plus pour fonder ſur vous mon opinion, que je demande à mettre à l'eſſai votre courage & vos forces ; mais je commande une nation belliqueuſe & jalouſe de ſa gloire, & ne veux lui laiſſer aucun doute ſur le mérite éminent de celui qui doit obtenir des préférences ſur elle. Je porterai la délicateſſe, (& vous m'en ſaurez gré) juſqu'à ouvrir la lice à celui qui ſe croiroit en droit de diſputer votre triomphe, quand vous aurez fini vos épreuves avec moi : en attendant jouiſſons enſemble du moment préſent, demain nous forcerons l'envie à vous admirer. »

Le lendemain éclaira le combat le plus ſurprenant dont les Arabes euſſent été témoins : les deux héros oppoſant bouclier à bouclier ſe portèrent les coups les plus terribles ; ils étoient prévus auſſitôt

que conçus, & la parade les ſurprenoit toujours avant la chûte. On abandonne le bouclier & le cimeterre; & la lutte corps-à-corps commence, les vents déchaînés eſſayeroient en vain d'ébranler les cèdres du Liban, la terre tremble ſous eux, mais aucun effort ne peût les déraciner.

L'Émir Salamis ne jugea pas à propos de faire durer plus long-temps l'étonnement des ſpectateurs: plus ſatisfait d'avoir trouvé ſon égal qu'il n'eut pu l'être d'une victoire: « Arrêtons un moment, vaillant chevalier! lui dit-il, ma ſurpriſe redouble à chaque inſtant, je n'avois jamais trouvé perſonne qui me réſiſtât; j'étois moins glorieux de mes triomphes que touché des foibleſſes de notre nature, en la comparant aux avantages de certains animaux. Je reviens de mon préjugé, & je priſe moins la force du lion depuis que j'ai éprouvé la vôtre, délaſſons-nous du pénible exercice que nous venons de prendre; faiſons ſeller nos courſiers, & attaquons-nous avec le javelot. »

Ce nouveau genre de combat fut un nouveau triomphe pour les deux combattans; tout ce que l'adreſſe, la ruſe & la

force pouvoient fournir de moyens, furent déployés dans cette occasion. Cependant l'Émir commençoit à perdre ses avantages, la jeunesse de son adversaire étoit un obstacle qu'il ne pouvoit plus surmonter malgré sa valeur; convaincu d'ailleurs que l'inconnu possédoit au plus haut degré les qualités nécessaires pour l'emploi qu'il lui destinoit, sa prudence mit un terme au combat; il s'arrête, & fait signe à l'étranger d'en faire autant, ils se prennent par la main & reviennent au camp.

« Chevalier! dit Salamis, mon fils va retrouver dans vous un second père; vous savez comment vos forces se sont augmentées par un exercice soutenu, ce qu'il vous en a couté pour y joindre autant d'adresse; combien il faut être accoutumé aux dangers pour qu'ils ne fassent jamais perdre le sang-froid! Je vous abandonne l'unique objet de mes espérances; faites-lui connoître la véritable gloire, & tous les moyens qui y conduisent le guerrier. »

Le jeune Habib avoit depuis long-temps prévenu par ses vœux & son inclination les desseins de son père; aussi suivit-il

avec transport les pas de son nouveau maître : « Je vais enfin profiter de vos leçons, lui dit-il, je dois imiter mon père & vous, puissai-je ne pas rester trop loin de mes modèles !

« Nous partagerons nos occupations, mon cher Habib, lui dit Il'Haboul : (c'étoit le nom du chevalier indien,) le jour sera employé à vous perfectionner dans l'art qui doit vous rendre aussi fort, aussi adroit, que vaillant. Le soir nous nous entretiendrons des qualités qui vous seront nécessaires pour commander au peuple le plus indépendant de la terre ; il sacrifia de tout temps les jouissances du luxe à la liberté, le courage que règle la sagesse est son idole ; c'est à ces titres que l'Émir votre père règne sur soixante-six tribus : vous n'hériterez de sa puissance qu'en vous appropriant ses vertus. »

Voilà le plan sur lequel Il'Haboul dirigea l'éducation d'Habib : elle produisit bientôt les fruits les plus heureux. L'Émir Salamis eut une guerre à soutenir, dans laquelle le jeune sultan fit des prodiges de valeur ; chargé d'un commandement délicat, il s'y distingua par sa prudence

& sa fermeté ; appelé dans les conseils de son père, il étonnoit les ministres par la sagesse de ses avis.

L'ouvrage d'Il'Haboul étoit achevé, une nécessité absolue le forçoit à se séparer de son élève, il fallut s'en expliquer avec lui : « Mon fils, lui dit-il, je dois vous quitter, des ordres supérieurs m'appellent dans une autre contrée. — Quoi ! vous m'abandonneriez ? lui répondit Habib. — Je ne vous suis plus nécessaire ici, d'ailleurs je suis forcé de céder aux destins. — Que je suis malheureux ! reprit le jeune élève, la mort m'enleva Ilfakis mon premier maître, je n'en suis pas encore consolé, & des ordres rigoureux me vont séparer de vous ! Mais sera-ce pour toujours ? .... N'en puis-je savoir les raisons ? .... Mon père ne pourroit-il changer votre résolution ? — Toute la puissance humaine ne peut rien ici, dit Il'Haboul, mais j'espère que nous pourrons nous revoir. Cependant, mon cher Habib, je puis consoler en partie vos chagrins ; celui que vous avez aimé sous le nom d'Ilfakis vous est toujours attaché, il n'est point mort. — Comment ? reprit Habib ; j'ai suivi

moi-même ses funérailles, j'ai versé des pleurs sur sa tombe !

« Mon fils, dit Il'Haboul, l'histoire du mort dont vous parlez est liée avec celle de bien d'autres histoires qui vous intéressent ; peut-être même avec la vôtre & la mienne. Ecoutez le récit que je vais vous faire, rappelez-vous votre horoscope, & vous ne serez plus surpris de ce que je vais vous dire. Pensez d'abord que celui qui vous aime & vous parle n'est pas de nature humaine, mais un génie chargé de guider vos premiers pas vers vos hautes destinées.

HISTOIRE

D'Illabousatrou, du roi Schal-goase & de Camarilzaman.

Vous n'ignorez pas, mon cher prince, que parmi les génies de la race d'Eblis il y en a qui ont fléchi le genou devant le grand Salomon : Illabousatrou est un des premiers d'entr'eux, je suis de cette race, j'ai pris le même parti ; & suis ce qu'on appelle parmi les miens, un cadi, par la

grâce de Dieu & de Salomon! Pour nous soustraire au ressentiment & à la vengeance du parti que nous avons abandonné, & pour engager le prophête, à qui nous sommes soumis, d'alléger en notre faveur le joug qu'on nous impose, nous faisons des alliances avec les enfans d'Adam, & nous jouissons par elles des douceurs terrestres.

Illabousatrou avoit eu d'une femme mortelle une fille d'une grande beauté, qu'il avoit nommée Camarilzaman : il désiroit assurer son repos & sa félicité en lui faisant épouser un des grands souverains de la terre.

Dans ce temps-là régnoit sur les isles qui sont au milieu des sept mers, à l'extrêmité de l'Orient un monarque puissant nommé Schal-goase.

Illabousatrou lui apparoît sous la figure d'un vieillard, lui propose une alliance dont la belle Camarilzaman devoit être le gage : le monarque voit la princesse, s'enflamme & l'épouse.

Les génies sujets d'Illabousatrou se fixèrent en grande partie dans les terres de la domination de Schal-goase; la mer des

environs en fut peuplée, & nulle part sous le ciel les génies & les enfans des hommes ne vivoient avec autant d'intelligence : ce bonheur parut redoubler tout-à-coup par la naissance de la charmante Dorathilgoase, premier fruit des liens qui unissoient Schal-goase à Camarilzaman.

Si les dons du ciel étoient toujours dans ce monde des garans de la prospérité, personne ne devoit y jouir d'une félicité plus parfaite que cette aimable princesse : elle sembloit éclairer le berceau qui la reçut, chaque jour vit développer en elle une nouvelle perfection ; mais lorsque son père & son grand-père eurent consulté les astres sur ses destins, le même désordre qui sembloit troubler le systême planetaire à votre naissance, se fit voir à la sienne, avec un si grand rapport, qu'il fut démontré que vous étiez le prince Arabe issu de la tribu la plus chère au grand prophête, auquel le sort la destinoit au milieu des dangers les plus éminens, au péril de l'un & de l'autre, & que cette union seule pouvoit assurer sa tranquillité, son bonheur, sa fortune & la vôtre.

Dès ce moment Illabousatrou me com-

mit le ſoin de votre éducation ; mais les ordres de Salomon ne me permettoient pas encore de m'approcher de vous. Je n'eu pus obtenir de favorables à nos deſſeins qu'au moment, où, au ſortir de votre enfance, on vous chercha un inſtituteur. Ilfakis, ſur lequel l'Émir votre père avoit inutilement jeté ſes vues, alloit mourir ; je m'approchai de lui, je ſaiſis l'inſtant où l'ange de la mort venoit enlever ſon ame, je ſubſtituai mon eſprit à ſa place ; à l'aide d'un puiſſant élixir je ranimai le corps dont je m'étois emparé, & vous fûtes redevable d'un gouverneur à ce premier prodige.

Quand je vis qu'il étoit temps de vous occuper de travaux différens, je rapportai le corps d'Ilfakis dans ſa tente ; je le rendis à l'action de la nature humaine qui avoit été ſuſpendue, & il fut détruit dans un inſtant.

Je m'occupai du ſoin d'aller vous chercher un vaillant chevalier, j'en trouvai un qui alloit expirer ſur le champ de bataille, qu'il avoit couvert de morts auparavant ; je m'emparai de ſon corps, j'arrêtai le ſang qui couloit de ſes bleſſures, je les cicatriſai avec un beaume bien plus puiſſant

que celui de la Mecque, je le rétablis dans toute sa première vigueur, je l'armai du cimeterre qui avoit servi à Salomon, & vous voyez devant vous ce chevalier; c'est sous cette forme que je me présentai à l'Émir Salamis, que je vous demandai à partager les faveurs de la fille de l'Hyemen, & que vous devintes mon disciple.

Mon cher Habib, vous avez pris sous mes deux formes une tendre amitié pour moi, votre cœur ne vous a pas trompé: jamais un être de ma nature ne conçut pour un enfant d'Adam une aussi tendre inclination que celle que je ressens pour vous, vous devez être sans défiance. Rappelez-vous les leçons que je vous ai données sous le nom d'Ilfakis; en vous instruisant dans la connoissance des talismans, je vous en expliquai l'usage; mais je vous mis en garde contre les esprits qu'ils pourroient vous assujettir. La race d'Eblis est généralement bien méchante & bien corrompue; heureux celui d'entre nous que le grand Salomon a scellé de son sceau! Les autres ne sont occupés que de notre destruction & de la vôtre. C'est ainsi qu'ils poursuivent dans la belle Dorathil-goase,

celle qui pourroit les arracher à la malédiction dont ils sont frappés, comme étant fille de l'homme & des génies. C'est ainsi que vous leur êtes déjà suspect comme fidelle musulman, & comme le héros destiné à venger Dorathil-goase de leurs entreprises & de leurs trahisons.

Cette princesse est devenue souveraine par la mort de son père; Illabousatrou son grand-père lui a donné pour visirs les plus habiles génies, mais l'isle dans laquelle sa capitale est située est la seule tranquille; les six autres & les sept mers, qui composent ses états, sont ou révoltées ou infestées, il n'est qu'une seule ressource pour elle, & les constellations l'amènent; c'est l'instant où le jeune Habib, à qui elle a donné son cœur, pourra parvenir jusqu'à elle, & la délivrer de ses ennemis.

Pendant tout ce récit d'Il'Haboul, le jeune sultan passant tour-à-tour de l'espoir à la crainte, de surprises en surprises & de merveilles en merveilles, étoit demeuré l'œil fixe, la respiration suspendue; des mouvemens, inconnus jusqu'alors, agitoient à-la-fois son cœur & son esprit. Appelé par ses destinées au trône des sept mers,

à recevoir la main d'une princeſſe dont la félicité ne dépendoit que de lui ſeul, il éprouvoit une émotion involontaire, il brûloit déjà de s'expoſer aux dangers dont il étoit menacé, les feux de l'amour, le déſir de la gloire l'encouragent à une entrepriſe dont le ſuccès lui promet une double couronne.

« Cher & puiſſant génie, dit-il à ſon protecteur, quel chemin dois-je prendre? Daignez, avant de vous ſéparer de moi, m'indiquer les moyens les plus efficaces pour voler au ſecours de celle qui attend tout de ma valeur. Le ſacrifice de mon repos & de ma vie ſont bien peu de choſe, pour juſtifier le penchant qui la décide en ma faveur, & les arrêts du deſtin qui voulut nous unir l'un à l'autre.

« A cet élan de la gloire, répondit Il'Haboul, je reconnois mon élève & le fils du grand Émir Salamis! mais ſouvenez-vous, mon cher Habib, que les génies, vos rivaux auprès de Dorathil-goaſe & vos ennemis déclarés, agiront contre vous, ils révolteront les hommes corrompus qui leur obéiſſent ſans le ſavoir; les animaux, les élémens, la nature entière ſerviront de

concert leurs trames odieuſes. — Dieu & mon courage ne m'abandonneront pas, dit Habib, & vous-même contribuerez à mes ſuccès. — Ah! ſans doute, reprit le génie, je pourrois vous être d'un grand ſecours, ſi je n'étois pas forcé de rendre à la terre la dépouille mortelle du chevalier indien; mais je ſuis aſſujetti à une loi rigoureuſe que je ne peux pas éluder. Perſiſtez avec courage dans vos nobles deſſeins! n'attendez pas que je vous indique à préſent la route que vous devez ſuivre: vous êtes ſéparé de votre amante de toute la longueur de la terre, & les ordres du deſtin peuvent vous ouvrir ſes états, que la malice de ſes ennemis rend inacceſſibles.

« Vous m'avez dit une fois, mon cher Il'Haboul, que l'homme courageux pouvoit forcer les deſtins. — Vous pouvez prendre les partis extrêmes toutes les fois qu'il ne vous en reſtera pas d'autres à choiſir; mais attendez que quelqu'événement vous inſtruiſe ſur ce que vous devez faire, je penſe que ce que vous entreprendriez maintenant ne pourroit tourner que contre vous. Allez attaquer des lions, vous en

avez déjà détruit un ſans moi, avec le ſecours ſeul de votre poignard; familiariſez-vous ainſi avec les dangers, afin de vous préparer d'avance à ceux qui vous attendent...... Adieu, mon cher Habib, je ne rentrerai pas dans le camp de Salamis, je dois fuir avec lui toute explication, & s'il doit apprendre de vous qui j'ai été & qui je ſuis, il faut que tout le monde l'ignore. Comptez toujours ſur l'attachement de celui qui ne fut pas toujours l'ami de vos pareils; mais vous m'avez reconcilié avec les enfans des hommes..... Embraſſez-moi. » A ces mots, il monte ſon courſier, & s'éloigne.

Dès qu'il eut perdu de vue le jeune ſultan, il s'enfonce dans le déſert, & s'arrête au pied d'un côteau: il abandonne le cheval qu'il montoit, & s'étant creuſé une foſſe profonde, il y étend le corps terreſtre dont il étoit revêtu; dégagé de cette dépouille mortelle, & profitant des deux derniers jours que lui laiſſoient encore les ordres de Salomon, il ſe tranſporte auſſitôt ſur les frontières des états de Dorathil-goaſe.

Un noir bataillon lui en défend les ap-

proches; mais il apprend par un eſprit transfuge, que l'isle blanche, l'isle jaune, l'isle verte, l'isle rouge & l'isle bleue ont été ſubjuguées par le génie rebelle Abarikaf, qui n'étant maître d'abord que de l'isle noire, s'étoit emparé de toutes les autres & des mers qui les ſéparoient.

La princeſſe, renfermée dans Medinazilbalor (1) ſa capitale, n'étoit plus maîtreſſe que du pays dans lequel cette ville étoit ſituée. C'étoit tout ce que la protection d'Illabouſatrou ſon grand-père, & les efforts des génies qui lui ſervoient de viſirs, avoient pu ſauver des attaques du rebelle, qui avoit raſſemblé de l'abîme des mers une légion d'eſprits révoltés. Les ſix isles, livrées au pouvoir des ſcélérats, étoient gouvernées par des chefs encore plus méchans & tyranniques; les peuples étoient la victime de leurs vices, & le jouet continuel de leurs noirs enchantemens. Dorathil-goaſe demandoit en vain le libérateur annoncé par les deſtins, toutes les iſſues étoient gardées, ſon abord étoit impénétrable aux hommes; la nature

(1) *Medinazilbalor.* La ville de Criſtal.

entière paroiſſoit aſſervie à ces génies malfaiſans.

Il'Haboul gémiſſoit en ſecret des obſtacles dangereux qui s'oppoſoient à la valeur de ſon élève ; mais réduit alors à l'inaction & au ſilence, il attendoit impatiemment le moment où ſa protection lui ſeroit néceſſaire ; il ſe rendit à ſes premiers devoirs, retourna à ſon poſte ordinaire, & veilloit ſur les événemens.

Cependant Habib, au départ de ſon précepteur, étoit accouru auprès de Salamis & d'Amirala, & leur faiſoit part des choſes ſurprenantes qu'il venoit d'apprendre : le feu de ſes regards, l'émotion de ſa voix, le déſordre de ſes diſcours, peignoient à-la-fois les dangers & les charmes de Dorathil-goaſe, ſon embarras & ſes eſpérances : « C'eſt ſur moi ſeul qu'elle doit compter, diſoit-il avec une noble aſſurance ; il n'eſt plus de repos pour moi que je ne l'aie délivrée ; les momens ſont chers, & perſonne ne peut me frayer le chemin qui conduit à elle!... Que devenir dans cette incertitude ! »

Ses parens virent que cette paſſion extraordinaire étoit moins l'effet de la ſim-

patie, que celui de la puiſſance des aſtres qu'ils ne pouvoient pas contrarier ; auſſi, loin de combattre ſes réſolutions, ils ſe bornèrent à lui retracer ſes devoirs, & à lui rappeler les ſages conſeils de ſon gouverneur ; & le jeune ſultan, autant pour s'y conformer que pour éviter une inaction qui lui paroiſſoit odieuſe, ſortit des tentes, & fut chercher l'aſile ſolitaire qu'il s'étoit pratiqué avec Il'Haboul, dans un petit vallon champêtre, qu'environnoient les montagnes voiſines du camp de Salamis.

C'étoit là, que pour ſe délaſſer de leurs travaux belliqueux par une plus douce occupation, ils avoient arrêté par une digue le cours d'un petit ruiſſeau, ſes eaux s'étoient raſſemblées dans un baſſin formé par la nature ; des arbres lui prêtoient un ombrage charmant, & leurs branches laiſſoient à peine quelques paſſages à la vue, pour ſe repoſer ſur les côteaux d'alentour. Les fleurs les plus variées, les plantes les plus rares, les herbes aromatiques croiſſoient abondamment ſur les bords du ruiſſeau, & la terre, heureuſement garantie de l'ardeur du ſoleil par la fraîcheur de l'eau, étaloit en profuſion les richeſſes de

la nature. Plus loin étoit une cabane, ou plutôt un palais formé de branches d'arbres, couvert de joncs, & tapiſſé de nattes; les peaux des bêtes féroces qu'ils avoient détruites couvroient leurs ſophas, une enceinte extérieure de pieux étroitement ſerrés préſervoit cet aſile écarté de l'incurſion des ennemis.

En engageant Habib à former cette retraite, Il'Haboul lui enſeignoit les moyens de ſe ſuffire un jour à lui même. Aſſis à à la porte de cette ſingulière demeure, il lui faiſoit conſidérer le bel amphithéâtre ſur lequel il dominoit: « Ne trouvez-vous pas du plaiſir, lui diſoit-il, à ne devoir qu'à vous-même les petites jouiſſances que nous goûtons ici? C'eſt ainſi que nous ne pouvons jamais être parfaitement heureux que par nous-mêmes. »

Ce ſéjour, qui plaiſoit beaucoup à Habib, étoit bien propre à nourrir ſa paſſion naiſſante; il vint s'y renfermer pour rêver à l'unique objet de ſes penſées, & aux moyens de le joindre.

Un jour qu'il s'abandonnoit à ſes rêveries, les yeux fixés ſur l'Almos ſans y lire, & l'imagination abſorbée par ſes penſées amou-

reuſes & guerrières, il entendit tout-à-coup un bruit extraordinaire dans les airs : il ſe met à genoux, écarte doucement les branches qui bornoient ſa vue, & apperçoit une ombre conſidérable ſur le baſſin; elle venoit d'en-haut, & après avoir parcouru un peu d'eſpace, l'objet qui la produiſoit ſe repoſa ſur le bord de l'eau : c'étoit un oiſeau noir & gris d'une groſſeur prodigieuſe, il portoit ſur ſon dos un pavillon, dont les murs paroiſſoient de gaſe, la porte & les croiſées étoient ceintrées de fleurs.

L'oiſeau s'étant abattu, le pavillon s'ouvrit : il en tombe une échelle d'or, au ſommet de laquelle parut une figure, ſoutenue par d'autres non moins remarquables par leur beauté. Elle portoit ſur ſa tête une tiare formée des treſſes de ſes cheveux & de filets de perles : ſi le lis étoit relevé des nuances de la roſe, on pourroit lui comparer la beauté de ſon teint : l'éclat de ſes yeux, & les foſſettes qui bordoient ſes lèvres vermeilles, ſembloient animer tour-à-tour les grâces du ſourire & le feu du ſentiment.

Elle leva les yeux au ciel, & le ſoleil

en fut obſcurci ; elle les fixa ſur la terre, & elle fut couverte de fleurs ; elle ſourit, & toute la nature parut riante autour d'elle. Mais que devint Habib, quand il la vit marcher & agir, & ne pas faire un mouvement qui ne fut accompagné d'une grâce auſſi noble que touchante ? Enfin, s'appuyant ſur le bras d'une des beautés qui étoient avec elle, elle s'achemine auprès de la retraite du ſultan, & s'aſſied ſur un banc de gaſon à deux pas de lui ſans l'appercevoir.

Elle porte ſes regards de côté & d'autre, & ſoupire..... « Il n'y eſt pas, dit-elle, on m'a trompée, il ne fait pas ici ſon ſéjour !..... Mais ces riants boſquets, le doux murmure de ces eaux, ces fleurs que l'art & la nature entretiennent, tout ici eſt ſon ouvrage !.., Mais, il n'y eſt pas !.... Oh! vous, gaſons, boſquets, qui devez vos progrès aux ſoins de mon cher Habib, prenez des oreilles pour m'entendre, empruntez une voix pour vous expliquer, & dites à mon amant quand il portera ſes pas dans cette aimable ſolitude, que la tendre Dorathil-goaſe vint chercher ſon héros du fond de l'Arabie

pour lui offrir un trône & son cœur, & accomplir par là ses destinées ! . . . . . Sera-t-elle dont forcée d'abandonner ces contrées, sans avoir vu l'idole de son ame ! »
Ainsi parloit cette inconsolable princesse en portant ses mains sur les yeux, comme pour arrêter les larmes prêtes à couler : Habib a saisi ce moment pour se précipiter à ses pieds ; ils sont baignés de ses pleurs, avant qu'elle ait pu s'appercevoir du mouvement, & le prévenir.

« C'est donc vous que je vois ! » s'écria-t-elle, en jetant à-la-fois les yeux sur celui qui étoit à ses genoux, & sur le portrait qu'elle avoit toujours daus son sein : « N'est-ce plus une illusion ? mon cher Habib ! — C'est votre amant, votre libérateur, ô reine de ma vie ! » répondit-il en couvrant sa main de baisers : le silence fut alors la seule expression de l'amour & de l'admiration.

Cependant cette jouissance aussi douce que pure ne fut que d'un moment ; un bruit soudain se fait entendre, un oiseau paroit dans les airs, il approche, & changeant tout à-coup de nature, on apperçoit un génie sous une figure humaine,

qui se présente à Dorathil-goase : « Quoi ! c'est vous, Ilbaracas ? lui dit-elle ; quel motif si pressant vous a fait sortir de Medinazilbalor pour venir me chercher ici ?

« Reine, reprit le génie, votre absence vous expose à la perte entière de vos Etats. Le rebelle Abarikaf en profite pour attaquer la seule isle qui vous reste ; votre grand-visir s'oppose en vain aux ennemis innombrables dont vos côtes sont infestées : tous les génies rebelles sont venus se ranger sous les drapeaux de votre adversaire, les flots de la mer en sont noirs ; les rives en sont couvertes ; les rugissemens des lions, des taureaux marins, des hyppopotames effrayent vos peuples ; le rétentissement des échos imprime la terreur jusques dans votre capitale : venez opposer la magie de votre talisinan à cette rage, profitez encore du seul passage qui vous est ouvert, en planant au-dessus de la moyenne région de l'air. »

A ce récit, le sang bouillonnoit dans les veines du jeune Habib ; il porte la flamme dans ses regards, sa taille paroit s'élever au-dessus de ses proportions ordinaires, sa voix rauque & animée répand l'épouvante ;

« Marchons à ces monſtres, s'écria-t-il, j'en purgerai la terre & les mers, je vengerai le ciel & la reine. — Prince! répondit Ilbaracas étonné, ſi vous étiez armé comme on doit l'être, vous ſuffiriez à cette entrepriſe; mais les ennemis du grand Salomon ne peuvent être vaincus que par les armes de Salomon; il faut les aller chercher ſur les hauteurs du Caucaſe, & mille dangers effrayans ſont ſur la route: » Puis s'adreſſant à la reine: « Partons, Madame, les inſtans ſont précieux; un ſeul de perdu dans l'inaction, peut faire triompher le criminel Abarikaf! »

Les deux amans, après s'être tendrement embraſſés, ſe ſéparèrent avec un courage digne de leur grand cœur: Dorathil goaſe rentre dans ſon pavillon, le roch prend ſon vol, & diſparoit. Habib la ſuivit des yeux, & ſe livra enſuite avec plus de paſſion que jamais aux feux de l'amour, & aux déſirs de la gloire.

« Adieu, ſource bienfaiſante, s'écria-t-il, qui me déſaltéras de tes eaux, & me fournis des bains ſalutaires: tu n'es plus d'aucun ſecours pour moi; mon cœur, mon

ſang & mes entrailles brûlent d'un feu que tu ne pourras jamais éteindre.

« Adieu, gaſons que mon amante a foulés ; conſervez à jamais l'empreinte de ſes pas, ſi mes yeux doivent vous revoir un jour !

« Adieu, tendres arbuſtes, qui lui prêtates votre ombre ; glorifiez-vous à jamais d'avoir caché tant de charmes !

« Adieu, terre témoin de ma félicité, ne crains pas qu'Habib t'oublie jamais ! Les palais de la terre ſeront toujours vils à mes yeux auprès de toi ; c'eſt ici que mon ame s'ouvrit au bonheur, & que je reſſentis pour la premiére fois les feux brûlans de l'amour !.... mais c'eſt ici que j'éprouvai la plus cruelle des privations ; ici Dorathil-goaſe me fut enlevée !... Oui, je braverai les enfers qui me la diſputent ! Grand prophête ! frayez-moi la route qui peut m'y conduire ! J'y veux percer le cœur du traître Abarikaf ; & toi, grand Salomon ! ſi je ne ſuis pas indigne de me charger des inſtrumens de ta gloire, donne-moi des aîles pour voler ſur le Caucaſe. Que je puiſſe, couvert de ton bouclier, renverſer les ennemis de la reine de mon cœur ! »

Habib,

Habib ayant, après cela, fait sa prière & son ablution, revint aux tentes de son père, déterminé à prendre la route du Caucase, dès qu'il aura pu en obtenir la permission. On peut juger avec quelle force il peignit auprès de Salamis & d'Amirala, les détails de sa derrière aventure; toutes ses paroles étoient autant de tableaux animés; mais quelle ne fut pas la surprise de ces parens, lorsqu'il leur fit le vœu solemnel de ne plus reposer sa tête sous aucune tente qui ne fût tendue sur le mont Caucase.

« Quelle entreprise désespérée, mon fils, lui dit l'Émir; ignorez-vous que ce mont est aux extrémités de la terre, que pour y parvenir il faut traverser des déserts affreux? Vous pouvez vaincre des hommes, mais comment supporterez-vous les rigueurs des climats que vous ne connoissez point? Quelle ressource aurez-vous contre la disette générale qui désole les pays immenses que vous devez parcourir? Ce sont des ennemis que vous ne pouvez vaincre. — Ah! mon père, reprit Habib, est-il aucune crainte qui puisse me retenir, quand je suis commandé par l'amour, la gloire & les destinées

Et n'eussai je pas connu tous ces maîtres, la haine des tyrans est dans mon cœur, je fouillerois dans les entrailles de la terre pour y trouver Abarikaf. »

Salamis fut forcé de céder aux sentimens qu'il avoit nourris dans le cœur de son fils, & que répondroit-il qui ne détruisît ses propres principes ? il fit un choix de vingt personnes, dont le courage & la prudence lui étoient bien connus, les associe à son fils, leur donne un équipage convenable & peu embarrassant ; deux chameaux doivent porter les tentes & le bagage.

Le jour du départ étant arrivé, il fallut s'arracher des bras de ce tendre fils ; la séparation fut pénible & douloureuse, la sensible Amirala s'écrioit en pleurant :

« Mon cèdre, retenu par de fortes racines, surpassoit en beauté ceux du Liban ; les oiseaux du ciel faisoient leur nid dans ses branches, nos troupeaux paissoient sous son ombre, & voilà qu'il est emporté tout-à-coup au milieu des sables arides & des déserts.

« Vents déchaînés, ne cherchez pas à l'ébranler, il fut créé pour arrêter votre furie !

« Sombre nuages, éclairs, tempêtes, précurſeurs de la foudre, reſpectez la tige ſur laquelle eſt le ſceau du grand prophête !

« C'en eſt aſſez, ma chère Amirala, lui dit Salamis, le deſſein de notre fils eſt noble, ſon vœu l'engage à cette entrepriſe : la lionne ne nourrit pas ſes petits pour elle ; quand l'âge & l'ennemi les appellent aux combats, elle les lance elle-même contre les tigres. »

Enfin la caravane part : Habib eſt en route, couvert d'une cuiraſſe d'Haoudi (1) ; ſon bouclier, qui lui ſemble léger, fatigueroit le bras le plus robuſte : l'arbre qui ſeroit auſſi fort que ſa lance pourroit déjà fournir de l'ombrage, & le poids de ſon cimeterre écraſeroit le corps que le tranchant de la lame n'auroit pas partagé.

La fatigue du voyage n'eſt rien pour celui qui marche à la gloire, & à Dorathilgoaſe ; les chemins lui paroiſſent ſemés de fleurs : cependant Habib eſt au centre des déſerts, au milieu des privations de tout genre, & éprouvant les rigueurs de la ſoif

(1) *Haoudi.* C'eſt la cuiraſſe la plus peſante, & en même temps la plus forte.

& de la faim; de temps à autre le hasard lui présente quelques fruits sauvages, & l'écoulement de quelques sources lointaines; ces petites ressources lui font oublier bientôt les privations qu'il essuie. Mais les guerriers qui accompagnoient le jeune sultan n'étoient ni des amans ni des héros; deux mois de fatigues commencent à les lasser, leurs premières plaintes furent modérées. Une circonstance heureuse leur fit rencontrer un endroit habité par des pâtres, où ils trouvèrent du lait, dont ils remplirent quelques outres: Habib imagina que ce secours inespéré devoit ranimer leur courage & dissiper la mauvaise humeur, mais son cortège estimant qu'il étoit impossible de parvenir jusqu'au Caucase sans être exposé à périr de faim & de fatigues, ils adressèrent au jeune sultan leurs observations à ce sujet.

« Je croyois que mon père m'avoit fait accompagner par des hommes, leur dit-il, mais je vois que vous êtes des femmes en cuirasse: je n'abuserai point de la foiblesse de votre sexe. Cependant je vous observerai que vous êtes déjà venus trop loin, pour vous exposer à reculer sans danger;

mais puisque vous jugez ceux que je vais courir plus difficiles à surmonter, donnez-moi ma part du trésor que vous a confié mon père. Emportez vos bagages, emmenez vos chameaux. Je sais me coucher & dormir en plein air. Ce n'étoit pas pour mon secours, que j'ai consenti à être avec vous ; je jugeois que vous étiez faits pour la gloire, & que vous l'aimiez. J'étois jaloux de partager la mienne avec de braves Arabes, & des frères ; ce titre ne vous convient plus, séparons-nous. Allez revoir Salamis ; dites-lui que vous avez laissé son fils sur le chemin de la gloire, armé de force & de courage, sous la protection du grand prophête, & plein d'espérance pour le succès. »

La fermeté de ce discours étonna les compagnons de voyage du jeune sultan, mais ne les ébranla point ; ils le regardèrent comme un fou opiniâtre qui sacrifioit tout pour des chimères : « Nous sommes comptables de notre existence, se disoient-ils entr'eux, à nos femmes & à nos enfans ; & nous serions des insensés de suivre les caprices d'un jeune homme, qui va chercher la mort en courant après ce

mont Caucase qui paroit s'enfuir devant nous ; nos harnois s'usent, nos chevaux dépérissent, nous nous trouverons sans ressource au milieu des déserts. . . . . . Cependant, ajoutoient-ils, si nous retournons sans lui en Arabie, Salamis nous regardera comme des lâches qui ont abandonné son fils, & nous ne pourrons pas échapper à sa vengeance.... Si cet Habib pouvoit mourir ici !.... Il ne manque pas de plantes pour l'embaumer, nous le placerions sur un de nos chameaux, & le ramènerions tranquillement à son père ? »

La lâcheté mène à l'ingratitude, & celle-ci précède le crime : ces perfides amis le projettent bientôt, mais comme surprendre le vigilant Habib ? Toujours armé, toujours prêt à vendre chèrement sa vie à ceux qui oseroient la ravir, la nuit il repose sur son bouclier, il est réveillé au moindre bruit, sa valeur & son activité ne se perdent jamais dans le repos.

Parmi ces conspirateurs, il en étoit un à qui le crime répugnoit, mais il n'osoit hasarder ses véritables sentimens ; il craignoit de s'exposer au ressentiment des autres, d'autant plus qu'il avoit murmuré comme

eux : en révélant cette trame à Habib, il exposoit toute la troupe à sa vengeance, & pouvoit se trouver compromis dans l'événement : si le héros étoit vainqueur, il se voyoit nécessairement attaché seul à sa suite.

Dans cette incertitude, il parla ainsi à ses compagnons.

« Pourquoi, leur dit-il, vous exposer à une lutte dangereuse ? Habib ne quitte jamais son poignard ; & avant que vous l'ayez privé de tout mouvement, fussiez-vous couverts de vos cuirasses, sa main trouvera sans peine le chemin de votre cœur. Mais il est un moyen moins sanguinaire & plus sûr ; je connois une herbe particulière qui croît dans ces lieux, la feuille est revêtue d'une poussière blanche qui a une activité plus puissante que l'opium ; j'en ramasserai, & comme je suis principalement chargé des provisions du soir, je saurai trouver le temps de lui faire prendre ce soporatif ; & vous serez alors plus en état d'exécuter votre projet sans danger. Si nous parvenons à l'endormir, & à remplir nos desseins, pourquoi tremperions-nous nos mains dans son sang ? Il n'offensa jamais aucun de nous ; s'il nous

oblige d'expoſer inutilement notre vie pour parvenir à un but chimérique, il ne ménage pas mieux la ſienne ; le déſordre de ſa raiſon l'entraîne à une perte inévitable, & nous pouvons pourvoir à notre sûreté, ſans attenter à ſa vie : c'eſt le fils du vaillant Salamis, nos femmes & nos enfans dorment en paix dans ſes états, nos troupeaux paiſſent en sûreté à l'ombre de ſon bouclier ; il fut toujours un bon père à notre égard, eſt-il un ſeul d'entre nous avec qui il n'ait partagé ſa ſubſiſtance juſqu'à la dernière extrêmité ? Ne ſouillons donc point nos mains dans le ſang innocent ! Le grand prophête nous le redemanderoit un jour. Abandonnons Habib dans ces déſerts ; quand nous l'aurons privé de ſes armes, & de tout ſecours, ne craignez pas qu'il puiſſe jamais nous reprocher notre ingratitude. »

Les conjurés ſe rendirent à l'avis de Rabir, & il fut chargé de l'exécution du projet. Il recueillit ſur la plante qu'il connoiſſoit le dangereux poiſon ; il en ménagea ſoigneuſement la quantité pour lui éviter une mort certaine, & la tint en réſerve pour l'occaſion : elle ſe préſenta dès le ſoir même.

On arrivoit dans une plaine où la fraîcheur d'un petit ruiſſeau entretenoit un excellent paturage; Habib ſe laiſſa conſeiller de prendre du repos, & plus par prudence que par beſoin il ſe rendit à leur conſeil. Il ſe retire avec ſécurité ſous la tente, prend quelque nourriture, & avale d'un trait le poiſon qu'on avoit préparé dans une coupe de lait. Les conjurés, profitant du profond aſſoupiſſement de leur chef, enlevèrent tout ce qu'ils purent, & partirent à la hâte; ne laiſſant au jeune Habib que ſon bouclier qui étoit ſous ſa tête, le manteau ſur lequel il étoit couché, & le poignard qui étoit embarraſſé dans ſa ceinture. Ce fut ainſi que les vingt chevaliers, choiſis par Salamis pour accompagner ſon fils, l'abandonnèrent; ils reprirent la route de l'Arabie, & après bien des fatigues, ils virent enfin flotter les banderolles des tentes de l'Emir.

Cet inſtant qui ſembloit devoir être pour eux celui de leur bonheur, devint celui de l'embarras, des inquiétudes & des remords : comment nous préſenter devant Salamis ? diſoient-ils; que lui dirons-nous ſur la perte de ſon fils ? Rabir! vous qui

avez déjà commencé & si bien conduit notre projet, aidez-nous à le terminer heureusement. — Vous vous êtes trompés sur mes desseins, répondit-il : quand je vous vis résolus de sacrifier le sang d'Habib, je cherchai à vous détourner d'un crime en feignant de vous y inviter ; & ce fut pour cela seul que je parus être alors votre complice : maintenant les remords me déchirent ; je ne serois pas en état d'inventer un mensonge pour déguiser notre trahison ; mes regards, ma contenance, mon silence, ma confusion, tout serviroit à nous trahir. Inventez vous-mêmes une fable ; que le plus hardi d'entre-vous la débite ; je ne vous démentirai point ; mais il m'est impossible de vous aider. — Hé bien ! reprit un d'entr'eux, je m'en charge. »

La caravane arrive dans le camp de Salamis ; l'Emir & son épouse Amirala viennent au devant de la troupe, empressés de revoir leur fils : mais quelle fut leur surprise ! ils ne virent que des larmes couler ; ils n'entendoient que des sanglots ! Celui qui s'étoit chargé de porter la parole, s'avança près de Salamis, & lui dit :

» Puissant Emir ! nous revenons ici pé-

nétrés de douleur de la nouvelle affligeante que nous avons à vous annoncer ; mais que serviroient nos ménagemens ! Vous cherchez votre fils, & le ciel l'a ravi à vos espérances. Les déserts que nous avons traversés sont infestés de serpens vénimeux ; ces reptiles sont cachés dans les sables. Un soir le jeune sultan voulant faire sa prière, étendit son manteau par terre pour s'y mettre à genoux ; au moment qu'il se baissoit, le serpent s'est élancé sur lui, & l'a piqué au visage ; les plus affreux accidens en ont suivi, & la mort les a terminés. Nous avons voulu embaumer son corps pour le rapporter avec nous, mais la violence du venin l'avoit tellement ravagé que nous avons été forcés de le couvrir de sable, pour éviter la contagion pestilentielle dont nous étions menacés. »

A cette nouvelle l'Émir déchire sa robe, arrache sa barbe, & couvre son corps de poussière ; l'inconsolable Amirala fait retentir le camp de ses cris, & les soixante-six tribus de Salamis sont plongées dans le deuil.

Cependant que faisoit le jeune Habib ? a-t-il ouvert les yeux à la lumière, ou l'ac-

tivité du poiſon a-t-elle privé la reine des ſept mers de ſon plus doux eſpoir ?

Le ſoleil ſe montroit à l'Orient dans toute ſa pompe, à travers un horiſon entièrement dégagé de vapeurs, ſes rayons brûlans dardoient ſur les paupières d'Habib ; les oiſeaux, qu'il avoit réveillés, faiſoient entendre leur ramage ſur le ſommet des arbres qui ombrageoient les prairies ; le parfum des fleurs frappoit l'odorat du jeune héros ; tandis que le léger zéphir agitant ſes cheveux, répandoit une douce fraicheur ſur ſes joues : toute la nature arrachée au repos, le ſollicitoit lui-même au réveil, & la puiſſance du breuvage, anéantie, ne pouvoit plus y mettre obſtacle. Il ouvre les yeux ; & touché du ſpectacle raviſſant qui l'environne, il ſe croit encore plongé dans les illuſions d'un ſonge enchanteur.

Mais ſon erreur fut paſſagère : il ſe lève, rappelle ſes ſens & ſa mémoire ; cherche en quel lieu il peut être, le ſilence règne autour de lui ; il jette au loin la vue, & n'apperçoit que les déſerts ; il demande ſes compagnons, ſes armes, ſon courſier ; tout a diſparu : « O trahiſon ? s'écria-t-il ;

tes chevaliers ſont ſans vertu ; ils ont redouté les travaux & la mort ; pour échapper à la crainte, ils ſont tombés dans l'infamie : pleure, malheureuſe Arabie !

« Tu n'es plus glorieuſe, malheureuſe Arabie ! arrache tes cheveux ; couvre-toi de pouſſière, baigne-toi dans tes larmes ! Crie, gémis, heurle, rugis juſqu'à épouvanter les tigres & les panthères ! Tu viens d'engendrer le crime affreux de la déloyauté ! Ah ! qui ſera loyal ſur la terre, ſi le chevalier Arabe a ceſſé de l'être ? Hommes ! vous ſerez vils à jamais, le grand prophête a mépriſé les ſiens. Riches terrains de nos contrées ! vos ſemences seront avortées ; vous ne produirez plus que des fruits ſauvages. Troupeaux heureux de nos vallées ! vos abondantes mamelles vont tarir.

« Peuples actifs & induſtrieux ! qui portiez avec vous l'abondance juſques dans les campagnes arides d'Heſebon & de Philarioth ; qui diſiez au déſert : tu ne ſeras plus déſert ; voyez les banderoles de nos tentes flotter dans les airs ; jouiſſez de vos ſuccès ! Et vous, peuples jadis fortunés ! deſcendez de ces lieux où vous poſ-

ſédiez tout; déſarmez-vous, vos boucliers & vos lances chargent vos bras inutilement; préparez-vous à la fuite, ou à l'eſclavage. Les traits que vous lancez, la flèche qui s'échappe de l'arc, ſont devenus de vils roſeaux depuis que l'honneur a diſparu de l'Arabie! Tendez les mains aux fers; là où il n'y a plus de vertu, la liberté n'a plus d'empire.

« N'inſultez plus à la molleſſe de l'Egypte, au Syrien qui ſe livre à l'inconſtance des flots pour acquérir des richeſſes: ſongez que vous n'aurez plus de défenſeurs.

« O Salamis! O mon père! quand tu redemanderas à ces lâches, le tréſor que tu leur avois confié; quand ta voix redoutable dira: » *où eſt mon fils*?.... « Ah! qu'ils ſeront remplis d'épouvante! Les entrailles de la terre s'ouvriront trop tard pour les engloutir. Lâches! ne retournez pas en Arabie, n'affligez pas par votre odieuſe préſence ceux que vous allez deshonorer! Vous avez craint, en me ſuivant, les travaux, la diſette & la mort: que la mort, la diſette & les travaux vous pourſuivent de déſerts en déſerts!

» Aſtre, qui préſidiez à la naiſſance d'Habib; vous l'appeliez à de hautes deſtinées à travers mille dangers : jetez vos regards ſur lui ! Il mépriſe le péril préſent, & va marcher au-devant des autres. Puiſſe ainſi votre influence braver tous les obſtacles & & le ſoutenir dans ſa courſe !

» Rempart des muſulmans ! tombez à ſes pieds. »

A ces mots Habib ſe met à genoux, à côté de la ſource ; fait ſon ablution, & adreſſe ſa prière à Dieu & à ſon grand prophête, avec plus de ferveur ſans doute, mais avec autant de tranquilité que s'il eut été ſous les tentes de ſon père.

Il jette les regards du côté de l'étoile du Nord qui doit être déſormais ſon guide ; il apperçoit une haute montagne eſcarpée qu'il ſe détermine à franchir : il voit auprès de lui ſon manteau & ſon bouclier : » Chers préſens du ciel ! s'écria-t-il, vous fûtes arrachés des mains de la perfidie, vous ſerez mon boulevard & ma défenſe ! il retrouve ſon poignard à ſa ceinture ; ne craignez plus rien, ma chère Dorathil-goaſe ! ajouta-t-il, votre chevalier n'eſt plus déſarmé, on

lui a laissé de quoi vous venger de vos ennemis. »

Avant de partir, il se pourvut de quelques plantes sauvages qu'Il'Haboul lui avoit fait connoître, & dont les racines pouvoient lui servir d'aliment; il s'achemine enfin vers son but avec moins d'inquiétude que lorsqu'il étoit accompagné de vingt mécontens : il supportoit, tête nue, toute l'ardeur du soleil, & en bravoit l'incommodité : la légéreté jointe à la force lui faisoit un chemin rapide : il ne s'arrêtoit que pour faire ses trois prières, se rafraîchissant de temps en temps la bouche avec les racines dont il avoit fait provision.

Il arriva avant la nuit au tiers de la montagne qu'il avoit apperçue le matin : il y vit une ravine pleine d'eau, mais à une profondeur à laquelle il ne pouvoit atteindre qu'à force d'industrie. Un arbre se panchoit sur le creux formé par la rapidité de la chûte des eaux; il en déracine une autre avec son poignard, le joint au premier, & se laisse glisser doucement jusqu'au fond de la ravine, pour y étancher la soif ardente qui le dévoroit. Cependant, touché de la grâce inattendue qu'il venoit de re-

devoir, il ne ſatisfit à ſon beſoin qu'après avoir fait ſon ablution, & remercié l'auteur de la nature & Mahomet ſon prophête : après cela il reſortit de la ravine.

Il fallut paſſer la nuit dans cet endroit, & ſe garantir des bêtes féroces : il apperçut à quelques pas de lui un rocher creuſé par les eaux ; il raſſemble bientôt d'énormes pierres, & ſe forme une eſpèce de caverne où il pourra dormir en sûreté : il y étend ſon manteau, arrange ſon bouclier ſous ſa tête, & ſe livre au ſommeil, non ſans réfléchir ſur ſa ſituation.

« Le courageux, ſe diſoit-il, trouve ſa tente partout, quand l'homme vil ne ſait où repoſer ſa tête.

« Heureux celui qui apprit dans les camps à dormir au ſon des trompettes ! Il ne s'éveille point à celui du tonnerre.

« Il'Haboul & mon père m'enſeignèrent à être un homme : je ſuis ici l'homme fait par Salamis & Il'Haboul.

« Salamis ! Il'Haboul ! Dorathil-goaſe ! voyez votre fils, votre élève, votre amant ! Il repoſe en paix ſur un rocher, en attendant qu'il s'éveille pour la gloire.

« Etoiles ennemies de notre bonheur !

vous vous oppoſez aux décrets du ciel, un jour vous en ſerez bannies : je vous brave à l'abri de la maſſe énorme qui me couvre ; un pavillon fait des mains des hommes me laiſſeroit en but à vos coups. »

En diſant ces paroles, Habib s'endormit. Les féroces habitans des bois, attirés ſur ce rocher par la trace du voyageur, vinrent roder autour de ſa caverne ; ils pouſſoient d'affreux mugiſſemens, & ſe diſputoient d'avance la proie dont ils ſe croyoient déjà maîtres : l'amour pouvoit tenir éveillé l'amant de Dorathil-goaſe, la crainte ne pouvoit troubler ſon ſommeil. Il avoit beſoin de repos, & malgré le bruit épouvantable des lions & des tigres, la nature bienfaiſante verſa ſur lui ſes pavots.

Enfin le ſoleil ſe fait jour au travers des fentes de l'énorme clôture dont Habib s'eſt environné ; il ſort, redeſcend dans la ravine, il y fait ſon ablution & ſes prières ; rafraîchit le peu de racines qui lui reſte, vient reprendre ſon manteau & ſon bouclier, & ſe met en route.

A peine eſt-il arrivé ſur le ſommet d'un mont, qu'un autre plus inacceſſible ſe préſente devant lui ; aucune route, au-

cun chemin praticable ne s'offre à ſes yeux ; il faut franchir en ſautant des rochers : s'il eſt en plaine, il marche ſur un ſable épais & brûlant, pas une touffe d'herbes dans l'endroit le mieux défendu de l'ardeur du ſoleil ; pas une goutte d'eau, la nature a deſſéché ces affreux climats, & ſemble préparer au voyageur le chemin des enfers.

Habib conſumé de fatigues, dévoré de ſoif & de faim, voyoit épuiſer ſa proviſion de racines ; il redouble ſa marche pour arriver avant la nuit à la montagne qui eſt devant lui : il y arrive enfin après bien des efforts, mais il n'y trouve ni ſources ni ravins ; il forme à la hâte une hutte avec des pierres ; & s'y renferme, tourmenté par la fatigue & le beſoin. Cependant il eſſaye le ſeul moyen qui lui reſte pour rafraîchir ſa langue & ſon palais, que l'ardeur du ſoleil & la pouſſière ont rendus brûlans ; ayant vu que les roſées ſont très-abondantes dans la contrée qu'il parcourt, il étend ſon mouchoir ſur un rocher en-dehors de ſa caverne, & ſe propoſe d'en exprimer la roſée dès qu'il le jugera ſuffiſamment imbibé.

Après cette précaution, qui le garantit

d'un plus grand mal, il ſe couche, en rempliſſant auparavant ſes devoirs de muſulman. Mais il ne parviendroit pas à s'endormir, s'il ne s'entretenoit avec lui-même.

« Parle, dit-il; réponds Habib ! Pour aller à la gloire au travers des dangers, le deſtin t'a-t-il promis de te faire trouver tes commodités ſur la route ?

« Tu te trouves dans le déſert : demande à Mahomet pourquoi il n'a pas ordonné à Moyſe de faire pleuvoir ſur toi le miel & la manne, comme il le fit pour les enfans d'Abraham ?

« Né pour combattre, tu combats ! Tiens ferme, Habib; le ciel eſt pour toi, mais il faut l'aider.

« Les applaudiſſemens de Salamis, d'Amirala, d'Il'Haboul, ceux du ciel même; le cœur & la main de Dorathil-goaſe, le trône des ſept mers, ſont le prix de tes travaux; paſſe ſur le feu, ſans broncher : tu marches à la gloire. »

Habib rappelant ainſi ſa patience & ſon courage s'endort paiſiblement : il ſe réveille avec l'aurore, il ſort de ſon enceinte pour prendre ſon mouchoir : ô Providence ! ô bienfaits ! ce linge dont il exprime l'humi-

dité, lui fournit dans le creux d'un caillou une coupe de bénédiction, remplie du plus délicieux breuvage, puiſqu'il eſt aſſaiſonné par le beſoin.

Enivré de reconnoiſſance, il s'écrioit, en pourſuivant ſa route avec plus de forces que jamais.

« Celui qui m'a donné la roſée m'apprit à la recueillir ! Béni ſoit l'auteur de cet univers !

« Rochers aigus, calcinés du ſoleil : ſur l'ordre du créateur vous vous transformeriez en fontaines jailliſſantes !

« La ſoif & la faim s'enfuient devant le maître de la nature ; les tréſors de l'abondance s'ouvrent à ſa volonté. »

Le voyageur rencontre, au milieu de deux rochers, un repaire de tigres ; la femelle venoit de mettre bas ſes petits : à la vue d'un étranger, ſes yeux étincellent de nouveaux feux ; ſon poil s'hériſſe, elle frappe l'air de ſa queue, & les échos répétent ſes rugiſſemens ; elle vient fondre ſur le héros, il lui oppoſe ſon bouclier, & ſaiſiſſant ſon poignard, il le plonge d'une main sûre & vigoureuſe dans le cœur de l'animal. La tigreſſe tombe, & Habib met-

tant à profit le bienfait qui lui eſt envoyé, ſe fit un manteau de ſa peau, coupa les parties de ſon corps qui pouvoieut ſervir à ſa nourriture & à ſes beſoins, & rendit grâces au ciel & à Mahomet du ſuccès de ſa victoire.

Il étoit tard, & il falloit ſonger à une retraite pour la nuit : la caverne des tigres lui en fournit une toute faite; après avoir égorgé les petits & rangé l'intérieur, il en condamne l'entrée par un caillou énorme, il y expoſe ſon mouchoir pour recevoir la roſée; & ſe place lui-même dans la caverne ſur la peau de la tigreſſe.

Le crépuſcule du ſoir alloit finir, & le mouchoir étoit imbu de roſée; il le retire, & l'exprime dans le crâne de la tigreſſe; quelques morceaux de ſa chair deſſéchés au ſoleil pendant le jour, lui fournirent un repas délicieux; il ſatisfit amplement ſes beſoins, & pour ſe délaſſer entièrement de ſes fatigues, il ſe coucha, & s'endormit après avoir élevé ſon ame à des idées plus ſublimes.

« Les bienfaits du Tout-Puiſſant, diſoit-il, ſont répandus dans toute la nature :

elle oſoit s'en montrer avare, l'homme induſtrieux l'a forcée d'en rendre compte.

« Grâces te ſoient rendues, ô Mahomet! Tu jetas tes regards ſur Habib abandonné des ſiens! Tu lui donnas pour compagnon un des eſprits que tu commandes!

« Tout m'eſt devenu facile : l'ennemi s'eſt préſenté devant moi, il eſt tombé du premier coup; ſa dépouille me ſert de vêtement, ſes entrailles me nourriſſent, & je me déſaltère dans ſon crâne.

« Tremblez, audacieux ennemis de Dorathil-goaſe, ſon chevalier a vaincu ſans armes; il marche, ſous la protection du prophête, à la conquête de celles de Salomon! »

Habib, rempli de force & de courage, a dévancé le jour, & reprend ſa route avec plus d'activité que jamais; cependant il n'apperçoit pas encore le but de ſes travaux, les obſtacles & les dangers ſemblent naître ſous ſes pas. Des monts eſcarpés ne paroiſſent offrir aucune iſſue; de leurs cimes affreuſes, on ne découvre au loin que des déſerts. Dans ces chemins, où l'homme n'a jamais paſſé, on ne voit que de féroces animaux qui s'enfuient, ou qu'il faut com-

battre avec le poignard, des ferpens monftrueux qu'il faut écrafer avec des rochers; & le courage, ralenti par l'incertitude des fuccès, diminue les forces phifiques du héros.

A la defcente d'une des plus hautes montagnes qu'il eût encore traverfées, & n'ayant plus avec lui que quelques racines, il apperçut une plaine fablonneufe terminée par l'horizon : il falloit aller au-delà de cet efpace immenfe fans efpoir d'y trouver aucune efpèce de reffource; c'eût été pour l'homme ordinaire le fujet d'un défefpoir affreux, mais Habib ne s'occupe que des moyens de furmonter ce nouvel embarras.

Il ne pouvoit marcher de jour fans être brûlé des rayons du foleil, & fans perdre l'ufage des pieds, brûlés par un fable ardent; d'ailleurs, il ne fauroit trouver de l'eau pour étancher fa foif. La nuit, comme fe formeroit-il une retraite au milieu des fables? Les tigres & les panthères, qui errent plus volontiers la nuit, pourroient le prendre au dépourvu, & en faire leur proie. Habib prend le parti de fe repofer le jour, & de marcher à fon but à la clarté

clarté de l'étoile qui doit lui ſervir de guide pendant la nuit.

A la vue de l'Océan de ſable qu'il a ſous les yeux, & le ſoleil étant en ſon midi, il s'arrête : à l'aide de ſon poignard il arrange ſon bouclier, enſorte que ſa tête eſt garantie du ſoleil ; il ſe couche ſur ſa peau de tigre, & s'endort.

Dès que la nuit étend ſon voile, il s'arrache des bras du ſommeil, & ſe met en chemin : le mouchoir deſtiné à recevoir la roſée eſt attaché à ſon col, & flotte ſur ſes épaules, ainſi il peut éloigner la ſoif, mais comment appaiſera-t-il ſa faim ? Il ne lui reſte que deux racines, & il ignore quand la Providence lui donnera d'autres reſſources ; cependant il ſe livre en marchant à l'admiration du ſpectacle que le ciel étale à ſes regards.

« La voûte magnifique du firmament enveloppe toute la nature, il couvre la nudité des déſerts.

« Eſt-il un ſeul coin de la terre où l'homme ne ſoit pas forcé d'admirer les merveilles du créateur ? Si je fouille dans ſes entrailles, j'y trouverai l'or & le rubis, & les rivières plus précieuſes encore.

« La lune s'élève à l'horizon & vient remplacer le ſoleil ; les ſignes diſpenſateurs des roſées ont déjà marché devant elle.

« Vous ſeriez rafraîchis, ſables arides ; mais le ſoleil, en dardant ſur vous ſes rayons, n'a pu vous émouvoir ; rien n'arrachera jamais votre ſtérilité.

« Le cœur de l'ingrat eſt comme le ſable des déſerts ; les grâces du ciel pleuvent ſur lui ſans y laiſſer des traces de leur bienfaiſance.

« Courage, Habib ! tu ne méconnus jamais ce qui fut fait pour toi. Vois le mouvement qui ſe fait au ciel ! C'eſt là, que dans cet inſtant tes deſtins ſont peſés ! Ecarte donc toute eſpèce de crainte ! Mets dans la balance un pied ferme & vigoureux, tu l'entraîneras de ton côté !

« Vois le calme effrayant qui occupe une région plus élevée ! C'eſt là que ſont tes juges, Mahomet & ſes ſept prophêtes y ſollicitent pour toi !

« Grand prophête, ami de Dieu ! un muſulman crie dans le déſert ; entendez ſa voix, exaucez-la !

« Il a un but héroïque : vous fûtes le

modèle des héros. La gloire & l'amour enflamment son cœur ! Vous ne dédaignâtes sur la terre que ce qui ne portoit pas le grand caractère de la vertu. »

C'est ainsi qu'Habib oublioit en marchant les fatigues & le besoin.

Vers le matin, comme il observoit l'horizon dans l'éloignement, il crut voir un petit point noir : « Enfin, dit-il ; la plaine que je parcours a une borne, j'entrevois un but ; ce que j'apperçois est une montagne, sans doute, ou quelque amas de vapeurs qui s'élève sur des lieux habités.

« Tu verras des hommes, Habib ; les passions ont beau nous armer les uns contre les autres, l'homme jouit toujours à la vue de son semblable.

« Ceux-ci n'ont peut-être jamais vu l'enfant de la Providence ; je le leur montrerai, & les forcerai de croire à la Providence.

« Je ne leur dirai pas : il me faut de l'or & de l'argent, des troupeaux, des tentes, des esclaves ! Je leur demanderai un vase d'eau, une poignée de riz, & le chemin du Caucase ! »

Habib fait en vain de prodigieux efforts

pour avancer vers ce point noir, & cet objet paroit toujours à la même distance: il est tourmenté de la soif & de la faim; accablé d'une chaleur brûlante, il s'arrête & se couche; son imagination occupée d'espérances chimériques, lui procure bientôt un sommeil bienfaisant.

La fraîcheur du soir le réveille; il a été agité de songes pénibles: un ruisseau est remonté à sa source, pour refuser ses eaux à ses lèvres brûlantes; on lui offroit des mets en abondance, ils étoient enlevés aussitôt par des mains invisibles. Il se lève accablé de fatigues, & se flatte, en marchant toute la nuit, d'atteindre au lever de l'aurore à l'objet sur lequel ses yeux sont sans cesse fixés, & auquel son cœur a déjà placé son espoir: il met en usage toutes les facultés de son corps, il emploie toutes ses ressources, pour résister à tant de peines; & fort de son seul courage, il triomphe encore, & s'élève au-dessus de lui-même.

Le jour vint éclairer les progrès d'une marche inouïe; mais à mesure qu'il avance, le point noir semble toujours dans la même position où il l'avoit découvert. Cependant

Habib eſt ſans chauſſure, le ſable échauffé de l'ardeur du ſoleil a brûlé ſes pieds; le déſert n'offre toujours qu'une carrière de pouſſière, ſes forces s'épuiſent tout-à-fait, tout ſemble lui manquer, hors l'eſpérance. Il étend ſa peau de tigre ſur le ſable, ſe laiſſe tomber à genoux, fait ſon ablution avec de la terre, & levant ſes mains en-haut, il adreſſe au ciel la plus ardente prière, & s'écrie d'un ton mêlé de douleur & de confiance :

« Je ſuis égaré dans un Océan de ſable, dont mes regards ne peuvent appercevoir les bornes : la terre fuit devant moi comme un nuage. J'ai commandé au ſable brûlant de me ſervir d'eau pour faire ablution, il a obéi, & je ſuis purifié : le créateur approchera de moi la terre, & la forcera de fournir à mes beſoins.

« Voici, mes pieds refuſent de me porter, mes jambes chancellent, mes genoux plient, & j'irai rampant ſur le ventre, juſques aux lieux où je ſuis appelé par les décrets du ſort, mais que diras-tu, grand prophête! de voir un enfant de ta tribu marcher comme un ver? »

Tandis qu'il parloit ainſi, & que ſes

yeux étoient toujours fixés vers l'objet contre lequel il sembloit marcher inutilement, il apperçoit comme un point qui s'en détache, & s'avance vers lui en s'élevant dans les airs; il plane quelque temps, & redescend : c'est un oiseau d'une taille monstrueuse; c'étoit un roch qui vient s'abattre à cinquante pas de lui, & reste en place sans faire aucun mouvement.

Habib se lève, & marche vers l'oiseau; dès qu'il est à portée d'être entendu, « Oiseau, lui dit-il, tu es une créature du Seigneur, & je te respecte comme une œuvre de sa Providence : si tu es envoyé pour secourir un malheureux, mais fidelle musulman, que ses frères ont lâchement abandonné, je t'ordonne au nom de Dieu & de son prophête, de faire un signe qui me fasse connoître ta mission. »

Aussitôt le roch étendit ses aîles, en battit trois fois, & inclina sa tête devant Habib. Le jeune sultan s'approche de lui, il voit que ses pattes tiennent par des fils de soie un coussin de damas; il s'assied dessus en se tenant aux fils, & à peine est-il à sa place, que l'oiseau s'envole au plus haut des airs.

« La terre qui reculoit devant moi, fuit maintenant ſous mes pieds » diſoit Habib emporté ſur les nuages.

« Effroyables monceaux de ſable, vous n'êtes plus à mes yeux qu'un grain de pouſſière! Offrez la diſette & la mort aux monſtres, aux reptiles venimeux; vous ne pouvez plus rien contre l'eſclave de Dieu, & le ſerviteur du grand prophête; on lui a ouvert la route des airs.

« Oiſeau, meſſager du Très-haut, obéis aux ordres d'un fidelle muſulman! Porte-le ſur le mont Caucaſe, vers le dépôt des armes du ſage & puiſſant Salomon. »

Le roch obéiſſant a tranſporté le jeune Habib ſur la montagne qui étoit le but de ſon voyage: tous ſes ſens engourdis par la rapidité du vol ont augmenté ſa foibleſſe; Il'Haboul le reçoit, & le tranſporte auſſitôt dans un lieu où une chaleur douce & pénétrante doit bientôt le ranimer.

A meſure qu'il eſt en état de rappeler le ſentiment de ſes forces, celui de la reconnoiſſance vole ſur ſes lèvres: « Quoi! c'eſt vous, mon cher Il'Haboul! Vous ne m'avez donc point abandonné!

« Des ordres bien ſupérieurs aux miens, ô valeureux ſultan! reprit le génie, vous ont conduit ici: un oiſeau du grand Salomon vous y a apporté, mon devoir eſt de vous y recevoir, & vous devez juger avec quelle ſatisfaction je m'en acquitte. Je n'ignore ni la trahiſon qui vous a été faite, ni les peines que vous avez ſurmontées dans les déſerts, ni l'affreux déſeſpoir auquel Salamis votre père eſt livré: gardien des tréſors de Salomon, renfermés dans les entrailles de la terre, je n'ai pu m'écarter d'ici ſans ſes ordres, & vous être d'aucun ſecours. Le ciel veut que la vertu ſoit éprouvée par les revers, & vous venez d'en eſſuyer de bien étranges; les ſouffrances de l'Emir Salamis & d'Amirala égalent les vôtres; des couronnes de gloire vous attendent; mais il faut les ravir par la force: c'eſt le ſort des privilégiés entre les enfans d'Adam. »

Pendant qu'il parloit ainſi, une collation ſe raſſembloit ſur une table, elle étoit compoſée de mets qui ne pouvoient point fatiguer un eſtomac déjà anéanti par l'abſtinence la plus rigoureuſe: Habib en fit uſage, s'étonnoit en même temps de trou-

ver une abondance auſſi délicate au milieu du plus affreux déſert qui fut dans la nature.

« Vous êtes ici dans le ſéjour des enchantemens, dit Il'Haboul ; aucune reſſource ne peut manquer au grand Salomon, qui s'eſt aſſervi la nature entière par ſa profonde ſageſſe : avant d'aller occuper ſa place auprès du prophête par excellence, il enfouit ici ſes tréſors pour les ſouſtraire à l'avidité téméraire de l'homme, qui ne trouve de jouiſſances que dans les abus ; c'eſt ici que ſont en dépôt les armes avec leſquelles il combattit les hommes & les eſprits rebelles. Illabouſatrou, père de Dorathil-goaſe, moi, & les génies de la race d'Eblis, nous ſentîmes de bonne heure notre infériorité, nous nous ſoumîmes ſans réſiſtance ; d'autres furent moins ſages, & les cachots qui les renferment ne ſont pas loin d'ici. Le redoutable Abarikaf, que vous devez combattre, & nombre d'autres rebelles, ſe dérobèrent à l'eſclavage par la fuite, la ruſe, & même par la force.

« Juſques ici, mon cher Habib, vous avez montré une fermeté conſtante, vous avez déployé avec courage vos forces con-

tre les bêtes féroces; les obſtacles & les beſoins n'ont point ébranlé votre valeur: l'œil qui veilloit ſur vous, vous a ſecouru quand vous ne pouviez plus rien par vous ſeul; quand le roch a été au-devant de vous; il vous reſtoit encore cinq monts de glace à traverſer, avant d'arriver au ſommet du Caucaſe, que vous aviez apperçu à deux cent lieues de diſtance; mais les dangers qui vous attendent à préſent ſont d'un autre genre. Vous n'avez plus de forces à leur oppoſer; c'eſt par le calme du ſens-froid, c'eſt par un courage inacceſſible aux terreurs, qu'il faut puiſer dans les tréſors de Salomon les armes redoutables auxquelles aucune puiſſance ne réſiſte. Dès que le repos aura achevé de fortifier votre corps, je vous entretiendrai des devoirs que vous aurez à remplir, & des moyens que vous devez employer. »

Après cela Il'Haboul fit entrer ſon élève dans l'intérieur de ſa caverne, où il lui fit trouver tout ce qui étoit néceſſaire pour ſe repoſer de ſes fatigues.

Dans l'épuiſement où étoit Habib, il lui falloit plus d'un jour pour ſe rétablir, & le mettre en état de conſommer ſa péni-

ble entreprife : fans l'empire que le génie avoit pris fur lui dès fa première jeuneffe, il lui auroit été difficile de contenir un amant paffionné ; mais le fage Il'Haboul ufoit d'un pouvoir fortifié par une longue habitude, & engageoit fon élève à ne s'expofer à de nouvelles épreuves, que lorfqu'il auroit repris toutes fes forces. Il employoit cet intervalle à l'inftruire de ce qu'il devoit faire, pour parvenir à remplir l'objet qui avoit été le but de fon voyage au mont Caucafe.

« Mon cher Habib, lui difoit-il, vous êtes appelé par les deftins à venger Dorathil-goafe de la rebellion du barbare Abarikaf. Les états de cette reine font à une diftance prodigieufe d'ici ; des déferts auffi immenfes que ceux que vous avez traverfés, vous féparent des mers qui les environnent, & fi vous vouliez d'ici aller chercher la mer pour vous embarquer, les chemins que vous rencontreriez ne font ni plus courts ni plus faciles : ce n'eft qu'en paffant par le centre de la terre qu'il vous fera poffible d'en approcher. Mais que de prudence, que d'attentions ! Quelle force d'ame il faut avoir, mon cher fultan, pour en-

treprendre avec fruit ce périlleux voyage ! Si quarante portes de bronze, gardées par des génies malfaisans, doués d'une force & d'une puissance extraordinaire, peuvent vous arrêter : si un seul moment d'oubli & de distraction vient vous surprendre, vous serez exposé au plus grand de tous les malheurs !

« Vous traverserez toutes les salles dans lesquelles Salomon a renfermé ses trésors : la première contient les plus précieux, & les véritables armes avec lesquelles il parvint à ce haut degré de puissance qui étonna la terre. Cette partie est la moins gardée, & celle qui est la plus exposée à la recherche des hommes ; qu'ils seroient heureux, si pouvant parvenir jusques-là, ils se contentoient de l'acquérir, sans vouloir pénétrer plus avant !

« Salomon surpassa par sa science tous les hommes du monde. Il en a fixé les principes & les développemens par trois cent soixante-six hiéroglyphes, qui demanderoient chacun un jour d'application, à l'esprit le mieux exercé, pour en dévoiler le sens mystérieux ; voulez-vous vous donner le temps de le pénétrer ? —J'aime Dorathil-

goafe, répondit Habib, elle eft en péril, il me faut des armes pour combattre Abarikaf! Je chercherai à m'inftruire quand j'aurai vaincu. — On pourroit être moins excufable que vous, reprit le génie; mais depuis que Salomon a difparu de deffus la terre, cinq cent chevaliers ont pénétré dans ces déferts; tous ont négligé les études que je vous propofe, pour courir aux tréfors renfermés dans les cavités de cet immenfe fouterrain; ils vouloient avant tout fatisfaire leur paffion, vous cédez à la vôtre, pas un d'eux n'eft revenu, l'ignorance les a fait fuccomber : tâchons cependant de vous garantir des mêmes difgraces.

« Je vais vous conduire à la première porte: vous verrez à vos pieds une clef d'or, ramaffez-la, ouvrez. Le reffort de la ferrure cédera au moindre effort : conduifez la porte avec précaution, afin qu'elle fe referme derrière vous fans le moindre bruit.

« Vous trouverez dans cette première falle un efclave noir d'une taille gigantefque; les quarante clefs des autres pièces par lefquelles il faut que vous paffiez, font fufpendues à une chaîne de diamans qui

pend à ſa main gauche. A votre aſpect, il jettera un cri épouvantable qui ébranlera les voûtes du ſouterrain, & lèvera ſur vous la lame d'un énorme cimeterre: défendez votre ame de toute eſpèce de crainte, jetez les yeux ſur ſon ſabre; je vous ai ſuffiſamment inſtruit dans la connoiſſance des caractères taliſmaniques; prononcez tout haut ce que vous lirez ſur cette lame d'acier, gravez tellement ces mots dans votre mémoire, que, quelque trouble que vous éprouviez jamais, ils ne puiſſent s'en effacer: votre ſûreté en dépend.

« Alors l'eſclave vous ſera ſoumis, vous le déſarmerez, & vous prendrez avec les clefs, le ſabre du grand Salomon; mais vainement vous y rechercheriez le taliſman, vous l'aurez fait diſparoître en prononçant les mots qui le formoient. Vous ouvrirez enſuite la première des quarante portes, vous la refermerez avec la même précaution: là, vous verrez les armes de Salomon: mais ne touchez, ni à ſon caſque, ni à ſa cuiraſſe, ni à ſon bouclier; vous avez ſon cimeterre, & ce n'eſt pas de fer qu'il faut vous armer. Salomon vainquit par le courage, la force, la patience,

& la prudence. Quatre ſtatues, chargées d'hiéroglyphes, vous repréſenteront ces quatre vertus; réfléchiſſez long-temps ſur ces ſavans emblêmes, & ſachez vous en approprier le ſens; ce ſeront des armes qu'on ne pourra jamais vous enlever; examinez avec ſoin celles du prophête ainſi que le cimeterre de l'eſclave; les lumières que vous en tirerez vous mettront dans le cas de vaincre tous les ennemis qui ſe préſenteront, mais ſans cela, & ſi vous avez oublié les caractères gravés ſur le ſabre, ſongez que vous n'avez entre les mains qu'une lame d'acier, que la rouille & le temps conſumeront.

« Quand vous aurez ſéjourné dans cette première pièce, tout le temps que vous aurez pu juger convenable, vous franchirez d'un ſaut l'intervalle qui conduit à la ſeconde ſalle, dont vous ouvrirez & fermerez la porte toujours avec la même attention: l'arme qui pendra à votre baudrier, les mots que vous aurez prononcés, vous rendront maîtres des eſclaves gardiens quels qu'ils ſoient. Je n'entrerai point ici dans le détail des immenſes richeſſes que vous y rencontrerez; aux yeux de Salomon l'or

& les pierreries étoient ce qu'il y avoit de plus vil, & quoiqu'il s'en ſoit ſervi pour faire des ouvrages dont la mémoire durera éternellement, il les rendit avec complaiſance aux entrailles de la terre, d'où ſa ſcience les avoit tirées : il ne les jugea pas néceſſaires au bonheur des mortels.

« Si dans le trajet de ces quarante ſalles il ſe trouvoit un objet dont l'explcation ſe refuſe à votre intelligence : frottez la lame de votre cimeterre, en répétant les mots que vous aurez dû retenir, & vous trouverez le ſens des énigmes qui vous ſeront préſentées.

« Je n'ai pas beſoin, ô vertueux ſultan ! de vous prémunir contre la cupidité, & l'indiſcrétion, cauſes premières de la perte des chevaliers qui tentèrent avant vous cette périlleuſe aventure. Vous avez appris ſous les tentes de l'Emir Salamis en quoi conſiſte la véritable richeſſe, & la vraie puiſſance ; l'or n'y donnoit point d'éclat à ſes pavillons, il n'étoit pas forcé d'en ramaſſer & d'en répandre : une armée formidable marchoit à ſon premier ſignal ; le bon choix des choſes utiles & le mépris du ſuperflu compoſoient ſon abondance.

« La curioſité eſt auſſi un défaut qu'il faut prévenir. Souvenez-vous que tout ce qui pourra la réveiller dans le chemin que vous allez faire, eſt abſolument dangereux à l'homme qui ne connoît pas exactement les trois cent ſoixante-ſix vérités, principe unique de la ſageſſe de Salomon.

« Surtout, quand vous aurez ouvert la quarantième porte, au-delà de laquelle ſe trouve le terme de votre voyage ſouterrain, gardez-vous de jeter les regards ſur ce que vous verrez : il y aura un voile de ſoie, des caractéres d'or & en relief frapperont vos yeux ; détournez-les : vous liriez l'arrêt de votre mort, & il auroit ſon exécution ſur le champ. Mais levez le rideau, vous ſerez frappé du plus beau des ſpectacles, ſi vous avez ſagement obſervé juſqu'alors les règles de prudence que je vous ai enſeignées ; vous verrez la première des ſept mers que vous aurez à traverſer pour vous rendre auprès de Dorathilgoaſe, & trouverez ſous votre main toutes les facilités néceſſaires pour vous y conduire : mais ſi vous avez manqué à un ſeul point des inſtructions que je vous ai données, vous ſerez expoſé à des périls af-

freux. — Il eſt peut-être malheureux pour moi, reprit Habib, de ne pas connoître le ſentiment de la crainte, & je puis m'en prendre à vous, à Salamis, à Amirala; vous vous étudiâtes à m'armer contre toute eſpèce de frayeur, & peut-être à trop compter ſur moi-même; mais je m'efforcerai de pratiquer vos ſages leçons.

« Marchez donc, vaillant héros! ſous l'égide du grand Salomon : que ſon eſprit vous accompagne! Je forme les vœux les plus ardens pour vos ſuccès, & j'y trouverai la récompenſe des travaux dont je fus chargé auprès de vous. »

Il'Haboul dépoſe dans ſa caverne la peau de tigre, le bouclier & le poignard du ſultan; il l'habille d'une manière ſimple & commode pour l'entrepriſe dans laquelle il va s'engager : le génie le prend enſuite par la main, & le conduit à travers une allée tortueuſe du ſouterrain, juſqu'à la première porte de bronze, dont ils apperçoivent la clef.

« Prenez cette clef, lui dit ſon gouverneur : n'oubliez pas, dès que vous appercevrez le ſabre du premier eſclave levé ſur vous, de prononcer tout haut les carac-

tères talisinaniques que vous lirez sur la lame : faites-y une telle attention que vous ne puissiez jamais les oublier ; prononcez-les à chaque apparence de danger, tant dans l'intérieur qu'au dehors de la caverne immense que vous allez traverser. Ouvrez & fermez les portes avec les plus grandes précautions, songez que tout est symbolique dans ce séjour, & que les actions doivent s'y rapporter ! Vous n'oublierez pas mes autres conseils ; mais je viens d'insister sur ceux qui sont les plus importans pour vous. Embrassez-moi, mon cher Habib ! je retourne où mon devoir m'appelle.

Il'Haboul s'est retiré : Habib ouvre & referme doucement la première porte. Il apperçoit un géant noir d'une figure épouvantable, qui jette, en le voyant, un cri dont les voûtes de cette première grotte sont ébranlées. Le monstre tire le terrible cimeterre ; Habib attentif jette les yeux sur la lame, & prononce à haute voix le mot de *puissance*, gravé en lettres d'or ; l'esclave est désarmé. Le cimeterre & les clefs lui tombent des mains en même temps, & il s'incline devant son vainqueur.

Le jeune sultan se saisit de l'arme re-

doutable, & marche vers la ſeconde porte: il l'ouvre. Sept chemins différens ſe préſentent à ſes regards, & pas un ſeul n'eſt éclairé. Indéterminé ſur le choix de celui qu'il doit prendre, il prononce à voix forte le mot enchanté, une lumière pâle & vacillante s'offre à l'entrée du quatrième chemin; il la ſuit en deſcendant quatorze cent quatre-vingt-dix marches, dans un eſcalier à demi éclairé.

Il parvient à la troiſième porte, ſe conduiſant toujours avec la même prudence. Il eſt accueilli par deux monſtres moitié femmes, qui lancent ſur lui deux énormes grappins de fer pour le prendre; il dit: *puiſſance*, le fer s'amollit, & les monſtres s'enfuient.

Habib eſt frappé d'un raviſſant ſpectacle: un luſtre d'eſcarboucles éclaire un ſallon en rotonde, ſoutenu par des colonnes de jaſpe. L'armure du grand ſalomon forme le centre en trophée, le Phénix étalant toutes ſes plumes, en couronne le caſque: les yeux ne peuvent ſoutenir l'éclat de la cuiraſſe & du bouclier, le fer de la lance étincelle de feu; le cimeterre n'y eſt pas, mais Habib s'apperçoit avec plaiſir que celui dont il

s'eſt emparé, correſpond aux autres pièces du trophée. Toutes ces armes ſont chargées de caractères myſtérieux, dont il cherche à pénétrer le ſens : il lit ſur la cuiraſſe :

La fermeté de l'ame eſt la véritable cuiraſſe de l'homme : il pourſuit, & trouve ſur les autres parties de l'armure : *La patience eſt ſon bouclier. Sa langue eſt ſa plus forte lance. La ſageſſe doit être ſon caſque. La prudence ſa viſière. Sans la valeur ſes bras ſont nuds. Ses jambes inutiles ſans la conſtance.*

« O grand Salomon ! s'écrie le héros ; le Phénix étale encore avec orgueil ſes plumes, ſur le cimier de ſon caſque.

« Couvrez-vous de lames de fer, Impuiſſans guerriers de la terre ! Le prophête du Tout-Puiſſant marchoit aux triomphes à l'aide des vertus. „

Habib contemple enſuite les trois cent ſoixante ſix hiéroglyphes qui font l'ornement des murs du ſallon : il en eſt un unique par ſa ſimplicité, mais que l'inſuffiſance de ſon eſprit ne peut expliquer ; un autre plus compliqué dévoile à l'inſtant ſon myſtère ; les trois cent ſoixante-cinq hiéroglyphes s'expliquent & ne peuvent cependant être expliqués que par un ſeul.

« Science ! tu as été faite pour mon cœur, dit-il, je le ſens ; mais mon eſprit eſt loin de toi. Qui me donnera les yeux du linx pour pénétrer dans tes myſtères ? maintenant le ſeul éclat dont tu brilles à mes yeux, me force à les baiſſer. Habib ! marche à tes deſtins ; ils t'ont promis de la gloire. C'eſt du plus haut des cieux que vient la ſageſſe : déſire davantage, & pourſuis ta carrière à la faveur de ton étoile ! »

Tout en parlant ainſi, il s'avançoit vers la porte qui devoit lui ouvrir les eſpaces où les richeſſes de Salomon étoient renfermées ; trouvant toujours de nouvelles marches à deſcendre ; & des ſentiers tortueux, il arrive aux différentes portes, qu'il ouvre & referme ſans bruit ; & rencontre partout des monſtres qui cherchent à l'effrayer par leur difformité, leurs cris, & leurs menaces. La tête de l'un, formée d'un crâne humain armé de cornes, ſe terminoit par un bec d'aigle : celle de l'autre réuniſſoit les trois eſpèces entre le lion, le tigre & l'éléphant : celui-ci avoit une gueule de crocodile ſur des épaules humaines ; une hydre à trois têtes de femmes

coiffées de ſerpens, préſentoit au héros ſon effrayante chevelure.

Mais Habib, plein d'un ferme courage, & fidelle aux conſeils du génie, en impoſoit d'un mot à ces fantômes menaçans, & jetoit les yeux ſans intérêt ſur des monceaux d'or & de diamant, ſur des idoles briſées : il paſſoit rapidement d'une porte à l'autre, dès que les objets qu'il rencontroit ne lui retraçoient aucun ſigne ſimbolique des victoires du prophête : cependant il s'arrête dans un ſeul endroit.

C'étoit un immenſe ſallon autour duquel étoient aſſis une infinité d'êtres ſous figure humaine ; ils paroiſſoient écouter la lecture du plus vénérable d'entr'eux, placé ſur un ſiége élevé, & devant un lutrin. Lorſqu'Habib entra, l'aſſemblée ſe leva & fit une inclination au héros ; le reſpect ſuſpendit la lecture, & le ſultan s'adreſſant à celui qui la faiſoit, lui dit.

« S'il vous eſt permis de m'inſtruire, dites-moi qui vous êtes, & ce que vous liſez ! Je ſuis un génie eſclave de Salomon, répondit le lecteur, chargé par lui d'inſtruire les frères que vous voyez ici : ils ſeront libres, quand ils auront acquis les connoiſ-

ſances néceſſaires pour ſe conduire. Le livre que je lis eſt l'alcoran ; hélas ! il y a pluſieurs ſiècles que je le leur explique, & le demi-quart de ceux qui m'écoutent n'en comprennent pas ſeulement la première ligne ! Paſſez, jeune muſulman : vous n'avez rien à apprendre ni d'eux, ni de moi : marchez droit à vos deſtinées, & ſoyez toujours auſſi circonſpect que vous l'avez été. »

Habib ſortit de cette école, en penſant combien il eſt difficile de ſaiſir la vérité quand on n'eſt pas diſpoſé à l'entendre : il bénit Dieu & ſon prophête de l'avoir inſtruit de bonne heure ſur celles de l'alcoran.

Le jeune ſultan a déjà ouvert & refermé trente-neuf portes. Il y a déjà cinq jours qu'il parcourt ces demeures ſouterraines ; lieux où le ſoleil ne marque point les heures ; où le temps, que rien ne partage, s'écoule ſans qu'on puiſſe le ſoumettre au calcul ; où les ſiècles y roulent ſur les ſiècles, ſans qu'on s'apperçoive de leur chûte; lieux, qu'habitent ces eſprits bienfaiſans dont l'ame active n'eſt occupée que du bonheur des fidelles, & qui ne ſont point ſoumis à l'empire des voiſins.

Habib n'a point paſſé dans les autres cachots,

cachots, dans ces antres ténébreux, où des esprits mal-faisans vivent sous une loi toute opposée ; la faulx du temps pèse sur eux d'une manière incalculable ; les vices du monde germent & fermentent dans leurs ames perverses, & il n'est aucune sorte de besoins dont ils n'éprouvent la tyrannie.

Notre héros ne s'est point rendu compte du nombre des portes qu'il a déjà passées ; à mesure qu'il s'en présente une nouvelle, la clef qui doit l'ouvrir se démêlant elle-même du trousseau qu'il tient à la main, vient se placer à la serrure. Enfin le voilà vis-à-vis de la quarantième porte ; elle s'ouvre, & il apperçoit le funeste rideau de soie dont le génie lui a parlé. Les brillans caractères qu'il ne doit pas lire frappent ses regards ; il détourne précipitamment le rideau, & voit la mer sur laquelle il doit s'embarquer, pour parvenir enfin au but de ses pénibles travaux, & il s'élance brusquement pour en atteindre les bords. Mais au même instant cette quarantième porte, qu'il a oublié de refermer, roule sur ses gonds avec un bruit affreux, qui fait trembler le Caucase jusques dans ses fondemens.

Toutes les portes qu'il a déjà passées, toutes celles des cachots, se renversent & se brisent avec un fracas qui paroit ébranler les voûtes mêmes du ciel; des légions d'esprits sous les formes les plus hideuses sortent, & se précipitent sur Habib; les signes les plus affreux, les menaces les plus effrayantes accompagnent leurs pas & leurs gestes.

Habib se retourne pour leur faire face; s'il eut été aussi susceptible de crainte qu'il l'avoit été de distraction, c'en étoit fait de lui. Mais l'excès du danger lui a rendu le sens froid: il se rappelle le mot redoutable; & déployant en même temps le fer de Salomon, il articule d'une voix ferme la parole magique: aussitôt la foule effrayée rentre précipitamment, la porte qui donnoit sur la mer se referme avec violence; mais tous ces génies malfaisans ne sont pas rentrés.

Une partie s'est précipitée dans la mer; elle en soulève les abîmes: les flots s'élèvent au plus haut des airs, & appelant au loin les vapeurs, elle en fait des amas effrayans. Le jour disparoit, le soleil s'obscurcit, les tonnerres commencent à gron-

der, les nuages preſſés combattent contre les vents déchaînés ; & les flots de la mer ſourdement agités, ſe roulant les uns contre les autres, préſentent le ſpectacle d'une ſurface noire & liquide que le feu des éclairs paroit teindre de ſang.

La tempête éclate de toutes parts ; les vents renfermés avec la foudre profitent des paſſages qu'elle leur a ouverts ; la mer fuit devant eux dans les abîmes qu'elle s'eſt creuſée ; le bruit des flots, le ſifflement des vents ébranlent la baſe des rochers, & les éclats bruyans & redoublés du tonnerre ſemblent menacer du premier cahos cette partie du globe.

Tout n'étoit pas naturel dans le tumulte qui mettoit alors en confuſion les élémens. Il'Haboul, prépoſé à la garde des armes & des tréſors du prophête, au moment où les génies rébelles s'étoient échappés, étoit ſorti de ſon poſte ordinaire à la tête des eſprits ſoumis à ſon commandement ; & la terre, la mer, & les airs étoient devenus le théâtre de trois combats opiniâtres & furieux.

Habib, frappé du déſordre qui l'environne, ne peut en imputer la cauſe qu'à

ſon imprudence : quand il avoit ouvert le rideau fatal, le ciel & la terre étoient rians, la mer étoit tranquille.

Il ſe proſterne le front contre terre, & s'écrie.

« Où eſt celui qui ſe croit ſage ? Qu'il me regarde, & tremble de ſa préſomption.

» Où eſt celui qui agit toujours avec prudence ? Qu'il s'approche de moi, & me confonde.

« Mes yeux avoient entrevu le bonheur, & il s'eſt évanoui : je tenois la clef de mes deſtinées, elle m'eſt échappée des mains.

« Dorathil-goaſe ! votre amant vous aime comme un inſenſé ; il n'eſt pas digne de vous.

Quels cris pouſſerai-je, dans la ſituation où je me trouve, pour appeler à mon ſecours les puiſſances de la terre ?

« Si je cherche à émouvoir le ciel, j'entends une voix qui crie au fond de mon cœur : *rends - lui compte de ſes bienfaits.*

« Les Arabes de nos tribus m'ont trahi ; que leur reprocherai-je, ſi je me ſuis trahi moi-même.

« Salamis, Amirala, Il'Haboul ! vous

avez semé sur un mauvais terrain : comment recueilleriez-vos moissons ?

« Je verserai des larmes comme les ames timides ! La confusion couvrira mes yeux, lorsque j'en aurai écarté le bandeau de l'orgueil.

« O grand prophête ! un coupable n'ose élever sa voix vers le ciel. Mais tu signalas tes bontés pour Habib lorsqu'il ne méritoit rien ; à présent qu'il reconnoît ses fautes, pardonne-lui, jette sur lui tes regards !

Après avoir fait cette prière, Habib se lève pour reconnoître autour de lui le terrain sur lequel il se trouve. Il est sur la cime des rochers au pied desquels la mer brise ses vagues avec violence ; il est environné d'une montagne taillée à pic qui semble le séparer du reste de l'univers ; en sautant d'un rocher à l'autre on parcourt un espace de mille pas en longueur : la lumière du soleil étoit interceptée par d'épais nuages ; les éclairs qui en échappoient donnoient une couleur ardente & cuivrée à tous les objets sur lesquels frappoient leur éclat, une vapeur infecte & saline formoit alors l'atmosphère dangereuse au milieu de laquelle il falloit respirer.

Le jour qui éclairoit ce tableau effrayant étoit fait pour en augmenter l'horreur : Habib considère pendant quelque temps le désordre qu'il a sous les yeux ; puis, jetant ses regards sur son cimeterre, il vit briller avec plus d'éclat les caractères du talisman qui y étoient gravés. Il apprit jadis d'Il'Haboul que la Providence n'opéroit jamais de merveilles sans motifs ; le nouvel éclat du talisman devoit déterminer celui qui le portoit à en employer les vertus, pour faire cesser le choc des élémens conjurés : il sort aussitôt la lame mistérieuse, & s'écrie en frappant trois fois les airs.

« Puissance du feu, de la terre, de l'air, & des eaux ! je vous ordonne de r'entrer dans l'ordre accoutumé, autrement je vais vous réduire à l'inaction.

Au même instant on vit jaillir du cimeterre un éclat qui fit pâlir celui des éclairs ; on entendit un bruit confus, pareil à des montagnes de sable qui s'affaisseroient les unes sur les autres ; la mer devint calme & tranquille ; les orages se dissipèrent ; le souffle du zéphir succéda aux noirs aquilons, & l'astre brillant du jour vint dorer

de ſes rayons les rochers affreux dont la cime ſervoit de retraite au héros.

A ce prodige étonnant, le ſultan ne put ſe défendre d'une ſorte de terreur que la joie accompagnoit.

« Quelle puiſſance, s'écria-t-il, vient d'employer mes mains foibles & coupables pour déployer ici ſon énergie! Comment à ma voix les élémens ont-ils été ſoumis?

« Créateur du monde! vous n'avez pas détourné votre face de moi.

" Grand prophête! Habib eſt encore à vos yeux un enfant de la tribu de Ben-Hilac.,,

Comme il finiſſoit de parler, le front proſterné contre terre, un mouvement qu'il apperçut à ſes côtés lui fit lever la tête, il vit Il'Haboul.

" O mon protecteur! ô mon maître! lui dit-il, c'eſt vous ſans doute qui venez d'opérer les merveilles que je viens de voir? —Non, mon cher Habib, reprit le génie, elles ſont l'effet des vertus du grand Salomon dont vous venez d'être l'inſtrument. Vous ignorez les déſordres dont l'oubli de mes conſeils & votre négligence ont été la

cause ; sans vous, le mal que vous aviez fait étoit difficile à réparer.

« Lorsqu'au lieu de fermer après vous la quarantième porte, vous vous précipitâtes au bord de la mer, les portes des cachots qui renfermoient les esclaves rebelles s'ouvrirent sur le champ, ils en sortirent en foule : vous deveniez leur première victime, si vous n'eussiez fait usage du talisman au nom duquel ils furent soumis autrefois ; effrayé à sa vue, ils s'élevèrent dans les airs, se précipitèrent dans les eaux, & occasionnérent la tempête dont vous avez été témoin.

« Je les suivis à la tête des miens ; nous commençâmes le violent combat dont vous avez vu les effets sans les comprendre : alors vous employâtes les seuls moyens qui étoient en votre pouvoir ; leur succès entre les mains d'un fidelle musulman étoit indubitable. Sur le champ les armes leur tombèrent des mains ; saisis d'un engourdissement subit ils se sont renversés comme des masses de terre ; nos guerriers les ont mis aux fers, & les ont renfermés dans les cachots qui les avoient vomis : mais sans votre secours, le combat dureroit encore.

« Je ne vous ferai point de reproches ſur la diſtraction qui éloigne vos ſuccès, & vous expoſe à des travaux inouis pour y arriver : c'eſt plus la faute de l'amour que la vôtre ; & votre paſſion eſt l'effet de votre étoile.

« Rappelez les connoiſſances que vous avez dû acquérir en viſitant les tréſors du grand Salomon. Vous trouverez partout, & dans vous-même les armes qui aſſurent les ſuccès du vrai chevalier : il ſait qu'elles ſe préſentent plutôt à lui dans l'adverſité, que dans les heureuſes poſitions.

« Les avis que je vous donne ici ſont les derniers que vous recevrez de moi. . . . . Vous êtes dans une carrière où l'on doit rougir d'obtenir des ſuccès par de petits moyens ; il n'eſt que le ciel dont on puiſſe recevoir ſans honte, & qu'on peut ſolliciter ſans meſure, lorſqu'on eſt ſage dans ſes vues, & qu'on veut triompher ſans orgueil. Adieu, mon cher Habib, je vous laiſſe au milieu de tous les beſoins, en proie à de nouvelles aventures ; mais je crois que vous aurez le courage de ſuffire à tout. »

Il'Haboul laiſſoit Habib ſur un rocher :

la mer s'étoit retirée, & cessoit de briser ses ondes aux pieds de son asile ; il en pouvoit descendre, & se promener sur un espace assez court d'un rocher à l'autre ; mais il n'avoit là nul abri pour la nuit, nulle ressource apparente contre la soif & la faim : telle étoit la position du héros, lorsque son génie protecteur disparut.

Une ame moins élevée que la sienne se fut abandonnée à l'inquiétude ; mais le cimeterre du grand Salomon pend toujours à son côté, & menace encore les ennemis du Très-haut ; il n'a plus à redouter d'autres adversaires que lui-même.

« Ma faute m'avoit abattu, s'écrioit-il, mais la main de Dieu me relève.

« Caucase, ne t'enorgueillis pas de ton énorme volume, & de la dureté de ta masse ; Dieu le voulut, & je pénétrai dans tes entrailles !

« Terre, tu es derrière moi comme un mur effrayant ! tu parois sans bornes, tu sembles n'offrir à mes regards que des abymes ; mais l'espérance surnage sur tes eaux, elle se montre à moi à travers les vapeurs qui te couvrent ! »

Et en effet, Habib voyoit alors la terre

ſans s'en douter : c'étoit la pointe la plus avancée de l'isle blanche, qui faiſoit partie des états de Dorathil-goaſe. Cependant la nuit ſurvint, & pour n'être pas expoſé à ſa fraîcheur incommode, il s'arrange entre trois rochers, pour ſe préſerver d'un vent frais dont l'action continuelle eut engourdi ſon corps.

Au point du jour, le jeune muſulman fit ſon ablution & ſes prières. Il parcourut enſuite rapidement le terrain qui l'environnoit, pour y chercher des reſſources à ſa ſubſiſtance ; les cavernes qu'il rencontre ſont remplies de coquillages, les flots ont charié avec eux des fragmens d'herbes qu'il fait ſecher, & il pourvoit ainſi à ſes beſoin, en attendant que ſa deſtinée l'appelle à des événemens plus intéreſſans.

Un matin qu'Habib s'étoit arrangé ſur le rocher le plus avancé dans la mer, pour découvrir, s'il le pouvoit, quelque bâtiment, il ſe laiſſa gagner par un léger ſommeil ; trois filles de la mer élèvent tout-à-coup la tête au-deſſus de l'eau.

» Il dort, ma ſœur, dit l'une des Nayades aux deux autres : approchons-nous

de lui, & tâchons de ſavoir qui il eſt. Vous aurez du plaiſir à le voir, il eſt beau comme le premier rayon du jour. Hier je le vis panché ſur l'eau pour y faire ſon ablution, ſembloient la colorer avec plus de vivacité ; vous euſſiez dit que le fond de la mer étoit jonché de roſes. Mais pour le voir plus à notre aiſe, il faut l'endormir de manière que le bruit que nous allons faire autour de lui ne puiſſe l'éveiller ; donnez-moi la main, & nous allons tourner en rond juſqu'à-ce qu'il ſoit profondément endormi. »

Dès que les filles de la mer ſe furent aſſurées de l'effet de leur enchantement, elles ſortirent de l'eau ; elles étalèrent ſur leurs épaules leurs blonds cheveux qui étoient captivés par une treſſe ; les doux zéphirs rendirent bientôt à cette chevelure les grâces & la légéreté dont il avoit beſoin : une étoffe, faite d'un tiſſu de plantes marines, auſſi fine que la gaze, prenoit depuis les épaules, & venoit ceindre leurs reins ; leurs jambes ornées de brodequins de perles, leurs bras parés de bracelets de corail, achevoient de les rendre auſſi belles que ſéduiſantes. Toutes trois jettent

un coup-d'œil dans l'eau, & contentes d'elles-mêmes & de leur parure, elles environnent le chevalier.

« Quel beau jeune homme ! disoit l'aînée des trois ; si ce pouvoit être un chevalier ! — C'en est un assurément, dit la cadette ; voyez son sabre, mais n'y touchez pas ; car j'ai voulu mettre la main sur la poignée, & elle m'a brûlée.

« Ilzaïde, dit l'aînée à la plus jeune des deux, il faut que nous sachions qui il est, & d'où il vient. Il peut avoir été porté ici par la tempête ; cependant rien n'annonce dans son équipage qu'il ait été naufragé : apportez-moi un des plus grands coquillages qui soient sur le sable, & remplissez-le d'eau. »

Ilzaïde obéit : la coquille est apportée ; l'aînée des filles de la mer arrache ensuite légèrement un cheveu d'Habib : « Nous allons, dit-elle, faire causer celui que je tiens, il nous dira tous les secrets de la tête qui l'a nourri. » Elle le plonge aussitôt dans l'eau, & le promène autour de la coquille par un mouvement circulaire : « Remuez bien l'eau, dit elle à ses sœurs, plus elle sera trouble, & mieux j'y verrai. —

Regardez donc ma sœur, dit Ilzaïde, je crois que le cheveu s'eſt fondu : l'eau eſt devenue de la couleur du firmament, on y voit des étoiles, & on n'apperçoit plus le fond de la coquille. — Tant mieux, reprit l'aînée ; après la nuit vient le jour. Baiſſez-vous, voyez le tableau qui ſe forme. Voilà une campagne remplie d'arbres, à l'ombre deſquels paiſſent des troupeaux !... Voilà des tentes ! . . . . Il eſt né en Arabie.

« En Arabie ? mes ſœurs, dit celle des trois qui n'avoit pas encore parlé ; c'eſt delà que notre reine Dorathil-goaſe attend ſon libérateur ! Que nous ſerions heureuſes d'avoir ici ſon brave chevalier ! Il nous délivreroit ſurement de Racachik & de toute ſa race.... mais l'eau n'en dit rien : troublez-la de nouveau, pour ſavoir par où il a paſſé.

« Ah ! ma ſœur, dit Ilzaïde, l'eau devient noire, noire ! — C'eſt bon, reprit l'aînée, la vérité en ſortira plus claire. Doublez le mouvement ! — Ma ſœur, dit la ſeconde, voilà l'eau qui blanchit : oh ! que ce qu'on y voit eſt triſte ! — Ce ſont des montagnes, des ſables & des déſerts, ajouta l'aînée ; il a traverſé tout cela ſans être accom-

pagné; car je l'y vois ſeul. Il doit avoir bien de la force & du courage.... Troublez, troublez encore l'eau! car la route que je lui vois prendre n'a pu le conduire où nous le trouvons.... O ciel! s'écria-t-elle, je vois les entrailles de la terre. C'en eſt aſſez, mes ſœurs, car l'eau à ce que je vois ne nous dira rien des ſecrets de ſon cœur; mais je ſais un moyen plus naturel pour les ſurprendre: il eſt, vous le ſavez, de notre plus grand intérêt de les connoître; nous ſommes inſtruites que nous pouvons être délivrées de nos maux & de nos tyrans, par un amant parfait qui ne ſoit pas le nôtre.—Certainement un chevalier, quel qu'il ſoit, reprit vivement Ilzaïde, ne ſauroit être notre amant puiſque nous ne l'avons jamais vu.—Mais quand il ouvrira les yeux, reprit l'aînée, il faudra bien qu'il nous voie: ayez alors l'attention de baiſſer les vôtres, ma ſœur; vous y avez une magie plus puiſſante que la nôtre, & s'il alloit vous aimer, toute eſpérance ſeroit perdue.—Ma ſœur, il vous aimera plutôt que moi, répondit Ilzaïde.—Que Salomon nous en préſerve les unes & les autres! ajouta l'aînée; mais il me paroit

que nous ſommes fort expoſées : cependant comme nous devons acquérir ſes bonnes grâces pour avoir droit à ſes ſervices, occupons-nous de ce que nous avons à faire pour cela.

« D'abord, je vois qu'il manque de tout ici : la plage ſur laquelle il eſt ne lui a fourni que quelques plantes marines, & des coquillages qu'il a mangés crus : préparons-lui pour ſon réveil un repas tel que nos environs peuvent le procurer. Partez, Ilzaïde, vous êtes plus agile que la chèvre qui s'élance d'un rocher ſur l'autre, forcez-la de vous donner de ſon lait ! Rempliſſez-en une conque dont vous aurez fermé le haut & le bas avec des herbes aromatiques. Pénétrez dans les cavités de la montagne, vous trouverez dans des endroits cachés des fleurs & des fruits ; choiſiſſez ce qui vous paroîtra le plus agréable au goût, à la vue, & à l'odorat ; ma ſœur & moi nous penſerons au reſte, nous aurons aſſez à faire à lui préſenter une collation auſſi parfaite qu'on peut ſe la procurer dans ces déſerts. »

A peine Ilzaïde eſt-elle partie, que l'aî-

née des sœurs explique son projet à celle qu'elle a retenue auprès d'elle.

« Je connois, lui dit-elle, des branches de corail au fond de la mer, dont deux feroient la charge d'un chameau, nous en irons chercher; nous en placerons quatre ici en quarré, que nous couvrirons d'étoffe semblable à celle dont nous sommes vêtues; nous formerons ainsi un pavillon; nous ramasserons ensuite de la mousse de mer, que nous parfumerons après l'avoir desséchée, & qui servira de sopha; nous ferons une table avec des pierres, & la couvrirons d'un tissu qui n'ait point passé par la teinture; nous la garnirons du meilleur poisson de la mer cuit & desséché au soleil, les œufs d'oiseaux que je vais dénicher, & les fruits & le lait que doit apporter notre sœur, mettront le comble à la bonne chère.

Dès qu'un génie est hors de son élément, son pouvoir est limité. Ici l'industrie doit suppléer à la puissance; l'ordre & le goût à l'abondance: le besoin fera tout valoir, la reconnoissance mettra du prix à la moindre chose.

Ilzaïde est de retour, le pavillon dressé,

orné, la table eſt couverte, il ne s'agit plus que de ſuſpendre l'effet magique qui fait durer le ſommeil d'Habib; mais il faut qu'il ſe réveille ſur le ſopha près duquel la table eſt aſſiſe, ayant les trois ſœurs placées vis-à-vis de lui.

Voyons, mes ſœurs, dit alors l'aînée, ſi c'eſt ici le chevalier arabe, amant de Dorathil-goaſe. Je vais employer un moyen qui ne ſauroit manquer; levez les mains, & remuez-les tandis que je vais parler: « *De par le grand prophête Salomon, chevalier, je t'éveille au nom de Dorathil-goaſe!* »

Dorathil-goaſe! s'écrie Habib, éveillé en ſurſaut, & ſe levant ſur ſon ſéant: il regarde autour de lui, & demeure à-la-fois ébloui & ſtupéfait; trois jeunes beautés, preſque demi nues, une table chargée de mets appétiſſans, des fruits, des fleurs, un pavillon où tout eſt pourpre & corail; & le nom de Dorathil-goaſe, viennent de cauſer cet effet.

« Dorathil-goaſe! s'écrie-t-il en ſe raſſeyant & regardant autour de lui, où eſt ma chère Dorathil-goaſe?

« Elle n'eſt pas ici, ſeigneur chevalier, répond l'aînée des ſœurs; mais vous êtes

en face d'une des isles que les génies rebelles lui ont enlevée : vous en pouvez découvrir la terre au-delà de ce bras de mer ; cette vapeur bleuâtre, qui borne votre horifon.

« Etes-vous de fa fuite ? Où m'a-t-on tranfporté ? dit le jeune fultan rempli d'émotion. — Nous fommes, répond l'aînée des filles de la mer, encore fes fujettes dans le fond du cœur ; maintenant afservies malgré nous fous les lois du rebelle Abarikaf, & fous la domination immédiate du monftre Racachik.

« Où font-ils ? répartit Habib, enflammé de colère; j'en purgerai le monde.— Seigneur ! répondit la plus agée des filles de la mer ; l'un & l'autre font hors de la portée de vos coups : Abarikaf eft fur l'isle Noire, & vous en avez fix à traverfer avant d'arriver à lui ; Racachik eft fur l'isle Blanche, qu'on apperçoit d'ici. — Je veux l'attaquer fur le champ, dit Habib.— La chofe eft poffible, mais il faut employer de nouveaux moyens. — Ils feront faciles à trouver, ajouta le héros : je fuis ici au milieu d'un enchantement, dont je fuis fans doute redevable aux bontés d'Haboul, ou

à celles de Dorathil-goaſe : mais où ſuis-je ? — Sur le même rocher ſur lequel vous vous étiez hier endormi, nous avons tâché de vous le rendre plus commode. — Je vous en remercie, dit Habib : votre pouvoir me ſemble repoſer ſur des charmes de plus d'une eſpèce ; mais ſi vous me continuez vos bontés, ne pourroit-on pas faire uſage des moins puiſſans de tous, pour transformer ce pavillon en une barque, qui me tranſportât tout de ſuite dans l'isle où commande l'ennemi de la reine Dorathil-goaſe ?

« Chevalier ! répondit l'aînée des filles de la mer, quoique nous ſoyons ici trois ſœurs filles de génies, & génies nous-mêmes, il n'y a ici ni charmes, ni enchantement. Ce pavillon & ce repas frugal ne ſont dûs qu'à des ſoins très-naturels ; les fatigues que vous avez eues, celles que vous avez eſſuyées depuis votre départ de l'Arabie, ont dû épuiſer vos forces ; uſez avec confiance de ces mets, que des mains amies vous ont préparés. Vous ne pourrez point ſoupçonner notre zèle, quand vous ſaurez qu'en vengeant notre reine de la tyrannie de Racachik, vous ferez encore plus pour nous que ſi vous nous aviez ren-

du la liberté & le repos.... Mais je cesserai de parler si vous refusez de toucher aux mets que nous vous offrons «.

Habib se rendit à ces instances ; & la fille des eaux continua ainsi.

« Depuis qu'Abarikaf a consommé son attentat, en soufflant la révolte dans toutes les provinces dépendantes de Dorathilgoase ; il a donné le commandement de l'isle Blanche, frontière de ses états, au génie Racachik, le plus cruel & le plus infâme des scélérats qui soit sous ses ordres.

« Ce monstre, avant de se ranger sous l'étendart d'Abarikaf, couroit les mers sous la figure d'un énorme requin, il poursuivoit les vaisseaux, & charmoit par le venin de ses regards tous les matelots ou passagers desquels il se faisoit appercevoir ; malheur à ceux qu'il pouvoit fixer ! la tête leur tournoit, ils tomboient dans la mer, & le monstre les entraînoit sous les flots pour les dévorer. Il est sans-cesse tourmenté de la même fureur, & quand les étrangers ne suffisent pas à sa voracité, il se rassasie des sujets de la reine ; le tyran Abarikaf l'autorise, & l'un & l'autre ont juré d'exterminer la race d'Adam.

« Pour nous, il ne peut pas nous tuer, mais nous sommes réservées à des tourmens plus cruels que la mort. Il choisit parmi nous ses femmes & ses esclaves; il en change à chaque lune, & mes sœurs & moi devons entrer au croissant prochain dans un grand vivier d'eau salée qui lui sert de Harem; le terme fatal est fixé dans trois jours! Si vous attaquez le monstre, quels vœux ne ferons-nous pas pour votre succès! cependant nous ne devons pas vous cacher les dangers que vous allez courir.

« Pour habiter sur la terre, le monstre a pris un corps humain, en conservant néanmoins sa tête de requin, à cause des trois rangées de dents dont elle est armée; il la quitteroit s'il pouvoit en imaginer une plus carnacière. Son corps gigantesque est couvert d'écailles enchantées qui lui servent d'armure; celle d'une grosse tortue forme son bouclier, une énorme coquille est sur sa tête en guise de casque, & le dard d'un espadon de mer de six coudées de longueur lui sert de lance: il monte un cheval marin aussi horrible que lui; & quand l'un & l'autre s'animent au

combat, les cris du cavalier ſont encore plus affreux que ceux du courſier.

Il a pour ſabre une côte de belaine qu'il a rendue plus tranchante que l'acier, ſon bras & ſes armes ſont ſi peſans qu'il ne frappe jamais ſans aſſommer ; la force humaine ne peut rien ſur lui, parce que tout ce qu'il porte, tout ce dont il ſe ſert, tient d'un enchantement magique — Madame ! interrompit vivement Habib, ne puis-je avant trois jours être porté ſur l'isle que déſole Racachik ? Facilitez-m'en bien vite les moyens ; je me lève, & je jure de ne plus m'aſſeoir que je n'aie accompli la vengeance du ciel ſur ce barbare ennemi de l'humanité ».

En prononçant ce ſerment, la phyſionomie d'Habib s'anima & prit un ſi grand caractère, qu'elle eût inſpiré de la confiance à une armée entière. Il fit quelques pas ſous le pavillon, & la majeſté de ſon port, les grâces nobles & fières de ſes mouvemens, ajoutèrent encore à l'expreſſion de ſes traits.

Kaïde cachant ſa tête derrière celle de ſa ſœur aînée : « Voilà un héros ! ma ſœur, lui diſoit-elle, je n'en avois jamais vu....

Que c'eſt une belle choſe qu'un héros !....
Je tremble.... de l'aimer. — Je crains qu'il ne ſoit plus temps pour vous d'avoir peur, répondit l'aînée.

» Vaillant chevalier ! continua-t-elle, en s'adreſſant au ſultan ; nous ſommes plus empreſſées que vous à vous procurer les moyens de nous délivrer du tyran qui nous opprime. Dans un des détours de cette montagne, il y a un marais rempli de roſeaux d'une longueur & d'une force extraordinaire ; nous allons en former un radeau ſur lequel, profitant du calme de la mer, nous vous conduirons nous-mêmes à l'isle Blanche : mais repoſez-vous encore, & continuez de prendre tranquillement votre repas. Ma ſœur, dit-elle enſuite à Kaïde, allons de ce pas préparer le radeau ! — Je vous ſuivrai, reprit Habib ; je ne manque ni d'adreſſe ni de forces, & je peux partager vos travaux.

« Mes ſœurs & moi y ſuffiront, répondit l'aînée ; nous devons paſſer entre deux eaux, dans un endroit où il vous ſeroit impoſſible d'arriver ; vous nous reverrez dans peu, nous brûlons de vous affranchir du vœu que vous avez fait ; & demain matin

matin nous partirons pour l'isle Blanche.

Elles s'éloignent en disant ces mots, s'élancent de rocher en rocher, parviennent sur une petite éminence voisine de la mer : là, tout en disposant leurs vêtemens, & nattant leurs cheveux pour se plonger dans l'eau, la plus jeune des sœurs disoit à sa compagne : « il va bien s'ennuyer tout seul ! — Vous lui auriez volontiers tenu compagnie, lui répondit l'aînée ; & pendant que nous aurions fait le radeau, vous auriez travaillé à le faire échouer : ma sœur ! vous avez déjà bien parcouru la mer, mais vous n'en connoissez pas tous les écueils : allons où notre devoir nous appelle ». Elles se jettent toutes trois dans la mer ; & vont préparer le radeau.

Habib ayant achevé son repas, & voyant arriver la chûte du jour, fit son ablution & sa prière, & s'endormit tranquillement en attendant le retour des filles de la mer.

Les premiers rayons du soleil vinrent bientôt frapper ses paupières ; ses regards se portèrent aussitôt sur l'espace qui le sépare de l'isle Blanche, ses yeux en mesuroient avidement l'étendue. Tout-à-coup il apperçoit sur la mer, qu'un doux zéphir ridoit

à peine, un mouvement extraordinaire; il distingue un objet qui avançoit avec rapidité vers le rivage, plusieurs têtes hors de l'eau qui l'appeloient. « Venez à nous, chevalier! montez sur ce radeau. » Il reconnoît la voix des filles de la mer, il s'élance; & le frêle bâtiment vogue sur les flots.

Huit dauphins étoient attelés au radeau, la sœur aînée des Nayades, le corps élevé au-dessus de l'eau jusques à la ceinture, & s'appuyant les deux mains sur la poupe du bâtiment, lui servoit de gouvernail: les deux cadettes, nageant chacune d'un côté, le tenoient en équilibre avec une main; Habib, l'esprit occupé de son projet, étoit sur le radeau.

Bientôt l'on découvre toute l'isle Blanche; le palais du tyran, bâti de coraux & de coquillages, paroit sur la pointe la plus avancée de l'isle: les sentinelles ayant apperçu de loin le guerrier, donnent l'alarme, & annonçent son arrivée à Racachik: le monstre croit déjà tenir une nouvelle proie.

« Qu'on le laisse avancer, dit-il; demandez-lui ce qu'il veut? Il apprendra sans

doute à ſes dépends, que nul étranger ne peut aborder ici ſans ſe meſurer avec moi ; je vais m'armer pour le recevoir comme il faut. »

Cependant le radeau touche terre, & Habib y ſaute promptement ; une des ſentinelles, eſpèce de monſtre amphibie, le joint, & lui fait des queſtions ſuivant les ordres qu'il en a reçus.

« Va dire à ton maître, lui dit Habib, que je viens ici pour le combattre.— Vous n'êtes pas armé, répondit le monſtre, vous n'avez point de cheval. — Tu ne t'y connois pas, reprit le ſultan, mon turban vaut un caſque ; mon cimeterre me tient lieu de cuiraſſe & de bouclier, & je n'ai pas beſoin de cheval ; que ton maître oſe m'attaquer ! je le défie lui & toute ſa puiſſance à la fois. »

Le meſſage eſt rendu ; Racachik devient furieux ; couvert de ſes écailles, monté ſur ſon horrible cheval marin, dont le lourd galop fait voler un nuage de pouſſière, il accourt ſur le rivage, & voit le héros.

« Mépriſable race d'Adam ! lui dit-il, ſatellite de Mahomet ! Ta tête eſt donc bien vaine, parce que tu ne rampes pas

avec les autres vers ; & qu'elle eſt de trois coudées au-deſſus du limon dont elle fut formée ? Tu oſes inſulter & braver le génie Racachik ! porte la peine de ta témérité ». En même temps il pouſſe ſon cheval ſur Habib, & ſe prépare à le percer de la terrible lance dont il eſt armé.

Le jeune héros tire ſon cimeterre, & la lance de ſon adverſaire vole en éclats, avant que le coup pût arriver à lui : la force de la commotion engourdit le bras du tyran, ſon cheval ſe cabre, & ceſſant d'obéir à la main qui le guide, il l'emporte ſur le rivage, & ſe renverſe avec lui.

Racachik connoiſſant ſon danger, appelle à lui toutes les puiſſances qui lui ſont ſoumiſes ; au même inſtant la mer ſe trouble, & les vomit : les veaux, les lions marins couvrent le rivage, les baleines s'en approchent, & vomiſſent des torrens d'eau qui paroiſſent former une barrière entre le jeune ſultan & ſon ennemi ; la plage rétentit de cris épouvantables, tous les monſtres appelés par Racachik s'élancent à la fois ſur le héros ; il les combat quelque temps avec ſon cimeterre, mais aſſailli par le nombre, & prévoyant bien

tôt l'inutilité de ſes efforts ; il frappe trois fois l'air de ſon cimeterre, & prononce avec confiance le mot redoutable de *Puiſſance*. L'effet en eſt prompt ; les monſtres qui ont pu réſiſter au glaive, entraînés par une force ſupérieure, ſe précipitent dans les gouffres qui les avoient vomis ; Racachik oſe encore ſe préſenter, il tente d'oppoſer la côte de baleine qui lui ſert de cimeterre, à l'arme redoutable de Salomon ; elle ſe briſe en mille pièces : ſon corps écaillé, ſon armure magique ſont réduits en pouſſière. » Va, malheureux ! lui dit Habib, va gémir pour l'éternité dans les cavernes du Caucaſe ! » Au même inſtant tous les débris des monſtres diſparoiſſent, la plage eſt libre & ſolitaire, & Racachik n'exiſte plus que dans le ſouvenir des rebelles.

Un morne ſilence ſuccède à l'agitation de cette ſcène effrayante ; Habib vainqueur, reconnoiſſant la volonté des deſtins, ſe proſne à deux genoux devant l'être qui l'éclaire, & s'écrie.

« Puiſſance à qui rien ne réſiſte ! tes ennemis ſont renverſés ; ton ſouffle les a fait diſparoître : que ſont devenus leurs reſtes ?

« Le feu qui brûle la paille des moiſſons

laisse des traces après lui ; tes ennemis sont consumés : où sont leurs cendres ?

« Le foible roseau, entre les mains du serviteur de Dieu, a plus de force que le chêne entre les mains du méchant !

« Je me suis placé sur l'arc de Mahomet & de Salomon ; ils m'ont décoché sur cette race maudite, & j'ai tout détruit ! „

Habib se relevoit confus des grâces qu'il venoit de recevoir ; & ne voyoit pas le piége que la reconnoissance alloit tendre à sa modestie.

Le rivage étoit couvert des filles de la mer ; couronnées de plantes marines, ceintes de guirlandes, elles venoient rendre hommage à leur libérateur, & déposer à ses pieds les richesses de leur élément ; le concert de leurs voix, les grâces de leur maintien auroient attendri le cœur le plus farouche ; elles entourent le héros, elles se prosternent à ses genoux ; la jeune Ilzaïde & ses sœurs étoient plus empressées que les autres : mais Habib, confus, se refuse à ces témoignages. „ Je n'ai rien fait pour vous, leur dit-il, & vous ne devez rien à un homme qui a rempli à peine son devoir ; n'est-il pas ici des mosquées où la Divinité

ſoit adorée ? marchons au temple, je vous y précède. N'y a-t-il pas ici quelque ſujet fidelle de votre reine Dorathil-goaſe ? Je lui remettrai vos dons, que je ne dois accepter que pour elle ».

Dans le même inſtant ſe préſente un génie ſous ſa forme naturelle ; la tête courbée ſous le poids des ſiécles, les aîles briſées, & le corps meurtri des fers dont le tyran l'avoit chargé ; il ſe nommoit Balazan.

" Seigneur ! dit-il, dans le temps que régnoit la reine Camarilzaman, nous avions ici trois moſquées, Racachik les a profanées & détruites. Cet amas de ruines que vous voyez ſont les reſtes d'une ville qu'il a ſaccagée, & dont il a dévoré les habitans : l'isle eſt demeurée ſans commerce & ſans culture. Illabouſatrou m'en avoit donné le commandement. Racachik, à ſon arrivée ici, me fit enfermer dans le cachot d'où je viens de ſortir par votre puiſſance. Je viens rendre hommage à l'envoié de Salomon, qui fait briller ſur ce rivage le glaive de ce prophête, & me ſoumettre au libérateur des enfans de Dieu, & au vengeur de Dorathil-goaſe.

“ Allez, Balazan ! répondit Habib ; je vous rends au nom du grand Prophête & de la reine Dorathil-goaſe, dont je ſuis le chevalier, tout le pouvoir dont vous étiez revêtu : prenez ces tréſors que vous voyez à mes pieds, faites rebâtir les moſquées, & que le muczin y appelle du haut des minarets les fidelles ſujets que la crainte avoit diſperſés ? Gouvernez tout ici au nom de Mahomet, du grand Salomon, & de votre reine ; rétabliſſez l'ordre partout, & facilitez-moi les moyens de me rendre à Medinazilbalor.

“ Noble & vaillant chevalier ! reprit Balazan, je reçois vos ordres avec confiance, & je m'y ſoumets au nom du puiſſant créateur de toutes choſes. Mais ſeigneur ! il m'eſt impoſſible de vous donner des ſecours pour vous rendre où les deſtins vous appellent ; l'isle eſt dépourvue de moyens pour la navigation, le chemin des airs eſt inutile, mes aîles ont été coupées, vous le voyez ! Mais euſſent-elles encore toutes leurs forces, Abarikaf s'eſt tellement rendu maître des paſſages d'en-haut, que mes reſſources ne ſerviroient à rien. Il faut que vous continuiez de marcher d'isle en isle

par les mêmes moyens qui vous ont conduit ici ; profitez de l'enthousiasme que votre personne & vos vertus ont répandu chez les génies de la mer ; faites-leur oublier les périls qu'ils vont courir en s'exposant avec vous, & il sera possible qu'ils vous conduisent jusqu'au centre des forces de notre ennemi ; le reste sera l'ouvrage de votre vaillance, & des arrêts du destin.

" La terreur est déjà répandue dans l'isle Jaune & l'isle Rouge ; Mokilras, le tigre de mer, les gouverne toutes deux ; il est fils de l'affreux tyran dont vous venez de nous délivrer. Instruit de la défaite de son pére, il a déjà pris toutes les précautions que la crainte autorise ; les difficultés vous attendent, mais si vous parvenez à en être vainqueur, emparez-vous de la peau de ce monstre, faites-en un étendart, à sa vue l'isle Rouge vous sera soumise. "

Habib s'adressant ensuite à l'ainée des filles de la mer, lui dit : " si je pouvois trouver ici une barque de pêcheurs, ou un petit esquif, je m'embarquerois sur le champ pour l'isle Jaune : mais à défaut de ces secours, les génies de votre élément me refuseroient-ils le leur ? — Si la frayeur les

détournoit de l'entreprise, répondit-elle; s'ils ne connoissoient pas le degré de confiance que mérite un chevalier comme vous, mes sœurs & moi leur montrerions leur devoir. Les dauphins peuvent encore conduire votre radeau jusqu'à une lieue de la terre, car il y auroit du danger pour eux d'aller plus loin, vu les précautions qu'aura prises Mokilras. — Qu'est-ce qu'une lieue à faire à la nage? dit Habib, pour un homme déterminé à tout entreprendre pour se rendre à son devoir.

" O généreux chevalier! reprit la fille de la mer; qui-est-ce qui refuseroit de vous suivre, ne fut-ce que pour vous voir, vous entendre, & vous admirer? Mais ne craignez-vous pas d'être dévoré vous-même par les monstres marins? — Je ne crains, madame, que de mal séconder mon etoile, en ne servant pas votre reine comme je le dois. — Reposez-vous sur nous, vaillant héros; mes sœurs & moi nous nous réservons l'honneur de vous servir ".

Sur l'instant le radeau part, & paroissoit voler sur les eaux: déjà l'on distinguoit les mouvemens qui se faisoient sur l'isle Jaune; on n'en étoit plus qu'à une lieue, lorsque

les dauphins, prévenus par leur inſtinct, s'arrêtent tout-à-coup, & font leurs efforts pour briſer les liens qui les attachoient au radeau. Une des ſœurs paſſe à l'avant, & les coupe ; le bâtiment reſte immobile : bientôt une vague, que faiſoient ſoulever les monſtres marins, paroit venir engloutir le radeau ; Habib voit qu'il n'a pas un moment à perdre pour délivrer ſes aimables compagnes du danger qui les menace, il met le cimeterre en main, & ſe met à la nage, en prononçant la parole redoutable du taliſman.

On eut dit que les eaux s'arrangeoient d'elles mêmes pour lui frayer une route aſſurée, les vagues ſe diſſipent, les flots s'applaniſſent, & le héros eſt porté dans un endroit de la plage où rien ne met obſtacle à ſa deſcente.

Ses ennemis, diſperſés par pelotons, ſemblent n'attendre que ſes regards pour s'abandonner à la fuite ; il marche où la foule lui paroît la plus épaiſſe ; meſſager de la foudre qui va frapper, il s'élance ſur elle avec ſon ſabre, & tout ce qui réſiſte au tranchant du glaive eſt à l'inſtant diſſipé.

Mokilras, tigre énorme, fait contenance ſur ſes deux pieds; il jette au héros la lourde maſſue dont il eſt armé, & reprenant bien vite ſa nature, il s'enfuit ſur ſes quatre pattes; Habib le pourſuit, mais ſes forces humaines ne lui permettant pas de l'atteindre, il prononce à haute voix la fatale parole, & s'écrie en même temps: *Mokilras! je t'arrête au nom de Salomon.* Le monſtre eſt immobile. Un coup de cimeterre lui fait voler la tête, & ſa peau lui eſt enlevée au même inſtant.

Dès que le tyran de l'isle Jaune eſt détruit, tous les élémens r'entrent dans l'ordre naturel, & le ſilence ſuccède au tumulte affreux qui les agitoit.

Cependant, les trois filles de la mer ſe ſont ralliées au radeau; la jeune Ilzaïde, debout ſur le bâtiment, embouchant une longue trompette marine, rappelle au loin les dauphins effrayés; dociles à ſa voix, ils reviennent en foule, tous les habitans des eaux viennent ſe joindre à ces concerts de joie, l'air retentit de chants de victoire, tout le cortège aborde au rivage au moment où le héros vient de dépouiller Mokilras.

Habib se retourne ; & repoussant des hommages qui tiennent de l'adoration : « Créatures du très-haut ! leur dit-il, levez les yeux au ciel ! c'est là qu'est le seul objet de votre reconnoissance. Sujets de Dorathil-goase ! c'est à elle que vous devez respect, hommage & soumission : son chevalier ne se réserve que le droit de joindre ses vœux aux vôtres, & de partager votre délivrance ».

Comme il finissoit, une foule de peuples arrivant de toutes parts, vient augmenter son triomphe & son embarras ; tous veulent lui jurer obéissance, tous lui demandent de nouvelles loix ; heureusement, le vieux Balazan se présente. Dès que tout fut rentré dans l'isle Blanche sous la puissance de ce génie, il chercha à s'élever dans les airs pour suivre, s'il étoit possible, les succès du jeune Habib ; & il parvint avec beaucoup de peine à le joindre à l'isle Jaune, au moment où les peuples de cette contrée lui rendoient hommage.

» Sujets de Dorathil-goase, dit le vieux génie en arrivant ; ce vaillant chevalier reçoit les témoignages de votre reconnoissance, retournez à vos possessions ; vous

rentrez dès aujourd'hui ſous les loix de notre ſouveraine. Et vous, chevalier ! dit-il à Habib ; prenez un inſtant de repos. La ſoumiſſion de l'isle Rouge n'eſt pas une conquête digne de vos occupations ; je monterai ſeul le radeau qui vous a conduit ici, j'emporte avec moi la peau de Mokilras & ſes armes ; à la vue effrayante du trophée que j'en vais former, les rebelles tendront d'eux-mêmes les mains aux fers que je vais leur porter : ménagez vos forces pour l'attaque des isles Verte & Bleue, & ſurtout pour celle de l'isle Noire ! »

Habib ne ſait vaincre ſans péril ; il abandonne l'entrepriſe à la conduite de Balazan, & cherche un repos néceſſaire pour les travaux qui l'attendent.

Il dormoit encore quand Balazan arriva de l'isle Rouge, tenant à ſa main deux outres de peaux de bouc. « Chevalier, dit-il à Habib en le réveillant, voilà les reſtes des ſeuls ennemis dangereux qui fuſſent dans le pays que je viens de ſoumettre aux loix de la reine ; je les ai renfermés dans ces outres, & je vais les envoyer ſur le champ à l'entrée des cavernes du Caucaſe. Demain vous pouvez vous rendre ſans obſ-

tacle à l'isle Rouge, & vous aviſerez de-là aux moyens de pourſuivre vos conquêtes : mais il eſt impoſſible de vous définir les dangers que vous allez courir. Niſabic gouverne l'isle Verte, & ſon empire s'étend auſſi ſur la Bleue ; c'eſt un génie dont les enchantemens égalent peut-être ceux d'Abarikaf. On ne ſoupçonne jamais les moyens qu'il doit oppoſer aux attaques, parce qu'il les varie ſans-ceſſe ; & ſi les effets en ſont viſibles, votre génie doit aller au-devant de ceux qu'il vous cache : tout ſeroit impoſſible pour nous, & rien ne doit l'être au chevalier de Dorathil-goaſe. »

La réſiſtance & les difficultés enflamment le courage du prince Arabe ; il profite des premiers rayons du jour pour partir, & les dauphins le conduiſent ſur l'isle Rouge. Il en dépaſſe la pointe pour ſe mettre à portée de l'isle Verte, qu'il ſe propoſe d'attaquer le lendemain.

Les filles de la mer n'ont point abandonné leur libérateur, & pourvoient ſans-ceſſe à tous ſes beſoins. Le héros, livré à ſes réflexions, ſe rapelle les diſcours du ſage Il'Haboul. *Je crains moins pour vous la force*

ouverte que la ruſe, lui diſoit ſon gouverneur. Ainſi il ſe met en garde contre celles du génie qu'il doit ſoumettre ; il s'endort avec confiance dans les bras de la providence, & ſe lève le lendemain le cœur rempli d'ardeur & d'eſpérance.

Le héros voguoit tranquillement vers ſa deſtinée ; tout-à-coup les trois ſœurs jettent un cri, la tête & les mains d'Ilzaïde, qui nageoit à côté du radeau diſparoiſſent. Habib tire ſon cimeterre & ſe met à la nage ; il ſe trouve embarraſſé dans des mailles de filets, il prononce le terrible mot, emploie le tranchant du fer, & les mailles cèdent de tous côtés. Il ſaiſit Ilzaïde & la porte ſur le radeau ; auſſitôt il vole au ſecours de ſes ſœurs ; après qu'il les a ſauvées, il s'apperçoit que le radeau s'agite ſans avancer, & que les dauphins ſont engagés dans les mêmes filets ; il nage autour d'eux & les délivre. Pour aſſurer ſa route, il monte ſur le premier des dauphins, & marche vers la terre en coupant à droite & à gauche les filets tendus ſur ſon paſſage.

Du ſommet d'une des plus hautes tours de ſon palais d'acier, le tyran obſervoit

l'objet qui gagnoit le rivage ; il voit qu'on dépaſſe le filet magique dont il avoit embarraſſé la mer, il n'apperçoit point le prince Arabe, mais il voit ſur un corps qui flotte avec rapidité un groupe de trois femmes preſque nues, & ne peut préſumer contre quelle eſpèce de danger il doit ſe précautionner. On jugeroit mal de ſes diſpoſitions, ſi l'on croit le ſéduire par la beauté, & les précautions qu'il a ſu prendre le raſſurent ſur toute eſpèce d'enchantement. Le palais qu'il occupe eſt de véritable acier, on n'y arrive qu'en paſſant ſous une voûte taillée dans le roc, armée de pointes de fer, & ſoutenue par une clef qui ne tient qu'à un fil : cette défenſe ne peut céder ni aux enchantemens, ni aux charmes d'aucune eſpèce de magie.

Niſabic ſe confiant ainſi dans ſes forces ſort de ſon palais, franchit la voûte redoutable, & vient au-devant de ſon adverſaire ; le groupe qu'il a découvert s'avance vers la terre, le chevalier s'élance ſur le rivage ; le monſtre mépriſe un pareil aſſaillant, lui, qui eſt couvert d'une armure de la tête aux pieds, qui apprit en con-

ſultant les aſtres ſur ſon ſort que, pour ſe rendre maître de ſa perſonne, il falloit s'emparer de ſa maiſon d'acier. Il lui paroît impoſſible que ſon ennemi échappe au danger de la voûte myſtérieuſe, & fut-il aſſez heureux pour cela, il ne ſeroit aucun moyen de détruire le fort, auprès duquel il doit ſe trouver après avoir paſſé la voûte dangereuſe.

Niſabic tenant à ſa main une maſſue d'acier d'un poids énorme, ſe préſente devant Habib. « Qui es-tu, téméraire? lui dit-il; quelle rage te conduit à terminer ici ta vie? — Je ſuis le chevalier de Dorathil-goaſe, répond Habib : je viens châtier les rebelles envers Dieu & Salomon. — Vil inſecte! reprit le génie furieux; tu n'as qu'une vie à perdre, & tu oſes ſans armes inſulter Niſabic! Meurs de la mort que je réſerve à mes eſclaves. » En même temps, avec une promptitude incroyable, il élève ſa maſſue, & la laiſſe tomber ſur la tête du héros. Le prince Arabe n'oppoſe à cette chûte que la lame de ſon cimeterre; l'effet en eſt terrible, la maſſue échappe des mains de Niſabic & l'entraîne avec elle, le taliſman l'éblouit, il

voit qu'il va tomber au pouvoir de ſon ennemi, il prononce de noires conjurations: Habib s'approche du corps pour percer le génie abattu, & ne reconnoiſſant que ſon armure, il voit qu'il ne s'eſt rendu maître que de l'écorce d'un guerrier.

La ſubſtance matérielle de Niſabic avoit diſparu, & le prince arabe n'imaginoit pas que cette victoire étoit plus précieuſe pour lui que le corps du génie; en effet, elle expliquoit la prophétie qui diſoit, que pour ſe rendre maître du rebelle, *il falloit s'emparer de ſa maiſon de fer*: & l'oracle avoit en vue l'armure qui le renfermoit, & dans laquelle le génie paroiſſoit avoir mis toute ſa confiance.

Habib foule aux pieds cette armure, dont les proportions excédoient de beaucoup les tailles ordinaires; en quatre coups de cimeterre il en fait diſparoître les liens, il en diſperſe les débris, & remplit ainſi un autre ſens de l'oracle: *les puiſſances ſoumiſes à Niſabic ſeront déliées & diſperſées.*

En ſe rendant inviſible, & ſe retirant ſous la voûte qui forme l'entrée de ſa demeure, le monſtre a fait le dernier eſſai

de ſon pouvoir. Il ſe préſente ſous ſa forme naturelle avec ſon cimeterre, & attend Habib à l'entrée de la voûte, comme pour le défier à un combat ſingulier : le jeune prince ſe laiſſe engager dans le piège, le génie recule deux pas ; il coupe le fil qui ſuſpend la clef de la voûte, les rochers s'écroulent ſur le champ avec un horrible fracas.

Auſſitôt que le ſultan entend les premiers efforts, il prononce fortement le mot redoutable du taliſman, & oppoſe à la chûte des rochers la lame éblouiſſante : les débris en tombant ſe rangent à droite & à gauche ſans lui cauſer le moindre dommage; une pouſſière affreuſe l'environne, & il n'entend autour de lui que des gémiſſemens & des cris ; c'étoit Niſabic lui-même qui les pouſſoit. « Arabe ? lui diſoit le génie ; je viens d'être inſtruit par le malheur, je reconnois tes deſtinées & les miennes : j'ai cru à des oracles qui m'ont trompé ; je t'attendois depuis long-temps & ne t'ai point reconnu ; tu déguiſois ton pouvoir ſous de foibles apparences, je me ſuis livré imprudemment & tu m'as vaincu ; n'abuſe pas de ta victoire, je ſuis écraſé

ſous ces ruines, mon exiſtence y ſeroit affreuſe; fais-moi tranſporter dans les cachots du Caucaſe! au moins je n'y gémirai pas ſeul.

« Génie! répondit Habib, tu es coupable de bien des crimes: mais j'ai l'ame d'un chevalier, & mon ennemi peut me demander grâce; cependant je ne peux me décider ſans conſeil, & je ne te rendrai réponſe qu'après avoir fait trois prières. »

Habib étoit comme enſeveli dans un trou au milieu des rochers, à peine la pouſſière fut-elle diſſipée, qu'il vit briller comme deux étoiles au-deſſus de ſa tête, c'étoit les yeux charmans de la plus jeune des filles de la mer.

« C'eſt vous, ſeigneur! lui dit-elle: que nous ſommes heureux! nous avons tremblé pour vos jours quand nous avons vu cette montagne s'écrouler ſur vous? Prenez mes cheveux, chevalier! ne craignez pas de me bleſſer, j'ai de la force & du courage. » En diſant cela elle laiſſe aller ſa treſſe juſqu'à lui; il en ſaiſit le bout, s'y attache, & elle parvient à le ſortir du ſouterrain.

Le premier ſoin d'Habib fut de remer-

cier ſa libératrice. « Je n'ai rien fait pour vous, lui dit-elle ; ne me remerciez pas, je voudrois vous rendre le plus heureux des hommes ! » En même temps elle lui tendoit la main pour lui aider à paſſer de rocher en rocher, juſqu'à-ce qu'enfin ils fuſſent parvenus ſur le rempart extérieur des foſſés du palais d'acier, réſidence ordinaire du génie Niſabic.

A peine étoient-ils arrivés, qu'ils apperçurent les deux autres ſœurs ſur les côteaux voiſins. « Venez, mes ſœurs, s'écrioit Ilzaïde, le voici ! » Il n'y avoit qu'une forte & véritable paſſion, qui put mettre notre héros à couvert des attaques, d'autant plus dangereuſes d'Ilzaïde, qu'elles étoient innocentes ; mais il étoit déjà vaincu par ſon deſtin, & la reine ne devoit rien craindre.

Cependant la conquête de l'isle Verte n'étoit pas achevée ; le château d'acier eſt inacceſſible, les fortifications ſont gardées, les portes & les ponts ſont fermés. « J'ignore encore, diſoit Habib, comment je peux ſuffire à une entrepriſe auſſi hardie ; voilà un fort inattaquable, les forces humaines n'y peuvent rien : ma confiance

n'eſt plus en moi, elle eſt dans les décrets du ſort qui me conduiſent; il ſeroit poſſible que les aveux de la défaite de Niſabic ne fuſſent qu'un piège adroit pour m'engager dans un nouveau combat, & que je fuſſe attendu ici par des périls que vous ne devez point partager : retournez ſur votre élément, faites des vœux pour le chevalier de Dorathil-goaſe; & que du moins votre éloignement me tranquilliſe entièrement ſur votre compte. —— Nous ne vous quitterons point, répondirent les filles de la mer; on ne court aucun danger avec vous. Si vous étiez toujours à mes côtés, ajouta la plus jeune, je braverois les tempêtes qui briſent les rochers. »

Habib s'approche du pont-levis le ſabre à la main. « De par Salomon ! s'écria-t-il, & en vertu de ſon taliſman, j'ordonne à ce pont de s'abaiſſer. » Sur le champ il tourne ſur ſes gonds, & le paſſage eſt ouvert: le guerrier coupe avec ſon cimeterre les deux chaînes qui aident à le relever, & pénètre dans la cour de la fortereſſe.

Au milieu de cette cour s'élève une colonne, au ſommet de laquelle eſt une cage de fer; ce monument eſt couvert de taliſ-

mans, on y lit cette inſcription : *Tu ne peux être détruite que par la force de l'Arabie.* Habib frappe de ſon glaive tous les taliſmans; un bruit ſoudain rétentit du centre des ſouterrains juſqu'au ſommet des voûtes. La colonne ſe briſe, & les ſujets de Dorathilgoaſe, retenus dans les fers, ſortent à la fois des cachots. La cage ſe trouve à terre; Habib apperçoit dedans un objet extraordinaire, dont il a peine à diſtinguer l'eſpèce : c'étoit une femme nue, dont le viſage étoit couvert de ſes cheveux. « Qui êtes-vous, Madame? demande le Héros. —Seigneur! répondit-elle, faites-moi ſortir de ma priſon, & donnez-moi quelques vêtemens pour paroître décemment devant vous; cette cage eſt fermée par un taliſman, que le féroce Niſabic porte toujours avec lui; tâchez de l'ouvrir, rendez-moi la liberté, & je ne ceſſerai de bénir Dieu, Mahomet, & vous. — Vous n'oublierez pas le grand Salomon, reprit le chevalier, au nom duquel je briſe tous les barreaux. En même temps il les frappoit avec ſon cimeterre. »

Les trois filles de la mer ayant partagé leur ceinture, en couvrirent la priſonnière;

ſonnière, de façon qu'elle pouvoit s'offrir aux regards du chevalier ſans que ſa modeſtie en ſouffrît. Dès que les ſujets de Dorathil-goaſe furent délivrés de leurs fers, ils ſe proſternèrent devant la dame inconnue, & lui donnèrent toutes les marques d'un attachement & d'un reſpect dont Habib ignoroit les motifs. « Que faites-vous donc? leur dit-il. Quelle eſt cette Dame? — Hélas! ſeigneur, répondit un d'entr'eux, c'eſt la dame aux beaux cheveux; c'étoit notre reine avant la rebellion d'Abarikaf; elle eſt parente de la belle Dorathil-goaſe.

« O ciel! s'écria le prince Arabe, une reine, une parente de Dorathil-goaſe! comment pourrai-je lui rendre tout ce qu'elle a perdu?

« Rien ne vous ſera difficile à cet égard, répondit celui qu'il interrogeoit. Le tyran a accumulé dans cette forteresse, avec les richeſſes de notre reine, toutes celles de l'isle dont il s'eſt emparé: &, dès que vous êtes maître ici, vous êtes dans l'abondance; les femmes que vous voyez au fond de la cour, & que leur ſituation empêche d'approcher, étoient à ſon ſervice: elles

ont montré trop d'attachement pour elle après ſon malheur, & une priſon a été la récompenſe de leur fidélité.

« Cherchez ici, dit Habib, tous ceux qui étoient attachés à la perſonne de votre reine; & qu'on la faſſe rentrer en poſſeſſion d'un palais où tout lui appartient.

« J'étois moi-même à ſon ſervice, reprit celui qu'il interrogeoit, & dans une place de confiance. » Vous la reprendrez, dit Habib, ſi elle le juge à-propos; en attendant, raſſemblez autour d'elle tout ce qui peut ici contribuer à ſa commodité; & ſi vous connoiſſez les appartemens de ce château, après que vous aurez parlé à ceux qui doivent ſe réunir pour ſon ſervice, vous m'accompagnerez, afin que je puiſſe la conduire au plus magnifique.

En un moment, les gens qui doivent compoſer le ſervice de la Dame aux beaux cheveux ſe ſont raſſemblés : Habib les lui préſente, & la prie d'accepter ſa main.

« Vous rentrez dans vos droits, Madame, lui dit-il, vous commandez ici; accordez au chevalier de Dorathil-goaſe l'honneur de vous reconduire dans votre palais »

La Dame aux beaux cheveux baiſſa les

yeux, & se laissa conduire à un appartement préparé pour elle par le génie, & auquel elle avoit préféré la cage dont on venoit de la tirer : tout y étoit superbe ; les richesses y étoient accumulées dans tous les genres, & la Dame trouva, sur le champ, beaucoup plus qu'il ne lui étoit nécessaire pour se vêtir convenablement, elle & toute sa cour.

Les trois filles de la mer l'avoient suivie, & comme compagnes du chevalier Arabe, elles lui demandérent la grâce de leur laisser arranger ses beaux cheveux.

« Hélas ! leur dit-elle, ils ont été la cause de mon malheur ; cependant, comme dans mon infortune même, ils ont été toute ma ressource, je ne puis me reprocher le trop d'attachement que j'ai eu pour eux : je vous les abandonne donc avec beaucoup de satisfaction. La Dame aux beaux cheveux sortit de sa toilette avec une natte en thiare sur la tête, ornée de filets de perles & de rubis, deux autres lui tomboient sur le dos & plus bas que la ceinture.

A peine étoit-elle parée, que des écuyers vinrent l'avertir qu'elle étoit servie. Habib

la prit pour la conduire: elle engage les aimables filles de la mer à venir dîner avec elle; & le chevalier Arabe se trouve pour la première fois de sa vie à table avec des femmes; & la première fois depuis six mois, vis-à-vis d'un repas qui fut point le produit forcé de son industrie ou de celle des autres. On avoit trouvé de tout dans les cuisines & les offices de Misakobhe.

La Dame aux beaux cheveux étoit jeune, d'une taille riche & parfaitement belle; d'ailleurs, ses regards pleins de feu respiroient une langueur touchante; un cœur qui n'auroit pas été préoccupé se seroit aisément pris de passion pour elle; mais il n'en étoit aucun qui pût se refuser à l'intérêt que sa personne & ses malheurs pouvoient inspirer. Habib laissoit tomber sur elle des regards d'attendrissement: Ilzaïde les suprenoit sans les chercher; & sensible, sans s'en douter, elle étoit jalouse sans le savoir.

Le repas se passa en attentions réciproques: quand il fut achevé, la compagnie passa dans un sallon, & Habib pria la Dame de vouloir bien, si cela ne lui étoit pas

trop à charge, lui faire le récit de ses disgraces; la Dame poussa un soupir, passa la main sur ses beaux yeux pour en essuyer les larmes, & commença ainsi:

Histoire de la Dame aux beaux cheveux.

MON père tenoit la couronne de l'isle Verte & de l'isle Bleue des bontés de son frère, père de Dorathil-goase, moyennant un hommage & un tribut annuel. Je fus, comme ma cousine, le seul fruit du mariage d'un prince uni à une fille de l'ordre des génies.

Il'Haboushatrous, père de ma tante Camarilzaman, avoit formé le projet d'établir dans cette contrée tous les génies soumis à Salomon, dont ce prophête l'avoit rendu chef; & pour prévenir leur inconstance & leurs rechûtes, de les engager à se marier tous avec des ensans d'Adam: plusieurs d'entr'eux s'y refusèrent, entr'autres, Abarikaf, Mokilracham & sa famille, & Misakobhe; ils colorèrent leurs motifs, mais le véritable étoit la rébellion déjà née dans leur cœur, avec le désir de la faire éclater quand ils pourroient se flatter de se rendre puissans par elle.

« Je perdis les auteurs de mes jours presqu'en même temps que ma cousine Dorathil-goase perdit les siens. Je me vis reine sous la tutelle d'un vieux Visir, que mon père m'avoit choisi ».

L'insolent Misakobhe, un des favoris d'Abarikaf, étoit devenu amoureux, non de moi, mais de mes cheveux.

Sans-cesse occupé d'enchantemens & de pronostics, il demeuroit convaincu que s'il pouvoit m'épouser, il soumetroit à sa puissance autant de génies que j'avois de cheveux; ils devoient lui servir à les lier, & il m'en auroit coûté un à chaque opération.

« Je connus le fond & l'extravagance de son projet, parce qu'il eut l'audace de me le détailler, pour essayer de me séduire par le tableau de la puissance dont je pourrois jouir un jour ».

Je rejetai ses offres, & donnai ma main au prince Dalisha à qui j'avois donné mon cœur; à peine étions-nous unis, que la révolte d'Abarikaf se déclara. Il y entraîna tous les habitans de l'isle Noire, qu'il gouvernoit comme Visir; des légions d'esprits révoltés viennent se joindre à lui des par-

ties les plus reculées de la terre. Il'Haboushatrous peut à peine se maintenir, avec sa petite fille, dans l'isle de Medinnaz-il-Ballor, & ne peut donner du secours à celles-ci, que Mokilracham & Misakobhe envahissent sous les ordres d'Abarikaf.

« Dalisha, mon mari, est vaincu & conduit à l'isle Noire, où le traitre Abarikaf le garde comme un otage, & le scélérat Misakobhe vient de nouveau m'offrir son odieuse main.

« Reine, me dit-il, votre main est dégagée; vous ne pouvez la conserver à mon esclave, elle doit entrer dans celle du vainqueur ». Vil rebelle! lui dis-je, les étoiles entreront un jour en jugement pour avoir combattu pour toi; il se retira furieux & me rendit prisonnière dans mon palais.

Chaque jour il venoit renouveler ses importunités, & je m'étudiois à l'accabler de mépris; mais il vouloit absolument ma main, aveuglé qu'il étoit par cet horoscope qui la lui faisoit paroître si précieuse.

Enfin, désespérant de réussir, il imagine d'employer, vis-à-vis de moi, les dernières rigueurs. Je le menaçai de m'arracher les

cheveux un à un ; il écumoit de rage. » Je vous en empêcherai bien, me dit-il, ils deviendront votre unique ressource.

« Ce fut alors que ce monstre résolut de m'enchanter dans cette cage dont vous m'avez tirée, où il me nourrissoit d'air & m'abreuvoit de mes larmes ; mes cheveux étoient la seule couverture qui me restât pour me mettre à l'abri des rigueurs du climat, des injures du temps, & de la confusion de paroître nue aux regards auxquels il m'avoit exposée. »

Je ne pouvois les peigner qu'avec les doigts : ainsi il me força à conserver mes cheveux, qui étoient le principe de mon malheur & de ses folles espérances.

Chaque matin il venoit au pied de la colonne me demander si j'étois lasse de souffrir, & si je voulois enfin lui donner la main. Je lui demandois la mort avec instance, & il me répondoit en jetant en l'air de l'eau avec la main ; « vivez, souffrez, soupirez, pleurez, & peignez-vous. » Chaque soir il venoit me presser de consentir à entrer dans son lit, & il répétoit avec la même cérémonie les mêmes paroles.

Voilà, seigneur chevalier, mon affligean-

te hiſtoire ; il m'eſt impoſſible de vous dire combien mes ſouffrances ont duré : j'étois abſolument plongée dans mes réflexions, & comme abſorbée par elles. Vous avez mis fin à une partie de mes peines ; ſéparée d'un époux que j'aime tendrement, affectée de l'idée des tourmens rigoureux qu'il éprouve ſans doute, je ſuis bien éloignée de pouvoir me livrer à la joie que devroit me cauſer la vue de mon libérateur & le changement de ma fortune. »

En prononçant ces dernières paroles, la Dame aux beaux cheveux fondoit en larmes, & par un mouvement habituel & involontaire, elle portoit encore les doigts à ſes cheveux, comme pour les peigner.

Habib n'avoit jamais connu de diſgraces que les ſiennes ; le récit de celles de la Dame, le pénétra d'un ſentiment nouveau pour lui : ſon ame s'émut : ſes yeux ſe remplirent de larmes ; Ilzaïde ſe mit à ſangloter & ſortit de table. Sa ſœur aînée la ſuivit : « qu'avez-vous ? lui dit-elle, contenez-vous : je ne ſaurois, répondit la jeune ſœur ; cette Dame fait trop de peine au chevalier Arabe. Vous n'êtes donc pas comme moi, ma ſœur, je voudrois qu'on ne lui fit que

du plaiſir. „ Pendant qu'elle faiſoit cette réponſe on reconduiſit Ilzaïde à table.

La Dame aux beaux cheveux s'appercevant de l'impreſſion qu'elle cauſe, s'eſt compoſée, & Habib, devenu maître de ſa propre émotion, peut parler.

“ Madame lui dit-il, je jure par le cimeterre qui m'a été confié, que votre époux vous ſera rendu, & que je vengerai les injures de Dorathil-goaſe & les vôtres juſques ſur la dernière des têtes de rebelles qui vous ont offenſé. „

Miſakobhe, ſi j'ai dû l'en croire, porte déja en partie la peine de ſes abominables excès, ſous un amas de rochers dont il avoit voulu m'accabler; je ſuis plus que vengé du mal qu'il vouloit me faire, mais le ciel, Dorathil-goaſe, & vous Madame, ne l'étes pas aſſez.

Nous allons nous rendre enſemble au pied de cette maſſe ſous laquelle il avoit prétendu m'écraſer, & je veux employer à ſon châtiment le moyen qu'il avoit imaginé, d'après ces horoſcopes, pour s'élever au-deſſus des autres.

Daignez m'accompagner, Madame; en attendant qu'avec la protection du ciel &

celle de ses favoris, je puisse mettre fin à tous vos malheurs, je veux vous faire goûter le plaisir de la vengeance.

En disant cela, il prenoit avec la Dame aux beaux cheveux & les trois filles de la mer le chemin des rochers renversés, qui fermoient le passage pratiqué dans le roc, pour aller de l'esplanade du château au bord de la mer.

Dès qu'ils y sont arrivés, Habib tire son cimeterre, en frappe trois fois les rochers éboulés, puis il élève la voix. Misakobhe, s'écrie-t-il, si tu gémis sous ces masses de pierres, donnes-en des signes; le chevalier Arabe vient te tenir sa parole.

Au même instant, l'amas de rochers parut se soulever un peu, & il en sortit un gémissement d'une nature effrayante; la Dame aux beaux cheveux reconnut sa voix & tressaillit.

Habib reprend la parole. « Génie rebelle! je ne connoissois pas tous tes crimes; & avant que je te les envoie expier dans les cavernes du Caucase, il faut que tu sois humilié aux yeux d'une reine que tu as si lâchement outragée ».

Après ce discours adressé au génie, le

chevalier s'arrête & se retourne du côté de la reine. « Madame, cet impie vouloit se servir de vos cheveux pour lier & s'assujettir les êtres spirituels : il faut qu'il soit puni de son ambition & de ses désirs insensés, par ce qui en étoit pour lui le moyen comme l'objet.

Habib frappe de nouveau le rocher & élève la voix : " Tu auras trois des cheveux que tu as désiré, malheureux coupable ! ce seront trois liens de fer qui te tiendront par le col, par les mains & par les pieds : puis jetant les trois cheveux en l'air, il prononce d'un ton de voix plus grave & plus forte ,,. *Nobles créatures de Dieu, esprits conservateurs des élémens, serviteurs du grand Mahomet & amis de Salomon, enchaînez le coupable, jetez-le aux pieds de celle qu'il a offensée, & portez-le dans les prisons du Caucase !*

On entendit des cris affreux, les rochers s'entr'ouvrirent, Misakobhe chargé de fers parut un instant, le front humilié jusqu'à terre, devant la Dame aux beaux cheveux ; & sur le champ la vision fut dissipée.

Pendant le temps que l'horrible génie fut exposé à la vue, Ilzaïde se tint cachée der-

rière le chevalier. La Dame aux beaux cheveux ne put ſe garantir d'un mouvement de dégoût & de crainte : Habib s'adreſſe à elle.

“ Raſſurez-vous, Madame ; vous voyez que votre chevelure eſt un précieux tréſor ; vos cheveux vous délivreront ce ſoir de tous vos ennemis qui infectent les cachots de votre forteresse de leur ſouffle impur ; & même de ceux que la fuite a pu garantir de ma vengeance, ſi leur imprudence leur a fait choiſir un azile dans cette isle.

Nous ferons plus, j'y vois un moyen sûr de ſoumettre tous les rebelles de l'isle Bleue, ſans qu'on ait la peine de les aller chercher ; que ne puis-je me flatter de pouvoir m'en ſervir contre Abarikaf même, & d'achever de vérifier aux dépens de tous les ennemis de Dorathil-goaſe & des vôtres, l'horoſcope qui deſtinoit votre chevelure à donner des fers à des légions de génies ? Il ne faudra pas les ménager, Madame, livrez-la à ſa deſtination, & par la ſuite vous n'en ſerez que plus parée.

La Dame aux beaux cheveux eſt rentrée dans ſon appartement, & les trois filles de la mer la ſervent encore pour la toilette

du ſoir ; pleine de confiance dans la ſageſſe du chevalier, elle arrache une poignée de ſes cheveux, glorieuſe de les voir ſervir à un auſſi noble emploi. Ilzaïde s'en ſaiſit & va les lui remettre ; Habib ſe fait conduire à la porte des cachots ; il y répête l'opération qu'il a fait auprès des rochers, & tous les rebelles ſont enlevés ſur le champ, pour être conduits dans les ſouterrains du mont Caucaſe.

Il monte enſuite ſur la terraſſe qui couronne le château, en répand dans l'air en les confiant aux miniſtres des prophêtes, pour que leur effet ſe produiſe ſur ce qui reſte d'ennemis dans l'isle Verte, & ſur ceux qui ſont en poſſeſſion de l'isle Bleue ; un bruit occaſionné par des gémiſſemens éloignés ſe fait entendre, & ſe rend certain que ce qu'il a fait a eu un plein ſuccès. Enſuite il s'arrête un moment pour jouir & pour réfléchir.

« Si je paroiſſois devant vous, mon cher Il'Haboul, je ſerois moins humilié que je ne le fus ; mais je ne ſerois pas vain.

« Les paroles ſortoient de mes lèvres, les merveilles les ont ſuivies. J'ai vaincu, me glorifierai-je ?

« Mes paroles ſont du vent, je n'ai pas la force d'un ſeul de ces cheveux que je tiens entre mes mains. „

En diſant ces paroles, il ſerre avec précaution, ſur ſa poitrine, ce qui lui reſtoit de la chevelure de la Dame, & vient la rejoindre au ſallon dans lequel elle étoit avec les trois filles de la mer.

« Tranquilliſez-vous, Madame, lui dit-il, en l'abordant ; vous êtes délivrée de vos ennemis. Née ſur le trône, ſi vous avez eu beſoin de mes ſecours, mes conſeils vous deviennent déſormais inutiles ; mon étoile & mon devoir me forceront demain à me ſéparer de vous ; mais ſi le ciel protége mes armes, croyez que je ne perdrai pas de vue vos plus chers intérêts. Je porterai demain vos ordres ſur l'isle Bleue, ſi vous voulez m'en honorer. Je vous enlève mes aimables compagnes ; mais j'ai deux mers encore à traverſer, & dans un pays où la tyrannie avoit détruit toute eſpèce de navigation, j'aurai beſoin de leur obligeant ſecours. »

La Dame aux beaux cheveux vit avec peine que le jeune héros à qui elle avoit tant d'obligations voulut ſe ſéparer d'elle

auſſi promptement ; mais elle crut devoir céder honnêtement à des inſtances dont elle ne pouvoit qu'approuver le motif ; & ils prirent congé l'un de l'autre avec les témoignages de la plus parfaite eſtime.

Le jour naiſſant vit partir Habib & ſes compagnes ; ils voloient ſur les flots, & atteignirent les rivages de l'isle Bleue vers le milieu du jour.

Les habitans raſſemblés s'y livroient à la joie de leur délivrance inopinée ; leurs tyrans avoient preſque viſiblement été terraſſés & enlevés devant eux.

Habib vient augmenter leur ſatisfaction, en leur apprenant l'heureuſe délivrance de leur belle reine ; & comme ils ſont les plus proches voiſins de l'isle Noire, il cherche à s'informer d'eux ſi rien n'a pu les inſtruire de ce qui s'y paſſe, & des ſuccès d'Abarikaf, dans l'attaque qu'il fait de l'isle reſtée fidelle à Dorathil-goaſe.

« Seigneur, lui diſent les habitans, depuis que les rebelles ſe ſont emparé de cette isle, ils n'ont pas même laiſſé ſubſiſter un bâtiment pour la pêche ; ayant des moyens de ſe communiquer entr'eux, ils nous ont privé de toute eſpèce de moyens d'entre-

tenir des relations avec les êtres vivans qui ſont de notre nature; nous ne pouvons pas nous éloigner de notre côte, & il nous eſt impoſſible de rien ſavoir de ce qui ſe paſſe ſur la leur : mais, ſans que ce puiſſe être l'effet d'aucun orage prochain ou éloigné, le bras de mer qui nous ſépare eſt devenu depuis quelques jours plus noir qu'il ne l'étoit; les flots de la mer, ſans que le vent ou aucun courant les agitent, ſe ſoulèvent inégalement, & nous jugeons ſans pouvoir en dire la véritable raiſon, que le paſſage d'ici à l'isle Noire eſt infiniment dangereux, quand la fureur du monſtre qui y règne n'effrayeroit pas tous ceux qui voudroient le tenter. „

Le guerrier Arabe, ſe propoſant de voir le lendemain par ſes yeux ce qu'on venoit de lui décrire, accepta l'hoſpitalité qu'on lui offroit, & ſans rien communiquer de ſon projet, il ſe livra aux amuſemens d'une fête dont la délivrance de l'isle étoit l'occaſion.

Il ſe déroba au repos avant le retour du ſoleil, monta ſur ſon radeau, côtoya l'isle Bleue juſqu'à ce qu'il l'eût entièrement dépaſſée, & chercha à s'avancer dans le dé-

troit qui la séparoit de l'isle Noire ; mais la mer devint si furieuse devant lui, que les dauphins qui le conduisoient prirent l'effroi, & vinrent échouer sur le rivage de l'isle Bleue.

Habib frappe envain les flots avec son sabre, il prononce envain ce mot qui l'a fait prévaloir contre tous les enchantemens ; le charme qu'il combat n'agit pas dans l'air, & l'effet qui vient de jeter son bâtiment à la côte est absolument naturel, quoique mis en mouvement par une cause qui ne l'est pas.

Les poissons, les monstres habitans des mers des environs, ont été rassemblés dans le détroit qu'il faut traverser. Les flots qu'il contient en sont remplis : leurs masses énormes, mises en mouvement par l'inquiétude qui leur a été communiquée, mettroit un gros vaisseau en danger d'être submergé ; la mer dans laquelle ils se tourmentent est affreuse.

Tant aguerries que soient les filles de la mer à voir ses plus monstrueux habitans, quoique rassurées par la présence d'un héros, faite pour encourager l'inexpérience & la timidité même ; frappées par ce spec-

tacle étrange & nouveau pour elles, elles ont promptement gagné la terre, & viennent sur le rivage entourer le chevalier Arabe, qui demeure un instant absorbé dans ses pensées.

“ Quel est, dit-il, le danger qui a effrayé des dauphins & des femmes ?

« Quel est l'embarras que n'a pu faire évanouir le mot puissant qu'il m'a été donné de prononcer ?

“ Le glaive de Salomon reste inutile dans la main de celui qui n'a pas sa sagesse. Oh mon cher Il'Haboul ! où êtes-vous ? inspirez-moi.....

“ Il faut voir le péril de près pour le juger ; c'est dans l'essai des moyens qu'on en connoit l'étendue.

“ Glaive de Salomon, ouvrez-moi les abîmes de la mer, si j'y dois pénétrer ! faites-m'en surmonter les flots, s'il en est besoin „.

Le héros étoit alors sur la pointe d'un rocher escarpé, il se précipite dans la mer, la tête la première, & se trouve environné de toutes parts de poissons qui le pressent, mais sans l'offenser.

Partout où le cimeterre les atteint, il

tue ; & la mer eſt bientôt couverte de ſang : mais leur foule augmente, loin de ſe diſſiper ; il en eſt preſſé de toutes parts, ils ſont retenus par des barrières qui les empêchent de s'échapper.

Le guerrier couvre la mer de cadavres flottans, & ſe fatigue, tandis que les légions écaillées qui ſont autour de lui paroiſſent s'être renforcées.

Il s'élève un moment au-deſſus des débris mourans qui l'environnent. " Au nom de Salomon, s'écria-t-il, par quelque force que ces poiſſons ſoient contenus ici, qu'ils ſe retirent dans les mers les plus reculées de cette partie du monde ,,.

Ce commandement eſt ſuivi de l'effet le plus prompt, il ſe fait dans les flots un mouvement prodigieux, & la foule des animaux aquatiques ſe diſſipe.

Le chevalier nageant au milieu d'une mer libre, ſur laquelle on voit flotter des corps dépourvus de mouvement, tout ce qui avoit vie s'eſt éloigné.

Les trois filles de la mer obſervent ce qui ſe paſſe, du haut du rocher ; Ilzaïde a vu à pluſieurs repriſes la mer ſe teindre de

ſang, & à chaque fois Ilzaïde a pouſſé des cris de fayeur.

Quand elle voit le bras & le ſabre s'élever au-deſſus de l'eau, elle ſe raſſure. " Voilà bien du ſang, dit-elle, mais ce n'eſt pas le ſien „. Enfin, il lui ſemble que la mer devient plus calme, & elle voit que le héros nage, mais vers la pleine mer.

" C'eſt lui, dit-elle; il tente de paſſer la mer à la nage! il va ſe noyer! & elle s'élance dans les flots.

Ses ſœurs l'appellent vainement, & finiſſent par ſe jeter à la mer après elle; mais elles ne ſont pas les ſeules qui la ſuivent.

Deux des dauphins, dégages du radeau, & habitués à jouer avec elle, ſont à ſes côtés; leur inſtinct les y attache & les flots tranquilliſés n'oppoſent plus de réſiſtance à des nageurs auſſi exercés.

Ilzaïde croit qu'elle ſera bientôt à portée de donner du ſecours à l'objet dont le ſort lui donne de l'inquiétude; mais tout-à-coup il vient de s'enfoncer & de diſparoître; elle plonge & devient le témoin d'un combat terrible.

Habib eſt aux priſes avec Abarikaf lui-même, entré dans le corps d'une baleine;

à laquelle il fait faire des efforts prodigieux.

Lorſque le héros veut en approcher, l'animal démeſuré ouvre une gueule immenſe, & vomit un torrent d'eau qui le repouſſe. Habib reparoit ſur l'eau, s'y enfonce de nouveau, s'élance ſur le dos du monſtre, & ſon cimeterre, auquel rien ne peut oppoſer de réſiſtance, pénètre à travers les côtes juſque dans l'intérieur de l'énorme maſſe vivante qu'il attaque.

Le coloſſe aquatique ſe débat, couvre la mer de ſang & d'écume, & s'enfonce dans les abîmes.

Habib eſt obligé de venir chercher à reſpirer au-deſſus de l'élément liquide, obſervant toujours de ſuivre la trace ſanglante qui s'échappe du corps qu'il a percé ; mais les forces commençoient à lui manquer, quand il voit approcher de lui Ilzaïde.

» Montez ſur un dauphin, ſeigneur chevalier, lui dit-elle ; vous vous haſardez trop. Comment ! vous qui n'êtes qu'un homme, pouvez-vous vous riſquer en pleine mer & y faire tout ce que vous faites ? »

Le chevalier Arabe reconnoît le ciel qui le protége, dans le ſecours qui lui eſt en-

voyé ; il ſuit les conſeils d'Ilzaïde, & bientôt avec ſon aide, & monté ſur le dauphin, il eſt en état d'obſerver plus à ſon aiſe les ſuites du redoutable combat dont il vient de ſortir victorieux.

Quand Abarikaf l'a attaqué, le rebelle étoit environné de monſtres pareils à lui, & d'autres plus effrayans encore, tous aſſujettis aux génies ſes vaſſaux, complices de ſes crimes ; ſon danger les a tous écartés de lui.

Aveuglés par la terreur, ils ont cru trouver leur propre ſûreté dans la fuite ; ils veulent même abandonner les corps des eſpadons, des ſoufleurs, des lions marins, dans leſquels ils étoient entrés par la force d'un charme ; mais un charme plus puiſſant les y retient.

Ce ſont les cheveux de la reine des isles Verte & Bleue, dont Habib a jeté une partie à la mer, dans un moment d'impatience : « que ces cheveux, a-t-il dit, faſſent autant d'eſclaves de Dieu, par Salomon, que le ſcélerat Miſakobhe a prétendu s'en faire par eux, pour établir ſa propre puiſſance. »

Le charme attaché aux cheveux avoit eu

ſon effet; &, dès ce moment même, les génies étoient captifs dans les corps des habitans de la mer qu'un enchantement leur avoit aſſujettis.

La baleine, dans laquelle eſt Abarikaf, épuiſée par la perte entière de ſon ſang, reparoit ſur l'eau comme un corps inanimé, & y flotte comme une isle. Le chevalier Arabe s'élance de deſſus ſon dauphin, monte ſur le dos de l'ennemi qu'il a vaincu, & y rend grâce à celui qui donne ces victoires.

« J'avois ma confiance en lui, diſoit-il, & je n'ai pas craint de m'enfoncer dans les profondeurs de la mer; il m'y a tenu les yeux ouverts & donné la liberté des mains. J'attaquois un monſtre déméſuré, il a fait deſcendre le fer juſqu'au cœur de mon ennemi.

« Quand mes forces ont été épuiſées, il a envoyé Ilzaïde à mon ſecours : un enfant, qui vient de ſa part, vaut ſeul une légion. »

Dans le moment Ilzaïde, encouragée par l'exemple du vaillant chevalier, s'eſt élancée ſur le dos de l'énorme poiſſon; ſes ſœurs la voient, ſe preſſent d'arriver, ſuivies

ſuivies de ſix autres dauphins, & s'enhardiſſent à ſuivre ſon exemple.

Cependant la maſſe inanimée qui les porte, entrainée par un courant, eſt ſortie du canal qui menoit à l'isle Noire, & l'a dépaſſé. Habib, après avoir reçu avec reconnoiſſance & modeſtie les félicitations des compagnes de ſes avantures, leur demande quelle eſt la terre qui paroît de loin à l'horiſon; c'eſt, lui répond l'aînée, l'isle de Medinaz-il-ballor, dans la capitale de laquelle demeure notre ſouveraine : à ce diſcours, Habib a peine à contenir ſa joie. « Quoi ! dit-il, j'ai le bonheur de voir cette terre tant déſirée ! ſi je pouvois y arriver conduiſant le monſtre que nous avons ſous les pieds, que ſa vue ſeroit agréable à votre reine ! car je ne doute pas que le rebelle Abarikaf ne ſoit enchaîné dans les entrailles de la baleine. »

Vous le pouvez, diſent les trois ſœurs, ce ſera un radeau un peu lourd; mais nous allons chercher dans le fond de la mer des plantes, dont nous formerons des traits pour nos dauphins : ſur le champ elles ſe jettent dans les flots & diſparoiſſent.

Leur adreſſe & leur vivacité rempliſſent

en un moment leurs intentions; les dauphins ſont attelés, le corps de la baleine ceſſe d'obéir au courant, & prend la route du grand port de Medinaz-il-ballor.

Alors on entendit partir du ſein de la baleine des gémiſſemens ſemblables au bruit des flots, lorſqu'ils s'engouffrent dans quelque cavité profonde des rochers du rivage.

Abarikaf voit qu'il va être livré à la vengeance d'Il'Haboushatrous & de Dorathil-goaſe, & préſume qu'il ne ſera pas épargné.

Cependant l'arrivée d'une énorme maſſe flottante, qui s'acheminoit vers l'isle de Medinaz-il-ballor, a frappé les regards d'Ilbacaras, chargé de veiller continuellement aux intérêts de Dorathil-goaſe, dans toute l'étendue de la terre & des mers de l'isle Noire.

Ce viſir, métamorphoſé en oiſeau, ſe tenoit en ſtation au haut de la moyenne région ; l'inférieure, tout-au-tour de Medinaz-il-ballor, étant infectée par les patrouilles des rebelles.

Il s'eſt apperçu de quelques mouvemens ſur la mer, & il n'a pu, de la hauteur à laquelle il eſt élevé, juger de ce qui les

occaſionne ; il voit tout-à-coup qu'un point ſe détache & flotte ſur l'onde.

Il haſarde de deſcendre avec précaution de ſon poſte, & l'air lui paroit abſolument libre ; en ſe précautionnant contre les piéges, il s'approche encore davantage de terre ; les brouillards qui couvroient les côtes de Medinaz-il-ballor & la mer ſe ſont tous jetés ſur l'isle Noire, ils y ſont comme affaiſſés : elle en paroit écraſée.

Peu-à-peu, le point qu'il ſuivoit des yeux s'eſt étendu, il paroit comme une petite isle flottante, capable de combler le port de Medinaz-il-ballor, vers lequel il ſuppoſe que les courans la portent ; & cette isle n'eſt point déſerte, quoiqu'elle ſemble d'ailleurs être abſolument nue ; il part d'un vol précipité, & va donner avis à Dorathil-goaſe de ſa découverte.

« Grande reine, lui dit-il, je vous ai avertie que j'avois apperçu des mouvemens extraordinaires ſur l'isle Noire, & ſur la mer qui nous ſépare d'elle ; aujourd'hui, au lever du ſoleil, j'ai vu de l'agitation ſur ſes flots, ſans qu'elle fut occaſionnée par les vents, & ſes mouvemens ſembloient ſe contrarier.

« Tout-à-coup, une isle s'est élevée de son sein : elle est portée, je ne sais comment, sur vos côtes & vers votre port, qu'elle peut fermer, & j'ai distingué des figures humaines sur sa surface.

« D'ailleurs Abarikaf a fait dégarnir tous ses postes ; toutes ses forces semblent s'être repliées sur l'isle Noire, à laquelle elles doivent intercepter les rayons du jour.

« L'isle qui s'avance, peut être une manière d'attaque imprévue, dont l'aspect n'a rien de trop menaçant ; mais comme elle doit être le produit d'un enchantement, votre prudence ne doit rien négliger pour en prévenir & surmonter l'effet.

Dorathil-goase fait avertir ses deux ministres & son grand-pere Il'Habous-hatrous ; en un moment la côte est garnie de tous les guerriers du pays.

Il'Hatrous rassemble autour de lui les génies qui lui sont restés soumis, pour être en état de repousser les attaques que pourroit tenter de faire Abarikaf, à la tête de ceux qu'il a enveloppés dans sa rébellion. Tout est en mouvement dans Medinaz-il-ballor pour se préparer à la plus vigoureuse défense, dans le cas où la masse

énorme qui s'avance, recèleroit dans ses flancs de nombreux bataillons, & viendroit tout-à-coup les vomir à terre.

Habib, les yeux toujours fixés vers cette terre dont il désire si ardemment les approches, a bientôt reconnu, à ce qu'il voit faire, la sorte d'inquiétude qu'il occasionne; le hasard, en entrant dans la rade de Médinaz, le fait passer assez près d'une isle couverte de mangliers, il en accroche une branche, qu'il coupe avec son cimeterre, il la donne à Ilzaïde.

» Allez à terre, ma belle enfant, lui dit-il, présentez-vous avec cette branche en signe de paix, faites-vous conduire à la reine Dorathil-goase, & dites-lui qu'un chevalier Arabe, qui lui est dévoué pour la vie, lui demande la permission de venir tomber à ses pieds. »

Ilzaïde prend la branche, & va sortir entre deux eaux, sous un rocher qui étoit à l'entrée du port; là, elle s'arrange & se montre tout-à-coup, son caducée à la main, à ceux qui faisoient la garde de ce côté, en les priant de la conduire à la reine: on peut juger du transport de joie dont fut saisie Dorathil-goase, à la vue

& au discours de ce charmant ambassadeur. Cependant, son premier ministre l'arrête, quand elle voudroit voler vers le rivage.

« Madame, lui dit-il, votre ennemi est instruit que les étoiles vous promettent les secours d'un chevalier d'Arabie; il peut emprunter des lèvres naïves pour vous tendre un piége, le bâtiment qui porte votre chevalier paroit bien extraordinaire; laissez-moi faire quelques questions à l'ambassadeur qu'on vous envoie.

« Jeune fille de la mer; car je vois bien que vous en êtes une: pouvez-vous nous dire par quel moyen le chevalier qui s'annonce, prétend arriver ici? Il ne sauroit aborder sur la terre qui le fait flotter, sans courir le risque de combler le port.

« Prenez-vous donc pour de la terre, dit Ilzaïde, une grosse vilaine baleine que je lui ai vu tuer, & sur laquelle nous sommes montées avec lui, mes deux sœurs & moi: il dit que cet énorme monstre étoit le plus grand ennemi de la reine, & qu'il veut le lui présenter.

« Et vous ne reconnoissez pas Habib à cet exploit? dit vivement la reine à son ministre.

« Pas encore, Madame, dit le miniſtre ; Abarikaf peut venir s'emparer de votre port ſous la forme d'une baleine, & vous donner des lois ſous la ſienne.

« Abarikaf ! reprend vivement Ilzaïde : il nous a fait bien du mal avec les ſiens ; mais je penſe qu'il ne pourra plus nous en faire. Je crois que c'eſt lui qu'on entend ſe plaindre dans le ventre de la baleine, du moins le héros le dit.

« Et quel eſt ce héros ? ma belle fille, reprit le viſir. » C'eſt, dit plus vivement encore Ilzaïde, celui qui a tué ce vilain requin Ilracham-Cham, ſon fils le tigre, un grand géant tout de fer, celui qui a délivré la Dame qui a de ſi beaux cheveux, qui a détruit tous les monſtres qui faiſoient notre malheur ; il fait tout au nom de notre reine Dorathil-goaſe : mes ſœurs diſent que c'eſt un héros ; je ne ſais ce que c'eſt qu'un héros ; mais, ſi vous aimiez celui-là autant que moi, vous courriez bien vîte pour le voir.

Dorathil-goaſe jouiſſoit, malgré ſon impatience, en entendant les éloges naïfs donnés à l'idole de ſon cœur ; elle adreſſe la parole à Ilbacaras : « prenez votre vol,

lui dit-elle, vous connoiſſez Habib : allez le chercher, préſentez-vous à lui ſous votre forme naturelle, & faites-le apporter ici commodément par deux de vos génies; vous ferez échouer la baleine ſur le ſable.

« Et mes ſœurs, Madame, dit Ilzaïde, il faut que vous les faſſiez venir, elles ont toujours été avec le héros & ne voudront pas le quitter.

« Oui, ma charmante fille, dit la reine, nous recevrons ici vos ſœurs comme vous, & nous vous comblerons de careſſes. »

Ilbacaras part, & ce vieux miniſtre eſt tranquille, lorſqu'il voit que le gentil ambaſſadeur reſte en ôtage; la vérité du récit qu'il a fait ne ſemble preſque plus douteuſe.

Il'Habous-hatrous arrive : « c'eſt votre chevalier Arabe que nous allons recevoir, ma fille; je viens de m'en aſſurer, & d'être averti qu'il a replacé ſur votre tête toutes les couronnes qu'on vous avoit enlevées.

La belle reine éprouve des tranſports de joie qui la mettent hors d'elle-même, elle commande à ſon viſir, elle prie ſon grand-père, de donner tous les ordres pour qu'on reçoive en triomphe ſon chevalier, ſon vengeur, ſon héros, ſon amant, ſon époux,

& se fait rapporter par la naïve Ilzaïde des circonstances, qui la font passer des transports de la joie à ceux de l'attendrissement.

Ilbacaras a joint le héros, & lui propose de le faire transporter sur le champ au palais de la reine. « Je dois encore, répond Habib, ce moment-ci à ses intérêts. Vous devez faire échouer la baleine, il faut que j'y sois présent; j'ai manqué de prudence une fois, & cela m'a servi de leçon pour l'avenir. Je soupçonne que le cruel ennemi de votre reine vit encore dans les entrailles du monstre qu'il avoit suscité contre moi. Je dois m'en assurer, pour me conduire à son égard comme un instrument de Salomon, contre lequel il s'étoit révolté, & assurer le repos de votre souveraine. Ilbacaras fait traîner la baleine vers un endroit de la plage où il étoit aisé, en multipliant les efforts, de la tirer à terre, après quoi Habib s'en approche & élevant la voix.

« Vil ennemi de Dieu! dit-il, en paroissant parler au monstre, criminel envers lui & ses prophêtes, renégat de la loi &

laquelle tu t'étois ſoumis, es-tu détenu dans cette enveloppe? »

On entend un grincement de dents affreux, qui paroit ſortir du ventre de l'animal.

« Parle, dit Habib en inſiſtant, ou je te dévoue aux plus cruels ſupplices ; alors on entend ſortir par la gueule un *oui* douloureux & plaintif. »

Le chevalier tire alors de ſon ſein le paquet de cheveux qui lui reſtoit : « Que les projets des inſenſés, dit-il, achèvent d'avoir ici leur accompliſſement contr'eux ; que ces cheveux deviennent des liens de fer qui te privent de toute action : ſois livré avec tous les tiens aux miniſtres eſclaves de Salomon, & précipité dans le fond des cavernes du Caucaſe. »

En faiſant ce commandement, Habib lioit les barbes de la baleine avec les cheveux, & l'énorme maſſe parut faire un effort, comme pour ſe ſoulever ; mais il ne fut pas redoublé, & les dépouilles de la tête de la Dame aux beaux cheveux, employées ſans-doute ailleurs, diſparurent ſur le champ.

« Ma reine eſt en sûreté, dit Habib à Ilbacaras ; je puis maintenant me livrer à la ſatisfaction de la voir, & je vous prie de me conduire auprès d'elle. »

Fin du quarantième Volume.

TABLE

DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.







